This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME XI.

AVENTURES

DE

RODERIK RANDOM.

TOME PREMIER.

À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
70096A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1922 L

PRÉFACE.

De tous les critiques, il n'en eſt pas de plus utile, de plus ſage, de plus capable de faire impreſſion, que celle qu'on ſait introduire ingénieuſement dans une hiſtoire. Qu'un philoſophe uniſſe aux principes de la morale les agrémens de la narration; qu'il ait ſoin de peindre avec art les différentes paſſions des hommes, les révolutions du cœur, & qu'il mette ſon héros dans des ſituations vraiſemblables, naturelles & frappantes, il ne peut manquer de remplir ſon objet: s'il ne réuſſit pas toujours dans ſon projet, il fait au moins ſur les cœurs corrompus des impreſſions qui tournent à l'avantage de la vertu. Un lecteur s'attache malgré lui à l'hiſtoire de quelqu'un, en faveur de qui on a ſu l'intéreſſer; il compâtit aux malheurs d'un honnête homme que la fortune perſécute, & s'indigne contre les auteurs de ſes calamités; il plaint la vertu qu'on outrage, & voudroit punir le vice qui l'opprime; la mémoire & le cœur ſe nourriſſent de fictions avantageuſes à l'humanité. Quelquefois le lecteur ſe reconnoit dans les portraits qu'on lui offre; il rougit intérieurement de la reſſemblance; mais comme il n'a d'autre témoin de ſa honte que lui-même, l'amour-propre n'eſt plus écouté: pour n'avoir point à rougir déſormais devant les autres, il travaille à ſe corriger; il apprend à régler ſes paſſions, &

prévoir & prévenir les risques auxquels elles l'exposent, en méditant sur les malheurs qu'elles ont causé à d'autres : enfin, l'imagination, agréablement occupée, se remplit plus volontiers des principes de la morale, qui communément est séche & rebutante, lorsqu'on l'offre sans agrément. Ce n'est pas assez pour corriger les hommes, & réformer les défauts de leurs caracteres, d'en former une espece de catalogue ; ils ne se persuaderont pas aisément qu'ils soient vicieux, si par des exemples évidens on ne leur prouve pas qu'ils le sont en effet. Peignez un homme avec des vices ou des vertus ; faites-en résulter le bien ou le mal qui lui arrivent ; conduisez-le par dégrés de l'indigence à la félicité, son bonheur ou ses infortunes donneront lieu à de solides réflexions.

Les Romans doivent sans doute leur origine à la vanité, à l'ignorance & à la superstition. Quand dans les premiers siecles un homme s'étoit rendu fameux par sa sagesse ou par sa valeur, ses amis ou ses créatures tiroient parti de sa réputation & de son mérite, même après sa mort. Les vertus apparemment étoient si rares dans ces tems, que le vulgaire se laissoit aisément persuader, qu'un grand homme avoit en lui-même quelque chose de surnaturel & de divin. Les honnêtes gens & les héros devinrent donc pour les sots des objets dignes d'adoration : on transmit de postérités en postérités des panégyriques

tiſſus d'impoſtures, deſquelles d'ingénieux politiques, ou pour mieux dire, d'habiles fourbes, avoient été les auteurs. Tel eſt ſans doute le principe de la Mithologie : on conſacra par des autels & des temples la mémoire des premiers héros de l'univers, & le paganiſme naquit d'une collection de faits merveilleux & romaneſques ; les ſciences, les beaux arts, & ſur-tout la poëſie, prêterent des agrémens à l'hiſtoire : celles-ci fixa davantage l'attention des auditeurs ; l'harmonie lui prêta ſes charmes ; on entendoit chanter avec plaiſir les vers compoſés en faveur des gens illuſtres ; on s'en ornoit plus facilement la mémoire ; c'eſt ainſi que la tragédie & l'épopée prirent naiſſance. Les progrès du goût les ont perfectionnées l'une & l'autre. La poëſie dans les premiers ſiecles étoit le ſeul organe de la gloire & du tems ; on ne connoiſſoit pas l'hiſtoire en proſe ; on l'eût même mépriſée : c'eſt la raiſon pour laquelle nous n'avons des anciens aucune hiſtoire en proſe, aucun roman, dans un tems où la poëſie étoit portée chez eux au dégré le plus ſublime ; à moins que l'on ne veuille donner ce nom à la Cyropédie de Xénophon.

L'irruption des Barbares en Europe l'ayant plongée depuis dans les ténébres de l'ignorance la plus craſſe, quelques perſonnes, abuſant de la confiance que l'on avoit en elles, ſe crurent en droit à leur tour, de fa-

briquer nombre d'hiſtoires fabuleuſes. Les auteurs des romans, qui parurent pour lors, imiterent leurs hyperboles & leurs exagérations extravagantes. Des écrivains ſans force, ſans eſprit, ſans ſtyle & ſans génie, étouffèrent ſous un amas de fictions ridicules, la mémoire des poëtes anciens ; ils étonnerent leurs lecteurs imbécilles par des productions monſtrueuſes & ſans vraiſemblance, ſans s'embarraſſer de rien faire pour le cœur ou pour l'eſprit ; ils employerent le ſecours des dieux & des diables, des enchanteurs & des ſorciers ; ce n'étoit pas la vertu ni la conduite de leurs héros qui triomphoient des obſtacles qui s'oppoſoient au progrès de leur gloire ; ils les gratifioient d'une force ſurnaturelle qui les rendoit invincibles, & de l'appui de quelqu'enchanteur, ou de quelque fée, qui opéroient toujours fort à-propos des miracles en leur faveur. Ces abſurdités avoient cependant des partiſans outrés, des admirateurs ſans nombre, & preſque tout le monde étoit imbu d'un goût inſenſé pour les romans de chevalerie, lorſque l'ingénieux Cervantes les attaqua avec tant de ſuccès, & par une admirable peinture de ces mauvais ouvrages, les fit voir dans leur vrai point de vue, en dégouta les gens ſenſés, & donna à ſon tour l'idée d'une autre forme de romans, auſſi utiles pour les mœurs, qu'amuſans pour l'eſprit, en ce qu'il y peignit habilement les divers accidens qui ſe ſuccedent dans le cours de notre vie.

Cette méthode a été adoptée par tous les auteurs de romans qui lui ont succédé ; mais personne jusqu'à présent ne s'en est mieux acquitté que M. le Sage, surtout dans les aventures de Gilblas de Santillane. Avec combien d'esprit & de sagacité n'y peint-il pas les caprices de la fortune & les misères de la vie? Je l'ai pris pour modele ; j'ai dirigé mon plan sur le sien, en me réservant néanmoins la liberté de ne le pas imiter servilement dans l'exécution : mon scrupule est fondé sur les réflexions suivantes.

Le récit des aventures de Gilblas est fait d'un ton si gai, que, quelque malheureux qu'il soit, il ne laisse pas de faire rire; il passe, selon moi, trop rapidement d'une situation à l'autre ; on n'a pas plus le tems de compatir à son infortune, que de s'intéresser à son bonheur. Des contrastes qui se succedent si rapidement dans une histoire, choquent la vraisemblance; ils ont peut-être empêché l'auteur de réussir dans son projet ; c'est-à-dire, que le lecteur a si peu de tems à réfléchir sur les aventures de Gilblas, qu'il ne s'apperçoit pas que le but de l'historien étoit de l'instruire, plutôt que de l'amuser. Je me suis, quant à moi, proposé de donner l'histoire d'un homme distingué par un mérite commun à tous les honnêtes gens, qui essuie tous les malheurs attachés ordinairement à l'état d'un orphe-

lin, qu'aucuns amis ne ſont aſſez généreux pour protéger contre l'avarice, l'envie, & la malignité des autres hommes. Pour intéreſſer davantage les honnêtes gens en ſa faveur, j'ai cru devoir lui donner une naiſſance illuſtre; ce qui me fera peut-être reprocher de l'avoir engagé dans des ſcenes baſſes & triviales; mais, pour peu qu'on y réfléchiſſe, on ſentira qu'il n'eſt pas naturel qu'il ſoit le héros de grandes aventures, dans l'état auquel il eſt réduit. D'ailleurs, les paſſions des gens du commun, qui ne ſont point maſquées en partie par une politeſſe hipocrite, m'ont paru plus aiſées à peindre; les caracteres ſe montrent tels qu'ils ſont parmi eux; ils n'ont pas l'art dangereux de déguiſer la nature; ainſi, je crois pouvoir me diſpenſer d'en dire davantage pour ma juſtification; l'exemple des plus grands écrivains en ce genre me juſtifie.

Je dois en même-tems avertir le lecteur, que ces aventures ne peuvent manquer de lui paroître naturelles, puiſqu'elles ſont véritables mais pour éviter les perſonalités, j'ai cru devoir les déguiſer par des circonſtances de pure imagination.

Je n'ai pas été fort ſcrupuleux non-plus ſur le choix des termes que j'ai mis dans la bouche de mes perſonnages; mais j'ai craint de faire tort à la nature, en voulant la cor-

riger. Les expreſſions groſſieres de quelques-uns d'eux ne doivent pas choquer la délicateſſe du lecteur, puiſqu'elles peignent les mouvemens de leur ame, bien mieux qu'un langage plus décent, mais en même-tems moins expreſſif.

AVENTURES
DE
RODERIK RANDON.

CHAPITRE PREMIER.

Naiſſance de Roderik Random ; qui étoient ſes Parens.

JE ſuis né dans une province de l'Ecoſſe, & dans la maiſon de mon grand-pere, qui rempliſſoit une charge de Judicature très-diſtinguée. C'étoit un vieillard auſſi riche qu'il étoit avare & entêté ; on le craignoit beaucoup plus qu'on ne l'aimoit, & quoiqu'on ne l'eſtimât pas, on le reſpectoit par néceſſité. Dans ſa jeuneſſe il s'étoit fait eſtimer dans l'état militaire, qu'il avoit quitté depuis pour celui de Juriſconſulte & de Juge, dont il exerçoit les fonctions de façon à faire trembler tous les malheureux qui étoient ſoumis à ſa Juriſprudence. L'in-

digence étoit à ſes yeux un motif légitime de réprobation ; il étoit au-contraire l'homme du monde le plus doux & le plus indulgent à l'aſpect d'une bourſe bien pleine de guinées. Mon pere, qui étoit ſon dernier fils, étant devenu amoureux d'une jeune parente qui demeuroit chez mon intègre ayeul, en qualité de gouvernante, l'épouſa ſecrettement ; & je ſuis l'unique fruit de leur union imprudente.

Un ſonge avoit tellement allarmé ma mere pendant ſa groſſeſſe, qu'elle voulut abſolument conſulter en conſéquence un Hermite, qui vivoit ſur une montagne voiſine, & qui s'étoit acquis une grande réputation à dire la bonne-aventure. Mon pere, qui n'avoit pas plus de confiance aux Devins qu'il n'eſt convenable à un homme ſenſé d'en avoir, voulut accompagner ma mere dans ſon pélérinage, & pour engager le clair-voyant Solitaire à donner au rêve de ſa femme une interprétation favorable, il lui fit, avant de le conſulter, un petit préſent ; mais ſa précaution ne lui réuſſit pas, ma mere fit le recit de ſon rêve, & lui dit : „ qu'elle avoit cru accoucher d'une „ balle de paume ; que le Diable lui ſervoit „ de Sage-femme, & qu'avec une raquette „ il avoit lancé cette balle dans les airs „ avec tant de violence, qu'elle étoit diſ„ parue à ſes yeux. Qu'elle pleuroit amè„ rement la perte de ſa progéniture, lorſ-

„ qu'elle l'avoit vu retourner à elle avec „ la même rapidité qu'elle s'en étoit „ éloignée ; que la terre s'étoit émue ſous „ elle, & tout-à-coup avoit produit à „ ſes yeux un arbre chargé de fleurs, „ dont l'odeur l'avoit affectée ſi vivement, „ qu'elle s'étoit réveillée ſur le champ. „ notre Prophête, après un inſtant de réflexion, répondit d'un ton emphatique ; „ que leur premier enfant ſeroit un grand „ voyageur ; qu'il ſeroit expoſé à bien des „ traverſes & des dangers ; qu'enfin il re„ viendroit dans ſon pays natal, qu'il y vi„ vroit avec autant d'aiſance que de répu„ tation & d'honneur. „ Malgré l'effronterie de l'Aruſpice, je doute bien fort qu'il fût perſuadé que l'événement juſtifieroit l'horoſcope dont il lui plût de me gratifier.

Quelques-uns de ces gens officieux, plus occupés ordinairement de la conduite & des affaires d'autrui que de ce qui les concerne eux-mêmes, avertirent mon grand-pere des privautés qu'ils avoient remarquées entre ſon fils & ſa gouvernante. Cette nouvelle allarma le vieux Juge, qui, pour en prevenir les ſuites, prit ſur le champ la réſolution de marier mon pere. Il lui en parla deux ou trois jours après ; & lui dit : „ Qu'il étoit tems pour lui de „ s'établir, qu'il lui avoit trouvé un parti „ convenable, & qu'il n'imaginoit pas

„ qu'il eut aucune raiſon plauſible pour ne pas „ accepter ſa propoſition même avec „ joie. „ Mon pere voyant qu'il n'étoit plus poſſible de lui cacher ſon engagement, ſes jetta à ſes genoux, lui demanda mille pardons d'avoir oſé, ſans ſon aveu, ſatisfaire ſon inclination, „ il ajouta qu'il „ n'avoit manqué à ce devoir, que parce „ qu'il étoit perſuadé qu'il auroit oppoſé „ des obſtacles invincibles à ſon bonheur. „ Il s'étendit enſuite ſur le mérite, la qualité, les ſentimens & les charmes de ſon épouſe, qui réparoient ſans doute la médiocrité de ſa fortune, ſur laquelle l'amour lui avoit fait fermer les yeux. Le vieillard, qui ſavoit grimacer la gravité, quelque émotion qu'il ſentît, demanda froidement à mon pere ce qu'il prétendoit faire pour ſe ſoutenir ſon épouſe & lui; mon pere lui répondit: " Qu'il comptoit trop ſur ſa bonté „ paternelle pour avoir aucune inquiétude „ à ce ſujet, que ſa femme & lui ſeroient „ l'impoſſible pour en être toujours jugés „ dignes, qu'il oſoit ſe flatter qu'un bon „ pere, tel que lui, partageroit également ſes bontés entre tous les membres „ de ſa famille, & qu'en conſéquence il „ auroit toujours aſſez de bien pour vivre „ heureux & content, la ſituation de ſes „ freres & ſœurs étant très-avantageuſe „ par les dots qu'il avoit eu la bonté de „ leur répartir lorſqu'il les avoit mariés. „ Vos freres & vos ſœurs, répondit mon

„ grand-pere d'un ton de Légiſlateur, „ n'ont pas dédaigné de me conſulter „ lorſqu'ils ont voulu ſe marier, & „ ſans doute vous ne l'euſſiez pas fait vous-„ même, ſi vous n'aviez pas eu par-de-„ vers vous des reſſources pour vous met-„ tre à couvert de mon reſſentiment. Jouiſ-„ ſez-en, Monſieur, & pour vous épar-„ gner mes reproches, qui vous ennuie-„ roient, vous aurez la bonté de ſor-„ tir tout-à-l'heure de ma maiſon, vous „ & votre femme, pour n'y remettre ja-„ mais le pied; j'aurai ſoin de vous adreſ-„ ſer à votre nouveau domicile un mé-„ moire de la dépenſe que j'ai faite pour » votre éducation: vous êtes, continua-» t-il, d'un ton goguenard & plein de » fiel, un jeune homme fort aimable, » très-poli, très-docile; il n'eſt pas dou-» teux que vous réuſſirez. Adieu, je ſuis » votre valet, & vous ſouhaite toute la » ſatisfaction que vous méritez. » Après ce tendre compliment, l'équitable vieillard quitta bruſquement mon pere, qu'il laiſſa dans un accablement que l'on peut mieux imaginer que décrire: il lui fallut cependant prendre ſon parti ſans balancer, il ſavoit que les réſolutions de ſon pere étoient plus immuables que les loix des Mèdes & des Perſes. Il ſe retira donc dans une ferme, avec ſa chere compagne, qui étoit inconſolable d'avoir cauſé ſon mal-

heur ; ils ſubſiſtoient dans ce réduit affreux, dans une ſituation déplorable & bien peu conforme à leur condition, par les ſoins d'un vieux domeſtique qui chériſſoit mon pere. Tant de maux à la fois ne purent l'engager à faire de nouvelles démarches pour fléchir un vieillard opiniâtre & dénaturé.

La groſſeſſe de ma mere étoit cependant fort avancée : elle prévoyoit à combien d'incommodités & d'accidens elle ſeroit expoſée, ſi elle accouchoit dans un endroit dépourvû des moindres aiſances : elle prit donc, à l'inſçu de ſon époux, le parti de ſe déguiſer pour s'introduire dans la maiſon de mon grand-pere, ſe flattant que ſon état & ſes larmes l'attendriroient, d'autant plus que ſa faute, ſi c'en étoit une, étoit irréparable. Elle ſe déguiſa ſi bien, en effet, qu'elle ne fut reconnue d'aucun des domeſtiques : on l'annonça comme une femme qui venoit porter plainte contre ſon mari ſur certains cas ſecrets. Mon grand-pere étoit chargé du jugement de ces ſortes de procès, & ma mere conſéquemment fut introduite. Dès qu'elle fut en ſa préſence, elle ſe jetta à ſes pieds, & lui demanda pardon de la façon du monde la plus touchante ; elle lui fit enviſager le péril qui la menaçoit, auſſi bien que l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein, & qu'elle étoit ſur

le point de mettre au jour. Mon grand-pere lui répondit, avec un faux air de compaſſion, „ qu'il étoit bien fâché que » l'indiſcrétion de ſon fils & la ſienne » l'euſſent porté à faire un vœu qui lui » ôtoit la liberté de la ſecourir; que puiſ- » qu'il avoit déjà fait part à ſon mari de » ſes réſolutions à ce ſujet, il la prioit » de ne lui point faire eſſuyer déſormais » ſes importunités chagrinantes. „ Cette réception cruelle fit tant d'impreſſion ſur ma mere, qu'elle reſſentit ſur le champ les premieres douleurs de l'accouchement; & ſans une vieille ſervante, que ſon état pénétra de compaſſion, & qui la ſecourut au haſard de déplaire à mon grand-pere, elle & ſon enfant fuſſent péris ſur la place, ſans avoir pu émouvoir ce barbare.

Cette pauvre femme ayant conduit ma mere dans un galetas avec beaucoup de peine, elle y accoucha de moi tout auſſitôt. Mon pere l'ayant appris, vola au ſecours de ſa malheureuſe épouſe, auprès de laquelle il trouva moyen de s'introduire ſecrettement : il l'accabla des marques de ſa tendreſſe; & partageoit ſes larmes & ſes careſſes entr'elle & moi : l'aſpect cruel de l'état où nous étions tous deux lui perçoit le cœur ; il ne lui reſtoit aucune reſſource pour nous mettre à couvert l'un & l'autre des incommodités les plus in-

ſuportables, auxquelles nous létions expoſés dans un grenier ouvert de toutes parts aux injures du tems. On ne s'imaginera pas que mon grand-pere ignorât ce qui ſe paſſoit dans ſa maiſon ; il affecta cependant d'être fort étonné, lorſqu'un de mes couſins, dont il s'étoit promis de faire ſon héritier, vint lui en parler en compagnie. Sa dureté lui ayant atiré quelques réprésentations de la part des honnêtes gens qui étoient préſens, il en fut outré de dépit ; & trois jours après les couches de ma mere, il la fit mettre dehors de ſa maiſon, en l'accablant de reproches & d'injures, & chaſſa la ſervante qui l'avoit ſecourue.

La triſte ſituation de ma mere, le chagrin, la diſette & la miſere la firent tomber en langueur, & la mirent en peu de tems au tombeau. Mon pere ne put la venger de la barbarie du ſien, que par des imprécations ; la douleur de cette perte lui fit perdre la raiſon pendant quelque tems. Pluſieurs perſonnes, émues de pitié, me porterent à mon grand-pere, qui parut enfin, ou feignit d'être attendri de l'hiſtoire malheureuſe de ſon fils & de ſa brû : il me fit porter en nourrice, & conſentit à recevoir mon pere dans ſa maiſon, où, quelque tems après, ſon eſprit rentra dans ſa ſituation naturelle. Soit que mon grand-pere fût touché effectivement des malheurs de ſon fils, ou, ce qui eſt

plus probable, qu'il craignît qu'ils ne fiſſent tort à ſa réputation, il en marqua un répentir qui paroiſſoit ſincere ; mais une mélancolie affreuſe avoit ſuccédé au délire de ce fils infortuné, qui diſparut quelque tems après, & dont on ne put avoir de nouvelles, ce qui fit ſoupçonner pendant long-tems qu'il s'étoit fait périr lui-même de déſeſpoir. On verra dans la ſuite de cette hiſtoire, comment je fus moi-même inſtruit des particularités de ma naiſſance.

CHAPITRE XXI.

Education de Roderik Random. Ses parens le prennent en averſion. On obſede ſon grand-pere, il ne peut en approcher. Il ſe venge des mauvais traitemens de ſon maître d'école. Son couſin, heritier du vieillard, le fait pourſuivre par ſes chiens de chaſſe. Roderik caſſe les dents du Précepteur de ſon couſin.

QUELQUES perſonnes ſoupçonnerent mes oncles d'avoir eu part à la diſparition de mon pere, & de s'être aſſurés par ſa mort la ſucceſſion des biens qui devoient lui revenir, après le décès de mon grand-pere. Cette conjecture étoit fondée ſur ce qu'aucun d'eux ne lui avoit prêté le moindre ſecours dans le tems de ſa diſgrace, & qu'ils avoient au-contraire tout fait pour aigrir le reſſentiment de ſon pere contre lui. Cependant, des gens ſenſés, & moins prévenus rejetterent cette opinion, préſumant que leur fureur ſe ſeroit étendue juſque ſur moi, s'ils euſſent été capables d'un attentat auſſi noir, puiſque mon exiſtence étoit un obſtacle invincible à leurs prétentions. Je grandiſſois cependant; ma reſſemblance avec mon pere

m'avoit acquis l'affection de tous nos fermiers & domeſtiques, qui le chériſſoient encore en moi; mais quelques ſoins qu'ils ſe donnaſſent, ils ne pouvoient me ſouſtraire à la mauvaiſe volonté de mes couſins: chaque jour j'étois la victime de leur inimitié, de leur malice, & de leur jalouſie. Plus je marquois d'heureuſes diſpoſitions, plus ils en concevoient d'averſion contre moi; ils obſédoient tellement mon grand-pere, que je ne le voyois plus que par hazard. Sa maiſon m'étoit interdite à la ville; & comme il m'avoit relégué à la campagne, ſans s'embarraſſer de ce qui me concernoit, je ne l'approchois que lorſqu'il venoit donner quelques ordres à ſes fermiers. » Sois bon garçon, me diſoit-il, d'un ton » à me faire mourir de peur, & j'aurai ſoin „ de toi. „ Les careſſes dont il m'honoroit, en me diſant cela, reſſembloient ſi fort à des coups de poing ſur les oreilles, que je m'éloignois de lui ſoigneuſement, toutes les fois qu'il paroiſſoit diſpoſé à m'en faire quelques-unes. Quelque tems après on m'envoya à l'école, dans un village ſujet à la juriſdiction de mon grand-pere; mais comme il ne donnoit rien pour ma penſion, ni pour mon entretien, j'étois dans un état affreux. Le maître d'école, qui ne me ſouffroit chez lui *gratis*, que parce qu'il craignoit le reſſentiment de mon grand-pere, ſe crut diſpenſé de ſe donner beaucoup de ſoin pour

m'inſtruire. Malgré ſa négligence, cependant, j'avois de l'émulation, & je faiſois des progrès rapides dans le latin. Comme le maître refuſoit ſouvent de répondre à mes queſtions, & de ſeconder mes diſpoſitions, je crus devoir en inſtruire mon grand-pere : je lui écrivis à ce ſujet pluſieurs lettres très-preſſantes ; mais il en réſulta tout le contraire de ce que j'avois imaginé : il fit venir le maître d'école, qu'il réprimanda beaucoup, & à qui il reprocha avec colere les ſoins qu'il s'étoit donnés pour mon éducation : ajoutant, „ que je lui aurois „ obligation de la potence, & qu'avec les „ diſpoſitions que je marquois, je ne man„querois pas d'abuſer de mon talent dans „ l'écriture ; qu'aſſurément je ſerois quel„que jour un fripon & un fauſſaire, que „ j'en ſerois puni ; mais que mon ſang re„tomberoit ſur lui. „

Ce pédant, qui ne craignoit rien tant que le courroux de ſon juge, l'aſſura que ma capacité étoit le fruit de mon propre génie, & de mon application ; qu'il lui proteſtoit qu'il n'avoit jamais contribué en rien à mon ſavoir faire ; mais que, pour prévenir les ſuites qui pourroient réſulter de mes talens acquis, il eſpéroit, avec l'aide de Dieu, m'empêcher d'y joindre de nouvelles connoiſſances, en me privant de l'uſage de mes doigts. Effectivement, ce ſcrupuleux pédagogue s'acquitta de ce qu'il avoit

avoit promis avec la plus grande exactitude ; car, ſur le prétexte que j'avois écrit des lettres impertinentes à mon grand-pere, il fit percer une petite planche de cinq trous, au travers deſquels il me fit paſſer tous les doigts de la main droite, & me la lia avec une ficelle au poignet, de façon que je ne pouvois plus écrire. Je recouvrai cependant peu après la liberté de ma pauvre main, par un accident qui m'arriva dans une querelle que j'eus avec un autre écolier, comme il me railloit ſur mon état malheureux, & ſur ma pénitence. Je fus ſi courroucé de ſes propos injurieux, que d'un ſeul coup de ma menotte, je le jettai tout étendu par terre. Je me trouvai pour lors dans un état cruel : mes camarades d'école, qui le laiſſérent par terre, baigné dans ſon ſang, coururent avertir le maître de ce qui venoit d'arriver. J'en fus puni ſi cruellement, que quand je vivrois autant que Mathuſalem, je n'oublierai pas la rigueur du ſupplice que j'éprouvai, non plus que l'antipathie & l'horreur que j'en conçus contre le pédant qui me le fit ſouffrir. Mon extérieur indigent m'expoſoit au mépris de tous ceux qui me rencontroient ; mon amour propre, & les ſentimens élevés que m'inſpiroit une naiſſance, que, par malheur pour moi, on ne m'avoit pas laiſſé ignorer, me rendoient extrêmement ſenſible aux affronts qu'on me faiſoit eſſuyer tous les jours ; ce qui me

ſuggera mille fâcheuſes aventures, qui m'accoutumerent de bonne-heure à l'adverſité; de façon que je faiſois voir un courage & une réſolution fort au-deſſus de mon âge.

J'étois ſouvent maltraité pour des fautes que je n'avois pas commiſes; tous les tours d'eſpiéglerie qui ſe commettoient dans le village, & dont on ignoroit l'auteur, m'étoient attribués; c'étoit toujours moi qui avois volé les fruits des jardins, tué les chats du voiſinage, ou dérobé des ſucreries dans les boutiques des confiſſeurs. Un bredouilleur de charpentier ſembla avoir acquis exprès l'aiſance du langage, & l'éloquence de Démoſthenes, pour perſuader à mon pédant que j'avois tiré un coup de piſtolet dans ſa fenêtre, quoique mon hôteſſe & toute ſa famille fuſſent témoins, & proteſtaſſent que j'étois couché & endormi, lorſqu'on l'avoit inſulté de la ſorte. Je fus un jour vigoureuſement fuſtigé, parce qu'en paſſant la riviere, le bateau dans lequel j'étois, étoit preſque coulé à fond, par l'imprudence du batelier. Je le fus de même une ſeconde fois, pour m'être fait une boſſe à la tête contre une muraille, en fuyant une charette qui étoit prête à m'écraſer; & une troiſieme pour avoir été mordu par le chien d'un boulanger. En un mot, j'étois puni d'un malheur qui m'arrivoit, comme des fautes les plus grâves

que j'euſſe pu commettre. On me châtioit, ſous prétexte d'étourderie, d'accidens qui euſſent pu arriver à l'homme du monde le moins diſtrait, tout comme à moi.

Cette conduite à mon égard, loin de me rendre plus ſouple, me faiſoit comparer mon ſort à celui d'un eſclave, & me rendoit plus indocile. Plus j'avançois en âge, plus ma raiſon ſe développoit, & plus je trouvois le joug auquel j'étois aſſujetti, barbare & tirannique. Comme j'avois reçu en cachette les inſtructions d'un honnête homme, qui s'intéreſſoit pour moi, parce qu'il avoit accompagné mon pere dans ſes voyages, & que les caprices de la fortune l'avoient réduit à la qualité de ſous-maître chez mon pédant, j'avois par ſes ſoins généreux fait des progrès ſi rapides dans les humanités, dans l'écriture & dans l'arithmétique, qu'avant l'âge de douze ans, j'étois, malgré les ſoins de mon maître, regardé comme le meilleur écolier de ſa claſſe. Mes talens, de la force & de l'agilité, réunis à un certain air de ſupériorité que je ſavois me donner, me faiſoient preſque reſpecter de mes camarades; j'avois acquis ſur leur eſprit un aſcendant, qui me fit former une eſpece de conſpiration contre mon pédant. Je me mis pour cela à la tête d'une ligue de trente écoliers, dont la plupart étoient de mon âge. Je pris cependant la précaution de les éprouver, avant que de

rien entreprendre, pour ſavoir ſi je pouvois compter ſur eux, dans l'exécution de mon grand projet. J'attaquai donc à leur tête une troupe d'apprentifs vigoureux, qui s'étoient emparés, pour jouer aux quilles, d'un champ qu'on nous avoit abandonné pour nous divertir. J'eus le chagrin de voir mettre ma troupe en déroute : un de mes camarades eut la jambe caſſée d'un coup de boule, qu'un de nos ennemis lança contre lui par derriere. Cette défaite ne nous empêcha pas cependant de nous eſcarmoucher à coups de pierre ; je reçus même dans ces combats pluſieurs bleſſures, dont je porte encore les marques. Nous réitérions ſi ſouvent néanmoins nos attaques, malgré nos déſavantages, que nos ennemis ſe laſſerent enfin de les ſoutenir, & ne parurent plus ſur le champ de bataille, dont nous reſtâmes paiſibles poſſeſſeurs par leur retraite.

J'aurois peine à raconter tous les exploits que nous fimes pendant notre confédération ; notre petite armée faiſoit trembler tout le village. Lorſque la déſunion ſe mettoit dans ma troupe, j'adoptois les intérêts de l'un ou de l'autre parti, & l'honneur de ma protection, une fois acquiſe à l'un des deux, la faction oppoſée rentroit ſur le champ dans ſon devoir.

Je profitois de tous mes congés, pour aller rendre viſite à mon grand pere ; mais or-

dinairement on m'interdiſoit tout accès auprès de lui : mes couſines, qui l'obſédoient, malgré la diviſion & la jalouſie qui régnoient entr'elles, ſe réuniſſoient cependant à mon approche, comme contre leur ennemi commun. Celui de mes couſins, que mon grand pere avoit déſigné pour être ſon héritier, bornoit ſes talens & ſes occupations à la chaſſe du renard : (*) c'étoit, au reſte, l'unique choſe à laquelle il fut propre ; & malgré les ſoins & les dépenſes de mon grand pere pour ſon éducation, il n'en étoit pas moins un ſot. Pour ne rien perdre de la ſucceſſion du vieux Juge, il s'étoit muni, par avancement d'hoirie, de toute la mauvaiſe volonté qu'il préſumoit ſans doute que mon tendre aïeul lui légueroit par teſtament contre moi : de ſorte que, du plus loin qu'il m'appercevoit, il détachoit ſes chiens de chaſſe, & les mettoit à mes trouſſes, juſqu'à ce que, pour me mettre à couvert de leurs pourſuites, j'euſſe trouvé quelqu'aſyle.

Son précepteur, qui prévoyoit ſans doute la fortune future de cet impertinent chaſſeur, & qui vouloit mériter pour l'avenir les bonnes graces de ſon élève, en flattant ſes inclinations, l'encourageoit lui-même à ces indignités. Je fus ſi choqué de la fa-

(*) Cette Chaſſe eſt de toutes la plus à la mode en Angleterre.

çon d'agir de ce coquin, qu'un jour, que, pour faire ſa cour à mon couſin, il avoit lâché ſes chiens contre moi, & qu'il couroit lui-même après eux pour les animer davantage, je pris le parti de me réfugier dans une chaumiere, où j'étois sûr de trouver de l'appui, & de dedans la maiſon, je lui lançai une pierre avec tant de violence & d'adreſſe, que je lui fendis la tête juſqu'au crâne; je lui caſſai les dents, & le rendis pour jamais incapable de remplir les fonctions de clerc dans la paroiſſe.

CHAPITRE XXIV.

Arrivée de Monſieur Tom-Bouling, Oncle maternel de Roderik. Quel étoit cet oncle, ſon portrait, ſa généroſité en faveur de ſon neveu. Viſite qu'ils rendent enſemble au juge. Ils ſont l'un & l'autre attaqués par les chiens de chaſſe du neveu. Combat ſanglant entr'eux & l'oncle de Roderik. Converſation de celui-ci avec le juge.

LE ſeul oncle que j'euſſe du côté de ma mere, qui, parce qu'il étoit Lieutenant d'un vaiſſeau de guerre, s'étoit abſenté depuis long-tems, revint dans ce tems-là dans le pays. Ayant appris la mort déplorable de ma mere, & l'état malheureux auquel j'étois réduit, il en fut ſi touché, qu'il vint me voir; & malgré la médiocrité de ſa fortune, il me donna tout ce dont j'avois beſoin, & m'habilla très-proprement, en comparaiſon de la façon dont je l'avois été juſqu'alors: il prit en même-tems la réſolution de rendre viſite à mon grand pere, & de l'engager à me donner quelque choſe, pour me faire ſubſiſter plus aiſément à l'avenir; mais il ignoroit combien d'obſtacles s'oppoſoient au ſuccès de ſon entrepriſe. Mon oncle étoit un de ces bons marins, qui, loin de pouvoir juger du caractere d'un

homme en particulier, jugent de tous par le leur propre : quoique né en Ecoſſe, il ne connoiſſoit point du tout les mœurs de l'Europe, & croyoit tous les hommes auſſi francs & auſſi déſintéreſſés que ceux de ſon équipage. il étoit d'une taille avantageuſe & robuſte, quoiqu'il fut, ainſi que tous les marins, aſſez mal ſur ſes jambes; ſon teint étoit extrêmement hâlé. Il portoit une camiſole de flanelle rayée, un gros habit à la matelotte, qui avoit été rapiécé groſſierément en différens endroits par un tailleur du vaiſſeau. Il avoit outre cela de grandes culottes rouges, tachées de goudron, de gros bas gris, & de larges boucles d'argent, qui couvroient la moitié de ſes ſouliers; ſon chapeau, bordé d'argent, avoit une forme pointue, qui paſſoit les bords d'un demi pied, & ſous lequel il portoit une petite perruque fort noire, qui n'avoit qu'une ſeule boucle tout autour; ſa chemiſe étoit de toile rayée, il portoit au col un mouchoir de ſoie; un ſabre énorme, monté ſur une vieille garde de cuivre, & ſoutenu par un vieux ceinturon brodé, lui pendoit juſque ſur le genou gauche : il tenoit dans ſa main droite un gros bâton de chêne, qui lui ſervoit de canne. Ce fut dans cet équipage qu'il me conduiſit chez mon grand-pere. Quant à moi, je me rengorgeois ſous l'habit qu'il m'avoit donné; je ne m'étois jamais vu ſi bien mis.

Mais en arrivant chez mon grand pere, nous fûmes d'abord accueillis par Céſar & par Mélampe, qui furent détachés contre nous par mon bienveillant couſin, du plus loin qu'il nous eut apperçus. J'étois prêt à me ſauver à leur approche; mais mon oncle m'ayant pris d'une main, porta de l'autre un coup de bâton ſi vigoureux au hargneux Céſar, qu'il l'étendit par terre; & s'étant apperçu que Mélampe alloit le mordre par derriere, il tira ſon ſabre, fit volte face, & d'un ſeul coup lui fit ſauter la tête. Mon brave couſin accourut avec trois domeſtiques armés de fourches au ſecours de ſes chiens, qu'il trouva étendus ſur le champ de bataille. Quoique ce ſpectacle le mit en fureur, il eut cependant la prudence de ne pas approcher mon oncle de trop près; mais il chargea ceux qui l'accompagnoient de le faire, & leur ordonna, en l'accablant de reproches & d'imprécations, de venger ſur lui la perte de ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mon oncle alors s'avança vers les défenſeurs de la meute infortunée d'un air ſi déterminé, qu'ils jugerent à propos de prendre le parti de la retraite. Il joignit cependant mon couſin, & l'arrêtant par la main, il lui dit d'un ton de franchiſe : » écoutez, l'ami, vos » chiens ſont venus ſur moi, ſans que je » les aie inſulté; ce que j'en ai fait, n'étoit » que pour m'empêcher d'être mordu par

» ces mâtins-là : en conſcience, frere, vous » avez tort de vous fâcher, ce n'eſt pas ma » faute ».

Soit que mon couſin crût que mon oncle, en lui parlant ſi raiſonnablement, eût peur de lui, ou que le chagrin d'avoir perdu ſes chiens, lui eût fait naître l'envie de ſe battre, il ſe jetta ſur une fourche, qu'il arracha des mains d'un de ceux qui l'accompagnoient, & parut vouloir ſe jetter ſur mon oncle, qui, ſe mettant en garde de ſon côté, continua ſa capitulation dans ces termes. » double batard, dit-il, ſi tu avance, je te » mets en hachis, & je t'apprendrai ſi c'eſt » ainſi que l'on doit recevoir un honnête » homme ». Il fit alors le moulinet avec tant de force & d'agilité, que mon prudent couſin s'arrêta tout court : il regarda derriere lui, & voyant que ceux qui l'accompagnoient s'étoient retirés, il jugea à propos de rentrer auſſi dans la maiſon, & d'abandonner le champ de bataille à mon oncle. Il avoit ſoigneuſement fermé la porte, & vint lui parler ainſi par la fenêtre : » Que » veut donc ici ce coquin, c'eſt ſans doute » quelque fripon de matelot qui a déſerté : » vas, vas, ſcélérat ; tu peux compter que » je te ferai pendre ! puiſſe, avec toi toute » ta maudite parenté parer le gibet de la » ville ; elle ne vaut pas, toute enſemble, » un ſeul des chiens que tu m'as tués, en- » tends-tu, gueux que tu es. Paix, bayard,

» répondit mon oncle, autrement je vous » repasserai le pourpoint; j'épousseterai, con- » tinua-t-il en montrant son bâton, votre » veste galonnée avec cette housine. » Mon oncle, en disant cela, remit son sabre dans son fourreau.

Cette querelle cependant mit toute la maison en rumeur; une de mes cousines étoit accourue au bruit, & demanda par la fenêtre ce que c'étoit. » Ce que c'est; » pas grand'chose, ma belle enfant! je veux » parler à votre grand pere, cet étourdi-là » s'y oppose, je ne sais pas pourquoi, voilà » tout, ma grande fille! » Ma cousine, sans nous répondre, que par un coup d'œil méprisant, alla sans doute raconter ce qui se passoit au vieux Juge, & nous fumes quelques minutes après, admis à son audience. Mon cousin & mes cousines formoient de part & d'autre une haie; nous passames au milieu, & l'on nous honora des deux côtés de regards très-significatifs: mon oncle, après deux ou trois brusques révérences, entama ainsi la conversation.

» Bon jour, vieux Papa, serviteur, eh » bien, comment vous en va, cette santé, » hem?..... Vous ne me connoissez pas; » mais vous me connoîtrez bien-tôt, je » m'appelle Tom-Bouling: voilà votre » petit fils, vous faites comme si vous ne » le connoissiez pas non-plus; est-ce parce

» qu'il a un habit neuf ? ſavez-vous bien
» qu'il eſt mon neveu, cet enfant-là ; par-
» bleu, je l'ai trouvé dans un équipage qui
» vous faiſoit bien de l'honneur ; ſes gue-
» nilles cingloient à tous vents » : appro-
» che-toi, petit nigaud, ajouta mon oncle,
» en s'adreſſant à moi, qui me tenois éloi-
» gné par timidité, viens baiſer ton grand
» pere, pourquoi recules-tu » ? J'obéis à mon oncle ; mon grand pere, qui étoit attaqué de la goutte, s'excuſa ſur ſon indiſpoſition, de ce qu'il ne ſe levoit point devant mon oncle, & répondit à ſa franchiſe avec cette froideur & cette gravité qui le caractériſoient, & lui dit d'un ton flegmatique & judiciaire, qu'il étoit très-flatté de ſa viſite, & le pria de s'aſſeoir.

»Tenez, point de façon, répartit mon
» oncle, j'aime à être debout : Or ça,
» parlons raiſon, vieux comme vous êtes,
» vous devez en avoir : quant à moi, je
» n'ai pas beſoin de vous, je ne vous de-
» mande rien : mais pour peu que vous ayez
» de conſcience & de naturel, vous de-
» vez donner quelque choſe à ce petit gar-
» çon-là, que vous avez traité juſqu'à pré-
» ſent comme un chien de baſſe-cour ;
» Pourquoi mon neveu eſt-il plus négligé
» que ce grand flandrin-là, continua mon
» oncle, en montrant mon couſin & mes
» couſines, n'eſt-il pas votre petit fils, auſſi-
» bien que toute cette graine-là ? il eſt,

» ce me ſemble, mieux tourné que ce be-
» nêt-ci : allons, vieux patron, la main ſur
» le cœur, ne vous embarquez pas ſans
» biſcuit; il faut avoir une pacotille de bon-
» nes œuvres pour le voyage que vous allez
» bien-tôt faire; ſongez que vous courez
» riſque de faire capot, ſi vous ne réparez
» le tort que vous lui avez fait : ſi ſa mere
» eſt morte, & ſi ſon pere eſt perdu, vous
» ſavez bien que c'eſt votre faute, ainſi,
» ainſi, la moindre choſe que vous puiſſiez
» faire, c'eſt de faire pour lui ce que vous
» faites pour les autres. »

Mes couſines étoient trop intéreſſées dans la propoſition de mon oncle, pour ſe contenir plus long-tems; leurs langues ſe déchaînerent toutes en même-tems contre mon protecteur, qui s'écria en ſe bouchant les oreilles, que tous les diables de l'enfer étoient à ſes trouſſes. » Coquin, maraud,
» fripon, impertinent, lui crierent-elles, il
» te ſied bien de preſcrire ici des regles de
» conduite; on a pris de ton neveu cent
» fois plus de ſoin qu'il ne mérite; vrai-
» ment il eût été bien juſte, n'eſt-ce pas,
» que notre grand papa ne mît aucune dif-
» férence entre un fils libertin & volon-
» taire & des enfans reſpectueux, qui n'ont
» jamais rien fait ſans ſon aveu ?

Cette réplique généreuſe fut ſuivie d'un torrent d'invectives, qui n'euſſent, ſans doute, ceſſé que par notre retraite, ſi

mon grand-pere n'eût impoſé ſilence : il reprocha à mon oncle ſon peu de politeſſe, qu'il lui paſſoit, cependant, diſoit-il, eu égard à ſon état, dans lequel on ne ſe piquoit pas de ſavoir vivre ; il ajouta qu'il avoit toujours eu ſoin de moi, qu'il m'avoit envoyé à l'école dès mon plus bas âge, juſqu'à préſent, quoi qu'on l'eût informé que je n'y faiſois aucun progrès, & qu'on reconnût en moi les penchans les plus dangereux ; que cela pouvoit ſe prouver clairement, par ce que j'avois fait à quelques-uns de mes camarades, & ſurtout au précepteur de mon couſin ; que cependant, pour m'éprouver & voir à quoi j'étois propre, il vouloit bien faire un dernier effort, & conſentoit à me mettre en apprentiſſage chez quelque artiſan, à condition que je changerois de conduite.

Mon oncle fut indigné de cette propoſition : il répondit nettement à mon grand-pere, » que s'il m'avoit envoyé à l'école, „ il ſavoit très-bien qu'il ne lui en avoit „ jamais rien coûté, ni pour ma nourriture, „ ni pour mon entretien ; qu'il n'étoit pas „ étonné conſéquemment que je n'euſſe „ pas fait de grands progrès : je n'en juge pas „ par moi-même, ajouta-t-il, mais je ſais „ cependant, à n'en point douter, que mon „ neveu, malgré votre malin vouloir, eſt „ le meilleur écolier du pays. »

Mon oncle alors, pour ſoutenir la vérité

de ce qu'il avançoit, tira sa bourse & défia toute la compagnie de parier le contraire. » Il n'est pas si méchant que vous le dites, „ continua-t-il, mais quand cela seroit, à „ qui s'en prendre qu'à vous-même, qui „ l'avez laissé rouler comme un bâtiment „ sans agrêts; quant à votre chapelain, il „ eût mieux fait de lui mettre la cervelle „ au vent, que de lui casser la machoire; „ je jure par mon ame, que s'il me tombe „ sous les mains, il n'en sera pas quitte à „ si bon marché. Grand merci de votre „ offre, de mettre mon neveu en appren- „ tissage, vous voulez apparemment en „ faire un savetier? (*) J'aimerois mieux „ moi, qu'il fût pendu, que d'accepter une „ pareille proposition; viens-t-en, mon „ pauvre Rorik, (**) viens, il n'y a rien „ à gagner avec ce ladre-là; mais va, con- „ sole-toi, mon garçon, tant que j'aurai „ un scheling dans mon gousset, tu peux „ compter sur la moitié. Adieu, vieux „ cancre, vous allez bientôt crever, Dieu „ merci; mais vous êtes damné comme un „ chien, comptez sur ma parole. »

Mon oncle sortit: je le suivis pour retour-

(*) L'anglois porte le mot de Tailleur, parce que c'est de toutes les Professions la plus méprisée en Angleterre.

(**) Diminutif de Roderik, comme en françois l'on dit Charlot ou Colin pour Charles.

ner avec lui au village d'où nous étions ſortis ; & pendant toute la route je l'entendis *maugréer* contre le grand-pere & ſa poſtérité, qu'il honoroit d'épithétes maritimes, dont l'énergie exprimoit admirablement ce qu'il penſoit ſur le compte de l'un & de l'autre.

CHAPITRE IV.

Le juge tombe malade. Il fait ſon teſtament. Monſieur Tom-Bouling lui rend une ſeconde viſite. Le juge meurt. Ouverture du teſtament. Preuves ſingulieres du chagrin de ſes nieces. Oraiſon funèbre du défunt par l'oncle de Roderik.

QUELQUE tems après notre viſite, nous apprîmes que mon grand-pere étoit tombé dans une langueur, qui le conſumoit depuis trois jours, qu'il étoit proche de ſa fin, & qu'il avoit en conſéquence envoyé chercher ſon notaire pour rédiger ſon teſtament. On vint nous dire de ſa part, que comme il ſentoit bien qu'il n'avoit pas encore long-tems à vivre, il vouloit avant de mourir, avoir la ſatisfaction d'embraſſer toute ſa famille & voir tous ſes parens, ſans exception. Mon oncle apprit cette nouvelle avec un plaiſir qu'il ne put cacher. Pour ſatisfaire aux dernieres volontés du vieillard, il partit ſur le champ, & m'emmena avec lui pour recevoir ſa bénédiction. » Nous le tenons enfin, ce vieux corſaire, „ me diſoit-il, chemin faiſant; tu vois „ mon pauvre Roderik, ajouta-t-il, tu „ vois ce que c'eſt que de parler raiſon aux „ gens. » Nous arrivâmes en diſcourant

ainſi chez mon grand-pere ; nous trouvâmes l'appartement rempli d'une légion de parens, & nous approchâmes de ſon lit, mais il étoit prêt d'expirer. Deux de mes couſines lui ſoutenoient la tête ; elles pleuroient l'une & l'autre du mieux qu'il leur étoit poſſible ; mais on s'appercevoit malgré elles, qu'elles avoient quelque peine à réuſſir ; elles eſſuyoient de tems en tems le viſage du moribond, qu'elles baiſoient avec de grandes démonſtrations de douleur.

Mon oncle s'approcha cependant du malade & lui parla ainſi : » Bon ſoir, Patron, » eh bien ! faut-il vous chagriner, n'eſt-il » pas tems de partir, comment cela va-» t-il ? ſi vous avez l'ame nette, Dieu en » aura pitié. » Mon grand-pere tourna vers nous des yeux languiſſans, qui ne marquoient pas qu'il fût content du dialogue de M. Bouling ; qui ne laiſſa pas de lui continuer ainſi ſes exhortations mortuaires.

« Eh bien ! voilà votre pauvre Rorik » qui vient vous voir avant que vous mouriez ; ſi vous voulez être ſauvé, penſez » à lui, au cas que vous ne l'ayez pas » encore fait : vous avez été grand pécheur, » j'en conviens ; mais il eſt encore tems » de réparer vos fautes ; repentez-vous en, » & faites-lui le plus de bien que vous » pourrez, pendant le peu de tems qui vous » reſte à vivre ; ni le ciel, ni les hommes

„ ne vous en demandent pas davantage ;
„ avant qu'il ſoit peu, les vers vont vous
„ ronger ; & ſi vous n'êtes pas converti
» depuis que je vous ai vu, vous pouvez
» compter que . . . » Mon oncle alloit ſans doute lui dire qu'il iroit à tous les diables, lorſqu'il fut interrompu par un miniſtre qui étoit préſent, & qui fut apparemment ſcandaliſé, ainſi que toute la compagnie, de voir un Laïc empiéter ſi cavaliérement ſur ſon miniſtère. On nous obligea l'un & l'autre de paſſer dans une chambre voiſine, où, quelques minutes après, nous fûmes inſtruits de la mort de mon grand-pere, par un *concerto* lamentable de pleurs & de gémiſſemens, exécuté preſqu'au naturel par mes couſines : mon couſin, qui n'avoit pas autant de talent qu'elles, s'étoit retiré dans un cabinet, ſous prétexte de ſe livrer à ſa douleur avec plus de liberté ; mais ce charivari l'ayant averti d'un événement qu'il attendoit depuis long-tems avec impatience, il parut dans la ſalle, & demanda d'un ton moitié chagrin & moitié inquiet, s'il étoit bien vrai que ſon grand-pere fût mort ? S'il eſt mort, repartit mon oncle : » ô parbleu, je vous réponds qu'il eſt » auſſi-bien trépaſſé qu'une merluche : » Dieu me damne, cela ne pouvoit pas » lui manquer d'arriver ; car j'ai rêvé cette » nuit, que j'étois ſur le gaillard de mon » vaiſſeau, & delà j'ai vu une nuée de

» corbeaux s'élancer ſur le cadavre du dé-
» funt ; mais le diable qui s'étoit perché
» ſur notre beaupré, ſous la forme d'un
» ours, dont le poil étoit bleu, s'eſt em-
» paré du défunt & l'a emporté avec ſes
» griffes dans le fond de la mer. Malheu-
» reux que vous êtes, s'écria le miniſtre,
» tout bouillant de zele & de colere,
» impie, oſez-vous bien penſer que l'ame
» d'un ſi digne homme, ſoit devenue la
» proie du diable ? »

Il s'éleva dans un inſtant un murmure général dans l'appartement ; & mon oncle, que le miniſtre, pendant ſa bruſque apoſtrophe, avoit fait reculer d'un bout de la chambre à l'autre, fut obligé de ſe mettre en défenſe : il enfonça ſon chapeau juſques ſur ſon ſourcil, jura ſur ſa tête, que ſi quelqu'un étoit aſſez hardi pour tenter de le faire ſortir de l'appartement, ſans lui avoir auparavant prouvé qu'il en avoit le droit, il lui couperoit les oreilles. » Point
» de manigance, ajouta-t-il, votre vieux
» Feſſe-Matthieu a peut-être eu aſſez de
» conſcience pour laiſſer du bien à mon
» neveu, en ce cas, Dieu veuille avoir
» ſon ame ; c'eſt tout ce que j'ai envie de
« ſavoir, voyons ce teſtament, & je pars,
» car vous m'ennuyez tous. »

Comme la menace de mon oncle avoit fait impreſſion, & qu'on voyoit bien à ſa mine, qu'il étoit homme à tenir parole, un

des exécuteurs teſtamentaires, pour éviter le bruit, proteſta à M *Bouling*, qu'on me rendroit toute la juſtice poſſible, & qu'après les obſeques du défunt, on indiqueroit un jour pour examiner ſes papiers en préſence de toute la famille; que, juſqu'à ce jour, tous les coffres, armoires & cabinets de la maiſon reſteroient ſous le ſcellé, qu'on appoſa ſur le champ en notre préſence. On voulut en même-tems donner des ordres pour le deuil de tous les parens; mais mon oncle ne voulut pas ſouffrir que je le portaſſe avant de ſavoir ſi mon grand-pere m'avoit aſſez bien traité, pour honorer ainſi ſa mémoire. Les opinions étoient extrêmement partagées ſur le contenu de ſon teſtament: les uns préſumoient que tous les biens fonds, qui conſiſtoient en ſept cent livres ſterling de rente, écherroient à mon couſin, qu'il avoit toujours déſigné pour ſon héritier, & que les immeubles, l'argent comptant & les dettes paſſives qui devoient rentrer dans ſa ſucceſſion, & dont chacune étoit une uſure des plus criminelles, ſeroient également partagées entre mes couſines & moi. Quelques honnêtes gens croyoient, que pour réparer ſes injuſtices, il m'auroit laiſſé tout ſon bien, à l'exception de deux ou trois cent livres ſterling de rente, qu'il auroit léguées à ſes petites-filles, qui étoient au nombre de cinq, & dont les peres

& meres avoient reçu des dotes assez considérables.

Le moment décisif arriva enfin, le testament fut ouvert : rien n'eût été plus amusant pour des spectateurs désintéressés, que les regards avides des héritiers ; l'altération de leur visage peignoit exactement l'inquiétude de leur esprit, mais on auroit peine à exprimer l'étonnement & le chagrin dont elles furent frappées, quand le notaire eut lu à haute & intelligible voix, que mon aimable cousin étoit l'héritier unique & légataire universel de tous les biens du défunt, tant meubles qu'immeubles.

Mon oncle, qui avoit écouté avec beaucoup d'attention, frappa le plancher de son talon avec tant de force, & prononça d'un ton si terrible un le *diable l'emporte*, qu'il fit frémir toute l'assemblée. L'aînée de mes cousines, qui avoit toujours été extrêmement officieuse & prévenante auprès de mon grand-pere, demanda, d'un ton lamentable, s'il étoit bien vrai qu'il ne fût point du tout question d'elle dans le testament, on lui répondit que rien n'étoit plus certain. Cet arrêt accablant la fit tomber en foiblesse.

Les autres, dont les espérances n'étoient pas apparemment si bien fondées, supporterent leur malheur avec un peu plus de résolution ; mais elles ne laisserent pas de barbouiller la memoire du défunt, de plu-

ſieurs qualifications ſcandaleuſes & diffamantes. Leur douleur, en ce moment, paroiſſoit beaucoup plus ſincere & plus naturelle; & n'avoit point du tout l'air de celle qu'elles avoient fait paroître dans l'inſtant de la mort de mon grand-pere. Mon oncle accompagnoit leurs imprécations des juremens les mieux conditionnés: » Tu n'as „ donc rien à eſpérer, mon pauvre garçon, „ me dit-il, en trépignant de rage; ce vieux » chien avoit le diable au corps, je te dé» fends de prier Dieu pour lui, car il eſt » damné comme un Belzebuth. »

Le miniſtre étoit toujours préſent: ayant été le directeut ſpirituel du défunt, il avoit été élu exécuteur teſtamentaire; ſous prétexte de charité, il avoit ſu tirer auſſi ſa cotte-part du vivant du bon homme; auſſi avoit-il pour ſa mémoire une vénération ſans égale: les apoſtrophes de mon oncle le ſcandaliſerent une ſeconde fois. » Miſé„ rable hérétique que vous êtes, lui dit-il, „ ne voulez-vous pas ceſſer d'inquiéter par „ vos malédictions, l'ame d'un bon chré„ tien qui vous demande des prieres. „ Le paſteur s'imaginoit que tout le monde ſerait comme la premiere fois dans ſon parti; mais il fut d'abord détrompé, car mes couſines l'accuſerent d'avoir, par de mauvais conſeils, empêché leur grand-pere de ſuivre ſa bonne volonté à leur égard, étant perſuadées qu'il ne les auroit pas ainſi des-

héritées, ſi ſes avis hypocrites ne l'y euſſent déterminé; elles joignirent à ce reproche une kyrielle d'invectives, qui contraignit le prédicateur de prendre la fuite.

Cette ſcène mit le digne légataire de la meilleur humeur du monde. „ Si vous „ n'euſſiez pas tué mes chiens, dit-il à „ mon oncle, je les aurois mis aux trouſ„ ſes de cette bête noire. „ M. Bouling, qui n'étoit pas diſpoſé à goûter cette impertinente ſaillie, lui tourna le dos, en lui diſant: „ Que vous & vos chiens aillent „ aux diables; fuſſiez-vous tous trois au „ fond de l'enfer avec votre vieux damné: „ allons Roderik, me dit-il, en s'adreſſant à „ moi, virons de bord, & nous partîmes. „

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Roderik eſt maltraité par ſon pédant. Son oncle l'aide à s'en venger, lui fait quitter le village, & le fait entrer dans l'univerſité.

NOUS prîmes le chemin de notre village. Pendant une heure de chemin, mon oncle ne me dit pas un mot; je l'entendois marmoter entre ſes dents, je remarquois de tems en tems ſur ſon viſage des mouvemens d'indignation, qui lui faiſoient oublier que nous étions enſemble. Il marchoit ſi vîte, dans ces momens de diſtraction, que je ne pouvois le ſuivre: quand il s'en appercevoit, il s'arrêtoit tout court pour m'attendre. „ Allons donc, me diſoit-il, d'un „ ton fâché, petit pareſſeux, à quoi t'a„ muſes-tu? „ Il me prenoit alors par la main, & me faiſoit troter à toutes jambes ſans y prendre garde. Après une couple d'heures de réflexion, il reprit ſa belle humeur. „ Allons, mon garçon, me dit-il, „ conſole-toi, ton vieux coquin de grand„ pere grille à préſent comme un pour» ceau; ainſi, point de chagrin, mon en„ fant, tu me ſuivras ſur mer; tiens, avec „ du cœur, & une bonne paire de culottes „ on peut aller par tout le monde. Allons,

gai, toujours gai, comme dit la chanſon.

Quoique ce projet ne s'accordât point du tout avec mon inclination, je crus cependant devoir lui cacher dans cet inſtant, l'éloignement que je me ſentois pour le parti de la mer. J'avois à ménager en mon oncle le ſeul homme qui me voulût du bien. Il jugeoit du bien d'autrui par le ſien propre, & s'imaginoit ne pouvoir rien me propoſer de plus agréable & de plus avantageux que la navigation. Heureuſement pour moi, notre ſous-maître, à qui, comme je l'ai déjà dit, j'avois l'obligation de ſavoir quelque choſe, combattit ſa réſolution, & le fit changer de ſentiment. Il aſſura mon oncle que c'étoit me faire un tort infini, que de ne pas profiter des heureuſes diſpoſitions que je marquois pour les ſciences, ajoutant qu'elles feroient immanquablement ma fortune, ſi j'étois cultivé. Monſieur Bouling, qui, comme on l'a vu, étoit l'homme du monde le plus généreux, quoiqu'il ne fût pas riche, prit ſans balancer le parti de m'envoyer dans quelque univerſité. Il m'aſſigna une penſion, pour me faire ſubſiſter honnêtement, dans une petite ville ſituée à quelques milles de notre village, & dont l'univerſité étoit en réputation.

Mais quelques jours avant notre départ, le maître d'école du village, qui ne craignoit plus mon grand-pere, m'accabla d'in-

vectives les plus atroces, vomiſſant cent injures contre le défunt, à qui il ſouhaitoit charitablement la damnation éternelle, en réparation du tort qu'il lui avoit fait, en ne le payant d'aucun des ſoins qu'il s'étoit donnés pour moi. Les indignes propos de cet inſolent Pédagogue, qui devoit ſa fortune & ſon établiſſement à mon grand-pere, me déterminérent à me venger. Je complotai avec quelques-uns de mes camarades, & conſultai avec eux ſur les moyens d'y réuſſir. Je les trouvai tous prêts à ſeconder mon deſſein, qui devoit s'exécuter de belle façon la veille de mon départ pour l'Univerſité : voici comment il étoit conçu.

Je devois profiter du moment auquel le ſous-maître ſortiroit comme à ſon ordinaire pour ſatisfaire à ſes beſoins : je devois enſuite fermer la porte en dedans, afin qu'il ne pût venir au ſecours du pédant, & pour ſignal de l'attaque, je devois cracher au viſage du proſcrit. Les grands & les plus forts des écoliers promirent de me prêter main-forte, pour le lier ſur un banc, couché ſur le ventre, & ſon maigre poſtérieur étoit déſigné la victime expiatrice de tous les maux qu'il m'avoit fait ſouffrir.

Nous etions trois principaux chefs de la conſpiration ; & c'étoit par nous que devoit commencer l'attaque : nous étions ſûrs

d'ailleurs d'être ſecondés par la plus grande partie des écoliers. J'étois le premier des conjurés, comme auteur de la conſpiration. Les deux autres chefs étoient le fils unique d'un riche gentilhomme du voiſinage, nommé Gawky, que le pédant n'avoit jamais oſé maltraiter, & l'autre ſe nommoit Hugues Strap, & que le pédant avoit toujours ménagé, parce que ſon pere, qui étoit cordonnier du village, l'avoit toujours gratuitement fourni de chauſſure. J'avois une fois ſauvé la vie au premier, en me jetant à la nage, & l'empêchant de ſe noyer. Je l'avois quelquefois préſervé des baſtonnades auxquelles ſon inſolence l'expoſoit de tems en tems, j'avois mis auſſi quelquefois ſon derriére à couvert de la flagellation, en lui faiſant ſes tâches; de ſorte que tant de motifs m'aſſuroient de ſon attachement à mes intérêts. Quant à Strap, ma confiance en lui étoit fondée ſur notre amitié réciproque, & ſur la conformité de nos caractéres. J'avois reçu, quant à moi, mille ſervices déſintéreſſés de ſa part, qui me le rendoient extrêmement cher. Comme ces deux champions avoient pris leurs meſures pour quitter l'école dès le lendemain de l'exécution du projet, je ne doutai point de leur bonne volonté. Le premier avoit reçu ordre de ſon pere de revenir chez lui; & l'autre devoit entrer en apprentiſſage chez un

Barbier, dans une Ville ſituée aux environs.

Mon oncle, qui avoit été inſtruit de la façon dont j'avois été maltraité par ce pédant, m'ayant paru dans la réſolution de l'en faire repentir, je crus devoir lui communiquer notre projet, qu'il rejeta, par la difficulté dont il le croyoit dans l'exécution. „ Ne t'y fie pas, me dit-il, en „ mâchant du tabac, & relevant ſa culotte, „ c'eſt trop vous expoſer tous les trois; „ cet âne bâté ne manquera pas de braire „ de toutes ſes forces; on viendra ſans „ doute à ſon ſecours, & vous en ſerez „ les dupes. Mort de ma vie, que n'eſt-il „ à portée de mon navire, je ferois en„ ſorte de l'y attirer, & je le ferois en„ ſuite étriller comme il faut par quatre „ ou cinq bons vivans de l'équipage! Par„ bleu, je lui apprendois ſi le poignet d'un „ marin vaut bien celui d'un donneur de „ férules. »

Après bien des réflexions pour & contre, comme tout autre moyen de vengeance nous manquoit, mon oncle enfin adopta le projet, & voulut nous aider à l'exécuter. Il partit donc ſur le champ, pour acheter des cordes dont nous avions beſoin pour en venir à bout. On juge bien du plaiſir que nous fit l'aſſurance de ſa protection. Il nous avoit ordonné avant de nous quitter, de tenir nos chevaux, &

notre équipage tout prêts pour partir auſſitôt l'affaire faite. Nous obéïmes ponctuellement.

Enfin, l'heure arriva; nous l'attendions avec impatience : le ſous-maître ſortit comme à ſon ordinaire; & mon oncle, qui étoit aux aguets, ſaiſit cet inſtant pour entrer. Ayant fermé la porte ſur lui aux verroux, le ſous-maître reſta dans la cour, & mon oncle vint empoigner le maître par le colet. Le pédant ſe mit alors à crier de toute ſa force qu'on l'aſſaſſinoit; jamais *Stentor* ne ſe fit mieux entendre : je tremblois qu'il n'échappât à mon oncle. Je courus cependant à lui, & ſautai ſur ſon poſtérieur que je mis ſur le champ en évidence. Strap le prit par une jambe & le fit tomber; Gawky, qui, juſqu'alors s'étoit contenté d'obſerver l'action, ſortit de ſa place, en criant victoire, & vint nous aider à lier le pédant à un poteau.

Le ſous-maître étoit cependant accouru au bruit; il frappoit, menaçoit & ſupplioit tour-à-tour, pour qu'on lui ouvrit la porte. Mon oncle ayant mis le pédant hors d'état de nous échapper, nous chargea du ſoin de le dépouiller, & vint lui-même parler au ſous-maître, & lui dit qu'il » eut à ne „ plus faire de bruit, s'il ne vouloit par„ tager la diſgrace du magiſter. Croyez„ moi, ajouta-t-il, ſi vous êtes prudent, „ demeurez en repos; vous ſavez comme

„ ce cuiſtre a maltraité mon neveu, vous „ ne trouverez donc pas mauvais que je l'en „ faſſe repentir. „

Mon oncle, après cela, referma la porte au nez du ſous-maître, qui ſe remit à frapper de plus belle, de façon que monſieur Bouling craignant que ce tapage n'excitât enfin la curioſité des voiſins, vint lui rouvrir la porte. Dès qu'il fut entré, il la referma avec beaucoup de précaution, & s'adreſſant à lui : « Ecoutez, monſieur Sintaxe, je vous crois » honnête-homme, j'ai même du reſpect » pour vous ; mais il eſt bon & prudent que » nous vous mettions hors d'état de vous » oppoſer à notre entrepriſe. » En diſant cela, il tira de ſa poche quelques bouts de corde. Monſieur Sintaxe, à cet aſpect, ſe mit à pleurer comme un enfant, proteſtant à mon oncle qu'il ne m'avoit jamais fait aucun mauvais traitement, qu'il s'étoit au contraire prêté de tout ſon cœur à mon avancement, qu'il faloit que je fuſſe bien ingrat pour lui attirer une pareille avanie.

« Je ſais bien, dit mon oncle, que mon » neveu vous a de grandes obligations ; auſſi » ne veux-je vous faire aucun mal, tout au » contraire, mais vous faites tant de bruit, » que vous pourriez attirer des témoins, & » nous n'en avons que faire ; ainſi trouvez » bon que je vous attache à votre pupitre, » juſqu'à ce que notre opération ſoit achevée, je penſe qu'elle vous divertira ; mais

» ſur-tout point de réſiſtance, car je vous » mettrois en la place du patient. » Monſieur Sintaxe fut donc obligé de conſentir à tout.

Mon oncle alors s'adreſſant au magiſter, que nous avions ſi bien garotté, qu'il ne pouvoit remuer, lui fit une ſemonce des plus grâves, & commença enſuite l'exécution. Le pauvre fuſtigé nous accabloit d'imprécations grecques & latines que mon oncle n'entendoit pas; auſſi ne l'empêcherent-elles pas d'aller ſon train & de l'étriller, conjointément avec nous, pendant un grand quart-d'heure.

Enfin le ſupplice ceſſa, & mon oncle adreſſa ces paroles conſolantes au patient. « Il eſt bon de ſavoir ce qu'on fait, mon» ſieur le magiſter, on doit réfléchir ſur » la conſéquence de ſes actions: vous don» niez cruellement le fouet à vos Ecoliers, » ſans vous imaginer que cela fît beaucoup » de mal, remerciez-moi, vous voilà ſorti » d'erreur. Pour peu que vous ſoyez re» connoiſſant, vous vous reſſouviendrez » de moi tout le tems de votre vie; je » vous ai ſans doute inſpiré plus d'huma» nité, que vous n'en avez eu juſqu'à pré» ſent. C'eſt une qualité qu'il eſt bon d'avoir, » & je ſuis charmé que vous m'en ayez » l'obligation. Allons, continua-t-il, mes » enfans, en s'adreſſant aux écoliers, venez» vous-en au cabaret prochain, que Roderik

» vous régale pour vous dire adieu. »

Tous mes camarades accepterent la propoſition, & ſortirent. Mon oncle pria pour lors Mr. Sintaxe de nous accompagner; mais celui-ci le refuſa avec un air de mépris, en lui diſant bruſquement qu'il étoit un ivrogne. Nous n'en ſerons pas moins bons amis, malgré votre air fâché, lui dit mon oncle; vous êtes un fort bon diable, à ce qui me paroît; & ſi jamais je ſuis capitaine de vaiſſeau, ſoi de lieutenant, je vous ferai, ſi vous voulez, maître d'école de mon équipage.

Mon oncle ſortit enſuite, tira la porte ſur lui, & laiſſa monſieur Sintaxe auprès du pédant, pour le conſoler & le panſer. Il nous conduiſit au village, les autres écoliers & moi, & nous régala dans une auberge. Nous nous quittâmes enfin, après bien des témoignages & des marques de regret de part & d'autre. J'arrivai le lendemain à la ville où je devois demeurer. Mon oncle avoit pourvu généralement à tous mes beſoins. Il me mit en penſion chez une parente de ma mere, dont le mari étoit apoticaire. Il partit quelques jours après, & nous nous ſéparâmes l'un de l'autre en verſant un torrent de larmes, qu'une tendreſſe véritable nous arrachoit réciproquement.

CHAPITRE XXVIII.

Roderik fait de grands progrès dans ses études. Il se fait beaucoup de connoissances. Ses cousines cherchent à renouer avec lui. Il rejette leur amitié. Moyen qu'elles emploient pour s'en venger. Il arrive une affaire malheureuse à M. Bouling. Elle influe sur la fortune de Roderik qui se trouve dénué de tout secours. Mauvaise conduite de Gawki à son égard. Vengeance de Roderik.

COMME je commençois à réfléchir, je sentis parfaitement que comme mes espérances n'étoient fondées que sur les bontés d'un seul homme, exposé sans cesse à des dangers, qui pouvoient m'en priver, que d'ailleurs tous ceux dont j'aurois eu droit d'attendre quelque secours, étoient mes ennemis déclarés, il étoit nécessaire que je me misse absolument en état de me faire un sort par moi-même. Je m'attachai donc à mes études avec une application extrême, & je le fis avec tant de succès, qu'en moins de trois ans je savois, non-seulement le grec & le latin, mais j'étois encore très-avancé dans l'étude des mathématiques & de la philosophie. Je m'appliquai par préférence à la morale & à la physique. Je me

distinguai même dans la littérature, & donnai au public quelques piéces de vers de ma façon, qui me firent assez d'honneur. Je joignois à plusieurs talens agréables une taille parfaite, avec une figure assez aimable. j'acquis la connoissance des personnes les plus distinguées de la ville; je remarquai que plusieurs dames me voyoient avec plaisir; ce qui flattoit beaucoup mon penchant à l'amour & à la vanité; je triomphai même des scrupules de quelques-unes, par la complaisance que j'eus de faire quelques couplets impertinens & satyriques contre plusieurs de celles qui leur disputoient ma conquête. Deux de mes cousines demeuroient dans la ville avec leur mere, dont le mari leur avoit partagé son bien par son testament, de sorte que si elles n'étoient pas les plus belles femmes du lieu, elles étoient au moins les plus riches partis qu'on pût y trouver. Leur maison étoit conséquemment le rendez-vous de presque tous les petits maîtres & tous les beaux de la ville: comme elles m'avoient extrêmement mépriſé pendant mon enfance, malgré leur richesse, je leur rendois parfaitement le change; l'état de ma réputation, parmi les dames, flattoit tellement leur vanité, qu'elles ne dédaignerent pas de me faire des avances, & me firent prier de leur faire visite. On conçoit aisément, qu'outre que ma complaisance leur auroit fait une espece d'hon-

neur, elles enviſageoient encore le plaiſir qu'elles auroient à ſe venger des femmes plus jolies qu'elles, par l'abus de mes talens ; peut-être auſſi craignoient-elles les ſuites de mon reſſentiment, qu'elles ſentoient bien n'avoir que trop méritées. De mon côté, je fus charmé de trouver une occaſion de me venger d'elles : non-ſeulement je refuſai de les voir, mais de tems en tems je leur décochois quelques épigrammes. Se trouvoient-elles dans quelques cercles de femmes, en faveur deſquelles on intéreſsât ma muſe, elles étoient les ſeules dont je négligeois de parler, ce qui choqua tellement leur amour-propre, qu'elles formerent la réſolution de m'en punir du mieux qu'il leur ſeroit poſſible.

Elles engagerent donc un jeune écolier à faire des vers contre moi, par leſquels il me reprochoit l'état malheureux dans lequel on m'avoit élevé, auſſi-bien que les diſgraces de ma naiſſance ; je ripoſtai ſi vigoureuſement, & je prouvai ſi bien qu'elles devoient elles-mêmes rougir de mon malheur, qu'elles n'oſerent plus m'attaquer ſur cet article. Comme elles n'avoient pas réuſſi dans ces premieres tentatives, elles prirent la réſolution de s'en dédommager cruellement par une autre. Elles perſuaderent à un jeune gentilhomme que j'avois attaqué la réputation de ſa maîtreſſe par des vers diſſamans, & ſurent lui inſpirer tant de haine

contre moi, qu'il réſolut de me faire payer de la vie l'inſulte prétendue que j'avois fait à ſa belle. Il m'attendit un ſoir, qu'il faſoit fort obſcur, avec deux autres bretteurs de ſes amis, qui, après m'avoir aſſaſſiné, devoient l'aider à me jetter dans la riviere; mais ayant eu avis de ce deſſein, je m'en revins chez moi par un autre chemin. L'impatience de ne me point voir arriver, les ayant conduits ſous mes fenêtres pour s'éclaircir ſi je n'étois pas rentré; j'en avertis l'apprentif de la maiſon, & nous les ſaluâmes conjointément avec nos pots de chambre, dont nous leur jettâmes tout le contenu ſur les oreilles, de ſorte qu'ils s'en retournerent chez eux bien & dûment aſpergés & parfumés. Cette aventure fut publiée le lendemain, & fit rire ſi fort à leurs dépens, qu'ils furent contraints de ſe bannir de la ville.

Ces mauvais ſuccès n'empêcherent pas cependant mes couſines de continuer à me ſuſciter des ſcènes déſagréables; leur dépit & leur malice s'envenimoient à meſure que je venois à bout de les confondre; je ne voyois d'ailleurs aucune reſſource pour me mettre à couvert de leur mauvaiſe volonté; je ſavois trop bien, que, de même que les perſonnes qui ſont le plus conſtamment ingrates, ſont celles qu'on a le plus conſtamment obligées, de même auſſi les ennemis les plus implacables qu'on puiſſe jamais avoir,

ſont ceux qui nous ont fait le plus de tort. Mes bonnes couſines eurent enfin recours à un ſtratagême qui leur réuſſit ; elles ſéduiſirent un de mes amis, en qui j'avois une confiance aveugle, & à qui je n'avois jamais caché aucune de mes intrigues amoureuſes ; dès que ſon indiſcrétion les eut mis au fait, elles publierent des vérités dont elles aggraverent le ſcandale par des circonſtances, qui n'avoient jamais ſubſiſté que dans leur imagination. Toutes les femmes dont j'avois été bien traité me défendirent leur maiſon ; celles qui avoient été dans la diſpoſition d'en faire autant, les imiterent, & je me trouvai bientôt privé de toutes mes connoiſſances. Je n'étois pas encore venu à bout de découvrir l'auteur de cette trahiſon, & je penſois trop bien de mon ami, pour oſer concevoir le moindre ſoupçon contre lui : j'étois tout occupé de ma juſtification, lorſqu'un ſoir, en rentrant chez moi, je trouvai mon hôteſſe plongée dans une rêverie qui me cauſa beaucoup d'inquiétude, je lui en demandai le ſujet ; elle me répondit froidement que ſon mari venoit de recevoir une lettre de M. Bouling, mon oncle, à qui il étoit arrivé une affaire très-malheureuſe, ce qu'elle avoit toujours craint, & lui avoit mille fois prédit, prévoyant à combien d'accidens ſon caractere bruſque l'expoſeroit : elle ajouta que, malgré la diſgrace de mon oncle, elle n'en étoit pas

moins disposée à me rendre service, ce qu'elle me prouveroit dans l'instant même, si le ciel l'eût mise en état de le faire; mais qu'ayant une famille à soutenir, il n'étoit pas juste qu'elle disposât du bien de ses enfans en faveur d'un étranger, que je savois bien que charité bien ordonnée commence par soi-même, qu'elle me conseilloit en amie de me mettre en apprentissage chez quelque tisserand, ou quelque cordonnier, plutôt que de m'amuser à des études frivoles qui ne me conduiroient à rien. J'écoutois ses avis charitables sans y rien répondre; elle me présenta deux lettres, que je reçus en tremblant; la premiere, qui étoit adressée à monsieur Potion, étoit conçue en ces termes:

MONSIEUR,

« Celle-ci est pour vous informer que j'ai » été obligé de quitter le vaisseau que je » montois pour avoir tué mon capitaine; » ce que j'ai cependant fait en brave homme, » sur la pointe du cap Tiberoon, dans l'isle » Hispaniola. Notre combat s'est fait au pis- » tolet; il m'a tiré le premier sans me tou- » cher; j'ai été plus heureux ou plus adroit, » il a reçu mon coup au travers du corps; je » suis, dieu merci, en bonne santé dans cette » isle, qui est habitée par des François dont » j'ai tout lieu de me louer, quoique je n'en

„ tende pas leur langage. J'eſpere obtenir „ bientôt ma grace par le moyen de mes „ amis; je leur ai envoyé un mémoire con- „ cernant cette affaire pour le préſenter à la „ cour; je me flatte que Sa Majeſté ne vou- „ dra pas qu'un de ſes fideles ſujets ſoit long- „ tems privé de ſon ſervice, & qu'on faſſe „ contre lui aucune procédure deshono- „ rante. Mes complimens à votre femme. „ Je ſuis toujours votre fidèle ami & ſervi- „ teur. THOMAS BOULING.

L'autre lettre, qui m'étoit adreſſée, contenoit ce qui ſuit:

CHER RORIK,

" Ne ſois point en peine de mon affaire; „ continue de bien étudier, mon enfant; „ je n'ai point d'argent à t'envoyer quant à „ préſent, mais je ſuis convaincu que mon- „ ſieur Potion voudra bien pourvoir à tes „ beſoins, & qu'en conſéquence de l'a- „ mitié qu'il m'a toujours témoignée, il ne „ te laiſſera manquer de rien, juſqu'à ce „ que je ſois en état de reconnoître toutes „ les bontés qu'il aura eues pour toi. Je „ n'ai rien de plus à t'apprendre; ne t'afflige „ point, ſur-tout, & ſois perſuadé que je „ ſerai toujours tout à toi ton oncle.

THOMAS BOULING.

Cette lettre, auſſi-bien que l'autre, étoit datée du Port-Louis, dans l'iſle Hiſpaniola. M. Potion entra lorſque je les tenois encore l'une & l'autre à la main; je lui communiquai la mienne; mais l'ayant lue, il me dit en ſecouant l'oreille, je conſidere infiniment M. Bouling, & ce ſeroit abſolument me faire tort d'en douter; je ſuis perſuadé que s'il étoit jamais en état de me ſatisfaire il le feroit avec toute l'exactitude poſſible; mais je ſuis fâché de vous dire que les tems ſont ſi durs, que je ne puis abſolument vous rendre le ſervice qu'il exige de moi; l'argent eſt ſi rare que je ne puis en arracher; je crois, Dieu me pardonne, qu'on l'enterre; il y a cependant un mois que je vous nourris ſans qu'il ſoit queſtion d'argent entre nous. Dieu ſait ſi j'en aurai jamais un denier; je vous l'avoue, j'étois déterminé, quoiqu'avec peine, à vous donner congé, tant pour cette raiſon que parceque j'ai beſoin de votre chambre pour un apprentif qui doit m'arriver inceſſamment de la campagne, ainſi vous me ferez plaiſir de vous chercher un logement dans la ſemaine.

Je fus ſi choqué de ce diſcours, que, ſans penſer au peu de reſſources que j'avois, je lui dis avec indignation, que bien loin de vouloir lui être à charge, je mourrois plutôt de faim que de lui avoir obligation d'un ſeul repas, & que je le mépriſois trop pour reſter un inſtant de plus dans ſa maiſon; je lui

payai ſur le champ tout ce que je lui devois, & je ſortis de chez lui dans un accablement & un déſeſpoir que je ne puis exprimer. Je ne ſavois où donner de la tête, il ne me reſtoit plus qu'une ſeule guinée en bourſe; cependant, quand mes premiers tranſports furent calmés, j'allai louer une petite chambre garnie, ſur le pied d'un ſcheling & demi par ſemaine; je fus obligé de payer d'avance, l'hôteſſe ne voulant pas me recevoir ſans cette condition; j'envoyai chercher mes hardes chez l'apoticaire, & je les y fis tranſporter; je me couchai ſans boire ni manger, & paſſai ſans dormir la plus cruelle des nuits; je me levai pour aller rendre viſite à un homme très à ſon aiſe, avec lequel j'avois fait connoiſſance, & qui m'avoit fait mille offres de ſervice, dans un tems où je n'en avois aucun beſoin.

Dès qu'il me vit il me fit l'accueil le plus obligeant, & m'embraſſa comme ſi j'euſſe été la perſonne qu'il eût le plus aimé. Il voulut avant tout que nous déjeûnaſſions enſemble: j'augurai de ſes careſſes qu'il accepteroit généreuſement la propoſition que je venois lui faire dans mes malheurs; je lui contai en déjeûnant les raiſons qui m'obligeoient à lui rendre viſite, j'eus encore aſſez de bonne foi pour attribuer à ſon bon cœur l'air chagrin & déconcerté que je lui voyois prendre pendant mon récit, mais il ne me laiſſa pas long-tems dans l'er-

reur, car lui ayant auſſi raconté la ſcène qui s'étoit paſſée entre l'apoticaire & moi, il fronça le ſourcil, & me répondit d'un ton ſévere : Comment donc, monſieur ; ne ſentez-vous pas le tort que vous avez eu de traiter avec tant de hauteur un homme qui vous parloit ſi raiſonnablement ? Ce langage me fit tomber de mon haut ; je lui répondis avec un peu de hauteur, que j'étois ſurpris d'un procédé ſi lâche & ſi contraire à l'humanité. L'aigreur de ma réplique fournit à cet inſolent perſonnage un prétexte ſpécieux pour me congédier & me défendre ſa maiſon ; j'y ſouſcrivis volontiers, en lui proteſtant, que ſi je l'euſſe connu du caractere dont il étoit, il n'auroit jamais été dans le cas de me faire un pareil compliment.

J'étois en chemin pour retourner chez moi, lorſque je rencontrai Gavki, mon ancien camarade d'école, que ſon pere avoit envoyé à la ville pour y faire ſes exercices & ſe former dans le monde. Comme depuis ſon arrivée nous vivions enſemble avec toute l'affection & l'intimité de deux anciens amis, je l'informai ſans ſcrupule de l'état où je me trouvois, & le priai inſtamment de me prêter quelqu'argent pour m'aider à ſubſiſter. Il tira de ſa poche cinq ou ſix ſchelings avec quelque monnoye, en m'aſſurant que c'étoit tout ce qu'il poſſédoit pour vivre quatre ou cinq jours, ayant perdu la veille la plus grande partie de ſon argent au

billard. Quoique cela put être, l'air froid avec lequel il me donna cette excuſe, & le peu de part qu'il parut prendre à mon malheur, me fit douter de ſa ſincérité : je lui tournai bruſquement le dos ſans lui répondre; mais ayant appris, deux ou trois jours après, que c'étoit lui qui avoit aidé mes couſines à répandre les bruits déſavantageux qui m'avoient privé de mes connoiſſances, & qui les avoit inſtruites de la triſte ſituation où j'étois réduit, ce qui les faiſoit triompher à mes dépens, je réſolus d'en tirer vengeance. Je lui envoyai donc un cartel, par lequel je lui indiquois l'heure & le lieu où je prétendois le punir de ſa perfidie. Il accepta ce défi pour le lendemain. Je me tranſportai ſur le lieu ; j'avoue cependant qu'en y allant je ſentis beaucoup d'émotion, & que je ſouffrois intérieurement tous les combats que l'on éprouve aux approches d'une premiere affaire; mais le deſir de me venger, la honte de me rétracter, & l'eſpoir de la victoire l'emporterent ſur mes craintes. J'étois arrivé au rendez-vous une heure avant le moment indiqué; j'attendis vainement le reſte de la journée, mon ennemi ne parut point. J'avoue encore franchement que je ne fus pas fâché de ce qu'il m'avoit manqué de parole ; j'oubliai ma ſituation préſente, pour ne penſer plus qu'à tirer parti de la démarche que j'avois faite, en publiant par-tout la lâcheté de mon ad-

verſaire. Quoiqu'il ne me reſtât plus qu'un bord de chapeau d'argent à vendre, dont le prix ſuffiſoit à peine pour payer le loyer de ma chambre, je ne laiſſai pas que d'en ſacrifier une partie, pour faire inſérer cette affaire dans les nouvelles publiques.

CHAPITRE XXVI.

Roderik eſt obligé d'entrer en qualité de garçon chez M. Crab, apoticaire envieux de M. Potion. Portrait de cet homme, & ſon caractere. Roderik lui devient néceſſaire. Un accident oblige M. Crab à donner de l'argent à Roderik qui part pour Londres.

LA dépenſe que j'avois faite pour ſatisfaire mon reſſentiment & ma vanité, me jetta deux jours après dans un embarras extrême. Mon hôteſſe me preſſoit ſans relâche, & me faiſoit payer par ſes importunités la ſottiſe que j'avois faite. Je courois toute la ville, ſans projet & ſans eſpoir de reſſource; tous ceux qui m'avoient flatté de leur amitié, tournoient les yeux à mon aſpect, & me fuyoient comme un peſtiféré.

Enfin, j'étois réduit au déſeſpoir, lorſqu'un matin l'on vint me dire qu'une perſonne m'attendoit dans un caffé; j'y courus ſur le champ, j'y trouvai un homme près d'une table, qui buvoit ſeul du Popin. Il me dit, en me prenant la main, que c'étoit lui qui m'avoit envoyé chercher, qu'il ſe nommoit Anſel-Crab, & qu'il étoit apoticaire & chirurgien de la ville. Avant de rendre compte au lecteur de ſon deſſein, je crois devoir faire le portrait de cet

homme, & donner quelqu'idée de ſon caractere.

Il paroiſſoit âgé d'environ cinquante ans; de la taille de cinq pieds, à peu près; mais ſon ventre en avoit au moins dix de circonférence; ſon viſage étoit comme une pleine lune, ſon teint ardent & plombé; & ſon nez, copieux & rouge comme une betterave, ombrageoit une bouche des plus étendues, deux petits yeux gris & louches ſe cachoient ſous deux gros ſourcils fort épais. Il haïſſoit mortellement l'apoticaire Potion, qui, quoique plus jeune que lui, faiſoit infiniment mieux ſes affaires. Comme ce dernier avoit entrepris avec ſuccès un malade que M. Crab n'avoit pu guérir, celui-ci ne pouvoit le regarder de bon œil. Quelques amis communs avoient cependant tenté de les raccommoder: ils y auroient peut-être réuſſi, mais leurs femmes s'étant rencontrées dans une noce, s'injurierent reſpectivement; elles en vinrent même aux voies de fait, avec un acharnement qui fit déſeſpérer les médiateurs de pouvoir jamais rétablir la paix entre les deux parties.

La criſe étoit dans ſa fermentation la plus vive, lorſque M. Crab m'envoya chercher. Il me reçut auſſi poliment que je le pouvois attendre d'un homme de ſon caractere. Après m'avoir fait aſſeoir à côté de lui, il me demanda pourquoi j'avois quitté ſon

confrere Potion. Je lui racontai mon hiſtoire. « Voilà un grand faquin, me dit-il, „ cela ne m'étonne pas de ſa part ; c'eſt „ un cagot qui a l'ame noire comme Barrabas. S'il fait mieux ſes affaires qu'un „ autre, c'eſt qu'il ſait bien mieux faire le „ patelin. Vraiment, vraiment, tous ces „ cafards ſont de bons hypocrites : c'eſt „ un craſſeux d'ailleurs & un vilain. »

M. Crab fut interrompu dans cet endroit par un ivrogne qui venoit d'entrer, & qui s'étoit aſſis à côté de lui. « Vous avez raiſon, mon compere, dit-il ; c'eſt un ladre, „ qui refuſe chaque jour de boire bouteille „ avec ſes amis ; vive moi, je ſuis un bon „ vivant, je bois avec tous ceux qui en „ ont envie. Je n'ai vu Potion gris qu'une „ ſeule fois en ma vie, encore n'étoit-ce „ pas à ſes dépens, puiſque nous dînions „ enſemble chez un miniſtre. Perſonne au „ monde n'a le vin ſi dévot que ce bigot „ là : il cous-récita les deux tiers de l'office „ *ex tempore*. „ Après ce panégyrique, Crab reprit la parole, & s'adreſſant à moi, „ j'ai entendu parler de vous comme d'un „ honnête garçon, me dit-il, je veux faire „ quelque choſe pour vous, envoyez cher„ cher vos hardes, & faites-les porter chez „ moi, j'ai donné des ordres pour que vous „ ſoyez bien reçu. „ Comme mon amour propre me faiſoit encore héſiter d'accepter la propoſition de M. Crab : « Quoi donc

me,

» me dit-il d'un ton bruſque, vous balan-
» cez; allez au diable, ſi cela ne vous con-
„ vient pas; vous moquez-vous de moi? »
Je lui répondis avec ſoumiſſion, que, loin d'être inſenſible à ſes offres, je lui en étois au contraire fort obligé; mais que je le priois de me dire ſur quel pied il prétendoit que je demeuraſſe chez lui. « Sur quel pied,
» répliqua-t-il, parbleu la queſtion eſt belle
» & bonne! vous faut-il un valet de cham-
„ bre avec un équipage? Non mon cher
„ Monſieur, lui repartis-je, il s'en faut bien
„ que je penſe de la ſorte; la ſeule grace
„ que je vous demande, c'eſt de me rece-
„ voir en qualité de garçon de boutique, je
„ ſuis en état de vous en tenir lieu. Je ſais
„ un peu de Pharmacie, & j'ai peut-être
„ même autant d'acquit en cet art que M.
„ Potion. Je me ſuis d'ailleurs appliqué
„ quelque tems à la chirurgie, pour ma
„ propre ſatisfaction. Oh! voilà de nos
„ grands docteurs, s'écria M. Crab, en éle-
„ vant les bras, & ouvrant une bouche
„ d'un demi-pied de diamêtre; il a peut-
„ être lu deux ou trois livres de chirurgie,
„ & croit déjà tout ſavoir. Vous imaginez-
„ vous être au fait du mouvement des
„ muſcles? & connoître le méchaniſme
„ des nerfs dans le cerveau? avec le... »
„ je voudrois bien vous y voir. Vous êtes
„ en état, n'eſt-ce pas, de faire une ſaignée,
» de donner proprement un cluſtère; d'ap-

„ pliquer un emplâtre, & de compoſer „ une potion ? „ J'aſſurai M. Crab que j'étois en état de faire parfaitement toutes ces opérations. Dieu le veuille, me dit-il, en ſecouant la tête d'un air incrédule; ſi cela eſt, on peut tirer de vous quelques ſervices: en conſidération de tous ces talens, je conſens de vous recevoir chez moi par charité; les profits de ma boutique vous tiendront lieu de gages.

Ma ſituation ne me permettoit pas de balancer; j'acceptai la propoſition. Ce marché conclu, nous ſortîmes du caffé, & je le ſuivis dans ſa maiſon. Mon amour propre ſouffroit infiniment de l'état où je me voyois réduit: nous arrivâmes à la maiſon de Mr. Crab, on établit mon domicile dans un grenier; quoique ce logement ne fût pas abſolument de mon goût, je béniſſois cependant le ciel de me l'avoir procuré. Je fus inſtalé dans la boutique, & je connus quelques jours après les motifs qui avoient engagé M. Crab à me prévenir: ſa généroſité apparente à cet égard, étoit une critique tacite de la dureté de Potion, & la comparaiſon ſur cet article lui faiſoit beaucoup d'honneur parmi ſes connoiſſances. Son garçon, d'ailleurs, étoit mort depuis peu des ſuites de ſa brutalité, & il avoit abſolument beſoin de quelqu'un qui fût au fait de ſa profeſſion, pour le remplacer.

M. Crab étoit l'homme du monde le plus

brutal & le plus emporté; ſa femme eſſuyoit tous les jours mille duretés de ſa part. Il étoit ſi fort attaché à ſes opinions, qu'il ſe brouilloit avec ſes meilleurs amis, lorſqu'ils oſoient le contredire; & quand une fois il prenoit querelle avec quelqu'un, il étoit impoſſible de l'appaiſer, ſur-tout lorſqu'on prenoit vis-à-vis de lui le parti de la ſoumiſſion & de la douceur. Quand une fois je connus ſon caractere, je ſentis bien, que pour gagner quelque choſe ſur lui, il falloit prendre un ton ferme & déterminé.

Un jour, donc, que pour une cauſe très-légére, il me traitoit d'ignorant, & de gredin, je lui répondis fiérement, que je n'étois pas un ignorant, puiſque je m'acquitois de mon devoir avec aſſez de capacité, pour le défier lui-même de mieux faire. Que quoique j'euſſe un fort mauvais habit, il n'ignoroit pas que je n'étois pas non plus un gredin, & que je valois mieux que lui par la naiſſance & par les ſentimens. M. Crab, irrité du ton dont je lui parlois, leva ſa canne, & menaça de me frapper, ſi je continuois de lui répondre. Quoique je craigniſſe qu'il ne le fit effectivement, je me jettai ſur le pilon du mortier, & lui jurai que s'il s'aviſoit de me donner un ſeul coup, je lui en payerois l'intérêt au double. Comme je ſentois que cette ſcène devoit décider ſur l'avenir, & régler déſormais notre façon de vivre enſemble, je joignis

le geſte à l'action, & j'avois le bras levé pour ripoſter en cas de beſoin. Crab, tout interdit, reſta quelque tems immobile & ſans dire mot; enfin, abaiſſant prudemment ſa canne, il me parla de la ſorte. » Par-
„ bleu, voilà une jolie façon d'agir avec
„ ſon maître, vous êtes un garçon bien
„ docile & bien reſpectueux; en vérité, vous
„ êtes un mignon tout aimable; a-t-on ja-
„ mais vû rien de plus indigne; mais ne
„ t'embarraſſe pas, vas, je te montrerai
„ ce que c'eſt que de lever la main ſur
„ moi ? » Il ſortit enſuite tout écumant de rage, en jurant comme un porte-faix.

Je craignois beaucoup que cette ſcène ne me fit donner mon congé; j'étois dans des inquiétudes mortelles, & je penſois au moyen de me tirer d'affaire, au cas qu'on me mit dehors, lorſque M. Crab rentra avec un air riant. Il fit ſervir le dîner, pendant lequel il ne parla point du tout de notre affaire, & me fit donner un verre de punch à mon deſſert. Enfin, la fermeté que j'avois fait paroître dans notre diſpute, m'acquit un tel aſcendant ſur ſon eſprit, que dans la ſuite il ne juroit plus que par moi, qui lui étois devenu très-utile, en ce que je dirigeois ſa boutique avec plus d'intelligence que lui-même. Mon aſſiduité, ſur laquelle il comptoit, faiſoit qu'il ne s'embarraſſoit de rien, & qu'il paſſoit librement les deux tiers du jour au cabaret.

Je m'appliquai extrêmement de mon côté à acquérir toutes les connoiſſances néceſſaires à la profeſſion que j'exerçois, & j'y réuſſis au-delà de mes eſpérances. Je m'étois acquis auſſi la bienveillance de Madame Crab, en médiſant beaucoup de madame Potion, ſon ennemie capitale. Je la plaignois auſſi de tems en tems, de ce qu'elle avoit à ſouffrir de la brutalité de ſon mari: ce qui m'attiroit de ſa part des marques d'attention auxquelles je n'euſſe pas oſé prétendre.

Je vécus de cette façon pendant deux ans, ſans entendre parler de mon oncle; mes malheurs & mes réflexions m'avoient rendu mélancolique & froid; je ne voyois perſonne. M. Crab ne me donnoit point de gages; les profits de la boutique ſuffiſoient à peine pour mon entretien. Ma mauvaiſe fortune m'avoit fait perdre cette confiance en mon mérite, ſur lequel j'avois fondé mes plus hautes eſpérances. J'étois convaincu par mes malheurs combien les gens heureux doivent peu ſe confier aux careſſes qu'on leur fait. La modeſtie avoit ſuccédé dans mon eſprit à l'étourderie & à la fatuité, j'étois devenu inſenſible à mon état préſent. Ma miſantropie m'empêchoit de regretter les agrémens dont j'avois joui dans un commerce aſſez brillant, & je ne conſidérois plus les choſes que d'un œil philoſophique. Cette métamorphoſe me rendoit méconnoiſ-

ſable aux yeux de tout le monde ; & j'étois devenu ſi fort le maître de mes paſſions ; que Gavky crut pouvoir reparoître dans la ville, ſans avoir rien à craindre de mon reſſentiment. Je le vis effectivement avec toute l'indifférence d'un homme qui n'avoit aucune raiſon de le hair ni de l'aimer.

Quand je crus cependant pouvoir tirer un meilleur parti de mes talens, que celui d'être garçon de boutique, il me prit envie de voyager ; mais un obſtacle inſurmontable s'y oppoſoit ; je n'avois pas d'argent, & je ne ſavois comment faire pour en avoir. M. Crab n'étoit pas aſſez généreux pour contribuer à ma ſatisfaction. Je lui étois d'ailleurs trop utile pour pouvoir eſpérer qu'il prêteroit l'oreille à ma propoſition ; mais un heureux hazard l'y contraignit.

La ſervante de la maiſon s'étoit apperçue qu'elle portoit dans ſon ſein le fruit d'un commerce libidineux, auquel je ſavois que M. Crab avoit tout autant de part que moi : comme j'avois prévû cet événement, j'eus auſſi la prudence de n'en point faire paroître de jalouſie ; & lorſque cette fille vint me dire qu'elle ne pouvoit imputer qu'à moi l'état dans lequel elle étoit, & qu'il falloit que je conſentiſſe à l'épouſer, ou à la dédommager par quelque ſomme d'argent, de la perte de ſon honneur ; comme ni l'une ni l'autre de ces propoſitions ne me convenoit, je lui dis

ce que je ſavois de ſon commerce avec M. Crab; je lui reprochai ſa perfidie; je paſſai des reproches aux careſſes; je lui fis enviſager en même-tems que mon indigence étoit un obſtacle à notre union, mais qu'il ne tenoit qu'à elle de tirer un meilleur parti de ſa ſituation, en faiſant tomber tout le poids de l'accuſation ſur M. Crab. Elle goûta mes avis, & dès le lendemain elle l'informa du ſuccès de leur amour clandeſtin.

M. Crab, qui n'auroit jamais imaginé que ſes facultés s'étendiſſent juſques-là, fut frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre: il en prévit les fâcheuſes conſéquences, & réſolut de les prévenir, non qu'il craignît les reproches de ſa femme, il l'avoit accoutumée à ſe taire ſur ſa conduite, quelque raiſon qu'elle eût de s'en plaindre; mais il craignoit que ſi l'aventure tranſpiroit, l'Apoticaire Potion n'en prît avantage contre lui. Il voulut donc perſuader à ſa ſervante qu'elle n'étoit pas enceinte, & que la ſituation, dans laquelle elle ſe trouvoit, étoit commune à toutes les filles de ſon âge, & il lui promit qu'il la guériroit entiérement de cette incommodité. Il lui fit lui-même une médecine, qu'il m'ordonna de lui faire prendre, ignorant que je fuſſe inſtruit de l'état de cette fille. Je pénétrai aiſément ſes intentions; mais, après avoir averti la prétendue malade des riſques qu'elle

couroit, ſi elle prenoit rien de la main de ſon maître, je jettai la médecine par la fenêtre. Quelques jours après, M. Crab, s'appercevant que ſon remède n'avoit fait aucun effet, voulut engager ſa ſervante à le réitérer; mais elle lui dit qu'elle n'étoit pas la dupe de ſon projet, qu'elle ne prendroit rien abſolument; & que s'il oſoit encore tenter de pareils moyens, elle iroit publier à tout le monde ce qu'il avoit tant envie de cacher; que, d'ailleurs, le tems naturel de ſa guériſon approchoit, & qu'elle lui conſeilloit de faire ſes réflexions.

M. Crab fut donc obligé de changer de batteries. Il entra un jour en converſation avec moi, & me tint ce diſcours. « Je ſuis » ſurpris, Roderik, que vous ne penſiez » pas mieux à votre établiſſement; vous » êtes cependant d'un âge aſſez avancé » pour travailler à votre fortune: à dix-» huit ans j'étois déjà de retour d'un voyage » de Guinée. Vous voyez qu'on arme » contre l'Eſpagne, que ne profitez-vous » de l'occaſion? A votre place je me » mettrois ſur un vaiſſeau, en qualité de » chirurgien; c'eſt un fort bon parti, » croyez-moi, vous y pouvez gagner de » l'argent. »

J'écoutois ce diſcours de M. Crab avec autant de ſurpriſe que d'attention. Je lui répondis que je ne demandois pas mieux; mais que ne poſſédant pas un ſol de bien,

& n'ayant aucun ami en état de me prêter l'argent néceſſaire pour faire le voyage de Londres, j'étois conſéquemment hors d'état de ſuivre ſes bons conſeils. N'eſt-ce que cela? me répondit M. Crab, oh bien, bien, je vous prêterai, moi, non-ſeulement de quoi faire le voyage de Londres, mais même je vous donnerai de quoi ſubſiſter avec honneur dans cette ville, juſqu'à ce que vous ayez acquis un emploi ſur quelque vaiſſeau de guerre. Je remerciai mille fois mon maître de ſes offres obligeantes, quoique je ſentiſſe bien que ſon deſſein étoit de profiter de mon départ, pour pouvoir mettre l'enfant de ſa ſervante ſur mon compte.

Je partis donc environ quinze jours après pour Londres. Toute ma pacotille conſiſtoit en deux habits, une demi douzaine de chemiſes garnies, autant d'autres, des bas, des inſtrumens de chirurgie de poche, mon étui à lancettes, un Horace, & le traité de chirurgie de Wiſman, avec une bourſe de dix guinées que M. Crab m'avoit prêtées, & dont il m'avoit fait faire un billet portant cinq pour cent d'intérêt. Il m'avoit donné en même tems une lettre de recommandation pour un des membres du parlement, député de notre ville à Londres, par le crédit duquel il m'aſſuroit que mon affaire réuſſiroit infailliblement.

CHAPITRE XXVII.

Arrivée de Roderik à Newcaſtle. Il y rencontre Strap, ſon ancien camarade d'école, qui ſe détermine à le ſuivre à Londres. Ils couchent, faute d'auberge, dans un cabaret à bierre. Aventure qui leur arrive pendant la nuit.

COMME il n'y avoit point de coche de notre ville à Londres, & que je n'étois pas aſſez riche pour prendre la poſte, je partis le premier novembre 1736, avec des forains, dont quelques-uns avoient des chevaux de bagage qui n'étoient pas chargés. Je louai donc celui qui me parut le moins mauvais; ſon bât me ſervit de ſelle, & deux grands paniers, ſuſpendus de part & d'autre, me tenoient lieu de bottes. Le pas de ma monture étoit ſi dur, & j'étois ſi peu accoutumé à monter à cheval, que je mourois de froid & de laſſitude, lorſque j'arrivai pour dîner à Newcaſtle. Je pris donc la réſolution de continuer le reſte de ma route à pied, plutôt que de voyager d'une façon ſi déſagréable.

Ayant dit à l'hôte de mon auberge que je me rendois à Londres, il me propoſa de profiter d'une barque qu'il y envoyoit pour charger du charbon, m'aſſurant qu'elle

m'y mèneroit en très-peu de tems. Il me fit obſerver auſſi, que ne paroiſſant pas d'une complexion robuſte, & ayant plus de trois cent milles à faire par de très-mauvais chemins, je ne pouvois mieux faire que d'accepter ſa propoſition.

Comme je devois ſéjourner le reſte du jour pour attendre cette barque, qui ne devoit partir que le lendemain, j'entrai dans la boutique d'un barbier, pour me faire raſer. Le garçon qui ſe préparoit à me raſer, m'ayant examiné de la tête aux pieds, à pluſieurs repriſes, me demanda ſi je n'étois pas Ecoſſois : je lui répondis qu'oui ; il me demanda enſuite de quel endroit j'étois ; je ſatisfis encore à cette queſtion : le pauvre garçon continua de me parler du pays avec tant d'émotion, qu'il ne s'appercevoit pas qu'il m'avoit déjà mis un pouce de ſavon ſur le viſage. Enfin il me demanda mon nom, que je lui dis : « Comment » c'eſt toi ? s'écria-t-il avec tranſport, » mon cher Roderik ! quoi, tu ne recon» nois pas ton ancien camarade d'école, » Hugues Strap ? » A ces mots je laiſſai tomber le plat à barbe, je me jettai à ſon col, &, ſans conſidérer l'état où j'étois, je lui barbouillai le viſage, & lui reſtituai, en l'embraſſant de tout mon cœur, une partie du ſavon qu'il m'avoit mis ſur la face. Cette embraſſade comique fit beaucoup rire le maître & ſes garçons. Quand nos pre-

miers transports furent calmés, je m'assis, pour que Strap achevât de me raser; mais le pauvre garçon étoit si ému du plaisir de me revoir, qu'il pouvoit à peine tenir son rasoir, & me coupa le visage en deux ou trois endroits. Il étoit si agité, que son maître fut obligé d'ordonner à l'un de ses autres garçons d'achever ma barbe; & pour donner à Strap le tems de se remettre de son émotion, il lui permit d'aller se promener avec moi le reste de la journée.

Nous allâmes sur le champ à mon auberge, où je me fis servir de la bierre. Je priai Strap de me conter ses aventures, depuis notre séparation. Il me dit que son maître d'apprentissage étoit heureusement mort avant l'expiration de son tems; qu'il étoit venu chercher une boutique à Newcastle, & que depuis un an il demeuroit chez un maître, dont il avoit tout lieu d'être satisfait, & chez lequel il comptoit demeurer jusqu'au printems prochain; que pour lors il iroit à Londres chercher une place. Quand je lui eus fait part réciproquement de mes avantures & de mes desseins, il n'approuva point le parti que je prenois d'aller par mer, vu l'inconstance des vents, qui dans l'hiver pouvoit allonger de beaucoup mon voyage; au lieu que si je voulois faire le chemin par terre, il s'offroit à me tenir compagnie, & à porter mes hardes pendant toute la route. Que si

ſi nous étions trop fatigués, nous trouverions aiſément à moitié chemin de Londres des chevaux de renvoi, ou des chariots qui nous y conduiroient pour peu de choſe. La propoſition de Strap me fit tant de plaiſir, que je l'embraſſai tendrement, & le priai de diſpoſer de ma bourſe comme il jugeroit à propos; mais il me dit qu'il avoit aſſez d'argent pour faire le voyage, & que quand il ſeroit une fois à Londres, il comptoit aſſez ſur un de ſes amis, qui y demeuroit, pour eſpérer qu'à ſa conſidération il me rendoit quelque ſervice.

Cette réſolution priſe, nous nous propoſâmes de partir le lendemain matin à la pointe du jour; ce que nous fîmes effectivement, ayant chacun un bâton à la main; Strap portoit dans un havreſac mon équipage & le ſien. Nous avions couſu notre argent dans la ceinture de nos culottes, nous réſervant ſeulement quelques monnoies pour les beſoins du voyage. Nous marchâmes avec vigueur pendant toute la journée; mais comme nous ignorions la ſituation des auberges ſur la route, nous nous trouvâmes ſi fort éloignés de celle où nous aurions dû reſter pour coucher, que, par l'avis de quelques perſonnes que nous rencontrâmes, nous nous écartâmes du grand chemin d'environ un demi mille, pour aller chercher le couvert dans une petite chaumiere où l'on vendoit de la

bierre. Nous y trouvâmes par haſard un quincaillier de notre village, qui colportoit des marchandiſes dans ce canton. Nous nous aſſociâmes avec lui pour ſouper, & l'on nous ſervit, auprès d'un bon feu, une bonne omelette au lard, avec d'excellente bierre. Pendant le ſouper, nous converſions avec notre hôte & ſa fille, qui me parut jolie & d'humeur aſſez traitable. Je crus m'appercevoir qu'elle m'honoroit de quelques regards de bienveillance, & ſi je n'euſſe pas été trop fatigué, j'en ſerois infailliblement venu avec elle à des éclairciſſemens.

On nous conduiſit ſur les huit heures du ſoir dans une chambre à deux lits; le quincaillier en prit un, Strap & moi nous nous accommodâmes de l'autre. Le quincaillier, avant de ſe coucher, avoit pris la précaution de fermer la porte en dedans, avec des vis de fer, qu'il portoit toujours ſur lui pour cet uſage. Il avoit auſſi viſité tous les coins de la chambre avec beaucoup d'exactitude. Strap & moi, qui croyons n'avoir pas autant d'intérêt que lui à prendre d'auſſi ſages précautions, nous nous étions couchés, & endormis avec toute la ſécurité poſſible. Mais à minuit je ſentis le lit s'agiter ſous moi, ce qui m'allarma beaucoup; je voulus réveiller mon camarade, & fus fort étonné de ne plus le ſentir à côté de moi; je l'appelai envain à voix

baſſe : je me levai pour le chercher. A la fin, je le trouvai ſous le lit, tremblant de peur, & couvert d'une ſueur froide : il me dit d'une voix entrecoupée, que c'étoit fait de nous ; qu'il ſavoit, à n'en pouvoir douter, qu'il y avoit un voleur armé de deux piſtolets dans la chambre voiſine : & pour m'en convaincre, il me fit voir par le trou d'une cloiſon, qui ſéparoit cette chambre de la nôtre, un grand coquin, bien découplé, aſſis auprès d'une table, vis-à-vis la fille de notre hôte. Je prêtai l'oreille à leur converſation, & je lui entendis prononcer ces paroles d'un ton terrible.

„ Le diable puiſſe-t-il étrangler ce filou » d'Eſmack, pour le tour qu'il m'a joué ; je „ voudrois lui avoir tordu le cou : mais, „ morbleu, il s'en rongera les ongles ; j'ap- „ prendrai à ces gueux-là à me tenir pa- » role.„ La fille de l'hôte faiſoit de ſon mieux pour appaiſer la fureur de ce coupe-jaret, en lui diſant que peut-être d'Eſmack n'étoit pas cauſe que le coche eut été volé par d'autres que par lui ; qu'au reſte il étoit en état de lui procurer aſſez d'autres occaſions, qui le dédommageroient de cette perte. „ Tu as beau dire, ma pauvre Betty, répli- „ qua le voleur, je veux perdre mon nom „ de Riſle, ſi jamais d'Eſmack eſt en état „ de me procurer un ſi bon butin ; je veux „ être un coquin, s'il n'y avoit pas plus de „ quatre cent mille livres ſterling dans le

„ coffre de la voiture, qu'on envoyoit de „ la cour pour la paie d'un régiment. Preſ- „ que tous les voyageurs avoient des bi- „ joux, des montres, des épées, & de „ bonnes bourſes de guinées. Morbleu, je „ perds ma fortune; j'aurois eu le moyen „ après cette expédition d'acheter une com- „ pagnie; vois, mon enfant, ce que tu „ y perds; tu aurois pourtant été la maî- „ treſſe d'un capitaine. „ En diſant cela, le voleur coula ſa main dans le corſet de la belle, qui s'en vengea par un baiſer des plus impudiques; en lui diſant: „ conſo- „ les-toi, mon cœur, la providence eſt bonne „ & ſage, il faut eſpérer qu'elle te dédom- „ magera de cette perte. Mais, dis-moi, „ n'as-tu point trouvé du tout à grappiller „ après ces autres meſſieurs? Pas grand „ choſe, répondit Riſle; je n'ai trouvé que „ cette paire de piſtolets montés en argent „ que tu vois; je les ai pris à un officier, à „ qui l'on avoit déjà volé le prêt de ſon „ régiment. Je lui ai pris encore une montre „ d'or, qu'il avoit caché dans ſa culotte. „ J'ai pris deux piaſtres dans les ſouliers „ d'un Quakre, pendant qu'il s'amuſoit à „ me prêcher la pénitence. J'ai outre cela „ trouvé dans le ſein d'une jolie fille, une „ tabatiere d'or, ornée d'un fort joli por- „ trait en mignature. „

La converſation du voleur & de l'hôteſſe fut interrompue en cet endroit par le Quin-

caillier, qui ſe mit à ronfler comme un taureau. „ Ah, ventre, lui dit le voleur, d'un „ ton furieux, je ſuis trahi; qui eſt-là? „ Betty, pour calmer ſes allarmes & ſa colere, lui dit qu'il n'avoit rien à craindre, que c'étoit trois voyageurs, qui, s'étant écartés du chemin, étoient venus demander à loger, & que c'étoient eux qu'il entendoit ronfler. „ Des voyageurs, dit „ Rifle, ce ſont des eſpions; mais puiſſé-je „ être écartelé, ſi je ne les égorge tout-à-„ l'heure. „ En diſant cela, il fit quelques pas vers notre porte; mais Betty l'arrêtant par ſon juſte-au-corps, lui repréſenta que ſes ſoupçons étoient mal fondés, puiſque, des trois voyageurs, deux étoient de pauvres jeunes Ecoſſois, qui paroiſſoient trop nigauds pour qu'il eût rien à craindre de leur part, & que le troiſieme étoit un Quincaillier presbytérien du même pays, qui venoit de tems en tems loger dans la maiſon. Le voleur, appaiſé par ſes diſcours, dit en ſe raſſoyant, & reprenant ſon verre, qu'il étoit charmé qu'il y eût-là un Quincaillier, parce qu'il avoit beſoin de quelque marchandiſe.

Strap, effrayé par les mouvemens qu'avoit fait le voleur, s'étoit de nouveau fourré deſſous le lit; j'eus toutes les peines du monde à l'en faire ſortir, & à lui perſuader que nous n'avions rien à craindre. Je crus cependant qu'il étoit à-propos

d'avertir le marchand de ce qui ſe paſſoit. Je m'approchai de ſon lit, & pour l'éveiller je le tirai par le bras aſſez bruſquement; mais le pauvre homme s'éveillant en ſurſaut, ſe mit à crier au voleur de toute ſa force, appelant en même-tems tous les ſaints du paradis à ſon ſecours. Le voleur, allarmé par ce bruit, ſe leva bruſquement, prit ſes piſtolets pour brûler la cervelle au premier de nous qui ſortiroit de la chambre. Mais ſa Dulcinée le retint encore, après un éclat de rire; elle dit à Rifle que ce marchand avoit coutume de rêver qu'il étoit attaqué par des voleurs; que toutes les fois qu'il avoit couché dans la maiſon, il avoit fait le même ſonge, & qu'aſſurément il rêvoit encore en ce moment comme à ſon ordinaire.

Strap ayant fait ſentir au marchand combien il avoit eu tort de faire tant de bruit, le pauvre quincaillier ſe tût, nous en fîmes autant, & notre ſilence, auſſi-bien que le diſcours de Betty, contribua à calmer les craintes & la fureur de Rifle. Le quincaillier, après avoir fait une longue priere, & promis fermement à Dieu de ne vendre plus rien qu'en conſcience, s'il daignoit le ſauver des mains du ſcélérat, vint regarder au trou de la cloiſon, par lequel il vit le voleur, dont la mine rébarbative & patibulaire l'effraya ſi fort, qu'il alla ſe tapir dans ſon lit, ſans oſer donner aucun ſigne de

vie. Heureuſement pour lui, le voleur & ſa maîtreſſe s'endormirent, & quand il les entendit ronfler, il ſe leva tout doucement, & par le moyen d'une corde, deſcendit ſon balot dans la cour, avec le moins de bruit qu'il lui fût poſſible; cela fait, il vint nous dire tout bas adieu, & prit le même chemin qu'il avoit fait faire à ſa marchandiſe: ce qu'il fit ſans aucun accident, la fenêtre n'étant élevée de terre que de cinq ou ſix pieds.

Je ne jugeai pas à-propos de l'accompagner; je craignois cependant que le voleur ne s'en prît à nous, lorſqu'il viendroit à s'appercevoir de ſa fuite, ayant envie, ſelon toutes les apparences, de s'approprier toute ſa marchandiſe. Mon compagnon étoit encore bien moins raſſuré que moi; il employoit toute ſon éloquence pour me perſuader de ſuivre l'exemple du marchand, pour échapper, diſoit il, au reſſentiment du voleur, qui ne manqueroit pas de ſe dédommager à nos dépens de ce qu'il perdoit par ſa fuite.

Je repréſentai à Strap qu'il étoit infiniment plus ſage de reſter; qu'en nous eſquivant, ce ſeroit perſuader à Riſle que nous l'avions découvert, ce qui l'engageroit peut-être à nous pourſuivre pour ſe défaire de nous, & qu'il nous auroit bientôt rejoint, étant à cheval & nous à pied. Je lui fis obſerver encore, que Betty paroiſſoit avoir

trop d'humanité pour ne pas s'opposer à ce qu'il nous fît aucun mal. Strap convint que j'avois raison; il se remit au lit à côté de moi, & nous concertâmes ensemble à voix basse sur la façon dont nous nous conduirions, pour ne point faire soupçonner au voleur que nous le connoissions pour ce qu'il étoit.

A peine fut-il jour que Betty entra dans notre chambre: „ Oh! oh! dit-elle, il faut „ que messieurs les Ecossois ayent bien de „ la chaleur de reste, pour coucher ainsi la „ fenêtre ouverte pendant l'hiver. „ Je feignis de m'éveiller au bruit qu'elle faisoit; j'entr'ouvris le rideau, & demandai qui étoit-là: elle me répéta à-peu-près la même chose. Je fis l'étonné, & lui dis que j'avois eu soin de la fermer avant que de me coucher, & qu'assurément ni moi, ni mon camarade ne nous étions relevés pour l'ouvrir. „ Bon, dit-elle, en regardant dans le „ lit du quincaillier, je ne suis plus éton- „ née, le marchand avec qui vous avez „ soupé hier est deniché par la fenêtre: à „ qui diantre en avoit-il? je l'ai entendu „ crier cette nuit comme un fou. „ Comment, dis-je, il s'est en allé de la sorte? le coquin ne nous aura-t-il pas volé? Je pris alors ma culotte, je comptai ma monnoie deux ou trois fois; Dieu merci, dis-je, j'ai tout mon argent. Strap, à son tour regarda dans le havresac, il dit qu'il ne lui

manquoit rien. Nous demandâmes à Betty, en feignant une inquiétude obligeante, s'il ne lui avoit rien pris : Non, répondit-elle, ſi ce n'eſt ſon écot qu'il n'a pas payé.

Betty ſortit en diſant cela, & rentra dans la chambre de ſon galant, qu'elle trouva éveillé. Il ſauta du lit tout en fureur, lorſqu'elle lui conta la façon dont le marchand s'étoit eſquivé. Il fit mille imprécations contre le pauvre quincaillier, qu'il ſe promit de tuer, ſi jamais il le rencontroit. Le coquin m'a entendu, diſoit-il, c'eſt contre moi qu'il a crié, mais il me le paiera. Puis, étant deſcendu dans la cour, il monta à cheval, & nous le perdîmes bientôt de vue. Son départ nous fit un vrai plaiſir; Betty nous fit cent queſtions plus fines les unes que les autres, pour découvrir ſi nous ne ſoupçonnions pas qui étoit Rifle. Nous étions ſi bien ſur nos gardes, & lui répondîmes Strap & moi d'une façon ſi ſimple & ſi naïve, qu'elle en fut la dupe.

Nous converſions encore avec elle, quand tout-à-coup nous entendîmes entrer un cavalier dans la cour. Strap le reconnut pour le voleur : il fut tellement frappé de cette vue, qu'il en devint plus pâle que la mort, & s'écria indiſcrettement : ô ciel! mon cher Random, voilà le voleur revenu. Betty ayant entendu cette exclamation de Strap, lui demanda ce qu'il vouloit dire :

que parlez-vous de voleur ? penſez-vous que nous en logions ici ? Quoique j'euſſe beaucoup de peine à cacher le trouble où m'avoit jeté l'indiſcrétion de Strap, je lui répondis cependant, en affectant de rire de la peur de mon camarade, que nous avions rencontré la ſurveille un homme à cheval avec des piſtolets, que Strap avoit pris pour un voleur ; & que, depuis, toutes les fois qu'il entendoit le pas d'un cheval, il croyoit toujours en avoir un à ſes trouſſes. Betty feignit d'ajouter foi à ce que je lui diſois ; mais je m'apperçus bien que ma replique ne l'avoit point-du-tout déſabuſée.

CHAPITRE IX.

Roderik & Strap continuent leur voyage. Ils ſont pourſuivis par le voleur, qui tire un coup de piſtolet à Strap, & lui fait plus de peur que de mal. Le voleur eſt pourſuivi, ce qui ſauve la vie à Roderik.

NOUS payâmes notre écot, & nous prîmes congé de notre hôteſſe, qui m'honora d'un baiſer très-tendre ; elle prétendoit apparemment, par ſes careſſes, nous guérir de nos ſoupçons. Dès que nous fûmes ſortis, nous nous mîmes à marcher avec précipitation ; mais en regardant derriere nous à chaque inſtant. Nous avions déjà fait cinq milles de chemin ſans accident, & nous nous en félicitions mutuellement, lorſque nous apperçûmes de loin un cavalier qui venoit à nous à toute bride, nous l'eûmes bientôt reconnu pour le voleur qui nous avoit fait tant de peur. Il s'arrêta vis-à-vis de nous ; & s'adreſſant à moi, il me demanda d'un ton formidable, ſi je ſavois qui il étoit ; mais j'étois ſi fort interdit, que je ne pus proférer une parole pour répondre à ſa queſtion, qu'il réitéra cinq ou ſix fois, en jurant de la façon la plus terrible,

Strap voyant que je ne disois mot, se laissa tomber dans une ornière pleine de fange, & béguaya cette priere du ton le plus humble : „ Hélas oui, nous vous „ connoissons très-bien; mais, pour Dieu, „ M. le voleur, ayez pitié de deux pauvres „ diables qui n'ont pas vaillant trente sche- „ lings à eux deux. „ Oh, oh, repartit le voleur, vous me connoissez ! Je jure par mon ame que vous ne déposerez de votre vie contre moi : il accompagna cette replique d'un coup de pistolet, qu'il tira sur le malheureux Strap. Le pauvre garçon tomba par terre, sans proférer aucune parole. L'état où je voyois mon camarade, le péril auquel j'étois moi-même exposé, m'avoient si fort troublé la raison, que je ne fis pas le moindre mouvement pour échapper à la fureur de ce scélérat, qui se disposoit à m'en faire autant, lorsqu'il apperçut venir à lui quatre hommes à cheval : à cette vue il piqua des deux, & s'enfuiant à bride abattue, il me laissa presque sans sentiment, & planté comme un terme au milieu du chemin. J'étois encore en cet état, lorsque les quatre cavaliers arrivérent auprès de moi. J'appris dans la suite que l'un des quatre étoit le capitaine qui avoit été volé la veille, & qui s'excusoit de ne s'être pas servi de ses pistolets, par considération pour les dames de la voiture, qu'il n'avoit pas voulu exposer aux ressentimens du voleur.

Ce

Ce capitaine étant arrivé dans la maiſon d'un homme de conſidération de ſes amis, qui demeuroit ſur ſa route, il l'avoit prié de lui prêter trois domeſtiques, pour l'accompagner dans la pourſuite du voleur ; ce fut lui qui me parla, & me demanda d'où partoit le coup de piſtolet qu'il avoit entendu. J'étois encore ſi ſtupéfait, que je ne pus lui répondre : il jeta pour lors les yeux ſur mon camarade, qui ne remuoit point, & qu'il crut mort auſſi-bien que moi ; je m'apperçus qu'il changeoit de couleur à cet aſpect : Meſſieurs, „ dit-il, d'une voix entrecoupée, deſcen„ dons, ſachons un peu quelles ſont les „ circonſtances de ce meurtre. A quoi dian„ tre voulez-vous vous amuſer, lui dit un „ des gens de ſa ſuite ? il eſt bien plus à„ propos de courir après l'aſſaſſin, & de „ trouver l'occaſion de le prendre. „ Quel chemin a-t-il pris, jeune homme, dit-il, en s'adreſſant à moi ? J'étois revenu à moi-même ; je répondis à celui qui m'interrogeoit, qu'il n'étoit tout-au-plus éloigné que d'un quart de mille, & qu'étant bien monté, lui & ceux qui l'accompagnoient, ils ne pouvoient manquer de le joindre. Je priai en même-tems un de ſes gens de m'aider à tranſporter le corps de mon camarade dans la maiſon la plus prochaine, où je prendrois les meſures néceſſaires pour le faire enterrer. Ma propoſition fit apparemment

faire de nouvelles réflexions au capitaine ; la vue d'un homme qu'il croyoit mort intéreſſoit ſa prudence ; mais comme il alloit de ſon honneur de ne pas rejeter la propoſition qu'on lui faiſoit de pourſuivre le voleur, il s'aviſa, pour avoir un prétexte ſpécieux de s'arrêter, de ſerrer la bride de ſon cheval ; & lui appuyant les talons, il lui fit faire cent haut-le-corps, & autant de ſaccades ; il marquoit beaucoup d'impatience, & ſe plaignoit très-fort du cheval, qu'il accuſoit d'être ombrageux & rétif ; il le careſſoit de la main, & feignoit toutes les inquiétudes d'un homme mal monté ; mais un des cavaliers, qui connoiſſoit le cheval ; parbleu, dit-il, monſieur le capitaine, comment vous y prenez-vous donc ? mon maître ne monte jamais d'autre cheval ; c'eſt le plus doux de ſon écurie que cet alezan-là. Il accompagna ces mots de deux coups de fouets vigoureux qu'il appliqua ſur la croupe du cheval, qui le firent partir avec tant de vigueur, qu'en moins d'un demi quart-d'heure le capitaine auroit bientôt joint le voleur malgré lui, ſi la ſangle n'eut rompu. Cet accident démonta le cavalier, qui pour lors béniſſoit le ciel en lui-même, de lui avoir donné une bonne raiſon pour reſter en chemin. Les deux cavaliers qui l'accompagnoient continuerent à pourſuivre Riſle, au lieu de reſter à racommoder l'équipage du capitaine. Celui des

trois domeſtiques qui étoit reſté avec moi, pour m'aider à emporter mon camarade, l'ayant retourné pour voir ſa bleſſure, fut fort étonné de ne lui en trouver aucune; il s'apperçut que le prétendu mort reſpiroit encore; je lui tâtai le poulx & le cœur, je m'apperçus avec plaiſir que mon ami vivoit encore, & je le ſaignai ſur le champ. Strap revint à lui; nous eûmes aſſez de peine à lui perſuader qu'il étoit encore en vie: quand il en fut convaincu, nous lui donnâmes le bras, & le domeſtique & moi nous le conduisîmes à une auberge éloignée d'un demi mille: nous le mimes au lit; le domeſtique ſortit alors, pour aller chercher le cheval du capitaine, qu'il ramena par la bride avec ſon équipage, qui étoit fort endommagé. Le capitaine le ſuivoit à pied, & quand il fût arrivé dans l'auberge, comme il ſe plaignoit beaucoup de la contuſion qu'il s'étoit fait dans ſa chûte, ſur le témoignage du domeſtique, qui lui vanta beaucoup mon ſavoir faire, il me pria de le ſaigner, & me donna pour ma peine une demi-couronne.

Pendant qu'on préparoit notre dîner, je m'amuſai à regarder jouer aux cartes deux payſans, un rat-de-cave, & un jeune homme, dont l'extérieur amphybie m'empêcha de deviner la qualité. On me dit que c'étoit le vicaire d'un village voiſin. La partie n'étoit pas égale; les deux pay-

700964

ſans jouoient en communauté contre les deux autres, qui ne ſe piquoient pas d'une conſcience ſcrupuleuſe. Un des deux payſans, ſoupçonnant qu'on l'avoit triché, le reprochoit aux deux eſcamoteurs; je fus fort ſurpris d'entendre l'eccléſiaſtique jurer comme un payen, & proteſter avec ſerment qu'il étoit honnête-homme. Lorſque le campagnard fut revenu de ſon opinion, l'eccléſiaſtique, pour diſſiper tout-à-fait ſa mauvaiſe humeur, ſe mit à chanter des chanſons libres, d'un ton auſſi gaillard qu'indécent; &, pour dédommager les dupes de la perte de leur argent, il tira de ſa poche un petit violon, dont il ſe mit à jouer, pendant que d'autres chantoient de tout leur cœur; puis, pour rendre la fête plus complette, le joyeux vicaire les fit danſer avec les filles de l'auberge, & quelque mal qu'elles s'en acquittaſſent, le violon n'en étoit ſûrement pas moins bien payé. J'avois pris part à la fête, & nous étions fort en train de danſer; mais nos plaiſirs furent interrompus par l'arrivée d'un gros homme, qui vint deſcendre de cheval dans la cour de l'auberge.

Dès que le vicaire l'eut apperçu, il remit ſon violon dans ſa poche, & nous dit à voix baſſe : Dieu me pardonne, mes amis, voilà notre gros cochon de docteur qui arrive; il partit en diſant cela, & s'en fut au-devant du miniſtre, lui tint l'étrier

pour deſcendre de cheval & l'embraſſa. Quand il fut deſcendu, il lui demanda, du ton le plus cordial & le plus affectueux, des nouvelles de ſa ſanté & de celle de toute ſa famille. Le paſteur, qui étoit un homme d'environ cinquante ans, & qui étoit un de ces enfans gâtés de l'égliſe, après avoir déchargé ſon cheval du poids de ſon énorme individu, le remit au vicaire pour le conduire à l'écurie. Il entra dans la cuiſine avec la gravité d'un archevêque qui officieroit pontificalement; il ſe mit auprès du feu ſans regarder perſonne, demanda une bouteille de bierre & une pipe; il ne répondoit que par des ſignes de tête orgueilleux, & par des geſtes de protection, aux politeſſes de ceux qui lui demandoient des nouvelles de ſa ſanté, ſe tenant debout devant la cheminée, & préſentant alternativement le nez & le derriere au feu, ſans proférer une ſeule parole. Le vicaire en entrant lui fit une réverence la plus reſpectueuſe du monde, & lui demanda très-humblement s'il ne vouloit pas nous faire l'honneur de dîner avec nous; le paſteur répondit péſamment que non, qu'il venoit de boire juſqu'au *nec plus ultra* avec monſieur Rubicon, & qu'il avoit dit, en paſſant devant ſa maiſon, à mademoiſelle Loviat (c'etoit le nom de ſa gouvernante) qu'il reviendroit dîner. Quand il eut fini ſa bouteille & la pipe, il ſortit de ſa cuiſine,

avec autant de gravité qu'il y étoit entré ; monta à cheval & partit avec ſon valet.

A peine étoit-il ſorti, que ſon vicaire entra dans la cuiſine, en ſautant comme un „ poulain. „ Dieu merci, dit-il, le vilain „ eſt ſorti, puiſſe le diable en faire ſon gi„ bier. Vous voyez, Meſſieurs, comme va „ le monde, ce gros pourceau ne gagne pas „ l'eau qu'il boit ; il a cependant deux bé„ néfices, qui lui valent quatre cent livres „ ſterling, tandis que moi qui n'en ai que „ vingt pour tout revenu, je ſuis obligé „ de faire tout ſon ouvrage, & d'aller tous „ les dimanches prêcher dans une paroiſſe „ ſituée à plus de vingt-milles de mon lo„ gis : je ne me crois pas plus merveilleux „ qu'un autre, mais il m'eſt bien permis „ d'être perſuadé que je mérite un bon bé„ néfice, autant que cet épicurien qui dort, „ boit & mange à ſon aiſe, & tout ſon ſaoul : „ je ne veux rien dire de Madame ſa gou„ vernante, elle paſſe pour ſa parente [il „ a raiſon, il faut éviter le ſcándale] ; „ d'ailleurs, les revenus de l'Egliſe ne doi„ vent être employés qu'à de bonnes œu„ vres, ils ne nous appartiennent point ; „ ils ne nous ſont donnés que pour en „ faire part aux malheureux, & nous ne de„ vons en prendre que pour notre néceſ„ ſaire, ſans y admettre aucun ſuperflu. Bu„ vons toujours pour m'en conſoler. A vo„ tre ſanté, Monſieur, me dit-il, en ſe ver-

„ ſant. „ Nous nous mimes à table, à l'exemple du vicaire; on nous ſervit, & nous dînâmes gaiement & de bon appétit. Le dîner fini, comme chacun ſe diſpoſoit à payer ſon écot, le vicaire ſortit ſous prétexte de quelque beſoin, monta à cheval & partit, laiſſant ſon contingent à payer aux deux campagnards. Comme ils s'informoient de ce qu'il étoit devenu, le valet d'écurie, qui entra pour lors, dit qu'il l'avoit vu prendre le chemin de chez lui. „ Bon, bon, „ dit le commis, en hochant la tête, je „ reconnois bien là maître Shufle, ce ſont „ de ſes tours ordinaires; j'ai eu toutes les „ peines du monde à m'empêcher de rire, „ quand il a propoſé de nous régaler; c'eſt „ un drôle qui s'eſt diablement deſſalé pendant le tems qu'il a demeuré avec le jeune „ Mylord Triffle; je ne crois pas qu'il y „ ait au monde un filou plus effronté que „ ce drôle-là; il a cependant friſé la corde, „ pour s'être aviſé de voler les habits de „ ſon maître, qui s'eſt contenté de lui „ donner des coups de bâton, au lieu de „ le faire pendre, parce qu'il ſavoit quelques anecdotes ſcandaleuſes de ſa conduite; c'eſt pourquoi il s'eſt cru obligé „ de le ménager; mais, ma foi, ſans cela „ le gaillard eût fait le ſaut: j'ai appris tout „ ce que je vous dis-là chez le Lord Ratffle, „ dont j'étois le valet de chambre, & qui „ étoit l'ami le plus intime du maître de

„ Shufle. Ce Seigneur, pour s'en débar-
„ raſſer, ſans le mettre cependant en état
„ de lui nuire, lui a fait prendre l'état ec-
„ cléſiaſtique, l'a mis auprès du Curé que
„ vous venez de voir, qui ne lui donne,
„ à la vérité, pas grand choſe; mais ſon
„ adreſſe ſupplée parfaitement au défaut
„ de ſon revenu; il tire d'ailleurs très-bien
„ parti de ſes talens, il eſt aſſez amuſant
„ en compagnie, & comme il joue paſſa-
„ blement du violon, il eſt ordinairement
„ bien reçu par-tout où il ſe préſente; je
„ crois qu'à dix lieues à la ronde on ne trou-
„ veroit pas ſon pareil pour eſcamoter une
„ carte; auſſi, où l'a-t-on jamais vu perdre
„ au jeu? Comment donc, reprit un des
„ payſans qui avoit joué avec lui, ce fri-
„ pon-là nous a donc trichés? pourquoi
„ donc, continua-t-il, en s'adreſſant au
„ rat de cave, n'avez-vous pas été aſſez
„ honnête homme pour nous en avertir?
Le Maltotier répondit que ce n'étoit pas ſes affaires; qu'au reſte ils ne devoient pas ignorer que Shufle étoit un coquin, puiſqu'il étoit connu pour tel dans tout le pays. Ces raiſonnemens ne ſatisfirent point les payſans; ils taxerent le maltotier d'avoir participé aux friponneries du vicaire, & lui demanderent la reſtitution de ce qu'il leur avoit gagné avec lui; le commis le refuſa, proteſtant, que, quoique Shufle fût ordinairement un fripon, il s'étoit conduit

en honnête homme dans la partie qu'ils avoient faite enſemble, & qu'il l'atteſtoit ſur ſa conſcience: cela dit, le commis paya ſon écot & partit. Le cabaretier le ſuivit de l'œil, & dès qu'il lui parut ſuffiſamment éloigné; » Dieu me béniſſe, dit-il, à tous „ péchés miſéricorde; je le veux croire, „ mais ce fripon de monopoleur en aura „ plus beſoin que perſonne; je vous aurois „ bien avertis, dit-il, en s'adreſſant aux „ payſans, mais vous ſavez que les caba- „ retiers ont tout à craindre de ces coquins „ de rats de cave; tout ce que je puis vous „ dire, c'eſt que le miniſtre Shufle & celui- „ ci dans une balance, ne l'emporteroient „ pas l'un ſur l'autre d'un grain en filou- „ terie; n'en parlez pas au moins.

CHAPITRE X.

Le voleur eſt arrêté. Strap & Roderik ſont retenus pour dépoſer contre lui. Il ſe ſauve pendant la nuit. Les deux voyageurs arrivent dans une autre auberge. Ils ſont réveillés pendant la nuit par une apparition effrayante. Ils couchent le lendemain chez un maître d'école. Comment ils y furent reçus.

NOUS étions ſortis de l'auberge, & nous continuions notre route, lorſque nous vîmes venir vers nous une troupe de gens qui faiſoient de grands cris, au milieu deſquels étoit un jeune homme à cheval, qui avoit les mains liées derriere le dos. Nous le reconnumes pour le voleur qui nous avoit attaqué, & qui, n'étant pas ſi bien monté que les cavaliers qui avoient laiſſé le capitaine ſur le grand chemin, avoit été heureuſement arrêté par ces deux hommes. Une foule de payſans, ravis de cette capture, les accompagnoit, pour les aider à le conduire au Juge de paix, qui demeuroit dans un village voiſin. Les deux cavaliers rentrerent dans l'auberge, pour rejoindre leurs compagnons & ſe rafraîchir. Nous retournames ſur nos pas par curioſité. On fit deſcendre le voleur de cheval: il étoit gardé

par une foule de payſans, armés de fourches. L'air ſoumis & conſterné de ce coquin, qui, un inſtant auparavant, avoit une contenance ſi terrible & ſi déterminée, me ſurprit; & je me ſus mauvais gré d'avoir eu tant de peur d'un ſcélérat, en qui les approches de la mort opéroient une telle métamorphoſe.

Strap, qui en fut auſſi frappé que moi, s'enflamma pour lors d'une colere toute martiale contre le voleur, & lui propoſa de ſe battre au poing ou au bâton contre lui; il propoſa une guinée pour prix de la victoire, & commençoit à ſe déshabiller. Je l'empêchai cependant de le faire, lui repréſentant que la juſtice nous vengeroit bien mieux que ſon courage, & qu'il ne courroit aucun riſque de perdre ſon argent en la laiſſant faire. Nous eumes cependant lieu de nous repentir de nous être amuſés; car, lorſque nous nous diſpoſions à partir, nous fumes arrêtés par ceux qui avoient pris le voleur; ils nous obligerent à les accompagner, pour dépoſer contre lui.

Heureuſement, l'endroit où l'on devoit le conduire étoit ſur notre route, & nous arrivames, avec le voleur, avant la fin du jour, à l'endroit de ſa deſtination. Par malheur pour nous, le juge étoit allé voir un ſeigneur, qui demeuroit dans un château voiſin, chez lequel il devoit coucher. Ce contretems nous fit craindre d'être obligés

de séjourner; mais à peine y avoit-il deux heures que nous étions arrivés, que le voleur, par sa fuite, nous tira d'inquiétude. Comme on l'avoit enfermé dans un grenier élevé de trois étages, dans lequel on le croyoit parfaitement empriſonné, il ſortit par la fenêtre, & de toîts en toîts il gagna une maiſon voiſine, dans laquelle il ſe cacha, juſqu'à ce qu'il pût riſquer d'en ſortir ſans être apperçu. Lorſqu'on voulut lui porter à manger, on ne le trouva plus. Son évaſion fit beaucoup de peine à ceux qui l'avoient pris, parce qu'ils ſe voyoient privés par-là de la récompenſe que ſa capture leur avoit acquiſe. Quant à nous, on nous laiſſa la liberté de continuer notre route; & nous réſolumes de marcher ce jour-là, le plus vîte & le plus long-tems qu'il nous ſeroit poſſible, pour regagner le tems que nous avions perdu.

Nous marchames donc pendant tout le jour, & nous arrivames à la nuit dans une petite ville, à vingt milles de l'endroit d'où nous étions partis le matin, ſans avoir rencontré le moindre accident qui pût nous arrêter dans la route. Mais je me trouvai ſi fatigué, lorſque nous fumes entrés dans une auberge de cette ville, que je déſeſpérai de pouvoir me remettre en route avant trois ou quatre jours. Je priai donc mon camarade de me trouver des chevaux de renvoi, ou quelqu'autre voiture à bon marché, pour

partir le lendemain. Il n'en trouva point, mais il apprit que le coche de Newcaſtle devoit ſéjourner le lendemain à quelques lieues de la ville, & que nous pourrions le joindre le même jour ou le ſurlendemain. Cette heureuſe découverte me mit de la meilleure humeur du monde. Nous ſoupames Strap & moi avec beaucoup d'appétit : on nous conduiſit après notre ſouper dans une chambre, dans laquelle il y avoit deux lits. Nous n'en eumes cependant qu'un, l'autre étant deſtiné pour un autre voyageur, ſoit-diſant officier, & qui ſoupoit dans la chambre voiſine. Comme il n'y avoit point d'autre lit dans l'auberge, nous couchames enſemble Strap & moi, après avoir pris la précaution de mettre notre équipage ſous le chevet de notre lit.

Nous dormions profondément, lorſque, vers l'heure de minuit, nous fumes éveillés en ſurſaut par un bruit étonnant, & qui nous fit grande frayeur à tous les deux : on crioit à perte de goſier, *main forte, tue, paſſe-moi ta hallebarde au travers du corps de ce coquin-là ; je vais brûler la cervelle à l'autre.* Strap, mourant de peur, ſe jetta en bas du lit, en en criant *au feu* de toutes ſes forces. Il rencontra par haſard, au milieu de la chambre, l'homme qui crioit ſi fort, ce qui l'effraya tellement, qu'il en tomba demi mort par terre, en criant au voleur, & qu'on l'aſſaſſinoit. Toute la maiſon fut dans l'inſtant en

alerte : j'ouvris la porte de la chambre ; vingt perſonnes y entrerent dans un etat auſſi riſible qu'indécent : on apporta enfin de la lumiere, & dès qu'on ſe vit, on ſut bientôt la cauſe de ce tintamare. L'officier, qui couchoit dans notre chambre, étoit étendu ſur le plancher, ſur lequel il avoit paſſé la nuit : les cris de Strap, & de ceux qui y étoient accourus, l'ayant réveillé, il demanda en ouvrant de grands yeux effarés, d'où venoit tout ce tapage. On lui demanda à lui-même la raiſon pour laquelle il étoit couché ſur le plancher, & ſi c'étoit pour faire mourir de peur le pauvre Strap, qu'il lui avoit donné une ſi chaude allarme. L'officier, ou plutôt le ſergent, car c'en étoit un, répondit : „ qu'étant venu faire des recrues dans le „ pays, il avoit engagé la veille deux pay„ ſans ; qu'il rêvoit qu'ils s'étoient mutinés „ contre lui : que c'étoit-là la raiſon du bruit „ qu'il avoit fait. Quant à ce qu'il étoit par „ terre, il ne ſe ſouvenoit pas trop des rai„ ſons qu'il avoit eues de s'y mettre, & „ & que probablement on ne devoit s'en „ prendre qu'à ſon ſouper de la veille.

Quand notre peur fut une fois calmée, que la curioſité des aſſiſtans fut ſatisfaite, & qu'ils eurent amplement ri de l'aventure, ils jetterent mutuellement les yeux les uns ſur les autres. Preſque tous étoient en chemiſe, notre hôteſſe ſeulement s'étoit affublée d'une large braſſiere de peau d'ours,

qu'elle avoit miſe à l'envers. Le mari, de ſon côté, au lieu de robe de chambre, s'étoit jetté ſur les épaules une des jupes de ſa femme ; un de ſes garçons étoit enveloppé dans ſa couverture ; un tambour, qui ſecondoit le ſergent dans ſes recrues, & qui, avant de ſe coucher, avoit donné à blanchir à la ſervante de l'auberge la ſeule chemiſe qui fût en ſa poſſeſſion, parut tout nud, à l'exception du traverſin de ſon lit, dont il ne cachoit qu'à moitié des choſes qui ne méritoient pas abſolument l'honneur d'être regardées. Quand on ſe fut raillé réciproquement aſſez, le ſergent & les autres allerent ſe mettre au lit ; mon compagnon & moi en fimes autant, & dormimes tranquillement juſqu'au lendemain, que nous nous levames pour déjeuner ; après quoi, nous partimes pour attrapper le coche de Newcaſtle. Cependant, nous ne fumes pas encore aſſez heureux pour le joindre ce jour-là. J'étois extrêmement fatigué : nous nous arrêtames donc dans un village, où nous ne trouvames qu'une auberge de très-mince apparence. L'hôte de cette auberge avoit cependant un certain air de probité qui nous plut. Il étoit aſſis auprès d'un bon feu, dans une cuiſine très proprement meublée : *Salvete pueri*, nous dit-il d'un ton gracieux, *ingredimini*. Je fus ravi d'entendre notre hôte parler latin ; je crus que je gagnerois ſon affection par la conformité de nos talens,

Je lui répartis donc ſans héſiter, *diſſolve frigus ligna ſuper focum large reponens.* Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que le vieillard accourut à moi, me prit par la main : *fili mi dilectiſſime*, me dit-il, *undè venis ?..... à ſuperis ni fallor.* Après ce beau compliment, prononcé d'un ton à faire croire que notre hôte étoit idolâtre des ſavans, il ordonna à ſa fille, qui étoit une bonne groſſe réjouïe, d'aller à la cave, & & de nous apporter une bouteille de ſon *quadrimum :* il ajouta en même-tems ce vers d'Horace :

Deprome quadrimum ſabina, ô Thaliarche, merum dictâ.

Ce prétendu *quadrimum* étoit la meilleure bierre de ſa cave, dont il nous dit qu'il avoit toujours proviſion de quatre années pour lui & pour ſes amis.

Dans la ſuite de notre converſation, toujours lardée de latin, nous apprimes que notre hôte étoit un maître d'école, dont la doctrine ne lui produiſoit qu'un revenu fort mince, ce qui l'avoit obligé de ſe faire aubergiſte du lieu. Il me dit auſſi, que pour s'attirer des pratiques, il avoit la meilleure bierre d'Angleterre : „ j'ai perdu ma femme, „ continua-t-il, Dieu veuille avoir ſon „ ame, je vais marier ma fille la ſemaine „ prochaine ; vous voyez devant vous tous

„ mes plaiſirs, & l'unique objet de mon „ ambition. „ Il nous montroit en diſant cela ſa bouteille, avec un volume d'Horace, de la plus groſſe édition. „ Je ſuis déjà vieux, ajouta-t-il, mais il faut s'en conſoler, c'eſt l'avis de notre ami Flaccus. „ *Tu ne quæſieris nefas quem mihi, quem tibi finem dii dederint; carpe diem, quam minimum credula poſtero.* Le verbeux pédagogue, après nous avoir entretenu de ſes affaires & de ſa morale, nous fit quelques queſtions ſur notre état & ſur nos projets: nous lui rendimes franchement compte de nos deſſeins; il nous donna en conſéquence beaucoup d'avis ſur la maniere dont nous devions nous comporter dans le monde, nous priant en même-tems de lui pardonner la liberté qu'il prenoit, obſervant néanmoins que ſon âge & ſon expérience l'autoriſoient à cela. Il ordonna enſuite à ſa fille de nous faire rôtir un chapon pour notre ſouper, en nous diſant qu'il nous regardoit comme ſes amis, & qu'il vouloit nous traiter de même, *permittens divis cætera.* Nous bumes aſſez copieuſement du quadrimum, pour nous dédommager de la converſation de notre hôte, qui commençoit à nous ennuyer, parce qu'il n'étoit queſtion que de lui dans tout le dialogue.

Nous eumes aſſez de peine à nous dérober à ſon babil pour nous aller coucher; il nous ſouhaita enfin une bonne nuit, en nous fai-

ſant eſpérer que nous ratrapperions le coche le lendemain matin, & qu'il n'y avoit que quatre voyageurs.

Avant de nous endormir, nous nous entretinmes Strap & moi des façons gracieuſes de notre hôte, de qui mon camarade avoit conçu une opinion ſi avantageuſe, qu'il s'imaginoit que nous ne payerions rien, ni pour notre gîte, ni pour notre ſouper. Comme je lui marquois quelque doute là-deſſus, „ comment, tu ne t'es donc pas ap- „ perçu, me diſoit-il avec chaleur, qu'il „ t'aime, comme s'il te connoiſſoit depuis „ cent ans? d'ailleurs, la façon dont il nous „ a donné à ſouper doit t'en convaincre. „ Auroit-il fait tant de dépenſe, ſans nous „ demander auparavant ſi nous voulions que „ cela fût? Vas, vas, mon pauvre Rode- „ rik, ſois-en ſûr, nous ſommes quittes ici. La confiance de Strap ne détruiſit point mes preſſentimens. Nous nous levames le lendemain de grand matin; nous déjeunames, après quoi nous voulumes compter, & priames notre hôte de nous dire combien nous lui devions. „ Pas grand choſe, nous dit-il, „ mes bons amis, Catherine va vous le dire, „ car pour moi je ne me mêle jamais de ces „ ſortes d'affaires. *Creſcentem ſequitur cura pecuniam.* Catherine ayant calculé notre dépenſe ſur une ardoiſe, nous dit que notre écot ſe montoit à huit ſchelings ſept ſols. „ huit ſchelings & ſept ſols!.... s'écria Strap;

„ mais vous n'y penſez pas, il faut abſo-
„ lument que vous vous ſoyez trompée,
„ Mademoiſelle. Refaites votre addition,
„ ma fille, dit notre hôte, peut-être vous
„ êtes-vous trompée effectivement. Non,
„ non, mon pere, répliqua Catherine, avec
„ un ton qui nous préſageoit qu'elle étoit
„ sûre de ſon fait, eſt-ce que je vous ai
„ jamais rien fait perdre ? Depuis que je
„ ſais l'arithmétique, graces au Ciel, je ſais
„ mes quatre regles, de façon à pouvoir
„ joûter contre le plus fameux banquier de
„ Londres. N'importe, dit le maître d'é-
„ cole d'un air benin, il faut voir ; quoique
„ ce prix ne ſoit pas aſſez conſidérable pour
„ étonner ces Meſſieurs, comme ils font
„ ſemblant de l'être, il faut cependant les
„ ſatisfaire ; je veux que tout le monde
„ ſorte content de chez moi. „ Il prit en-
ſuite la plume & le cornet, vérifia le mé-
moire, qui ſe trouva monter effectivement
à huit ſchelings ſept ſols.

La politeſſe avec laquelle il nous le preſen-
ta enſuite, me ferma la bouche, malgré
toute l'envie que j'avois de lui dire des injures. Il avoit pris ſur moi, par ſes façons gracieuſes, un aſcendant qui lui ſauva de ma part tous les reproches qui lui étoient dûs. Je me contentai de lui dire qu'Horace ne lui avoit point appris à écorcher ainſi les voyageurs qui ſéjournoient dans ſon auberge. Il me répondit que j'étois un jeune homme,

qui n'avoit pas assez l'usage du monde pour lui donner des leçons ; que quand je serois plus au fait, je me repentirois de l'injustice que je lui faisois ; qu'il me le pardonnoit cependant de bon cœur, & me prioit en même tems d'être persuadé qu'il étoit *contentus parvo*, & qu'il bornoit son ambition à vivre exemt de misere, parce que *importuna pauperies*..... Strap, que tout ce latin & ces politesses intéressées n'accommodoient point, l'interrompit, & jura qu'il s'en iroit sans payer, si l'on ne rabattoit un tiers de l'écot. La dispute s'échauffoit : je vis la fille de l'hôte sortir, j'en conçus aisément le motif ; c'est pourquoi, pour finir la discussion, je payai le montant du mémoire.

A peine eus-je fini de compter l'argent, que Catherine rentra, avec deux gros garçons, qui feignirent de demander à déjeûner, mais qui, probablement, n'étoient venus que pour nous faire payer de force ce que notre hôte nous demandoit avec tant de politesse & si peu de conscience. Strap, qui ne pouvoit digérer son écot, dit au maître d'école d'un ton piqué, *semper avarus eget. Animum rege*, repliqua le pédant, en souriant malignement, *qui nisi paret imperat.*

CHAPITRE XI.

Roderick & Strap joignent le coche. Quels étoient leurs compagnons de voyage. Strap commet une mépriſe dans l'auberge, qui donne lieu à des événemens ſinguliers.

DEPUIS que nous étions ſortis de chez le maître d'école, nous avions fait un demi-mille de chemin mon camarade & moi; nous méditions chacun de notre côté ſur la fourberie des hommes, & ſur les moyens honteux qu'ils emploient pour ſe tromper réciproquement. La diminution de nos finances nous avoit mis à tous deux un peu de noir dans l'eſprit. Strap, qui n'avoit pas accoutumé de ſe taire ſi long-tems, entâma la converſation. " Nous voilà bien avancés, me „ dit-il; je n'ai preſque plus d'argent; pour„ quoi m'empêchiez-vous auſſi de me bat„ tre : ce vieux ladre de magiſter n'auroit eu „ que le tiers de ce qu'il nous demandoit. Par „ ſaint James, combien faut-il à préſent que „ je faſſe de barbes, pour regagner les qua„ tre ſchelings qu'il m'en coûte. J'aurois mis „ de bon cœur une guinée contre ces coquins „ qui ſont entrés; j'en ai roſſé en ma vie de „ plus vigoureux. „ Strap ne diſoit rien de trop, il étoit extrêmement nerveux, & très-en état de ſe battre à coups de poing; mais il

avoit une averſion inſurmon
tes les armes offenſives. Je cr
chagrin, en lui diſant, que p
mon indiſcrétion, je conſento
lui ce qu'il trouvoit de trop d
Strap, qui n'étoit pas de trop
ſe piqua de ma propoſition.
dit-il aigrement, que tout gar
je ſois, perſonne ne paie pou
ſouffrirois pas même du ſeign
& le plus puiſſant de toute l'A

Je ne repliquai point, & lai
murer à ſon aiſe. Nous mar
jour ſans nous arrêter, même
fraîchir. Nous découvrîmes
ſoir le coche, qui marchoit
éloigné tout-au-plus d'un qu
nous y courûmes, & l'attrapp
ſement, dans un tems où je
la force de faire une demi-lieue
ter. Nous convinmes avec le
nous meneroit pour un ſchelin
chée, où nous devions rencont
de la voiture, & pourrions trai
pour le reſte du voyage. Thomas
nom du cocher) ayant placé u
pour le faire entrer dans le coche
montoit avec notre équipage; ma
rêté tout-à-coup par une voix de
" que cent diables m'emportent
„ on, ſi je ſouffre qu'on me donn
„ ter pour compagnon de voyage.

avoit une averſion inſurmontable pour toutes les armes offenſives. Je crus appaiſer ſon chagrin, en lui diſant, que pour me punir de mon indiſcrétion, je conſentois à payer pour lui ce qu'il trouvoit de trop dans la dépenſe. Strap, qui n'étoit pas de trop bonne humeur, ſe piqua de ma propoſition. Apprenez, me dit-il aigrement, que tout garçon barbier que je ſois, perſonne ne paie pour moi; je ne le ſouffrirois pas même du ſeigneur le plus riche & le plus puiſſant de toute l'Angleterre.

Je ne repliquai point, & laiſſai Strap murmurer à ſon aiſe. Nous marchâmes tout le jour ſans nous arrêter, même pour nous rafraîchir. Nous découvrîmes enfin vers le ſoir le coche, qui marchoit devant nous, éloigné tout-au-plus d'un quart de mille; nous y courûmes, & l'attrappâmes heureuſement, dans un tems où je n'euſſe pas eu la force de faire une demi-lieue ſans m'arrêter. Nous convinmes avec le cocher qu'il nous meneroit pour un ſcheling à la couchée, où nous devions rencontrer le maître de la voiture, & pourrions traiter avec lui pour le reſte du voyage. Thomas (c'étoit le nom du cocher) ayant placé un eſcabeau pour le faire entrer dans le coche, Strap y montoit avec notre équipage; mais il fut arrêté tout-à-coup par une voix de tonnerre. " que cent diables m'emportent, lui dit-
" on, ſi je ſouffre qu'on me donne un fra-
" ter pour compagnon de voyage. " Le ton

de voix de l'opposant fit croire à Strap qu'il entendoit un géant. Il s'arrêta tout stupéfait. Thomas se mit à rire de notre étonnement, & mettant le nés dans la voiture. Parbleu, M. le capitaine, dit-il, voulez-vous m'empêcher de gagner quelques sous ? est-il bien honnête de vous opposer au profit d'un pauvre diable comme moi ? montez, montez jeune homme, ajouta-t-il, en s'adressant à Strap, M. le capitaine est un bon vivant ; allez, il fait plus de bruit que de mal. Strap ne voulut pas tenter avant moi une seconde escalade, malgré les exhortations du voiturier ; je fus donc obligé de lui montrer l'exemple. J'entrai dans la voiture, ce ne fut pas cependant sans émotion, j'entendois encore murmurer sourdement le capitaine. " Dieu me damne, disoit-il, que l'on „ ne s'avise pas de me gêner ; si quelqu'un „ m'incommode tant soi peu, foi de capi- „ taine, je le..... „ J'allai toujours montrain, cependant, & j'étois déjà assis sur une des bottes de paille de la voiture, que j'avois trouvée vacante. Je ne pouvois discerner quels étoient mes compagnons de voyage. Strap, qui m'avoit suivi, se disposoit à s'asseoir de l'autre côté, mais un mouvement de la voiture lui ayant fait perdre l'équilibre, il se laissa malheureusement tomber sur l'estomac du capitaine, qui s'écria d'une voix terrible : " Ah ventre ! je suis „ mort ! où est mon épée ? „ Strap, ef-

frayé, ſe releva avec précipitation; mais une autre ſaccade de la voiture le fit tomber ſi peſamment ſur moi, qu'il faillit à m'étouffer. Nous entendîmes en même-tems une femme crier, d'un ton glapiſſant : " Bon „ Dieu, qu'avez-vous donc, mon cher ? „ Ce que j'ai, repliqua le Capitaine : ce „ gros bœuf d'Ecoſſois vient de ſe laiſſer „ tomber ſur moi, & m'a preſque eſtro„ pié. „ Strap, qui tremblot de tous ſes membres, s'excuſa ſur le cahot de la voiture. La dame continua ainſi : " C'eſt notre faute auſſi, mon cher, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes de ce qui nous arrive; voilà la premiere fois que nous voyageons de la ſorte, mais auſſi ce ſera la derniere. Je ſuis ſûr que monſieur & madame de Loras ſont actuellement dans des inquiétudes mortelles; cela eſt affreux, il y a de quoi mourir, en vérité : ſi notre lettre arrive heureuſement à tems, ils nous enverrons leur caroſſe. Bon, bon, ma chere, reprit le capitaine, la ſottiſe eſt faite, conſolons-nous, il faut la boire; s'il plaît à Dieu, nous arriverons en bonne ſanté. Parbleu, nous ferons bien rire le comte & la comteſſe, avec nos aventures du coche. »

Ce dialogue ſpécieux me donna une ſi haute idée du capitaine & de ſa femme, que je n'oſai me mêler dans la converſation; je fus cependant tiré de mon opinion par le diſcours d'une autre femme, qui voyageoit dans

dans la même voiture. « Qu'il y a de sots dans le monde, disoit-elle, ils croient en imposer par leurs grands airs, comme si de plus grands seigneurs qu'eux n'eussent jamais été dans un coche. Il y a des gens ici, qui, sans faire tant de bruit, vont ordinairement dans des carosses bien équippés, & ne font pas tant de train que ceux qui ont peut-être été derriere; tout est égal dans une voiture publique. Allons, M. le capitaine, malgré votre noblesse, de la gaieté: & vous, vieux reître, dit la voyageuse, en s'addressant à un autre homme, êtes-vous aussi fâché d'être dans la voiture? vous avez l'air soucieux, comme si l'on vous avoit fait quelque banqueroute; j'en serois, ma foi, charmée, car vous êtes de tous les usuriers le plus ladre que je connoisse; je parie qu'il s'amusoit à méditer quelques projets de monopole: mais vous avez beau faire, il me faut de l'argent, ou bien néant. Tenez, je veux bien encore vous accorder ce baiser-là. Ah, la petite folle, dit l'homme en question, d'une voix sépulcrale, tu seras toujours méchante. „ L'usurier, car c'en étoit un, se prit alors à rire pour son malheur, car sa bonne humeur lui occasionna une toux si violente, qu'elle pensa le suffoquer.

J'étois si fatigué de la marche que nous avions faite, que je cessai de prêter l'oreille à la conversation, & je m'endormis si profondément, que Strap fut obligé de me ré-

veiller, lorſque nous arrivâmes à l'auberge. Je deſcendis le premier de la voiture, à cauſe de la place que j'occupois : je vis par ce moyen-là ſortir tous les voyageurs l'un après l'autre. La première perſonne qui ſortit après moi, étoit une jeune fille aſſez jolie, mais qui me parut fort émérillonnée ; elle avoit tout au plus vingt ans, & portoit un petit chapeau bordé d'argent, au lieu de bonnet ; elle avoit un petit toquet d'étoffe bleue, fort vieux, & bordé auſſi d'une dentelle d'argent : elle tenoit dans ſes mains un petit fouet. Un petit vieillard boiteux, dont la tête branlante étoit ſurchargée d'un vieux chapeau & d'un bonnet de laine extrêmement craſſeux, ſuivoit cette belle. Il portoit ſur les épaules un manteau de gros drap bleu, au travers des trous duquel on appercevoit un ſurtout & une veſte de couleur brune, qui paroiſſoient de la même antiquité. Quant à ſa phyſionomie, il avoit les yeux creux, rouges & chaſſieux ; ſon viſage étoit couvert de boutons & de rides ; il n'avoit pas une dent dans la mâchoire, ſon nez & ſon menton ſe preſſoient ſi hermétiquement, que dans un beſoin ils euſſent pu lui ſervir à caſſer des noix : il s'appuyoit ſur une canne à pomme d'ivoire, & toute ſa figure caractériſoit à-la-fois l'hiver, la famine & l'avarice. Cependant la figure du capitaine, qui ſortoit après lui de la voiture, me parut plus ſinguliere ; il donnoit la

main à une petite créature qu'il appeloit ſa femme, & que tout autre homme que lui eût appelé ſa guenuche. Elle avoit le viſage creux & décharné, deux fort petits yeux gris, ronds comme ceux d'une chouette, qui ne contribuoient pas peu à enlaidir ſa phiſionomie platte, blafarde & chifonnée; ſes tempes & ſon toupet étoient totalement dépourvus de cheveux. Le capitaine, ſon mari, ayant quitté ſa redingotte, nous montra la figure du monde la plus extraordinaire & la plus comique que l'on puiſſe trouver, je crois, dans toutes les troupes de la nation. Une maîgreur hideuſe régnoit ſur toute ſa perſonne; ſa taille étoit environ de cinq pieds trois pouces de haut, ſon viſage & ſon col avoient au moins ſeize pouces de long, ſes cuiſſes n'en avoient que ſix, & ſes jambes, qui avoient deux pieds & demi de longueur, étoient auſſi ſeches que des baguettes de tambour: une longue cadenette de cheveux lui battoit la ceinture. La vue de cette eſpece de fantôme, me fit preſque concevoir *l'extinction ſans matiere*. En un mot, pour le définir parfaitement, il étoit, *vox & præterea nihil*. Son ſurtout étoit d'une peau d'ours, dont les poils étoient longs d'un demi pied; il portoit deſſous un habit à la huſſarde, avec une culotte écarlatte, qui n'alloit qu'à moitié de ſes cuiſſes, & qui ne s'abbatoit qu'à peine ſur une groſſe paire de bas de laine; ſes ſouliers extrême-

ment larges, étoient montés sur des talons de bois d'un demi pied de haut; il tenoit sa femme par la main. Les airs impertinens & les minauderies de cette bégueule me l'eussent fait reconnoître pour une soubrette réformée, & qui vouloit jouer les airs de qualité; mais je n'avois pas encore assez d'usage du monde, pour reconnoître les gens à leur façon d'agir.

Quand nous fumes entrés dans l'auberge, M. Brazen, [c'étoit ainsi que se nommoit le capitaine] demanda une chambre à feu pour lui & sa femme, & dit à l'hôte qu'ils vouloient souper seuls. L'hôte répondit qu'il n'avoit point de chambre particuliere à lui donner, n'ayant qu'autant de lits qu'il en falloit pour en pouvoir donner un à chacun des voyageurs; & que son souper étoit préparé pour être servi en commun, pour tous les gens de la voiture; qu'au reste, s'il se trouvoit quelque plat qui lui convînt, il le lui donneroit de tout son cœur, si la compagnie le vouloit. Cette proposition fut rejettée unanimément; Mademoiselle Louison, cette fille alerte dont nous avons parlé, prit surtout l'affirmative, & dit que si le capitaine & sa femme avoient tant d'envie de se distinguer, ils pouvoient attendre notre dessert. Le capitaine ne répondit à cette brusquerie que par un regard dédaigneux, & se promenoit en long & en large, affectant une démarche martiale & déterminée. Ma-

dame Brazen, qui ne savoit pas se contenir aussi-bien que son mari, marmottoit des injures contre Louison, & laissa, malheureusement pour elle, échapper le terme de créature. Louison, qui n'étoit point endurante, s'échauffa très-sérieusement : » parles-donc, guenon, dit-elle à Madame Brazen, que veux-tu dire avec ta créature ? regardez un peu cette carcasse qui fait l'entendue ; il sied parbleu bien à une souillon comme toi, de te donner des airs de qualité : le joli couple que voilà ; il fait bien de l'honneur à la noblesse. Le capitaine prit la parole en fronçant le sourcil. » Parles-donc, eh, ma mie, lui dit-il, tu as le caquet bien affilé ; par la morbleu si..... Par la morbleu toi-même, reprit Louison, que veux-tu dire ? hem, lécheur d'assiettes, avec tes airs de capitaine, crois-tu qu'on ne te connoisse pas ? si toute l'armée est composée d'aussi braves gens que toi, nous ne sommes pas mal dans nos affaires : qui diable sont les bêtes qui t'ont pu faire capitaine ? crois-tu que j'ignore que ta bégueule de femme a été femme de chambre, & qu'elle à servi à son maître plus qu'à sa maîtresse ? crois-tu qu'on ne sache pas aussi que tu as été valet de chambre, & le grison le plus effronté de toute l'Angleterre. Par la mort, reprit Brazen, tu es bien heureuse d'être femme, je t'apprendrois bien à nous respecter ; si tu portois une culotte, je veux

être exterminé, ſi je ne mangeois ton cœur à mon ſouper. » Le capitaine, en diſant cela, avoit l'épée à la main, il faiſoit ſifler l'air d'eſtoc & de taille; ces bravades faiſoient trembler Strap comme la feuille; mais l'intrépide Louiſon, qui connoiſſoit ſon homme, lui dit d'un ton déterminé, en lui faiſant les cornes, qu'elle ne le craignoit pas plus qu'un pet. Le maître de la voiture, qui ſurvint, ayant été inſtruit du motif de cette querelle, & craignant que le capitaine & ſa femme, rebutés par les injures qu'on leur avoit dites, ne ſe déterminaſſent à attendre une autre voiture, s'établit médiateur entre les parties belligérantes, & parvint enfin à les pacifier. On ſe mit à table, & l'on ſoupa tranquillement. On nous conduiſit enſuite dans nos chambres, l'uſurier, Strap & moi dans une; le capitaine, ſa femme & mademoiſelle Louiſon dans une autre à côté. Une heure après, mon camarade, chez qui la digeſtion s'étoit précipitée plus qu'à l'ordinaire, fut obligé de ſortir pour ſatisfaire à ſes beſoins. A ſon retour il prit une porte pour une autre, il entra dans la chambre voiſine. Le capitaine, qui dans le même tems s'étoit levé pour la même cauſe que lui, n'entendit point entrer mon camarade dans ſa chambre: comme le lit de M. Brazen étoit dans la même poſition que le nôtre, Strap, avec la meilleure foi du monde, alla ſe placer à côté de ſa femme,

qui dormoit profondément. Le capitaine ayant fini ſon opération, vint pour ſe remettre au lit ; mais ayant ſenti en tâtant une tête couverte d'un bonnet de laine, il crut avoir pris le lit de Louiſon pour le ſien, & que la tête qu'il avoit touchée étoit celle de quelque galant, qui étoit venu ſoulager ſon martire entre les bras de la belle. Sur cette conjecture, il voulut punir le Médor & l'Angélique d'avoir oſé proſtituer ſa chambre par un adultere, & leur affubla la tête du pot de chambre qu'il tenoit à la main. Cette aſperſion ayant éveillé le malheureux barbier, auſſi-bien que la femme du capitaine, celle-ci ſe mit à faire des cris affreux, qui étonnerent également & l'époux & le galant prétendu. Strap étoit ſi fort étourdi, qu'il ſe croyoit enſorcelé. Le capitaine déſabuſé entra dans une furieuſe colere ; il ſaiſit mon camarade au collet, & lui demanda avec fureur qui l'avoit rendu aſſez hardi pour oſer attenter à l'honneur de ſa femme. Le pauvre Strap fut ſi fort étonné, qu'il ne ſut répondre autre choſe, ſinon qu'il prenoit Dieu à témoin que Madame Brazen étoit vierge & très-vierge, quant à lui. Madame Brazen qui étoit compatiſſante apparemment pour ceux qui paroiſſoient comme Strap avoir des intentions qui flattoient ſon amour-propre, ſe leva en chemiſe, prit ſes pantoufles, & vint en donner cent coups ſur la tête pelée de ſon mari,

de façon que pour la faire ceſſer, il ſe mit à crier au meurtre. » Ah! je vous apprendrai, monſieur l'inſolent, diſoit Madame Brazen, de m'empeſter ainſi de votre urine; il vous ſied bien, vieux ſquelette, d'être jaloux; ſouvenez-vous des conditions auxquelles je vous ai pris pour mari. Apprenez, faquin que vous êtes, que quand on ne peut pas nourrir un chien, on ne doit pas trouver mauvais qu'un autre lui donne à manger. » Le ton aigu de Madame Brazen, & les cris du capitaine me firent ſortir du lit; je ne ſavois ſi je devois entrer dans la chambre, & je délibérois encore ſur cet article, lorſque j'entendis tout-à-coup Mademoiſelle Louiſon crier au viol de toutes ſes forces. » Comment, vieux loup-garou, diſoit-elle, vous voulez déshonorer une honnête fille comme moi? ah, vieux bouc, tu peux compter que tu me le paieras, je t'apprendrai à vouloir tenter de pareilles indignités. »

Tous les domeſtiques de l'auberge accoururent à ce bruit, chacun d'eux tenoit une lumiere, & s'étoit armé de ce qu'il avoit trouvé ſous ſa main. Nous vîmes alors un ſpectacle auſſi ſingulier que riſible. Le capitaine friſſonnoit dans un coin de la chambre, il n'oſoit ſe remettre au lit, ſa chemiſe étoit toute déchirée; il avoit le viſage tout égratigné & meurtri des coups de ſa chere moitié, qui s'étoit enveloppée

dans ſa couverture, & s'étoit aſſiſe ſur le pied de ſon lit, d'où elle lui débitoit mille invectives. Nous vîmes dans l'autre coin de la chambre une autre ſcène qui nous ſurprit autant qu'elle nous amuſa. Le vieux uſurier ſe débattoit en vain pour s'arracher des mains de mademoiſelle Louiſon, qui le tenoit étendu ſur ſon lit par les deux oreilles; il n'avoit pour tout vêtement que ſa chemiſe, & une camiſolle de flanelle; il agitoit ſans fruit deux jambes grêles & gouteuſes, dont le mouvement ne découvroit rien de trop avantageux en faveur de ſon individu. Louiſon proféroit contre l'uſurier toutes les injures que la colere peut ſuggérer en pareil cas à la plus ſcrupuleuſe Lucrèce. Nous l'engageâmes cependant à lâcher priſe, & lui demandâmes le ſujet de ſes cris. Elle ſe mit à pleurer d'une façon à perſuader à tout le monde qu'elle avoit raiſon d'être extrêmement affligée: elle nous dit qu'elle ne doutoit pas que ce coquin n'eût abuſé de ſon ſommeil pour lui ravir ſon honneur; elle nous pria de ne rien oublier de ce que nous avions vu. On conçoit aiſément que ſon intention étoit de ſe ſervir de nos dépoſitions contre lui. Le pauvre bon homme étoit plus mort que vif, & nous prioit au nom de dieu de le tirer des pattes de cette diableſſe. Mademoiſelle Louiſon ſe rendit généreuſement à nos prieres. Dès que l'uſurier s'en vit

délivré, il vint ſe cacher derriere moi, proteſtant que Louiſon n'étoit pas une fille, mais un diable incarné pour la malice; qu'elle-même lui avoit fait les premieres propoſitions, & qu'elle avoit profité de ſa foibleſſe pour lui jouer un mauvais tour. L'uſurier après cela ſortit de la chambre & fut ſe coucher. Nous abordâmes enſuite le capitaine: « Je me ſuis lourdement trom-» pé, Meſſieurs, nous dit-il, mais je veux » perdre mon nom de Brazen, ſi je ne » paſſe mon épée dans le ventre de celui » qui a occaſionné cette mépriſe: c'eſt ce » gueux d'Ecoſſois, mais il peut compter » qu'il n'a pas encore un jour à vivre. Je » vous demande mille pardons, continua-» t-il en s'adreſſant à ſa femme, vous de-» vez vous appercevoir que je n'avois pas » deſſein de vous offenſer. Je vous le par-» donne auſſi, dit Madame Brazen d'un ton » attendri; mais en vérité, mon cher cœur, » je ſuis fort heureuſe ſi je n'en meurs » pas, je ſuis dans un état à expirer. » Cette replique fut ſuivie d'un baiſer réciproque, qui fut le ſceau de la réconciliation de ce couple charmant. Louiſon engagea Madame Brazen à venir coucher avec elle; le capitaine ſuivit le maître de la maiſon, qui lui offrit la moitié de ſon lit, pour paſſer le reſte de la nuit. Quant à moi, je me retirai dans ma chambre, où je trouvai Strap encore tout tremblant, & qui

avoit profité, pour s'évader, de l'obſcurité & du combat entre Madame Brazen & ſon mari.

CHAPITRE XII.

Le capitaine préſente le combat à Strap qui le refuſe; Roderik répond pour lui. L'uſurier s'accommode avec Louiſon, au moyen d'un préſent de cinq guinées. Tous les voyageurs ſont expoſés à une abſtinence involontaire; on leur diſpute leur dîner. Conduite de Louiſon & du capitaine dans cette circonſtance. On tente en vain la bravoure de ce dernier. Raillerie qu'en fait l'uſurier.

Le lendemain matin, je convins avec le voiturier de lui donner dix ſchelings pour me conduire à Londres, à condition de faire partager ma place à Strap alternativement. Je le priai en même tems de faire de ſon mieux pour appaiſer le capitaine, qui faiſoit dans la cuiſine mille imprécations contre mon camarade, & vouloit, diſoit-il, le tuer avant que de partir. J'étois entré avec Strap, pour joindre nos excuſes aux interceſſions du médiateur; nous faiſions de notre mieux tous trois pour perſuader au capitaine que ce n'étoit qu'une

mépriſe; mais plus nous paroiſſions ſoumis & reſpectueux, plus le capitaine affectoit de colère & d'emportement : il dit qu'il vouloit abſolument ſe battre avec lui, & ſur le champ. Je fus choqué de cette propoſition, & lui dis qu'il ne devoit pas préſumer qu'un garçon barbier, qui n'avoit jamais porté l'épée, acceptât de ſe battre avec cette arme, dont un officier ne pouvoit ſe ſervir qu'avec avantage contre lui, mais que j'étois perſuadé que mon camarade ne refuſeroit pas de ſe battre à coups de poing. Strap taupa ſur le champ à ce que je diſois, & propoſa même de mettre une guinée d'enjeu pour prix de la victoire. Brazen le regardant avec un œil de mépris, lui demanda ſi un homme comme lui étoit fait pour ſe battre comme un crocheteur, & devoit entrer en traité avec un garçon barbier. « Palſangué, s'écria notre » cocher, vous ne tuerez perſonne, car » j'y avons regardé ; ce jeune homme » veut bien vous faire raiſon de votre in» jure ; ſi vous ne voulez pas vous battre » à coups de poing avec lui, battez-vous » à coups de bâton : n'y conſentez-vous » pas, jeune garçon, dit-il à Strap ? »

Mon camarade héſita quelque-tems avant que de répondre ; cependant il accepta la propoſition. Le capitaine la rejetta : ce refus me fit douter de la bravoure de ce formidable Spadaſſin. Je fis un ſigne à Strap,

pour lui insinuer mes soupçons & le rassurer : je dis ensuite à la compagnie que j'avois toujours ouï dire qu'en affaire d'honneur le choix des armes dépendoit de celui qui recevoit le cartel : qu'en conséquence j'étois assez sûr de la bravoure de mon camarade pour promettre qu'il se battroit même à la pointe avec le capitaine : mais n'employeroit que celle dont il savoit se servir, c'est-à-dire qu'il se battroit de razoir à razoir. Le capitaine changea de couleur à ce mot, & tourna l'oreille pour cacher son trouble, tandis que Strap, qui étoit derriere moi, me supplioit à voix basse de ne point insister sur ma proposition. Brazen, après un instant de réflexion, se tourna vers moi, & m'apostropha du ton le plus terrible. » Qui diable es-tu, me dit-il ? de quoi te » mêles-tu ? veux-tu prendre la place de ton » camarade, & te battre pour lui. » En disant cela il s'étoit déjà mis en garde, & me tenoit la pointe de son épée sur la gorge. Cette démonstration m'effraya & me fit faire un mouvement de côté : je me jettai sur une broche qui étoit à côté de moi, je le poussai à mon tour si vigoureusement, que je le réduisis à la parade, & lui fis lâcher la mesure, jusque dans la cheminée, où je le rencoignai si bien, que toute la compagnie se mit à rire. Sa femme, qui entra sur ces entrefaites, voyant le danger auquel son mari étoit exposé, fit un cri per-

çant & s'évanouit. Le capitaine saisit ce moment pour demander une suspension, que je lui accordai. Quand madame Brazen fut revenue de son évanouissement, le capitaine jugea à-propos de se contenter des excuses que mon camarade lui réïtera. La paix se fit heureusement, sans effusion de sang de part ni d'autre : la chose fut considérée dans son vrai point de vue, & M. Brazen consentit à croire que ce n'étoit réellement qu'une mépriſe. On ne parla donc plus que de joie, & le traité de paix fut ratifié par un bon déjeûné qu'on nous servit.

Nous nous apperçûmes que Louiſon & l'usurier nous manquoient. Madame Brazen nous dit que Louiſon l'avoit empêché de dormir toute la nuit, & que le matin, lorſqu'elle s'étoit levée, elle lui avoit dit en sanglotant, que l'usurier l'avoit si fort maltraitée pendant la nuit, qu'il l'avoit miſe hors d'état de continuer son voyage. Madame Brazen parloit encore, lorſqu'on vint nous dire que la malade demandoit le voiturier. Le ton compâtiſſant de madame Brazen avoit inſpiré des diſpoſitions favorables à toute la compagnie en faveur de Louiſon; & quoique j'euſſe été frappé de la liberté de son langage, je fus aſſez sot, auſſi-bien que les autres, pour entrer dans ses intérêts. Nous suivîmes donc le voiturier, & nous entrâmes dans la chambre de

l'affligée : elle nous dit du ton le plus touchant & le plus lamentable : « qu'elle craignoit très-fort les ſuites fâcheuſes de ce » qu'elle avoit eſſuyé la nuit derniere, de » la brutalité d'Iſaac ; mais que, comme » l'événement étoit incertain, elle nous » prioit de faire arrêter l'uſurier, juſqu'à ce » qu'elle fût bien certaine de ſa guériſon. » Nous nous rendîmes aux ſollicitations de Louiſon ; nous cherchâmes en vain Iſaac par toute l'Auberge ; nous le trouvâmes enfin dans la voiture, dans laquelle il s'étoit réfugié, n'oſant plus ſe montrer, tant il étoit confus de la ſcène nocturne qu'il avoit eſſuyée. Nous le contraignîmes de ſortir, & le conduiſîmes à ſon accuſatrice.

Dès qu'il entra elle ſe mit à pleurer de plus belle, en demandant au ciel que ſon honneur fût vengé par le ſupplice de ce malheureux. Iſaac, levant les yeux & les mains au ciel, prioit dieu avec une ferveur exemplaire, & le ſupplioit de le délivrer des artifices de cette épouſe de Satan ; il proteſtoit de ſon innocence, & juroit en pleurant que c'étoit Louiſon elle-même qui l'avoit engagé à venir coucher avec elle. Thomas, qui ſavoit bien que Louiſon n'étoit pas ſi chaſte qu'elle affectoit de le paroître, fit entendre à Iſaac qu'il pouvoit ſe tirer d'affaire, au moyen d'une petite ſomme qu'il payeroit à la plaignante, en faveur de qui les apparences décidoient, & qu'il lui con-

ſeilloit en ami de s'accommoder, étant très-perſuadé que mademoiſelle Louiſon étoit trop bonne pour ne pas l'en quitter à bon marché. Quoi ! je lui donnerois de l'argent, répondit l'uſurier, avec un dépit qui n'avançoit point ſes affaires, je ne lui payerai jamais qu'une corde pour la pendre. « Je » vois bien, reprit mademoiſelle Louiſon, » que les égards que je voulois avoir pour » lui ne ſervirent de rien. Thomas, allez, je » vous prie, chercher le juge, & engagez » le à venir voir une perſonne extrêmement » malade, & qui ſouhaite lui parler pour une » affaire de la derniere conſéquence. »

Cet ordre de Louiſon fit frémir l'uſurier; il pria Thomas d'attendre un peu, & demanda à Louiſon, d'une voix entrecoupée, combien elle lui demandoit. Louiſon, prenant un air & un ton déſintéreſſé, lui répondit, que puiſqu'il n'avoit pas pu venir à bout de ſon mauvais deſſein, elle ſe contenteroit de fort peu de choſe; que quoique l'état où il l'avoit miſe lui fit préſumer qu'elle ne recouvreroit jamais une ſanté parfaite, elle vouloit bien, par grace, ſe contenter de cent guinées. Cent guinées! s'écria l'Uſurier, cent diables qui t'égorgent; & où veux-tu que je les prenne? penſes donc, voleuſe impudique, que ſi je poſſédois cent guinées, je ne voyagerois pas pendant le tems qu'il fait dans une voiture auſſi déteſtable. Quoi! vieux coquin

d'uſurier, repliqua Louiſon, vous croyez donc que je ne vous connois pas, & que j'ignore combien vous avez ruiné de mineurs en leur prêtant ſur de gros gages, qu'ils ne pourront jamais retirer de vos griffes : partez, Thomas, continua Louiſon en altérant ſa voix, je ſens que mon mal augmente. Thomas alloit partir ; Iſaac l'arrêta une ſeconde fois, & voyant qu'on le connoiſſoit trop pour pouvoir diſputer plus long-tems, il offrit vint ſchelings, que Louiſon refuſa ; en demandant cinquante livres ſterlings. Le malheureux Iſaac pleuroit comme un enfant ; nous joignîmes nos prieres à ſes ſupplications, & nous obtînmes enfin de la diſcrette Louiſon qu'elle ſe contenteroit de cinq livres ſterlings, que l'uſurier paya ſur le champ, en lâchant des ſoupirs capables de l'étouffer ; il ſe trouva cependant heureux de s'être tiré à ſi bas prix d'une auſſi méchante affaire.

Nous aidâmes enfin la malade, ou ſoi-diſant telle, à ſe tranſporter dans la voiture ; nous y reprîmes chacun notre place, & nous partîmes. Strap étoit monté ſur le cheval du cocher, qui aima mieux marcher pendant toute la matinée. Le capitaine Brazen, qui craignoit apparemment que je n'euſſe conçu quelque mauvaiſe opinion de ſon courage, ne manqua pas de nous raconter mille traits de bravoure, par leſquels il s'étoit diſtingué, & nous dit entr'autres

choſes, qu'un jour il avoit donné cent coups de bâton à un Soldat qui lui avoit manqué de reſpect, qu'il avoit preſque arraché le nez d'un valet d'Auberge, qui s'étoit aviſé de trouver mauvais qu'il ſe nettoyât les dents avec une fourchette, & qu'un marchand de fromage n'avoit pas oſé répondre à un cartel qu'il lui avoit envoyé, pour l'obliger à ne plus remettre les pieds chez une perſonne dont il étoit amoureux. Madame de Brazen atteſtoit la vérité de chacun des faits que ſon mari nous racontoit; elle en citoit, pour plus d'exactitude, la date & le moment. « Vous » ſouvenez-vous, diſoit-elle, mon cher, en » s'adreſſant à ſon mari, du jour que le » duc Goble m'envoya un billet doux; » bon dieu que nous mangeâmes d'ortolans ce jour-là, auſſi en fus-je incommodée toute la nuit; mylord Didle & » Milady ſa femme en étoient ſi fort allarmés, qu'ils étoient preſque auſſi malades » que moi. Oui, ma mour, repliqua le » capitaine; mais vous reſſouvenez-vous » auſſi qu'à cette occaſion mylord me com» plimenta, & me dit que vous étiez en» ceinte; je lui répondis à cela, avec une » vivacité d'eſprit qui le frappa, que je » voudrois de tout mon cœur être dans » le cas de lui faire le même compliment. » Mylord a toujours aimé les réparties » vives & ſpirituelles, auſſi fit-il le tour

» de la table pour venir me remercier de » celle-ci. » La converſation de Monſieur & madame Brazen dura cinq jours de ſuite ſur des ſujets de cette nature ; la compagnie ne ſe piqua pas d'y donner une attention bien ſcrupuleuſe ; Louiſon, ſur-tout, à qui l'argent de l'uſurier avoit rendu tout-à-la-fois la belle humeur & la ſanté, nous amuſoit infiniment par ſes propos, ſes chanſons & les agaceries continuelles qu'elle faiſoit à ſon vieux avare, qui ne voulut jamais ſe réconcilier avec elle.

Le ſixieme jour nous arrivâmes dans une auberge pour dîner ; nous étions prêts à nous mettre à table, lorſque l'hôte vint nous dire que trois perſonnes, qui venoient d'arriver, vouloient le forcer à leur donner notre dîner ; qu'il avoit eu beau leur repréſenter qu'il étoit deſtiné pour les gens de la voiture ; qu'ils avoient repliqué, que les gens de la voiture iroient au diable, & que de pareils voyageurs pouvoient bien, pour un jour, ſe contenter de pain & de fromage ; cette nouvelle ne fit plaiſir à perſonne. Louiſon s'adreſſa pour lors au capitaine, & lui dit : qu'en qualité de militaire il devoit ſe charger de la défenſe de notre dîner. A dieu ne plaiſe, répondit Brazen ; je ſerois bien fâché qu'on ſût qu'un homme comme moi voyage dans une pareille voiture ; il jura en même-tems que s'il n'étoit dans ce cas, il feroit manger ſon épée à

ces insolens-là, à la place de notre dîner. Louison, indignée de ce propos, se jetta sur son épée, la tira du fourreau, & menaça de tuer le cuisinier s'il ne nous envoyoit au-plutôt notre dîner. Le bruit qu'elle faisoit fit descendre les trois hommes en question. A peine furent-ils entrés dans la cuisine, qu'un d'entr'eux se jetta au col de notre protectrice : » Quoi! c'est » toi Louison, lui dit-il, qui diable t'a» mene ici? Te voilà, mon cher Siback, » dit Louison, avec les plus grandes dé» monstrations de joie. Brazen peut aller » chercher à dîner au diable, pour moi je » suis de votre écot. » Les trois cavaliers accepterent avec joie la proposition de Louison, & nous étions sur le point de faire un fort mauvais dîner, lorsque notre voiturier, averti de ce qui se passoit, entra tenant une fourche à la main, & menaça de la passer dans le ventre à quiconque seroit assez hardi pour toucher un seul des plats qui nous étoient destinés. Cette menace étoit près d'avoir des suites fâcheuses ; les trois voyageurs avoient l'épée à la main ; nous nous étions mis, Strap & moi, du côté de notre défenseur, & l'on étoit prêt d'en venir aux mains, lorsque l'hôte, qui n'aimoit pas le bruit, vint proposer son dîner aux trois étrangers, qui l'accepterent, & nous laisserent le nôtre, que nous mangeâmes tranquillement.

L'après midi, Strap prit ma place dans la voiture, & je marchai à pied avec Thomas, qui me parut un compagnon fort gai, fort bon enfant, mais en même-tems le plus malin drôle qu'on put connoître. Il me confirma dans mon opinion sur le compte de Louison, & me dit qu'elle étoit effectivement fort humaine; qu'elle avoit suivi de Londres à Newcastle un officier qui y étoit venu pour faire des recrues; que cet officier avoit fait de grandes dépenses pour elle, & que s'étant beaucoup endetté, ses créanciers l'avoient fait mettre en prison, ce qui avoit obligé cette belle à reprendre son premier métier; il me dit aussi qu'un des domestiques de ces messieurs, qui nous avoient disputés notre dîner, avoit reconnu Brazen pour un ancien valet de chambre du Lord Frizze, qu'il l'avoit servi fort longtems en cette qualité; que ce seigneur avoit été séparé de sa femme, & que s'étant réconcilié avec elle, l'épouse avoit exigé qu'il renvoyeroit sa maîtresse & son valet de chambre. Le Lord fut obligé d'en passer par ces conditions; mais voulant en même-tems faire un sort à sa maîtresse, il obligea Brazen à l'épouser, & lui fit obtenir une enseigne dans le régiment de....

Thomas avoit conçu de la valeur du capitaine à-peu-près la même opinion que moi. Nous complotâmes donc ensemble de la mettre à l'épreuve, en faisant passer

voiture cet après midi. Mais que diable eſt-ce que je ſens ? Eſt-ce que vous avez quelque petit chien qui ait fait ſes ordures ? chaſſez-le donc, il empoiſonne. Il prit alors une des jambes du capitaine qu'il tira de deſſous les jupes de ſa femme, & l'agita de façon, qu'il remplit ſon haut-de-chauſſes d'exhalaiſons qui n'étoit pas fort ſuaves. Le capitaine tout tremblant ſe frotta les yeux, & feignit de s'éveiller en ſurſaut. « Qui eſt-là ? Qui eſt-là, dit-il, que veut-on ? Rien, rien, répondit le cavalier, mon brave capitaine ; je voulois ſeulement vous ſouhaiter le bon ſoir. » Adieu. En diſant cela il piqua des deux, & nous le perdîmes bientôt de vûe.

M. Brazen fut quelque-tems à ſe remettre de ſa frayeur ; mais prenant un regard aſſuré : « Que le diable emporte ce drôle-là, s'écria-t-il ; pourquoi donc eſt-il parti avant que j'aie eu le tems de lui demander comment ſe portoient ſon maître & ſa maîtreſſe ? c'eſt ce fou de Tom-Rinſer, continua-t-en s'adreſſant à ſa femme. Ah, ah, dit-elle, c'eſt lui, je ne l'ai pas reconnu ; on fait ſi peu d'attention à ces gens-là. Comment donc, s'écria Thomas, vous connoiſſez donc ce garçon-là ? Si je le connois, répondit M. Brazen, il n'y a pas long-tems qu'il m'a verſé du vin de Bourgogne à la table de mylord Trippit. Comment ſe nomme-t-il, reprit Thomas ? Mais il ſe nomme..... il ſe nomme

nomme, parbleu il ſe nomme Thomas Rinſer. Parbleu, s'écria le voiturier, il s'eſt donc fait débatiſer ; car je ſuis sûr qu'il ſe nommoit il n'y a pas quinze jours Johin Tropter. » Cette obſervation fit beaucoup rire aux dépens du capitaine, qui en fut très-déconcerté. « Que nous importe, dit alors Iſaac, comment il ſe nomme, puiſqu'il ne nous a pas volés ; au reſte nous en devons bien remercier Dieu. Bon, dit le Capitaine, vous me faites rire avec votre dévotion ; vous imaginez-vous que ſi c'eût été un voleur je l'euſſe laiſſé faire ? J'aurois bu ſon ſang & mangé ſes entrailles, avant qu'il m'eût volé, ou quelqu'un de la compagnie. Ah, ah, ah, ah, dit en riant Louiſon, vous ne courez pas riſque à ce prix d'avoir une indigeſtion. » Cette ſaillie excita de nouveaux ris, & remit l'uſurier de ſi bonne humeur, qu'il ſe mit à railler M. Brazen à ſon tour, & lui dit : « que ſa conduite l'avoit édifié, qu'il étoit un bon chrétien, qu'il penſoit à ſon ſalut avec crainte & tremblement. Toute la compagnie éclata de rire. » Le capitaine perdit contenance, & s'emporta extrêmement contre Iſaac, qu'il menaça de lui couper la gorge. L'uſurier s'adreſſant alors à la compagnie : « meſſieurs & dames, je vous prends tous à témoins que ma vie eſt en danger ; je vous demande votre témoignage contre cet officier ſanguinaire. » Cette

ſeconde raillerie ne fit pas moins d'effet que la premiere : le pauvre M. Brazen perdit courage, & ne nous parla plus pendant le reſte de la route.

CHAPITRE XIII.

Apparition nocturne qui effraie Roderik & Strap. Ces deux amis arrivent à Londres. Ils ſont inſultés à cauſe de la ſingularité de leur habillement. Aventure qui leur arrive dans un cabaret. Autre accident qu'ils eſſuient à l'auberge dans laquelle ils vont dîner.

ETANT arrivés à l'auberge, nous y ſoupâmes & fûmes nous coucher auſſi-tôt; mais mon camarade, dont l'eſtomac s'étoit dérangé de plus en plus, fut obligé de ſe lever deux heures après, pour ſatisfaire aux mêmes beſoins qui lui avoient été déjà ſi fatals. Il rentra un inſtant après, ſi ſaiſi de peur, qu'il ne pouvoit articuler une ſeule parole; il éteignit la lumiere avec précipitation, & vint ſe coucher à côté de moi, tremblant comme la feuille; Je lui demandai le ſujet de ſes craintes; il me répondit d'une voix entre-coupée: „ Ha! mon pau-„ vre Random, que le Seigneur ait pitié de „ nous, je viens de voir le diable. Quoique je ne fuſſe pas tout-à-fait auſſi peureux que mon camarade, je ne laiſſai pas que de partager ſes craintes: je prêtois attentivement l'oreille, lorſque j'entendis le ſon de

quelques grelots ou clochettes, qui s'augmentoit en approchant de notre chambre. Mon compagnon étoit demi-mort; il m'étouffoit preſque à force de me ſerrer, & proféroit ces paroles divines : » Sauveur, » ayez pitié de nous ; ah ! mon pauvre Ro» derik, le voilà qui vient. „ Un corbeau monſtrueux entra pour lors dans notre chambre; il avoit des clochettes aux pattes, il vint directement à notre lit : Le corbeau, dans notre pays, eſt regardé comme un oiſeau de mauvais augure. Je me perſuadai donc à mon tour que le diable rodoit autour de nous: je haſardai cependant de ſortir la tête du lit, l'affreux corbeau me ſauta preſque ſur la face; je me renfonçai dans mes draps ; le fantôme me donna quelques coups de bec ſur la couverture, après quoi il s'envola. Nous commencions à nous raſſurer Strap & moi, & rendions graces au ciel de nous avoir tiré des griffes de ſatan, lorſque nous vîmes paroître, à la faveur du clair de lune, un ſpectre qui nous occaſionna de nouvelles tranſes encore plus terribles que les premieres. Strap perdit tout ſentiment, & j'étois à peu de choſe près dans le même état ; je voyois un vieillard hideux, qui avoit une longue barbe qui lui tomboit juſqu'à la ceinture ; ſa taille étoit difforme; ſes regards égarés & ſon ajuſtement me perſuaderent que c'étoit quelque revenant; il étoit couvert d'un long man-

teau brun, boutonné par derriere, il portoit un vieux bonnet de même couleur ſur la tête; j'avois les yeux fixés ſur ce fantôme, & n'avois pas même le courage de les en détourner, lorſqu'il s'approcha de notre lit, & croiſant ſes mains ſur ſa poitrine, où eſt Ralpho, me dit-il, d'un ton de voix ſépulcrale? Comme je n'avois pas la force de lui répondre, il parut irrité de mon ſilence, & me redemanda d'un ton encore plus terrible, où eſt Ralpho? A peine eut-il répété ces mots; que j'entendis de nouveau le bruit des clochettes; le vieux ſpectre prêta l'oreille & partit, en me laiſſant dans une ſueur froide qui fut ſuivie d'une eſpece d'évanouiſſement.

Je repris cependant bientôt mes ſens, & me tournant vers Strap, je voulus lui parler; mais chaque mot que je lui diſois le mettoit en convulſion; il étoit dans une eſpece de délire qui ſe diſſipa cependant peu à peu. Quand il fut aſſez remis pour m'entendre, je lui demandai ce qu'il penſoit de notre viſion. « Ce que j'en penſe, » me dit-il, eh! ne le voyez-vous pas? » L'énorme corbeau que vous avez vu » d'abord avec ces groſſes chaînes aux pattes, » n'eſt autre choſe qu'une ame damnée. » avez-vous remarqué qu'il eſt plus gros » qu'un cheval? Quant au vieillard, c'eſt « aſſurément l'eſprit de quelqu'honnête» homme qui aura été aſſaſſiné dans cette

» chambre, qui a reçu de Dieu la permiſ-
» ſion de perſécuter l'ame de ſon meur-
» trier, qui, aparemment, s'appeloit Ralpho
» de ſon vivant. » Je n'adoptai pas tout-à-fait l'opinion de mon camarade; mais je n'en étois pas plus raſſuré pour cela, & j'avoue, de bonne foi, que de ma vie je n'ai paſſé de nuit plus cruelle.

Le lendemain matin nous racontâmes au voiturier toute notre aventure; nous lui peignîmes l'impreſſion terrible qu'elle avoit faite ſur nous, avec tant d'énergie & d'émotion, qu'il ſe mit à rire à gorge déployée: il nous dit que le corbeau que nous avions vu, étoit un corbeau domeſtique, qui ſervoit de jouet au pere de l'hôte, lequel avoit perdu l'eſprit depuis quelques années; que ce corbeau s'appeloit Ralpho, & qu'apparemment il s'étoit échappé de la chambre du vieillard dans la nôtre, ce qui avoit engagé ce dernier à nous rendre viſite. Strap eut toutes les peines du monde à ſe perſuader que ce que lui diſoit Thomas fût véritable; la peur lui avoit ſi fort groſſi les objets, qu'il ne pût, ſans méditer beaucoup, ſe diſſuader que le corbeau étoit pour le moins un grifon, & le vieillard un Géant. Nous partîmes cependant, & nous arrivâmes au bout de ſix jours à Londres, ſans qu'il nous ſurvint aucun accident qui méritât notre attention.

Comme nous arrivâmes le ſoir, nous

logeâmes dans l'auberge de la voiture : le lendemain tous les voyageurs ſe ſéparerent. Nous ſortîmes auſſi, mon camarade & moi, dans le deſſein de nous informer de la demeure de M. Cringer, ce membre du Parlement auquel j'étois recommandé par M. Crab. Strap portoit derriere moi notre bagage dans ſon havreſac ; notre équipage avoit quelque choſe de groteſque : je m'étois cependant donné dans mon ajuſtement tous les agrémens que j'avois en ma poſſeſſion. J'avois pris une chemiſe blanche à manchettes ; des bas blancs de cotton ; mais de grands cheveux moitié blonds, moitié roux, gras, & droits comme des chandelles, me pendoient ſur les épaules ; les pans de mon habit me tomboient ſur le gras des jambes ; j'avois une veſte & une culotte de diverſes couleurs, travaillées avec le même goût que l'habit ; mon chapeau reſſembloit aſſez bien à un baſſin de barbier, par la profondeur de la forme, & la petiteſſe des bords. Quelque ridicule que fût mon ajuſtement, celui de Strap étoit encore plus comique ; ſa coëffure reſſembloit à celle de Mezetin ; il avoit d'ailleurs une phiſionomie qui fixoit les regards de tous les paſſans, & les excitoit à rire. Je le priai de demander à un charretier qui paſſoit, la demeure de M. Cringer ; il le fit, mais le charretier l'envoya promener : je lui réitérai la même queſtion ; il nous en-

voya de nouveau à tous les diables, en nous tournant le dos. Strap, piqué de cette incartade, après avoir réfléchi quelque tems, vouloit retourner sur ses pas pour se battre avec lui; & consultoit avec moi sur les conditions du combat, lorsqu'un fiacre, qui nous apperçut malheureusement, voulut se divertir à nos dépens. Il vint à nous à toute bride, en criant: *mon maître, faut-il un carosse?* le coquin, en disant cela, fit passer adroitement ses roues dans le ruisseau, & nous couvrit d'un déluge de boue, après quoi il passa outre, en riant à gorge déployée. Tout le monde en faisoit autant; les railleries augmentoient à proportion de la confusion qu'elles excitoient en nous. Cependant, un homme touché de notre état nous conseilla d'entrer dans un cabaret à bierre, & de nous y sécher. Nous entrâmes effectivement dans celui qu'il nous avoit montré du doigt, nous demandâmes un pot de bierre, & nous étant mis devant le feu, nous nous séchâmes le mieux que nous pûmes.

Un mauvais plaisant, qui étoit assis à l'un des coins de la cheminée, & qui fumoit sa pipe, entendant à notre jargon que nous étions Ecossois, s'en vint à moi, & me demanda du ton le plus sérieux, s'il y avoit long-tems que j'avois été pris. Je prêtois l'oreille, & ne répondois rien à cette question que je n'entendois pas: il ajouta qu'il

falloit que ce fut depuis peu, puiſque ma queue n'étoit pas encore coupée. Il tenoit, en diſant cela, mes cheveux, & les montroit au reſte de la compagnie, qui rioit de bon cœur. Je fus extrêmement piqué de l'impertinence de ce mauvais plaiſant; mais je me contins, autant par prudence que par crainte; j'étois dans un lieu que je ne connoiſſois pas; & la taille robuſte & nerveuſe de celui qui m'avoit inſulté m'en impoſoit. Strap, qui ne craignoit perſonne, dès qu'il ne voyoit point d'armes offenſives, fut moins prudent que moi, ou plus courageux. Il dit donc à celui qui m'avoit inſulté « qu'il » étoit un impertinent d'en uſer de la ſorte » avec des gens qui valoient mieux que lui. » Le railleur vint à lui, & lui demanda d'un ton goguenard ce qu'il portoit dans ſon havreſac; » eſt-ce, lui diſoit-il, en lui ſe» couant le menton, de la farine d'avoine, » ou de ſon? »

Mon compagnon, piqué d'une impertinence ſi marquée, lui appliqua un ſoufflet ſi peſant, qu'il le fit tomber à la renverſe. On forma au même inſtant un cercle autour des combattans: Strap commençoit à ſe dépouiller, mais je l'arrêtai, & lui dis, » que puiſque j'avois été inſulté le premier, » je prétendois me venger moi-même. » Deux des ſpectateurs me complimenterent ſur ma bravoure: « Voilà, me dirent-ils, » ce qu'on appelle un brave Ecoſſois, cou-

» rage, on vous rendra juſtice. » Cette exhortation m'anima : j'avançai donc nud en chemiſe ſur mon adverſaire, & lui portai un coup de poing ſi rude ſur l'eſtomac, que je le fis tomber ſur un banc à dix pas de moi. Je voulus me jetter ſur lui, ſuivant l'uſage de mon pays, pour en tirer une pleine vengeance ; mais on m'arrêta. Un des ſpectateurs exhorta mon adverſaire à prendre ſa revanche ; mais mes deux premieres attaques, qu'il avoit eſſuyées, avoient rabattu ſon caquet : il répondit qu'il n'étoit pas en état de ſe battre dans ce moment ; mais que quelque jour il ſeroit en meilleure diſpoſition, & qu'il me feroit repentir des coups que je lui avois donnés. Je ne fus pas fâché que mon ennemi fit retraite, & je me r'habillai : Strap & toute la compagnie me complimenterent ſur ma bravoure & ſur ma victoire.

Après avoir bu notre bierre, & ſéché nos habits, nous demandâmes à l'hôte s'il connoiſſoit M. Cringer, un des membres du parlement ? il nous répondit que non. Cette réponſe nous ſurprit ; nous nous imaginions qu'un homme de ſon état étoit connu à Londres, auſſi bien que dans la petite ville qu'il repréſentoit. Le cabarretier nous dit cependant que nous pourrions en avoir des nouvelles en allant plus loin. Nous ſuivîmes ſon conſeil, & quand nous fûmes à peu près au bout de la rue, nous deman-

dâmes à un laquais que nous vîmes ſur une porte, s'il ne connoiſſoit pas M. Cringer ? Oui-da, nous répondit ce faquin, en nous regardant des pieds juſqu'à la tête ; » je le » connois à merveille : tenez, paſſez par » la premiere rue que vous trouverez ſur » votre gauche, tournez enſuite à droite, » de-là une ſeconde fois à gauche ; vous » enfilerez après une petite ruelle, au bout » de laquelle vous trouverez le logis de » M. Cringer. » Nous remerciâmes le laquais de ſes indications avec beaucoup de politeſſe, ce qu'il ne méritoit aſſurément pas. Strap ſe félicitoit de l'avoir rencontré, & malheureuſement pour nous, nous ſuivîmes ſes avis. Après avoir fait les à droite & les à gauche qu'il nous avoit preſcrits, nous nous trouvâmes au bord de la riviere : nous fûmes extrêmement ſurpris ; mon compagnon s'imagina que nous nous étions égarés de notre chemin. Comme nous étions l'un & l'autre très-fâchés d'avoir marché ſi long-tems inutilement, je fus à une petite boutique de quincaillier, à laquelle je m'adreſſai par préférence, à cauſe de l'enſeigne qui indiquoit le montagnard Ecoſſois : je vis avec plaiſir que le marchand étoit de mon pays ; il nous apprit que le laquais s'étoit moqué de nous, & que M. Cringer demeuroit à l'autre bout de la ville, où nous ne pouvions aller de ce jour. Je le priai de m'enſeigner où nous

pourrions loger : il nous donna auſſi-tôt un petit billet, au moyen duquel nous trouvâmes à loger chez un chandelier de ſes amis, qui nous loua pour deux ſchelings par ſemaine, une chambre au ſecond étage, avec un lit ſeul. Cette chambre étoit ſi petite, qu'il ne pouvoit y tenir d'autres meubles que ce même lit qui nous ſervoit de chaiſe & de table. A l'heure du dîner, notre hôte vint nous demander de quelle façon nous voulions vivre : „ nous lui répondîmes que nous ſerions charmés qu'il nous apprît ce que nous avions à faire à cet égard. En ce cas, nous dit-il, il y a deux façons de vivre pour ceux qui ne ſont point domiciliés en cette ville. La premiere, & qui coûte le plus, eſt de vivre dans des hôtels garnis, fréquentés par des gens à leur aiſe. On eſt ordinairement ſervi dans ces hôtels très-proprement, mais on paie bien cet avantage. L'autre eſt de vivre dans de petites Auberges, que l'on nomme communément *Gargottes*, & dans leſquelles on vit auſſi frugalement qu'on le ſouhaite. Je répondis au quincaillier, que, pourvu que ces gargottes ne fuſſent pas des lieux deshonorans, notre ſituation exigeoit que nous leur donnaſſions la préférence. Des lieux deshonorans ! reprit le marchand, oh, n'ayez point de ſcrupule, il y a une quantité de meſſieurs, décorés en gens de condition, qui vont dîner dans ces auber-

ges pour leurs trois ſous & demi, & vont enſuite ſe fauffiler dans les caffés avec les plus grands ſeigneurs d'Angleterre; & pour vous en convaincre, je m'en vais dîner avec vous dans une de ces auberges; vous y verrez la vérité de ce que je viens de vous dire. „ Il nous dit enſuite de le ſuivre, & nous obéimes; il s'arrêta au milieu d'une petite rue, & deſcendit dans une eſpèce de ſoupirail où je le ſuivis. Je fus fort étonné de me trouver dans une grande cuiſine ſouterraine, où je fus preſque ſuffoqué par la fumée de la ſoupe & du bouilli; & je vis avec étonnement quelques honnêtes gens confondus dans une légion de fiacres, de charretiers & de laquais; & qui, comme eux, mangeoient des tripes & des pieds de mouton. Chaque compagnie avoit ſa table particuliere, mais couverte de linge ſi ſale, qu'il faiſoit mal au cœur. Pendant que je conſultois en moi-même ſi je m'aſſoierois, ou ſi j'irois manger ailleurs, Strap, qui deſcendoit l'eſcalier, ayant malheureuſement manqué une marche, tomba de ſon long dans la ſalle, & fit tomber auſſi la cuiſiniere, qui tenoit pour lors une écuelle de ſoupe toute bouillante, qu'elle renverſa ſur les jambes d'un tambour des gardes à pied; ce qui lui cauſa une douleur ſi vive, qu'il ſe mit à trépigner & à ſauter comme un poſſédé; il proféroit en même-tems des imprécations à faire dreſ-

ſer les cheveux: la cuiſiniere en ſe relevant faiſoit *chorus* avec lui, & maudiſſant élégamment l'auteur de ſa chûte, qui ſe tenoit debout devant la table, les mains jointes, avec l'air du monde le plus mortifié. L'hôteſſe déroula le bas du patient, dont elle emporta en même-tems la peau; & pour réparer, au moins en partie, le mal qu'elle lui avoit involontairement fait, elle prit dans ſes mains une poignée de ſel, dont elle ſaupoudra la partie affligée; mais à peine ce cataplaſme mordicant fût-il appliqué, que le malade ſe mit à mugir comme un taureau, & fit trembler toute la compagnie par ſes juremens: il prit un pot d'étain qui ſe trouva ſous ſa main, & le preſſa ſi fort dans l'excès de ſa douleur, qu'il en fit toucher les deux côtés l'un contre l'autre, comme s'il eût été de cuir. Je conſeillai à l'hôteſſe de joindre un peu d'huile à ſon cataplaſme; ce qu'ayant fait, le malade fut ſoulagé ſur le champ. Mais il ſurvint une autre difficulté, l'hôteſſe voulut lui faire payer le pot d'étain qu'il avoit écraſé, il jura qu'il ne payeroit que ſon dîner, & qu'elle devoit s'eſtimer fort heureuſe de ce qu'il ne lui faiſoit pas payer une ſomme pour ſubvenir au panſement de ſa jambe, qui ſans doute étoit malade pour long-tems. Strap, qui ſentit bien qu'étant l'auteur de l'accident, on ne manqueroit pas de s'en prendre à lui, promit à l'hôteſſe de la ſatiſ-

faire, & régala le tambour d'une tranche de bœuf, ce qui l'appaiſa entiérement. Nous nous mîmes enſuite à table avec notre Hôte, & nous dînâmes auſſi ſplendidement que l'on peut ſe l'imaginer, puiſque l'écot de chacun ne ſe monta effectivement qu'à trois ſous & demi, le pain & la bierre compris.

CHAPITRE XIV.

Roderik & Strap vont voir un ami de ce dernier. Portrait de cet ami. On refuſe la porte de M. Cringer à Roderik. Aventure de Strap. Roderik perd tout ſon argent au jeu.

APRÈS notre dîner, mon camarade voulut aller rendre viſite à ſon ami, qui demeuroit dans le quartier de notre auberge; nous fumes aſſez heureux pour le trouver chez lui. Cet homme étoit arrivé d'Ecoſſe, & s'étoit établi depuis trois ou quatre ans à Londres, en qualité de maître d'école. il enſeignoit communément les langues Latine, Françoiſe & Italienne; mais depuis quelque tems, il enſeignoit par préférence la prononciation Angloiſe, ſuivant une nouvelle méthode „ digne fruit, diſoit-il, de ſes médi- „ tations profondes & de ſon bon goût. „ La façon dont il parloit, conformément ſans doute à cette méthode, étoit ſi nouvelle pour moi, que je ne pus jamais rien y comprendre, & que je ne l'entendois pas plus que s'il m'eût parlé Chinois ou Caldéen. Cet habile grammairien étoit de moyenne taille; quoiqu'il eût à peine cinquante ans, il étoit extrêmement voûté; ſon viſage étoit tout déchiqueté par la petite vérole; ſes yeux

rouges & chaſſieux étoient abſolument dépouillés de paupieres; ſa bouche étoit fendue d'une oreille à l'autre. Il portoit une vieille robe de chambre retrouſſée ſur ſes genoux, par une ceinture de cuir; il avoit une perruque noire à cadenette; ſur laquelle s'élevoit un toupet de trois pouces de haut, ſemblable à ceux qu'on portoit ſous le regne de Charles II.

Il reçut Strap, qui étoit de ſes parens, avec beaucoup de marques d'affection; il lui demanda qui j'étois: Strap le lui ayant dit, il ſe jetta à mon cou, m'embraſſa tendrement, en me diſant qu'il avoit été à l'école avec mon pere. Je lui rendis compte de ma ſituation & de mes deſſeins: il m'aſſura qu'il me rendroit tous les ſervices qui dépendroient de lui. En diſant cela, il m'examinoit ſcrupuleuſement, & me toiſoit des yeux, de la tête aux pieds, en tournant autour de moi, & marmottant ces paroles: „ Mon Sauveur; eſt-il poſſible qu'un ſi joli „ garçon ſoit fagoté de la ſorte! „ Je m'apperçus bien du motif qui donnoit lieu à l'examen; & aux réflexions du maître d'école; „ je lui dis donc: qu'il me paroiſſoit n'être „pas trop content de mon habit. Votre habit, me dit-il: » vous pouviez lui donner ce „ nom en Ecoſſe; mais, ici, ce n'eſt qu'un „ ajuſtement de maſcarade des plus ridi- „ cules: il n'eſt point de bon chrétien, qui, „ dans un jour de grande fête, voulût vous

„ ſouffrir chez lui dans cet équipage. Par ma „ foi je ſuis étonné que les chiens n'aboyent „ pas ſur vous ? êtes vous paſſé par le mar- „ ché de Saint James ? Dieu me béniſſe ! „ on vous prendroit pour le couſin germain „ d'Ourang-Outand. (*) Ce propos me piqua ; c'eſt pourquoi je changeai de converſation, & demandai au maître de langues, „ſi je pouvois rendre viſite le lende- „ main à M. Cringer, ſur la protection du- „ je comptois beaucoup. M. Cringer, me „ dit-il en ſecouant l'oreille, peut être un „ homme fort obligeant, je n'ai point de „ preuves du contraire ; mais eſt-il le ſeul „ protecteur ſur qui vous fondiez vos eſ- „ pérances ? qui eſt-ce qui vous a recom- „ mandé à lui ? Je lui montrai pour lors la „ lettre de M. Crab, & lui contai mon aven- „ ture. Il me regarda fixement, & hauſſa les épaules en diſant d'un ton compatiſſant, *ô Chriſt* !.... L'air conſterné du pédagogue me fit augurer mal de mon protecteur ; je le priai donc de m'honorer de ſes conſeils. Il me le promit, & commença dès cet inſtant à s'en acquitter avec beaucoup de franchiſe : il nous indiqua un perruquier pour faire couper mes cheveux, & me conſeilla très-fort de me défaire de mes regards hé-

(*) Ce mot doit être pris dans le ſens que l'on diroit ici un Couſin de *Jean de Nivelle*,

bêtés & campagnards, avant que de paroître chez M. Cringer. Comme nous étions sortis, il me rappela, pour me dire de faire ensorte de remettre ma lettre à M. Cringer en main propre.

Nous partimes, Strap me suivit, & se félicitoit de la bonne réception que son ami nous avoit faite; il me dit qu'il l'avoit assuré qu'avant trois jours il lui trouveroit une boutique. „ Mais, allons d'abord, ajouta mon „ camarade, chez le perruquier qu'il nous „ a indiqué, afin de vous choisir une per„ ruque à ma fantaisie; n'ayez pas peur „ qu'avec moi l'on vous trompe, ni qu'on „ vous fasse passer des cheveux morts pour „ de bonne marchandise. » Nous entrames en effet dans la boutique d'un perruquier, où Strap, pour me prouver l'étendue de ses connoissances, marchanda si long-tems, & tint tant de propos inutiles, que le marchand le pria vingt fois de sortir de sa boutique, & de voir ailleurs. Je fus donc obligé, pour conclure notre marché, de choisir moi-même; &, contre l'avis de mon camarade, je m'accommodai d'une petite perruque ronde, que je payai quinze schelings. Nous retournames ensuite à notre logis, où Strap me coupa ces cheveux, qui avoient si fort choqué les yeux du maître de langues, & m'avoient attiré une scène, qui, quoiqu'elle eût tourné à mon avantage, n'en étoit cependant pas moins désagréable.

Nous nous levames le lendemain de très-bonne heure, parce qu'on nous avoit dit que M. Cringer ne donnoit audience à ceux qui avoient affaire à lui, que depuis cinq heures du matin jusqu'à huit, qu'il sortoit pour se trouver au lever du Ministre. Quand nous fumes arrivés à la porte de M. Cringer, Strap, par politesse, & pour m'épargner la peine de frapper moi-même à la porte, prit le marteau, & frappa si fort & si long-tems, qu'il allarma toute la rue. Un voisin, faché sans doute de ce que, par ce bruit, il avoit interrompu son sommeil, lui jetta d'un second étage un pot de chambre sur la tête, avec tant de succès, que le pauvre garçon n'en perdit pas une goute. J'étois par bonheur à une certaine distance, & ne participai point à l'infection de ce déluge. Un domestique ouvrit la porte, & ne voyant que nous dans la rue, me demanda du ton le plus impertinent, d'où vient que je faisois tant de vacarme ? & ce que je voulois ? Je lui répondis que je désirois avoir l'honneur de parler à son maître. Le laquais me répartit qu'avant d'en venir là, j'allasse apprendre à vivre; & me ferma en même tems la porte sur le nez. Irrité de ce procédé, je grondai fort Strap qui me l'avoit attiré ; mais il ne songeoit qu'à son malheur, & sans faire attention à ce que je lui disois, il tordoit sa perruque, pour en exprimer l'urine. Il prit une grosse pierre, & la lança avec

tant de force contre la porte de la maiſon d'où il avoit été ſi bien arroſé, qu'il en briſa la ſerrure. Il ſe mit enſuite à courir de toutes ſes forces, ſans s'embarraſſer de ce que je deviendrois; mais je ne fus pas long-tems à délibérer; &, ſuivant ſon exemple, je me mis à courir de mon mieux, pour échapper au reſſentiment de ceux qui demeuroient dans la maiſon.

Nous nous trouvâmes au point du jour dans un quartier qui nous étoit totalement inconnu; nous marchions de côté & d'autre, ſans trop ſavoir où nous allions; nous nous arrêtions preſque à chaque pas, pour conſidérer les différens objets qui nous frappoient. Un homme aſſez bien mis s'arrêta près de nous, il ſe baiſſa pour ramaſſer quelque choſe; nous regardions pour voir ce que c'étoit: mais il ſe tourna vers nous, & me dit, avec l'air du monde le plus ſcrupuleux; Monſieur, vous venez de laiſſer tomber une demi-couronne, je vous la rends. Je fus édifié de cette marque de probité; j'étois certain de n'avoir rien perdu: je lui dis donc que cette piece n'étoit point à moi. Il inſiſta beaucoup, & m'engagea de voir dans ma bourſe. Je l'ouvris effectivement, & lui fis voir cinq guinées, trois ſchelings & deux ſols, ce qui faiſoit exactement mon compte. En ce cas, me dit-il, c'eſt un profit pour nous; vous étiez préſent lorſque je l'ai trouvé,

vous êtes conſéquemment en droit d'en exiger votre part. Tant de déſintéreſſement me frappa d'admiration, je refuſai conſtamment de rien accepter. „ Eh bien, me dit-„ il, meſſieurs, vous ne me refuſerez pas „ la ſatisfaction de vous régaler d'un „ verre de ratafiat; vous n'êtes pas de ce „ pays-ci, à ce qui me paroît; je ſerai ravi „ de faire connoiſſance avec de braves gens „ comme vous. Je voulois me refuſer encore à cette invitation; mais mon camarade me dit à l'oreille, que ce ſeroit mal répondre aux politeſſes d'un ſi galant homme, & qu'il pourroit le trouver mauvais. Où irons-nous; me dit l'inconnu? je ne connois guere ce quartier-ci: nous lui dimes que nous ne le connoiſſions pas non-plus. Allons, nous dit-il, nous entrerons dans le premier cabaret que nous trouverons ouvert. Chemin faiſant, cet honnête fripon [car c'en étoit un] nous entretint de la ſorte: „ Au-„ tant que je puis m'y connoître, vous êtes „ Ecoſſois, Meſſieurs; ma grand'mere pa-„ ternelle étoit de votre pays: je ne ſais ſi „ c'eſt la raiſon qui fait que j'ai pour tous „ les gens de ſa nation une eſtime dont je „ me ſais bon gré, puiſque les Ecoſſois en „ général ſont des gens pleins d'honneur; il „ n'eſt preſque point de famille chez vous „ qui ne puiſſe réclamer un des héros de „ notre hiſtoire: vous y avez les Douglas, „ les Gordons, les Campbels, les Hamil-

„ tons; nous n'avons pas en Angleterre aſ-
„ ſurément des familles auſſi anciennes. Eſt-
„ il d'ailleurs un pays où l'on reçoive une
„ meilleure éducation que dans le vôtre?
„ j'ai connu il y a quelques années un Quin-
„ caillier qui parloit auſſi bien le Grec &
„ l'Hébreu que ſa langue naturelle. J'ai eu,
„ quant à moi, un valet Ecoſſois, qui ſe
„ nommoit Grégoire, à qui j'aurois confié
„ aveuglément, & ſans compter, tous
„ les tréſors du Pérou.

Cet éloge de ma patrie me toucha ſi fort le cœur, qu'en cet inſtant j'aurois donné, non-ſeulement tout mon argent, mais même tout mon ſang pour le panégyriſte. Strap étoit de ſon côté ſi fort ému, qu'il ne put retenir ſes larmes. Enfin nous apperçumes dans une rue fort étroite un cabaret, dans lequel nous entrames; nous y vimes un homme qui fumoit ſa pipe. Notre conducteur nous demanda ſi nous n'avions jamais mangé des œufs au Slip; [*] lui ayant répondu que non, il dit qu'il vouloit nous en régaler, & nous en fit préparer une quarte; il nous fit en même-tems apporter des pipes & du tabac. Nous bumes & nous mangea-

(*) Le *Slip* eſt une liqueur compoſée d'Eau-de-vie & de Sucre, dans laquelle on fait cuire des œufs; elle eſt fort commune en Angleterre.

mes de fort bon appétit ; nous nous amusâmes ensuite quelque tems à causer. La conversation roula sur les pieges que l'on tendoit aux jeunes gens sans expérience, & aux étrangers qui arrivent dans Londres. Il nous cita tous les différens tours que l'on joue tous les jours à ceux qui ne sont point sur leurs gardes ; & nous donna de si bons avis pour nous en garantir, que nous bénimes mille fois le ciel de nous avoir fait rencontrer un si parfait honnête homme.

Après que nous eumes bu & mangé suffisamment, notre bon ami se mit à bâiller ; il nous dit qu'il avoit passé toute la nuit auprès d'un malade, & proposa de nous amuser à quelque chose, pour l'empêcher de s'endormir. „ Si nous étions à quatre, dit-„ il, nous ferions une partie de Wisk ; [*] „ mais malheureusement nous ne sommes „ que trois, & c'est le seul jeu que je sache. „ Je m'amuse rarement à jouer aux cartes, „ & cela ne m'arrive que dans le tems où „ j'y suis engagé par complaisance, ou „ pour m'empêcher de dormir, comme au-„ jourd'hui. „ Je ne jouois pas mal à ce jeu du Wisk ; Strap s'en acquittoit assez bien de son côté ; c'est pourquoi je ne pus m'empêcher de dire que j'étois fâché qu'il n'y

[*] C'est un jeu à peu près semblable au Quadrille.

eût

eût pas un quatrieme. L'homme que nous avions vu en entrant au coin du feu, nous dit que ſa pipe étant finie, il feroit, ſi nous voulions, notre partie, pourvu que nous ne jouaſſions point trop gros jeu. Nous acceptames ſa propoſition avec plaiſir : nous tirames les cartes, il tomba mon aſſocié. Nous jouames à trois ſols la partie ; notre conducteur feignit de s'ennuyer du jeu ; il étoit, diſoit-il en guignon, & propoſa, ſi nous voulions continuer de jouer, de changer d'aſſociés, parce que Strap, diſoit-il, n'avoit pas plus de bonheur que lui. J'acceptai la propoſition d'autant plus volontiers, que les deux inconnus me paroiſſoient jouer aſſez négligemment, & ſans y entendre fineſſe. Je leur gagnai encore trente ſchelings en fort peu de tems ; parce qu'à meſure qu'ils perdoient ils doubloient le prix de la partie ; mais bientôt la fortune nous abandonna : nous perdimes, non-ſeulement tout notre gain, mais encore quarante ſchelings en ſus, ſans nous appercevoir qu'on nous dupoit. Strap n'étoit point du tout content, je ne l'étois pas davantage que lui. Nos deux fripons, affectant le déſintéreſſement de deux bons joueurs, nous propoſerent de prendre notre revanche. Nous acceptames la propoſition, & nous gagnames effectivement quelques ſchelings, puis après nous reperdimes : nous nous rengageames de nouveau, & regagnames quelque choſe,

Strap alors me conſeilla de quitter le jeu; mais l'un des joueurs s'emporta contre la fortune qui me favoriſoit : vous avez, me diſoit-il, plus de bonheur que de ſcience. ce reproche me piqua : je lui propoſai de tenter encore mon ſavoir faire, & de faire de ſon mieux pour me convaincre d'ignorance; proteſtant que je ne l'en croirois pas ſur ſa parole. Il accepta le défi, je me rengageai de plus belle; mais j'en fus bientôt puni, en moins d'une heure je perdis tout mon argent, ſans en être devenu plus ſage; car je priai Strap de me prêter ſix ſols, pour faire un dernier effort: il eut la prudence de me refuſer abſolument. Cependant celui des deux eſcrocs qui s'étoit introduit le dernier dans notre compagnie, ſortit avec mon argent; l'autre feignit de compâtir à ma peine, & me tint ce diſcours. « Je prends infiniment part à votre malheur, & j'y remédierois de tout mon cœur, s'il étoit en mon pouvoir; pourquoi diantre auſſi vous entêter de la ſorte ? lorſqu'un joueur gagne, il doit pouſſer ſa chance auſſi loin qu'elle peut aller; mais pour peu qu'elle lui tourne le dos, il ne doit point s'obſtiner contre elle. Vous êtes jeune, à votre âge, on n'écoute que ſes paſſions; mais il faut apprendre à ſe modérer. Au reſte, il n'eſt point de meilleur maître que l'expérience; celle que vous venez de faire, vous rendra plus modérés l'un & l'autre. Mais pourtant, je

ne sais si ce Monsieur, qui vient de gagner votre argent, l'a gagné bien légitimement; quoi, vous ne vous êtes pas apperçu des signes que je vous faisois de quitter le jeu ? » Je répondis que non : » Comment non, reprit-il, vous étiez donc terriblement préoccupé. » Ce fripon, après ce beau discours, eut encore l'impudence de venir me demander à l'oreille, » si j'étois bien convaincu de la probité du jeune homme qui étoit avec moi; qu'il lui avoit vu faire des grimaces qui le lui rendoient suspect de mauvaise foi. Je lui protestai que mon camarade étoit un fort honnête garçon, qu'il n'avoit jamais mérité qu'on eût de pareils soupçons sur son compte, & que les grimaces qu'il lui avoit vu faire, provenoient au contraire du chagrin qu'il avoit de me voir perdre. En ce cas-là, reprit notre homme, je lui fais réparation. » Il demanda ensuite à l'hôte, combien il falloit pour notre dépense : le cabaretier lui demanda 18 sols, qu'il eût la générosité de payer à lui seul. Il nous tendit la main, nous embrassa, & nous dit en se retirant, qu'il ne manqueroit pas de chercher les occasions de nous revoir.

CHAPITRE XV.

Réflexions de Strap sur l'indiscrétion de Roderik ; il lui donne sa bourse. Roderik se présente à M. Cringer, qui le recommande à M. Staytape. Un ami de Roderik l'instruit des moyens de s'avancer dans le bureau de la marine, & dans le college des chirurgiens. Strap trouve une boutique.

NOUS retournions au logis ; Strap murmuroit le long du chemin : « nous voilà dans de beaux draps, disoit-il, Dieu nous fasse la grace de sortir bien-tôt de cette ville maudite ; il n'y a que quarante-huit heures que nous y sommes, & nous avons éprouvé quarante-huit mille aventures fâcheuses : on nous a baffoués, vilipendés, insultés, couverts de fange, & submergés d'urine ; & pour comble de maux, on nous a gagné notre argent : Dieu veuille qu'il ne nous en coûte pas aussi nos oreilles. Quant à l'argent, nous ne devons reprocher qu'à nous-mêmes notre folie ; on a bien raison de dire, qu'une once de prudence vaut mieux qu'une livre d'or. » Strap prenoit mal son tems pour me faire de pareilles remontrances ; j'étois extrêmement de mauvaise humeur, & je lui en voulois

perſonnellement, parce qu'il m'avoit refuſé quelque argent, avec lequel j'étois perſuadé que j'aurois réparé ma perte. Je le regardai fierement, & lui demandai ce qu'il entendoit par ce terme de folie. Strap, qui n'étoit pas accoutumé à me voir prendre un ton ſi dur avec lui, reſta tout interdit. Il me regarda quelque tems, & m'aſſura du ton le plus affectueux, que ce qu'il diſoit ne regardoit que lui; qu'il étoit trop touché de ma peine, pour vouloir l'augmenter par des reproches; mais, ajouta-t-il, *nemo omnibus horis ſapit.* Strap ſe tut après cela: nous arrivâmes au logis, ſans nous parler davantage: Je me mis au lit dans un accablement affreux, avec la réſolution de me laiſſer mourir de faim, plutôt que de rien demander à mon camarade pour ſubſiſter.

Strap, qui connoiſſoit ma façon de penſer, & qui étoit intimément touché de mon malheur, après avoir gardé quelque tems le ſilence, s'approcha de mon lit, fondant en pleurs; il me mit une bourſe de cuir dans la main. » Qu'avez-vous donc, dit-il, mon cher Roderik? pouvez-vous agir de la ſorte avec moi? douteriez-vous de mon amitié? vous ſeriez bien injuſte. Tenez, voilà tout ce que je poſſede d'argent; le ciel me fera la grace de m'en faire gagner avant que celui-ci ſoit dépenſé; ſinon j'irai mandier pour vous. Non, je

ne vous quitterai jamais ; j'aimerois mieux mourir que de vous abondonner : quoique je ſois le fils d'un pauvre cordonnier, ſoyez perſuadé que je n'en ai pas le cœur moins bon qu'un autre. » Je fus ſi touché des marques d'amitié du généreux Strap, que je ne pus retenir mes larmes ; je les confondis avec les ſiennes, en l'embraſſant de tout mon cœur : je trouvai deux demi-guinées dans ſa bourſe, avec une demi-couronne, que je voulus lui rendre, lui diſant qu'il en feroit un meilleur uſage que moi ; mais il les refuſa abſolument, parce qu'il étoit, diſoit-il, plus raiſonnable & plus décent, qu'étant né ce que j'étois, je fiſſe les honneurs de notre bourſe, & que c'étoit à lui de reſpecter mes gouts & ma volonté.

Je fis encore quelque inſtance pour engager Strap à reprendre ſon argent ; mais enfin il me fallut ceder à ſon amitié preſſante. Nous apprimes à notre hôte ce qui nous étoit arrivé, ſans lui dire cependant combien nos finances étoient diminuées. A peine eumes-nous achevé notre hiſtoire, qu'il nous dit, que les deux inconnus avec qui nous avions joué, étoient deux filous, qui s'étoient aſſociés pour nous duper ; que cet honnête homme, dont nous vantions ſi fort la politeſſe & la probité, n'étoit autre qu'un miſérable eſcroc, qui ne vivoit que par le talent honteux de duper les nou-

veaux débarqués ; qu'il les attiroit communément dans des lieux où il étoit sûr de trouver quelqu'un de ſes pareils pour l'aider à les piller. Le bon homme nous raconta encore les hiſtoires de nombre de perſonnes qui avoient été inſultées & volées, & même tuées par de pareils ſcélérats. Je ne pouvois concevoir, quoique j'en fuſſe convaincu, la vérité de ce que me diſoit notre Mentor : eh quoi, diſois-je, peut-on porter ſi loin la malice & la fourberie ! Strap, levant les yeux & les mains au ciel, pria Dieu de le préſerver de pareilles embuches, ajoutant que le diable avoit sûrement élu ſon domicile à Londres. Notre hôte nous demanda enſuite qu'elle réception nous avions eu de M. Cringer. Nous l'informames de notre mauvais ſuccès. Il nous dit qu'il n'en étoit pas étonné ; que nous nous y étions mal pris ; mais que, pour réuſſir mieux, il falloit nous comporter d'une autre façon. » Il n'y a rien à faire, pourſuivit-il, chez un membre du Parlement, ſans effuſion d'eſpèces ; les domeſtiques ont communément la maladie du maitre ; ainſi, pour être introduit chez votre patron, ne manquez pas de donner un ſcheling au moins au portier, ſans quoi vous ne parviendrez jamais à remettre votre lettre. » Je ſuivis donc le lendemain cet avis ; dès que le portier m'eut ouvert, je lui gliſſai un ſcheling dans la main, en lui diſant que

j'avois une lettre pour ſon maître. Le moyen me réuſſit; il prit ma lettre, me me conduiſit dans une antichambre, dans laquelle il me dit d'attendre la réponſe. J'y reſtai trois quarts d'heure, ſans voir paroître perſonne. Pendant ce tems, je vis entrer & ſortir de l'appartement pluſieurs jeunes gens qui avoient été mes camarades en Ecoſſe : je leur tournois le dos, pour que leur orgueil n'inſultât pas à ma miſere. M. Cringer ſortit enfin, pour reconduire un jeune homme parfaitement bien mis; je le reconnus, c'étoit Gavky : M. Cringer lui tendoit affectueuſement la main, & le prioit de lui faire l'honneur de venir dîner avec lui. Le Magiſtrat, en rentrant, me demanda ce que je voulois ? Je lui dis que c'étoit moi qui lui avois apporté la lettre de M. Crab; il feignit d'avoir quelque peine à ſe rappeler mon nom : je lui dis que je m'appelois Roderik Random. Ha ! oui, dit-il, Roderik Random, je crois déjà avoir connu quelqu'un de ce nom-là. Le bon M. Cringer n'avoit pas tort, il avoit ſervi mon grand pere dans ſa jeuneſſe, en qualité de valet de chambre. » Hé bien, mon enfant, me dit-il, vous vous propoſez donc d'aller ſur un vaiſſeau de guerre, en qualité de garçon chirurgien ? Je répondis par une révérence très-reſpectueuſe. Cela ne ſera pas aiſé, continua M. Cringer; il y a tant de garçons qui ſollicitent au bureau de a

marine, que les commiſſaires, pour n'être point obligés d'enrégiſtrer malgré eux, ſont contraints d'avoir une garde; cette précaution leur eſt néceſſaire auſſi pour ſe mettre à couvert du reſſentiment de tous ceux qui ne ſeront pas admis. On va pourtant mettre quelques vaiſſeaux en commiſſion, nous verrons alors ce que nous pourrons faire pour vous. » Cela dit, il me tourna le dos, & rentra dans ſon appartement. J'étois extrêmement piqué de la diſtinction, que, par ſa façon d'agir, cet impertinent parvenu mettoit entre Gavky & moi; m'étant imaginé qu'il auroit ſaiſi avec empreſſement l'occaſion de me prouver ſa reconnoiſſance, des obligations qu'il avoit à ma famille.

Lorſque je fus de retour au logis, j'appris avec un plaiſir inexprimable, que Strap, par les ſoins du maître d'école, avoit trouvé une boutique dans le voiſinage, & que ſon maître lui donnoit cinq ſchelings par ſemaine, outre le logement & la table. Je continuai pendant quinze jours de ſuite d'aller réguliérement tous les matins au lever de M. Cringer. Je fis connoiſſance chez lui avec un jeune homme de mon pays & de ma profeſſion, qui le ſollicitoit pour la même cauſe. Ce jeune homme étoit admis dans la ſeconde anti-chambre, où il y avoit toujours grand feu; & dans laquelle on n'introduiſoit que ceux qui en

imposoient par l'élégance de leur ajustement. Pour moi, on ne me permit jamais d'y pénétrer, sans doute à cause de la médiocrité du mien; qui, à la vérité, n'étoit nullement du bon air. J'étois donc obligé de me morfondre dans la premiere anti-chambre, en attendant M. Cringer, n'ayant pas d'autre moyen pour me réchauffer, que de me souffler dans les doigts. Un jour, que j'avois commencé à entretenir M. Cringer, on annonça la visite de M. Staytape. Mon patron me quitta sur le champ pour courir au-devant de lui, le salua profondément, & le prenant par la main, l'appeloit son cher ami : il s'informa de la santé de sa femme & de toute sa famille. Après bien des marques de politesse & de déférence réciproques, M. Cringer me présenta à ce monsieur, sur les avis & les services duquel il me dit que je pouvois compter; m'ayant donné son adresse, il me dit que je pouvois désormais me dispenser de venir chez lui, puisque M. Staytape feroit mon affaire. Le jeune homme de mon pays avec qui j'avois fait connoissance, sortit dans cet instant, & me suivit dans la rue; il m'acosta poliment, ce qui me surprit beaucoup, & me fit concevoir de lui l'opinion la plus favorable, mon ajustement n'allant point de pair avec le sien : car il portoit un sur-tout de drap bleu avec des boutons d'or, une veste de soie richement galonnée, une culotte de velours

noir, des bas de ſoie blancs, des boucles d'argent, un chapeau bordé d'or, une belle perruque à l'Angloiſe, avec une épée d'argent doré, & un jonc ſuperbe qu'il tenoit dans ſa main gauche. » Je ſuis fâché, me » dit-il, de vous voir tant de confiance en » M. Cringer, & je veux vous donner des » avis qui pourront vous être utiles, ayant » été moi-même ſecond chirurgien ſur un » vaiſſeau de ſoixante-dix piéces de ca» nons. » Cet accueil m'inſpira la plus grande confiance; je fis part ſur le champ à cet obligeant compatriote de mon projet & de mes eſpérances. Il hauſſa les épaules, & me dit que l'année précédente il avoit été dans le même cas que moi; qu'il s'étoit long-tems repoſé ſur les promeſſes de M. Cringer; qu'en attendant leur exécution, il avoit eu tout le tems de manger ſon argent, & que quand il avoit écrit à ſes parens pour en avoir d'autre, il en avoit reçu pour toute réponſe des réproches & des menaces; que pour réuſſir au bureau de la marine, il avoit fallu mettre quelques-unes de ſes hardes en gage, au moyen de quoi on lui avoit prêté de quoi faire un préſent au ſecrétaire du miniſtre, qui lui avoit expédié une commiſſion ſur le champ, quoique le matin du même jour il lui eût aſſuré qu'il n'y en avoit point de vacante. Que par ce moyen, il avoit monté pendant neuf mois un vaiſſeau qui

venoit d'être mis hors de commiſſion, & que le lendemain on en devoit payer tout l'équipage à Broad-Street. Que ſes parens, avec qui il s'étoit réconcilié depuis, exigeoient de lui qu'il rendît régulièrement ſes devoirs à M. Cringer, qui leur avoit écrit que c'étoit par ſa protection ſeule qu'il avoit obtenu cet emploi; que pour les ſatisfaire, il s'aſſujettiſſoit à rendre viſite à ce prétendu protecteur, quoiqu'il fût convaincu qu'il n'étoit nullement en état de lui rendre ſervice.

Mon compatriote me demanda enſuite ſi j'avois ſubi mes examens au college des chirurgiens; je lui répondis que je ne ſavois pas ſeulement que cela fût néceſſaire. » Né» ceſſaire, s'écria-t-il! Hé bon Dieu, mon » cher, je vois bien qu'il faut que je vous » en inſtruiſe; venez avec moi, je vous » apprendrai tout ce qu'il faut faire. » Je le ſuivis, il me mena dans un cabaret, fit apporter de la bierre, du pain & du fromage pour notre déjeûner, & me dit enſuite qu'il falloit d'abord me faire enrégiſtrer au bureau de la marine, demander au commiſſaire une lettre pour le college des chirurgiens, pour m'y faire examiner, que les examinateurs enſuite me donneroient une atteſtation pour la rapporter aux commiſſaires; que le ſecrétaire l'ouvriroit & me diroit le contenu, après quoi je n'aurois plus qu'à ſolliciter pour être employé le plutôt qu'il ſeroit poſſible.

Il me dit encore que le prix de l'atteſtation d'un ſecond chirurgien de vaiſſeau du troiſieme rang étoit de treize ſchelings, outre les droits pour la place, qui étoient d'une guinée & d'une demi-couronne, ſans compter le préſent qu'il falloit faire néceſſairement au ſecrétaire, & qui ne pouvoit être au-deſſous de trois livres ſterlings. Ce bordereau me fit trembler; tout mon argent conſiſtoit en douze ſchelings; je le dis à mon nouvel ami, il entra dans ma peine; mais en même-tems il me dit de prendre courage, que la tendre amitié qu'il avoit conçue pour moi, le déterminoit à tout faire pour m'obliger; que pour le préſent il n'avoit pas le ſou, mais que le lendemain matin il devoit recevoir une aſſez bonne ſomme, qui lui étoit due au bureau de la marine, & qu'il m'en prêteroit une partie pour me mettre en état de réuſſir. Ce trait généreux me toucha ſi fort, que je crus devoir prévenir le bienfait par les témoignages de ma reconnoiſſance; j'ouvris ma bourſe, & le priai d'uſer du peu d'argent qui me reſtoit, comme d'un bien qui lui appartenoit. Mon généreux compatriote refuſa d'abord: je le preſſai de nouveau, & par complaiſance il voulut bien me prendre cinq ſchelings, en me diſant, qu'il les acceptoit pour ne point me déſobliger par un refus, ajoutant qu'il n'avoit qu'à faire un pas pour en trouver, & que dans tous

les quartiers de la ville il connoiſſoit des gens diſpoſés à lui prêter ; mais qu'il n'iroit point chez eux, pour ne pas avoir le chagrin de me quitter, & qu'il vouloit avoir le plaiſir de paſſer la journée avec moi, afin de me mettre en état, par ſes conſeils, de me paſſer de M. Cringer, qui pouvoit beaucoup moins pour moi que le tailleur auquel il m'avoit recommandé. Comment donc, m'écriai-je, avec ſurpriſe, ce M. Staytape eſt un tailleur! » ſans doute, » me répondit-il, & malgré la baſſeſſe de ſon » état, il peut mieux vous ſervir que M. » Cringer lui-même; le moyen de vous » introduire chez lui, c'eſt de lui parler de » politique, de nouvelles & de révolutions; » vous pouvez à ce prix gagner ſi bien ſon » cœur, qu'il ne vous refuſera rien à crédit, » & vous fournira d'habits de quelque qua» lité que vous les ſouhaitiez. » Je dis à mon compatriote que j'ignorois abſolument tout cela, & que ſi quelque choſe me piquoit, c'étoit de n'avoir pas prévenu le compliment excluſif de M. Cringer, chez qui je me promettois bien de ne jamais remettre les pieds en quelque ſituation que je me trouvaſſe. Le ſoir vint cependant, & il fallut me ſéparer de ma nouvelle connoiſſance ; nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain, & nous nous quittâmes, après nous être cordialement embraſſés; j'allai ſur le champ trouver Strap,

je lui contai tout ce qui m'étoit arrivé dans la journée. Il me blâma très-fort d'avoir prêté mon argent à un homme que je ne connoiſſois pas, ayant été trompé déjà par des apparences encore plus ſéduiſantes. » Si cependant, ajouta-t-il, votre débi-» teur eſt Ecoſſois, nous n'avons rien à » craindre. »

CHAPITRE XVI.

L'Ecoſſois manque à ſon rendez-vous. Roderik eſt obligé d'aller ſeul au bureau de la marine. Un poſtulant le met au fait. On lui donne une lettre pour le collége des chirurgiens. Il rencontre ſon débiteur, qui lui fait confidence de ſes amours, & veut l'engager à mettre ſon linge en gage pour lui faire plaiſir. Roderik le refuſe. Judicieuſes réflexions de Strap ſur l'état militaire.

LE lendemain matin je me trouvai au rendez-vous que j'avois avec le chirurgien Ecoſſois; j'attendis deux heures ſans qu'il parut; j'étois extrêmement en colère, je me mis à parcourir toute la ville, pour tâcher de le rencontrer, & le punir de ſa fourberie; j'arrivai par haſard au bureau de la marine. Je vis une troupe de jeunes gens qui ſe promenoient devant la porte, dont la plûpart n'étoient pas mieux équippés que moi; j'examinois la phiſionomie de chacun d'eux; il y en eut un dont la figure m'inſpira plus de confiance que tout autre; je m'approchai de lui, & le priai de m'inſtruire dans quelle forme on devoit dreſſer la requête que l'on préſentoit au bureau pour être renvoyé à l'examen; le Candidat me répondit en pur

Ecoſſois, que je n'avois qu'à copier celle qu'il avoit écrite pour lui-même, ſous la dictée d'un autre, qui en ſavoit parfaitement les formalités. Il la tira de ſa poche pour me la faire lire, & me dit qu'il falloit que je la préſentaſſe au bureau avant midi, parce que l'on ne faiſoit aucunes expéditions paſſé cette heure. Il vint donc avec moi dans un caffé voiſin, où j'écrivis ma requête, & la remis, conjointément avec lui, à un commis, qui nous dit de revenir chercher nos ordres le lendemain à la même heure. Cette affaire faite, je commençai à concevoir quelques eſpérances favorables, ce qui calma une partie de mes inquiétudes : j'étois pénétré de reconnoiſſance des politeſſes que j'avois reçues du jeune Ecoſſois à qui je m'étois adreſſé ; je réſolus de me lier plus particuliérement avec lui, bien diſpoſé cependant à me tenir ſi bien ſur mes gardes, que je n'en fuſſe point la dupe, ſur-tout quant à la bourſe ; les deux épreuves que j'avois faites m'avoient enfin rendu défiant, celle ſur-tout du chirurgien petit-maître me revenoit dans l'eſprit ; j'engageai le jeune Ecoſſois à venir dîner avec moi dans mon auberge : il me fit paſſer en y allant par un jeu de boule, je m'y arrêtai pendant quelque tems pour voir ſi je n'y verrois point venir mon eſcroc ; mais il ne parut point. Comme mon auberge étoit à l'autre bout de la ville, j'eus le tems de con-

ſance, & celui de l'univerſité dans laquell
j'avois étudié. Il me donna enſuite un
lettre pour la remettre aux chirurgiens exa
minateurs. Je payai de droits une demi
couronne entre les mains du commis qu
me la délivra; je lui donnai auſſi un ſche
ling pour fraix d'enrégiſtrement. Tout mo
avoir ſe trouva réduit pour lors à deu
ſchelings. Loin d'être en état de payer le
droits de l'examen au college des chirur
giens, il ne m'en reſtoit pas aſſez pour ſub
ſiſter une ſemaine. Dans cette perplexité
j'allai confier ma triſte ſituation au généreu
Strap, qui me pria de ne m'inquiéter d
rien, & m'aſſura qu'il mettroit plutôt ſe
razoirs en gage que de me laiſſer manque
de la moindre choſe. J'étois pénétré d
plus en plus des marques d'amitié de mo
officieux camarade; je lui dis que je n
voulois pas abuſer de ſes bontés, & qu
puiſque je ne pouvois pas eſpérer de m
faire un ſort plus avantageux, j'étois dé
terminé à me faire ſoldat. Strap frémit à c
mot, & devint pâle comme la mort; i
m'embraſſa tendrement, ſe jetta à mes ge
noux, & me pria les larmes aux yeux d
renoncer à ce projet. « Y penſez-vous, m
dit-il, mon cher ami? Songez-donc qu
nous allons avoir la guerre, & que peut
être on vous enverra ſervir contre les Fran
çois, qui vous tueront comme un lapin;
que le ciel nous préſerve toute notre vi

e ſalpêtre & de plomb, & nous faſſe la race de mourir dans notre lit en bons rétiens, comme ont fait mon pere & on grand-pere; je n'ai point de goût pour s morts ſubites. Toute la gloire du monde e vaut pas pour moi la perte d'un petit oigt; je veux avoir le tems de faire mon te de contrition, ſans aller comme un u m'expoſer à périr d'un coup de mouſ- et, à la fleur de mon âge, & dans le ms que j'y penſerois le moins. Croyez- us que ce parti puiſſe faire votre fortune? quand cela ſeroit, mon cher ami, ne oit-elle pas achetée trop cher, par les ngers auxquels vous ſeriez expoſé. Les heſſes ont des aîles, dit le ſage, elles ſe ſipent. Rappelez-vous ce que dit Horace ce ſujet :

'an domus, aut fundus, non ævis acervus & auri.
Egroto Domini deduxit corpore febrim,
on animo curas.

Combien n'aurois-je pas à vous citer d'au- rs, pour vous prouver que vous auriez t de prendre ce parti; mais ce n'eſt pas peine. J'ai pourtant à vous dire que ſi us vous faites ſoldat, je ferai la même ttiſe, que ſi nous ſommes tués, vous ré- ndrez de ma mort devant dieu, auſſi- en que de la vôtre, & peut-être de celle

venoit d'être mis hors de commission, & que le lendemain on en devoit payer tout l'équipage à Broad-Street. Que ses parens, avec qui il s'étoit réconcilié depuis, exigeoient de lui qu'il rendît régulièrement ses devoirs à M. Cringer, qui leur avoit écrit que c'étoit par sa protection seule qu'il avoit obtenu cet emploi; que pour les satisfaire, il s'assujettissoit à rendre visite à ce prétendu protecteur, quoiqu'il fût convaincu qu'il n'étoit nullement en état de lui rendre service.

Mon compatriote me demanda ensuite si j'avois subi mes examens au college des chirurgiens; je lui répondis que je ne savois pas seulement que cela fût nécessaire. » Né» cessaire, s'écria-t-il! Hé bon Dieu, mon » cher, je vois bien qu'il faut que je vous » en instruise; venez avec moi, je vous » apprendrai tout ce qu'il faut faire. » Je le suivis, il me mena dans un cabaret, fit apporter de la bierre, du pain & du fromage pour notre déjeûner, & me dit ensuite qu'il falloit d'abord me faire enrégistrer au bureau de la marine, demander au commissaire une lettre pour le college des chirurgiens, pour m'y faire examiner, que les examinateurs ensuite me donneroient une attestation pour la rapporter aux commissaires; que le secrétaire l'ouvriroit & me diroit le contenu, après quoi je n'aurois plus qu'à solliciter pour être employé le plutôt qu'il seroit possible.

& je me flattai, que non-seulement Jackson me rendroit ce qu'il me devoit avant que nous nous séparassions, mais encore qu'il me prêteroit l'argent nécessaire pour subvenir aux fraix de mon examen. Je dînai de fort bon appétit auprès de lui, il paya mon écot, prit ensuite congé du valet de pied, & sortit avec moi. Nous entrâmes ensemble dans un cabaret à bierre; nous fîmes apporter un demi-pot, & nous liâmes conversation. « Vous me regardez sans doute, me dit-il, M. Random, comme un homme sans parole, j'avoue que les apparences sont contre moi; mais je suis certain que vous changerez d'opinion, quand vous saurez le motif qui m'a empêché de vous la tenir. A peine vous eus-je quitté, que je reçus un billet d'une dame qui.... on peut se confier à vous sans courir aucun risque? Apprenez donc un secret qui va vous étonner; je suis sur le point d'épouser une dame riche de vingt-mille livres sterlings, outre ses espérances; je vous avoue que le penchant de cette femme pour moi me paroît bien singulier: je ne sais pas où diable elle est allée se persuader que je suis aimable: au reste, les femmes ont des caprices, mais les gens sensés savent en profiter. Vous avez bien vu ce valet de pied qui dînoit avec nous, c'est un de ces honnêtes jeunes gens, qui portent la livrée pour leur plaisir, & pour passer le tems; c'est par son moyen

que j'ai été introduit chez la dame en queſtion : ils ont tous deux eu de mon argent ; mais je ne dois pas regretter ma dépenſe, elle m'a dieu merci bien profité : maintenant je.... reculons-nous un peu, de peur qu'on ne nous écoute.... Je lui ai propoſé de m'épouſer, elle y conſent, & le jour eſt fixé. C'eſt une femme charmante, elle écrit comme une ange ; elle a autant de mémoire que de talens, & ſait par cœur toutes les tragédies Angloiſes, qu'elle récite auſſi bien que les meilleures actrices de Drury-lane. Elle aime paſſionnément les ſpectacles ; de façon que, pour être plus près du théâtre, elle a pris ſon logement dans la place. Vous allez juger de ſon eſprit par cette lettre que j'ai reçue d'elle. » Jackſon me préſenta alors une miſſive dont la ſuſcription étoit.

AU MORTEL LE PLUS DIGNE DE MON CŒUR.

Je ne penſe plus qu'à vous, mon cher Jackſon, vous êtes l'unique objet qui m'occupe ; mon cœur palpite, un doux frémiſſement le ſaiſit à votre ſouvenir ; lorſque Morphée, profitant des ombres de la nuit, répand ſes heureux pavots ſur les yeux fatigués de l'univers ; quand le blond Phœbus, ſortant du ſein de Thétis, & ſuivant les pas de la vigilante Aurore, ſur ſon char tout éclatant, vient rendre la lumiere au monde,

monde, je vois toujours l'aimable, le ſpirituel, le galant, le brave, le généreux Jackſon. Que je ſoupire ardemment après notre hyménée! les jours ſont pour moi des années, & les ſemaines des ſiecles. Dieu d'amour! non, tu n'auras plus de charmes pour moi, tant que l'unique objet de mes vœux ne viendra point jouir de tes douceurs dans les bras de ſa fidelle CLAYRENDER.

Je liſois cette lettre à demi-voix, Jackſon s'extaſioit à chaque mot, il frottoit ſes mains, & paroiſſoit animé de la joie la plus vive. « Eh bien, mon cher, me dit-il, en me claquant dans la main, voilà du ſtyle que cela! que penſez-vous de ce poulet? » Je lui répondis qu'il étoit ſi merveilleux, que je n'y avois rien compris, ſi ce n'étoit la derniere phraſe, qui m'avoit paru peu ſcrupuleuſe. « Bon, bon, me dit-il, vous n'y penſez pas, cette lettre eſt auſſi ndre que ſublime; en vérité cette femme a bien de l'eſprit! il faut l'avouer, c'eſt une créature divine, elle m'enchante; mais ce qu'il y a de mieux, c'eſt qu'elle m'aime.... mais, à l'adoration!... Voyons maintenant que je me conſulte ſur l'uſage que je ferai de ſon bien; d'abord je veux vous.... mais non, je ne veux rien vous promettre, car vous ne m'en croiriez point, je vous ai déjà manqué de parole, les effets parleront. Me conſeillez-vous, continua Jackſon, d'a-

cheter quelque charge, ou d'employer mon argent en biens-fonds, comme des terres, que j'irois faire valoir moi-même, en me retirant pour toujours à la campagne ? » Je lui répondis, qu'ayant couru le monde comme il avoit déjà fait, il ne pouvoit prendre un parti plus ſage : je m'étendis ſur les agrémens de la vie champêtre ; je lui citai tous les Poëtes Grecs, Latins & Anglois qui en avoient parlé. Il parut ſe rendre à mon avis, & me dit, que, quoiqu'il eut vu une grande partie de l'univers, tant par terre que par mer, ayant croiſé pendant trois mois dans la Manche, il ne ſeroit pas content qu'il n'eût fait le voyage de France ; qu'il comptoit y mener ſa femme avec lui, avant que de prendre le parti que je lui conſeillois. J'approuvai ſon projet, je lui demandai s'il comptoit que ce mariage dût ſe terminer bientôt. « Il ſe feroit dès demain, me dit-il, s'il ne me manquoit quelqu'argent dont j'ai beſoin pour pluſieurs emplettes, & pour les fraix de certaines formalités préliminaires. Un de mes amis, ſur lequel je comptois beaucoup, eſt malheureuſement abſent depuis trois ſemaines, & ne ſera à Londres que dans huit jours ; j'ai manqué l'inſtant de ma paie à *Broad-Street*, pour m'être amuſé une demi-heure de trop chez ma prétendue ; mais il y aura un paiement à *Chatam* la ſemaine prochaine, où l'on doit envoyer les comp-

tes du vaiſſeau : j'y ai chargé un ami de ma quittance, qui voudra bien recevoir pour moi. Eh bien, lui dis-je conſolez-vous, votre mariage n'étant retardé que de huit jours, ce n'eſt pas un grand malheur. Si fait vraiment, me dit-il ; j'ai nombre de rivaux, qui tireront avantage contre moi de ce retardement : il n'eſt pas décent que j'avoue que c'eſt faute d'argent que je ne conclus point cette affaire, & ſi je ne l'avoue point, on m'accuſera de froideur & d'indifférence, ce qui ſeroit encore pis. » Je convins avec Jackſon qu'il avoit raiſon, & lui demandai comment il comptoit ſe tirer d'affaire. « Ma foi, dit-il, en ſe frottant le front, je n'en ſais trop rien, je voudrois trouver quelqu'ami qui me rendit ſervice : ne connoîtriez-vous perſonne qui ſoit en état de me prêter de l'argent pour un jour ou deux ? Je l'aſſurai que je ne connoiſſois perſonne à Londres, & que je n'y trouverois pas une guinée de crédit, même quand ma vie en dépendroit. Cela eſt triſte, reprit Jackſon, je voudrois avoir quelque choſe à mettre en gage ; mais diantre, vous avez-là de beau linge ; (il touchoit alors mes manchettes) combien avez vous de chemiſes de cette eſpece ? » Je lui répondis que j'en avois ſix garnies & ſix qui ne l'étoient point. « Mais vous n'y penſez pas, me dit-il d'un air étonné, à quoi bon tant de chemiſes, le plus riche des chirurgiens

de cette ville n'en a que quatre ; pour moi je n'en ai que deux que je porte alternativement. Il ne tient qu'à vous d'avoir de l'argent ſans vous incommoder ; défaites-vous de votre ſuperflu ; autant que je puis m'y connoître, chacune de ces chemiſes vaut dix-huit ſchelings comme un denier, mettez-les en gage pour la moitié du prix ; huit fois huit font ſoixante-quatre ; c'eſt-à-dire, trois livres ſterlings quatre ſchelings. Je n'entrai point dans l'examen du calcul de mon homme, qui, malgré tous ſes diſcours n'eut pas pour cette fois le talent de me ſéduire. Doucement, doucement, lui dis-je, M. Jackſon ; ne diſpoſez-pas, s'il vous plaît, de mon linge ſans mon aveu ; payez-moi d'abord la demi-couronne que vous me devez, & nous parlerons après cela d'autres choſes. » Il me proteſta qu'il n'avoit pas plus d'un ſcheling dans ſa poche, mais que ſi je voulois mettre mes chemiſes en gage pour lui, il commenceroit par me payer ce qu'il me devoit : cette propoſition impertinente m'échauffa ; je lui dis réſolument qu'il falloit me payer, & que je ne le quitterois point que cela ne fût fait ; que quant à mes chemiſes, je n'en mettrois pas une en gage pour le tirer du gibet. Jackſon prit la choſe en riant, enſuite il me dit d'un ton ſéducteur, qu'il étoit bien dur pour lui que ſon meilleur ami lui refuſât une bagatelle qui le mettroit en état de faire ſa

fortune & la mienne. « Comment ne rougiſſez-vous pas, pourſuivis-je, de me propoſer de mettre mes chemiſes en gage ? Que n'y mettez-vous vous-même votre épée, il n'eſt pas douteux que vous en auriez davantage. Y penſez-vous, me dit-il ? pourrois-je enſuite paroître décemment ſans épée ? Sans cela, croyez-vous que j'euſſe balancé à le faire. » Jackſon ne gagna rien, je ne fus point touché de ſon ſcrupule, & je m'obſtinai à garder mon linge; & mon homme, déterminé par mon conſeil, me mit ſon épée entre les mains, & me montrant une maiſon dont l'enſeigne étoit aux trois Renards, il me pria de l'y porter ſans le nommer. Je voulus bien lui rendre ce ſervice; j'entrai dans la boutique de l'uſurier, je lui demandai deux guinées à emprunter, qui lui ſeroient rendues dans un tems preſcrit par celui à qui elle appartenoit, & qui ſe nommoit Thomas Villiams. « Deux guinées ! s'écria l'uſurier, en regardant l'épée. Ho ! je la reconnois, elle a été ici dix fois pour trente ſchelings. Comme je crois que la perſonne à qui elle appartient la retirera dans peu, je veux bien lui prêter les deux guinées. » Il me les donna en effet, & je les portai ſur le champ au cabaret où j'avois laiſſé Jackſon : je lui comptai trente-ſept ſchelings, & je retins les cinq qu'il me devoit. Il compta ſon argent. Comment, me dit-il, « eſt-ce que

l'on ne vous a pas donné votre compte... Ah! Je n'y penſois pas. Vous avez apparemment retenu les cinq ſchelings que je vous dois? Vous m'auriez fait plus de plaiſir de prendre la guinée toute entiere; car dès que j'entame une piece, je ne ſais ce qu'elle devient. » Je le remerciai, en lui diſant qu'il me ſuffiſoit de ce qui m'étoit dû, & que je ne voulois pas lui rien devoir, parce que je ne ſavois comment je pourrois m'acquitter. « Que de façons, me dit-il; doit-on en agir de la ſorte entre amis? Eſt-ce que, lorſqu'on eſt dans le beſoin, on doit ſe faire un ſcrupule d'emprunter? On reſtitue quand on eſt en état de le faire. Allons, allons, rendez-moi vos cinq ſchelings, & acceptez cette demi-guinée que je vous offre, & vous me la rendrez quand vous pourrez; point de ſcrupule, je ne vous en parlerai jamais. » J'héſitois à accepter cette offre généreuſe, qui, dans Jackſon, partoit moins de l'envie d'obliger que de celle de dépenſer de l'argent. Je me rendis enfin, en l'aſſurant de la plus parfaite reconnoiſſance. Il voulut me mener au ſpectacle, après quoi nous nous ſéparâmes: je retournai chez moi avec une bien meilleure opinion ſur le compte de ce jeune homme que je n'avois le matin. Je racontai mon aventure à Strap, qui m'en félicita. » Je vous l'avois bien prédit, me dit-il, que ſi c'étoit un Ecoſſois, nous n'avions rien à

craindre. Qui ſait ſi le mariage ne peut pas nous faire notre fortune à tous? Vous avez ſans doute entendu conter l'hiſtoire d'un jeune homme du pays, qui, quoique garçon boulanger, n'a pas laiſſé de faire en cette ville une fortune conſidérable par un mariage de cette eſpece. Il va, dit-on, dans un beau & bon caroſſe; mais moi qui vous parle.... oh! je ne veux rien dire, ſinon qu'hier matin, étant à raſer un monſieur chez lui, j'ai vu une jeune demoiſelle extrêmement jolie, qui a décoché tant d'œillades à quelqu'un que je ne nommerai pas... mon cœur en a tellement été émû.... mais tellement, que la main m'en trembloit; auſſi, j'ai eu le malheur d'entâmer le nez du monſieur que je raſois. Ce qui l'a mis dans une ſi grande colere contre moi, qu'il a voulu me donner des coups de canne, mais cette aimable demoiſelle l'a appaiſé. *Omen haud malum*? Eſt-ce qu'un garçon perruquier ne vaut pas bien un garçon boulanger. Je ſoutiens moi qu'il eſt beaucoup au-deſſus. Le boulanger uſe de farine pour le ventre, mais le perruquier pour la tête, *atqui* la tête eſt plus noble que le ventre, *ergo*, le perruquier eſt plus noble que le boulanger. Qu'eſt-ce en effet que le ventre ſans la tête: on m'a dit outre cela que ce fortuné mitron ne ſavoit ni lire ni écrire; vous ſavez que je ſais tous les deux, & qu'outre cela je ſais le latin.

J'ai donc tout lieu d'eſpérer que... mais je me tais ; car vous vous imagineriez que j'ai de la vanité, & je vous réponds du contraire ; l'orgueil me déplaît à la mort, je ne ſache rien de plus préſomptueux. Strap, en diſant cela, tira de ſa poche un petit bout de chandelle, avec lequel il redreſſoit ſon toupet ſur celui de ſa perruque. » Je ne m'étois pas encore apperçu du ſoin qu'il commençoit à prendre de ſon ajuſtement & de ſa figure. Je le parcourois des yeux, & l'en félicitai par un ſourire malin qu'il entendit à merveille. Vous ne me croyez pas, me dit-il ; mais vous verrez quelque jour... vous verrez...

CHAPITRE XVII.

Examen de Roderik au Collége des Chirurgiens. Diſpute entre les examinateurs. Déguiſement de Jackſon. Motif qui y donne lieu. Il eſt découvert. Il court riſque d'être envoyé à Bridwell. [*] *Partie nocturne de Roderik avec lui. Ils ſont menés par le Guet devant le Juge de Paix.*

STRAP, qui ſembloit n'exiſter que pour moi, me remit avant de ſortir tout l'argent qu'il avoit gagné dans la ſemaine, ce qui me conſerva ma demi guinée entiére juſqu'au jour de l'examen. Je partis pour aller au collége des chirurgiens ſubir mon examen; le cœur me palpitoit en chemin, j'y arrivai cependant, & me promenai pendant quelque-tems ſous le veſtibule de la ſalle, avec un grand nombre de jeunes poſtulans comme moi. J'apperçus parmi eux Jackſon, j'allai le joindre, & lui demandai des nouvelles de ſes amours; il me dit qu'il n'étoit pas plus avancé que lorſqu'il m'avoit vu, ſon ami n'étant pas encore revenu, & le paiement de Chatam étant retardé, ce qui l'empêchoit de conclure ſon affaire. Je lui demandai quelle affaire l'amenoit au collége; il me répondit qu'il vouloit mettre deux cordes à ſon arc, afin que ſi l'une lui

[*] Maiſon de Force.

manquoit, il pût ſe ſervir de l'autre, & qu'il comptoit mettre ſur la brune ſes talens à profit. Nous étions encore à parler enſemble, lorſque nous vîmes ſortir de la ſalle d'examen un récipiendaire, dont le viſage étoit pâle comme la mort : il étoit outre cela tout en ſueur. Il avoit le regard effaré comme s'il eût vu quelque fantôme : nous l'entourâmes auſſi-tôt, pour lui demander quelles étoient les formalités qu'il avoit eſſuyées; il nous détailla les demandes & les réponſes : nous en conſultâmes ſucceſſivement une douzaine d'autres qui nous firent le même plaiſir. L'huiſſier m'appela à la fin d'un ton qui me fit trembler; il me ſembloit que j'entendiſſe la trompette du jugement. J'entrai donc en tremblant dans une vaſte ſalle, où je vis une douzaine de viſage grâves, ſimétriquement arrangés autour d'une grande table. Un des examinateurs m'ordonna de m'avancer, d'un ton ſi rauque, que j'en perdis preſque tout ſentiment : il me demanda d'abord d'où j'étois; je lui répondis que j'étois Ecoſſois, » Ecoſ» ſois, reprit-il, aigrement, je m'en dou» tois bien. Nous ne voyons plus que de » ces gens-là. Il en vient tout autant ici » nous accabler qu'il y a eu autrefois de » ſauterelles en Egypte. Dites-moi donc : » de quelle province, de quelle ville ou « village êtes-vous né. Je ſatisfis à ſes queſ» tions. Combien, continua-t-il, avez-vous

» été détenu en apprentiſſage ; je repondis » que j'y avois été trois ans. En vérité, en » vérité, dit-il avec tranſport, je n'y con- » çois rien. Comment peut-on envoyer à » l'examen des jeunes gens ſi neufs ? il faut, » ajouta-t-il, en s'adreſſant à moi, que vous » ſoyez bien préſomptueux pour vous ima- » giner être ſuffiſamment inſtruit en ſi peu » de tems, pendant qu'un apprentif, en » Angleterre, avant d'oſer ſe préſenter à » l'examen, eſt obligé de donner ſept » années de ſon tems. Vos parens euſſent » bien mieux fait, s'ils vous avoient fait ap- » prendre un bon métier tel que celui de tiſ- » ſerand ou de cordonnier ; mais leur ſot or- » gueil a voulu vous faire un monſieur, à quel- » que prix que ce ſoit, ſans réfléchir que leur » indigence ne leur permettoit pas de tirer » parti de votre éducation. » Cet exorde n'étoit point du-tout propre à me remettre ; il m'intimidoit ſi fort, au contraire, que je ne pouvois préſque plus me ſoutenir. Un gras & corpuleux examinateur, vis-à-vis duquel j'étois, & qui tenoit devant lui une tête de ſquelette, s'en étant apperçu, pria monſieur Snarler de me parler avec un peu plus de douceur ; & s'adreſſant à moi, il me dit de prendre courage & de ne rien craindre. Après m'avoir donné le tems de me raſſurer, il m'interrogea ſur l'opération du trépan ; il fut très-ſatisfait de mes répon- ſes. Celui des examinateurs qui m'interrogea

le ſecond, étoit un goguenard, qui me demanda ſi je n'avois jamais vu faire d'amputation; je lui dis qu'oui. C'eſt donc ſur quelque corps mort, repliqua-t-il? » Si, » dans un combat ſur mer, on vous apportoit à panſer un homme dont la tête » fut ſéparée de ſon corps, comment vous » y prendriez-vous? Je réfléchis quelque » tems, & je lui dis que je ne connoiſſois » gueres d'auteurs qui traitaſſent d'un pareil panſement. „ La ſimplicité de ma réponſe, ou la malice de la queſtion, fit ſourire preſque tous les membres, excepté monſieur Snarler, l'animal du monde le plus taciturne. Le joyeux examinateur, animé par le ſuccès de ſa pointe, voulut tenter fortune pour une autre. „ Suppoſez, „ dit-il, qu'on vous appelât pour un ma„ lade qui fut d'un tempérament plecto„ rique, & qu'il eut reçu des contuſions „ par une chûte, que feriez-vous? Je „ répondis que je le ſaignerois ſur le champ: „ Quoi! dit-il, avant que vous lui euſſiez „ lié le bras? Cette belle ſaillie n'eut pas le ſuccès dont l'auteur s'étoit flatté: il ceſſa donc de m'interroger, & me fit avancer vers celui qui étoit à côté de lui, qui me demanda d'un ton plein de confiance, de quelle méthode je me ſervirois pour guérir les plaies des inteſtins. Je lui détaillai tous les moyens indiqués par les meilleurs auteurs en chirurgie: il m'écouta attentive-

ment, & lorſque j'eus fini de parler : » Vous » croyez, me dit-il, qu'en traitant de la » ſorte un bleſſé, vous l'empêcheriez de » mourir ? Je lui dis que je le penſois effec- » tivement. Avez-vous vu, continua-t-il, » beaucoup de ces ſortes de panſemens » réuſſir ? Non, ſans doute, & vous n'en » verrez jamais. Apprenez de moi que tou- » tes les plaies des inteſtins, grandes ou » petites, ſont mortelles. Pardonnez-moi, » mon confrere, dit le facétieux éxami- » nateur, j'ai une bonne autorité pour » vous prouver le contraire. Pardonnez- » moi, vous-même, monſieur, repliqua » l'autre, je n'ai que faire d'autorité, » *nullius in verba;* je n'en crois là-deſſus » que mon expérience. Mais, monſieur, dit » l'Antagoniſte, la raiſon de la choſe.... » Une figue ! pour la raiſon ! s'écria l'autre, » je me moque de la raiſon moi, donnez- » moi une démonſtration palpable. » L'épais examinateur s'échauffa auſſi à ſon tour, & ſoutint qu'on ne pouvoit avancer avec un peu de connoiſſance de l'anatomie une pareille opinion. Cette apoſtrophe piqua tellement ſon confrere, qu'il ſe leva tout furieux, & lui demanda, le poing ſous le nez, s'il oſoit douter de ſes talens & de ſon ſavoir. Tous les examinateurs avoient déjà pris parti pour ou contre, & diſputoient l'un contre l'autre tous à la fois & ſans s'entendre, lorſque le préſident leur

impoſa ſilence & me fit ſortir. On me rappela un quart-d'heure après, on me donna mon expédition toute ſcellée ; mais on m'ordonna en même-tems de payer cinq ſchelings. Je mis ma demi-guinée ſur la table, & j'attendois qu'on me rendît la moitié de ma piéce. Un des Examinateurs me dit de m'en aller ; je lui dis le motif qui m'arrêtoit. Il tira cinq ſchelings & demi, & me dit d'un ton mépriſant, que je ne ſerois pas un véritable Ecoſſois ſi je m'en allois ſans qu'on m'eût rendu mon reſte. Après cela, je fus obligé de donner trois ſchelings ſix ſous à l'huiſſier, outre un ſcheling à une vieille femme qui balayoit la ſalle. Cette dépenſe réduiſit le fond de ma bourſe à treize ſous & demi. J'étois prêt à ſortir, quand Jackſon vint à moi dans l'équipage du monde le plus groteſque ; je n'eus pas le tems de m'informer de lui des raiſons qui l'engageoient à cette métamorphoſe. Il m'avoit prié de l'attendre, je le fis, autant par curioſité, que pour ne pas refuſer un homme à qui j'avois quelques obligations. Il ſe préſentoit à l'examen pour obtenir un emploi de premier chirurgien de vaiſſeau, & pour déterminer plus volontiers les examinateurs à l'admettre, il vouloit captiver leurs ſuffrages autant par la compaſſion que par la capacité ; il avoit donc couvert ſes cheveux d'une vieille & longue perruque rouſſe & platte, avec un chapeau qui reſ-

ſembloit parfaitement à celui d'un ramoneur. Il portoit un crêpe noir, dont les deux bouts étoient paſſés dans la boutonniere d'un vieil habit tout déchiré. Au lieu de bas de ſoie blancs, il avoit des guêtres de drap noir : il s'étoit artiſtement appliqué une barbe artificielle, & contrefaiſoit ſi bien ſon viſage & ſa voix, que j'eus beaucoup de peine à le reconnoître. Je lui demandai la raiſon de ce déguiſement; il me dit que le ſuccès m'en inſtruiroit. On l'appela enfin ſous un nom étranger; mais, ſoit que la ſingularité de ſon ajuſtement excitât la curioſité des examinateurs, ou que ſes façons d'agir & de répondre ne s'accordaſſent point avec ſon habit, il fut reconnu pour impoſteur, & remis entre les mains de l'huiſſier pour être conduit à Bridvell; de ſorte qu'au lieu de le voir ſortir avec une patente de premier chirurgien, je le vis accoſté par un garde comme un priſonnier. Je fus touché de ſon état; il m'apperçut, ainſi que pluſieurs autres chirurgiens de ſa connoiſſance. Pour l'amour de Dieu, nous dit-il, meſſieurs, rendez moi témoignage, que je ſuis John Jackſon, & que j'ai ſervi, en qualité de ſecond chirurgien, ſur le vaiſſeau l'Elizabeth, ſans quoi l'on va me mener à Bridvell. L'hermite le plus auſtère n'auroit pu s'empêcher de rire de ſa mine & de ſon aventure. Nous atteſtâmes effectivement la

vérité du fait, nous donnâmes une demi couronne à l'huiſſier, qui le relâcha. Nous nous amuſâmes quelque tems à ſes dépens; il reprit ſa belle humeur, ſe mit à rire avec nous de ſon aventure, & nous dit, que, puiſqu'il avoit manqué ſon coup, il vouloit pour s'en punir dépenſer tout ſon argent avant de ſe coucher, & nous régaler tous. Il étoit tard, j'étois éloigné de mon quartier, & j'ignorois mon chemin. Tout cela me détermina à me mettre de la partie. Il nous conduiſit chez un cabaretier de ſes amis; nous y bûmes copieuſement, ce qui nous mit tous de la meilleure humeur du monde, moi ſur-tout, en qui le punch augmentoit les deſirs amoureux au lieu de les éteindre; je dis donc que je ſerois charmé d'avoir à cette heure une fille. Jackſon fut ravi de ma propoſition, & me dit que nous ne nous ſéparerions point ſans être ſatisfait. Il paya l'écot. Nous ſortîmes en chantant & danſant comme des inſenſés, & notre conducteur nous mena dans ces temples conſacrés au culte libidineux de la déeſſe d'Amathonte, c'eſt-à-dire, au libertinage. Une des veſtales de ce temple me parut mériter la préférence. Je me ſentis dans la diſpoſition de paſſer avec elle le reſte de la nuit. Je lui fis part des impreſſions qu'elle avoit fait ſur mon cœur. Elle y parut ſenſible; mais elle refuſa de ſe rendre à mes deſirs, avant que j'euſſe tiré

de ma bourſe des preuves autentiques de la vérité de mes ſentimens. Le bas état de mes finances ne me le permettoit pas : je renonçai courageuſement aux appas de ma belle, & je me vengeois ou croyois me venger de ſon indifférence par les traits piquans que je lui décochois de tems en tems; mais mon amour propre m'en puniſſoit *in petto*. Je ne pouvois concevoir qu'une femme de ce calibre eût pu réſiſter au pouvoir de mes charmes. Jackſon, au contraire, qui avoit repris ſa forme ordinaire, c'eſt-à-dire, ſon ajuſtement de petit-maître, étoit accablé de careſſes par deux ou trois Nymphes, qu'il avoit preſqu'enyvrées de punch; malgré les appas de ces belles, les vapeurs de ce nectar, dont nous avions uſé très-amplement, nous aſſoupirent, & nous dormîmes tous juſqu'au point du jour, que la grande prêtreſſe nous réveilla, en préſentant le mémoire de la dépenſe à Jackſon. Il porta ſa main à ſa poche pour en tirer ſa bourſe; mais il ne la trouva plus. Il fut ſi frappé de cet accident, qu'il ne put dire un ſeul mot. Mais, après un inſtant de ſilence, il ſaiſit de chaque main deux Nymphes qui étoient à côté de lui, & leur jura que ſi elles ne lui rendoient ſa bourſe, il les alloit traîner au juge de paix. La vieille Sagane dit quelques mots à l'oreille d'une de ſes veſtales, qui ſortit; & s'adreſſant enſuite à nous, elle nous demanda d'un

ton vénérable de quoi il étoit queſtion. Jackſon lui dit qu'on l'avoit volé ; & que ſi l'on balançoit à lui reſtituer ſon argent, il alloit la faire traîner avec toute ſa ſequelle à Bridvell. » Comment volé, s'é- » cria la matrone ! Dans ma maiſon, vo- » ler ! Mais voyez un peu cet inſolent ; » meſſieurs & dames, je vous prends à » témoins comme on m'inſulte : » la garde entra dans le moment. » Meſſieurs, dit- » elle, en s'adreſſant au ſergent qui la » commandoit. Je vous charge de cet im- » pertinent, qui vient ici faire du bruit & at- » taquer ma réputation. » Tout ce tapage avoit diſſipé le ſommeil de la nuit & les vapeurs bachiques de la veille, qui nous avoient obſcurci l'imagination. J'étois tout ſtupéfait. La prêtreſſe que j'avois piquée, par quelques propos un peu trop ſincères, prit occaſion de s'en venger, & nous accuſa d'avoir tous part à cette inſulte ; elle engagea donc la garde à s'aſſurer de nous. Nous étions tous au déſeſpoir, excepté Jackſon, qui s'étant trouvé pluſieurs fois en pareil cas, n'en paroiſſoit nullement inquiet, & chargea à ſon tour la garde de s'emparer de toute la digne communauté. On nous conduiſit à Round-Houſe, (*) où Jackſon, après nous avoir exhorté tous à prendre

(*) Corps-de-Garde du Guet.

courage, dit au ſergent du guet qu'il avoit eté volé. Il nous promit de le dire au juge de paix. Oui, oui, dit la vieille prêtreſſe, nous verrons de qui le témoignage l'emportera. Le ſergent, pour s'éclaircir des faits ſans être interrompu, fit paſſer Jackſon dans une autre chambre, & lui parla de la ſorte : » Je vois bien que la plus grande partie de votre compagnie n'eſt pas de ce pays-ci, & qu'on a abuſé de votre bonne-foi pour vous tromper : c'eſt pourquoi je ſuis fâché de vous voir compris dans une affaire auſſi ſâle. Je connois bien cette femme ; elle fait depuis long-tems le métier ; & quoique dans le voiſinage on porte journellement des plaintes contr'elle, elle ſait s'en tirer à merveille. Elle eſt d'ailleurs protégée par le juge, à qui elle & toute ſa ſuite payent une contribution réguliere pour l'attacher à leurs intérêts ; comme elle eſt la premiere plaignante, il eſt certain qu'elle a le droit de parler la premiere. Il ne lui ſera pas difficile de trouver des gens qui jugeront & feront des faux ſermens pour tout ce qu'elle voudra, & ſi vous ne vous accommodez avant demain matin, vous ſerez bienheureux ſi vous & votre compagnie en êtes quittes pour aller travailler pendant un mois à Bridwell ; pourvu même qu'elle ne vous accuſe point de viol & de larcin. Auquel cas, vous ſerez conduits à Newgate, pour y être

jugés à la premiere ceſſion, & peut-être condamnés à être pendus. »

Cet avis fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit de Jackſon, qu'il conſentit de décharger la matrone, pourvu qu'elle lui rendît ſa bourſe. Le ſergent lui dit, qu'au lieu de recouvrer ce qu'il avoit perdu, il lui falloit ſonger à ſe tirer d'affaire au moyen de quelqu'argent, & qu'il feroit ſi bien qu'il renverroit les parties chez elles, au moyen d'une décharge mutuelle. L'infortuné Jackſon ſortit après cela, & me rendit compte de la converſation qu'il avoit eue avec le ſergent, qu'il avoit remercié de ſes bons avis. Ce dernier, qui réellement étoit un fort honnête homme, & deſiroit ſincèrement de nous tirer d'affaire, fit paſſer à ſon tour notre partie adverſe dans la chambre d'où ſortoit Jackſon, & plaida ſi bien notre cauſe, qu'elle conſentit à nous décharger, à condition néanmoins que nous paierons chacun pour trois ſchelings de bierre. Nous acceptâmes la propoſition avec une joie inexprimable, & nous nous mîmes à boire juſqu'au jour, en remerciant le ciel de nous avoir préſervés de Bridvell & de Newgate. Je dépenſai donc juſqu'à mon dernier ſcheling, & je me diſpoſois à m'en aller chez moi, lorſque le ſergent m'arrêta, & me dit qu'il ne pouvoit nous relâcher ſans l'aveu du juge de paix; cet inconvénient me ſurprit & m'affligea. Je maudis cent fois l'heure

où j'avois consenti de souper avec Jackson. On nous conduisit donc sur les huit à neuf heures du matin chez un juge près de Covent-Garden. Dès qu'il apperçut le sergent avec une troupe de prisonniers : » Bon jour, monsieur, lui dit-il, voilà ce qu'on appelle un homme exact & diligent. Si tous les autres faisoient comme vous... mais qui sont donc ces coquins que vous m'amenez là ? » Après ce début obligeant, il nous regarda tous les uns après les autres, & nous voyant un air consterné : » Oh je vois bien qui c'est, dit-il ; c'est tout autant de voleurs & de coupe-jarets ? Vous les avez sans doute trouvés en flagrant-délit en quelque maison ? Hé vous voilà, ma bonne amie ma chere madame, Haridan ; ces drôles-là vouloient donc vous voler ? Cela n'est pas douteux, continua-t-il, en me regardant. Tenez, voilà un coquin que je connois. Comment, fripon, il n'y a que huit jours que tu es sorti de Bridvell, & tu recommence déjà ton train de vie ; tu peux compter que pour cette fois tu n'en sortiras qu'aux dépens des chirurgiens. [*] J'assurai le juge qu'il se trompoit,

[*] Ceci doit peut-être s'entendre de ce que les Chirurgiens en Angleterre traitent avec les Criminels, qui se vendent à eux pour leur servir d'étude après leur supplice.

qu'il ne m'avoit jamais vu de ſa vie. Comment coquin, tu oſes me repliquer ? Crois-tu m'en impoſer par ton baragouinage ſeptentrional. Je ſuis au fait, on ne m'en impoſe pas auſſi aiſément que tu crois. Je ſais bien que tu ne viens pas de ſi loin : allons, Clerc, écrivez. » Après quoi, *mittimus* ; ſon nom eſt Patrick Gaghagam. Jackſon prit la parole, & proteſta que j'étois un jeune homme nouvellement arrivé d'Ecoſſe, que j'étois un enfant de famille, & m'appelois Roderik Random. Le juge fut offenſé de cette négative, qui ne faiſoit pas honneur à ſa mémoire qu'il croyoit infaillible ; il regarda Jackſon d'un œil ſévere, mit les poings ſur ſes côtés, & lui demanda en ſecouant la tête, qui il étoit : » Il vous ſied bien, monſieur, ajouta-t-il, de mentir devant moi, & d'oſer me braver juſques dans mes fonctions. Mais laiſſez moi faire, je vais vous envoyer en lieu de ſûreté ; car malgré votre bel habit, il n'eſt pas douteux que vous êtes un gueux avéré. » Jackſon pâlit à cette menace, & ne pût plus proférer une parole pour ſa juſtification. Le juge attribuant ſa pâleur & ſon ſilence aux reproches de ſa conſcience, continua de lui parler de la ſorte : » Maintenant que je ſuis convaincu que vous êtes un voleur, car cela ſe voit à votre mine ; je vais travailler à vous faire pendre, & vous le ſerez tous, coquins, que vous êtes, pourſuivit-il, en élevant

la voix & s'adreſſant à nous. Quel bonheur ſeroit-ce pour la ville ſi cela vous fût arrivé dès le premier jour que vous vous êtes mis à faire votre déteſtable métier! Allons, clerc, écrivez tous les faits avoués par ces drôles-là. » Nous étions dans une conſternation générale, lorſque le capitaine du guet engagea le juge à paſſer dans un autre appartement. Il l'inſtruiſit de la vérité de notre hiſtoire, le juge rentra, & s'adreſſant à nous d'un ton gai, nous dit obligeamment de nous raſſurer, » que ce qu'il nous avoit dit, n'étoit que pour nous engager à ne pas nous mettre à l'avenir dans le même cas; qu'il voyoit bien que nous étions d'honnêtes gens, mais que c'étoit ſa façon d'en uſer avec les jeunes gens pour les empêcher de tomber dans le déſordre & la débauche. » Le juge crut envain nous en impoſer, par ce langage, nous n'en fûmes pas moins perſuadés de ſon étourderie & de ſon mauvais diſcernement. Il nous congédia enfin, & ce dernier compliment me ſoulagea ſi fort, qu'il me ſembla qu'on m'ôtoit une montagne de deſſus l'eſtomac.

CHAPITRE XVIII.

Roderik remet ſes atteſtations au bureau de la marine. Réception du ſecrétaire. Inquiétude de Strap. Combat entre un maréchal & lui. Harangue qu'il fait à Roderik. Le maître d'école place celui-ci chez un apoticaire.

JE me ſerois volontiers retiré chez moi, pour me repoſer; mais mes compagnons me dirent qu'il falloit que mes atteſtations fuſſent au bureau de la marine avant une heure après midi. Nous y allâmes donc tous enſemble : nous donnâmes nos lettres au premier ſecrétaire, il les ouvrit & les lut; je vis avec plaiſir qu'on m'avoit jugé capable d'un emploi de troiſieme chirurgien d'un vaiſſeau du ſecond rang. Le ſecrétaire enliaſſa toutes nos lettres; un d'eux lui demanda s'il n'y avoit point quelqu'emploi de vacant, il répondit bruſquement que non; j'oſai lui demander s'il n'y en auroit pas bientôt, il me regarda avec dédain, ſourit amèrement, me tourna le dos ſans me répondre, & nous fit tous ſortir de la ſalle. En conférant les uns avec les autres, chacun de nous dit qu'il étoit protégé par un des commiſſaires, & que tous en particulier avoient été aſſurés par leurs patrons

patrons, qu'ils auroient le premier emploi vacant; mais pas un d'eux n'y eût compté, s'il n'eût été en état de faire au ſecrétaire un préſent aſſez conſidérable, qu'il partageoit ſecrettement avec ſes ſupérieurs; c'eſt pourquoi chacun d'eux s'étoit muni d'argent dans cette intention. Un d'eux me demanda combien je comptois donner pour ma part, cette queſtion me chagrina, je répondis en balbutiant que je n'étois pas encore bien déterminé là-deſſus, mais malheureuſement je n'étois que trop ſûr de mon fait, je n'avois pas ſeulement de quoi dîner. Je m'en retournai donc chez moi, maudiſſant mon mauvais deſtin, ainſi que la mémoire de mon grand-pere & l'avarice de mes parens, qui m'expoſoient au mépris & aux inſultes de tout le monde. J'arrivai au logis: mon hôte me vit avec un vrai plaiſir, & ma préſence calma ſes inquiétudes. Il craignoit qu'il ne me fût arrivé quelque accident. Strap étoit venu le matin pour me voir; ayant appris que j'avois découché, il alla demander permiſſion à ſon maître de ſortir, ſe mit à courir toute la ville, qu'il connoiſſoit moins que moi, afin de me découvrir. Je ne dis point à mon hôte le vrai motif de mon abſence; mais qu'ayant rencontré au collége des chirurgiens un de mes amis, qui m'avoit engagé à coucher avec lui, j'avois été ſi fort incommodé des punaiſes, que je n'avois pu dormir & que

j'allois me repoſer. Je fus effectivement me coucher, & je priai mon hôte de me faire éveiller ſi Strap arrivoit. Il vint effectivement ſur les quatre heures après midi, entra dans ma chambre & m'éveilla lui-même, mais il étoit dans un état méconnoiſſable. Ce bon ami étoit allé me chercher au collége des chirurgiens; il étoit paſſé de-là au bureau de la marine, où perſonne n'avoit pu lui donner de mes nouvelles; de-là il étoit allé à la Bourſe, dans l'eſpérance de me trouver à la promenade des Ecoſſois. Enſuite il s'imagina de demander de mes nouvelles à tous ceux qu'il trouvoit dans les rues; il eſſuyoit patiemment les railleries & les invectives que l'abſurdité de ſa queſtion lui attiroit. Un garçon maréchal l'ayant vu arrêter un porteſaix pour lui faire la même demande qu'aux autres, ce qui lui avoit attiré un *va te faire pendre* des plus bruſques, il l'appela & lui demanda ſi la perſonne qu'il cherchoit n'étoit pas un Ecoſſois? Strap lui répondit avec empreſſement qu'oui, & qu'il avoit un habit brun avec des pans bien longs. » C'eſt lui, » reprit le maréchal, il n'y a pas plus d'une » demie-heure que je l'ai vu paſſer. En » vérité, reprit Strap, en lui claquant dans » la main, le ciel vous récompenſe d'une » ſi bonne nouvelle, j'en ſuis ravi, de quel » côté eſt-il allé? Du côté de Tiburn, (*)

[*] C'eſt comme à Paris la place de Grève.

» repartit l'autre, & dans une charette ; ſi » vous allez vîte, vous y arriverez aſſez » tôt pour le voir pendre. » Cette impertinence piqua mon ami ; il dit à l'autre, que s'il avoit du cœur, il ſe battroit avec lui pour un ſou. Non, non, dit l'autre, en ſe dépouillant, je ne veux pas de ton argent ; vous autres Ecoſſois vous n'en avez guere, ainſi nous nous battrons pour rien. La populace forma dans l'inſtant un cercle autour d'eux. Strap voyant qu'il ne pouvoit ſe retirer avec honneur ſans combattre, ſe dépouilla à ſon tour, jeta ſes habits dans la place, ſans s'embarraſſer de ce qu'ils deviendroient ; il commença le combat avec plus de vigueur que d'adreſſe : le maréchal, au-contraire, reçut tranquillement ſes attaques, & ſe tint ſur la défenſive, juſqu'à ce que voyant mon camarade preſque épuiſé de fatigue, il l'attaqua à ſon tour avec tant de force & d'agilité, qu'il le terraſſa deux ou trois fois ſur le pavé. Strap fut obligé d'avouer qu'il étoit battu. La victoire étant ainſi décidée, les deux champions ſe propoſerent d'aller boire ; mais quand mon camarade voulut reprendre ſes habits, il fut fort étonné de n'y plus trouver ſa chemiſe, ſon col & ſa perruque, qu'on avoit emportés ; on en auroit peut-être fait autant de ſon habit & de ſa veſte, s'ils en euſſent valu la peine : il

fut donc obligé de ſe retirer ſans chemiſe; & d'eſſuyer la riſée de tous les aſſiſtans.

Lorſqu'il arriva chez moi, il étoit encore tout couvert de ſang & de boue; mais, malgré ſon malheur, la joie qu'il eût de me revoir ſain & ſauf le lui fit oublier. Il faillit m'étouffer en m'embraſſant; je lui donnai une de mes chemiſes avec un bonnet de laine à la place de ſon chapeau & de ſa perruque, & je lui contai mon aventure nocturne; il en fut indigné, & me dit encore une bonne fois que Londres étoit la ville du diable.

Comme nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre, je me levai; & Strap entendant paſſer une laitiere, deſcendit, acheta une chopine de lait avec deux petits pains dont il me régala; il me donna enſuite la moitié de ſon argent, & deſcendit pour emprunter un chapeau & une vieille perruque au maître de langues: pendant qu'il étoit ſorti, je me mis à réflechir ſur mon état, & ſur les moyens de m'en tirer; je me reprochois d'être à charge à un pauvre garçon qui ſe privoit de tout pour ma ſubſiſtance: mon amour propre ſouffroit infiniment d'être réduit à une pareille reſſource; & comme je n'avois rien à eſpérer au bureau de la marine, je pris la réſolution, quelque choſe qu'il dût m'en arriver, de m'engager dans les gardes à pied. Ce parti, tout extravagant qu'il étoit, me parut le plus louable;

je comptois ſur ma bravoure, & je me flattois qu'elle m'obtiendroit des grades dans le ſervice. J'étois tout occupé de projets militaires, lorſque Strap entra; le maître de langues lui avoit fait préſent de cette perruque antique qu'il portoit le jour que nous le vîmes pour la premiere fois; il lui avoit auſſi donné ſon vieux chapeau. Strap ne jugea pourtant pas à-propos de s'en ſervir tel qu'il étoit pendant le jour; avec ſes ciſeaux il ſupprima une partie du chapeau, auſſi-bien que du toupet de la perruque, & les réduiſit l'un & l'autre à une grandeur convenable: tandis qu'il s'amuſoit à cet ouvrage, il ſe mit à converſer avec moi de la ſorte: » Ecoutez-moi, mon cher Monſieur Random, vous êtes un enfant de famille, & ce qu'il y a de mieux, c'eſt que vous ſavez quelque choſe, ce qui n'eſt pas ordinaire aux gentilshommes comme vous. Votre état ne fait aucun tort à votre qualité; car il n'eſt perſonne qui ne vous reconnoiſſe à votre air pour un jeune homme de condition; pour moi, je ne ſuis que le fils d'un pauvre cordonnier, fort honnête homme, ma mere étoit adroite & laborieuſe. Elle auroit, comme vous ſavez, pû faire une fort bonne maiſon, ſi elle n'eût été malheureuſement pour elle un peu ſujette à la boiſſon; mais chacun à ſes défauts, *humanum eſt errare*. Mon pere a fait de moi un pauvre garçon barbier; mais pour

cela je ne ſuis pas tout-à-fait ſot & mal tourné. J'entends le latin & quelque peu de grec. Vous êtes d'une famille diſtinguée; je ne ſuis moi qu'un pauvre diable de roturier, mais cela n'empêche pas que je ne ſois en état de vous obliger, & j'y ſuis porté de tout mon cœur. On penſe à vous à ma conſidération; & voici donc ce que j'ai à vous dire : le maître de langues, qui eſt de mes parens..... Mais vous ne ſavez peut-être pas comment il l'eſt ; puiſque vous en êtes curieux, je m'en vais vous l'apprendre. Sa mere eſt niéce de la ſœur de ma grand-mere... non, ce n'eſt pas cela, elle eſt fille du frere de mon grand pere, qui.... non, non, ce n'eſt pas encore cela, tant y a qu'il eſt mon couſin au ſeptieme degré. » L'impatience où j'étois d'apprendre cette bonne nouvelle dont Strap me flattoit, fit que je le bruſquai! Hé que diable, lui dis-je, finiſſez tout ce préambule inutile, parlez-moi de cette bonne nouvelle qui me regarde, & oubliez pour un inſtant votre couſinage avec le maître de langues. Strap fut interdit du ton bruſque avec lequel je lui parlois. « Hé quoi, me dit-il, n'eſt-il permis qu'aux gentilshommes d'aimer & de reſpecter leurs parens ? Depuis un tems vous me parlez avec autant de hauteur que ce vieux ivrogne de ſous-maître nommé Perwinkle, à qui nous avons joué tant de tours, lorſque nous étions à

l'école. Eſt-ce que vous ne m'aimez plus ? vous auriez bien tort, il faut donc vous ſatisfaire, rien n'eſt plus inſupportable que le doute : *dubio procul*, *dubio nihil dubius*. Mon ami, non, mon parent, ou pour mieux dire, tous les deux, le maître de langues, en un mot, qui ſait combien je vous aime, & à qui j'ai fait ſoigneuſement votre éloge, a réſolu de vous apprendre la prononciation angloiſe, ſans laquelle il dit, que, quelques talens que vous ayez, vous ne pouvez jamais parvenir. Il a, indépendamment de cela, parlé de vous à un apothicaire François, qui a beſoin d'un garçon de boutique; &, ſur ſa recommandation, vous aurez quinze livres ſterlings par an, le lit & la table auſſi long-tems que vous voudrez y reſter. » Cette nouvelle m'intéreſſoit trop pour la recevoir avec indifférence; je me jettai au col de Strap, & le priai de me mener chez ſon ami, de peur qu'en retardant plus long-tems, je ne perdiſſe la place qu'on me deſtinoit. Nous allâmes donc enſemble chez le maître de langues, que nous ne trouvâmes point chez lui; mais on nous dit qu'il étoit avec une compagnie dans un cabaret voiſin. Nous y courûmes; il y buvoit avec l'Apoticaire, auquel il me propoſoit : nous le fîmes venir avant que d'entrer; il me parut charmé de mon impatience. « *Ah*, *Chriſt* ! me dit-il, avouez que cette nouvelle vous a bien fait du plaiſir. Je parie

que vous ne vous êtes pas donné le tems de deſcendre l'eſcalier, & que vous êtes ſorti par la fenêtre ? n'avez-vous point heurté dans votre chemin quelque vendeuſe d'huitre ou quelques porteurs d'eau. C'eſt une grande faveur du ciel que vous ne vous ſoyez pas caſſé la tête contre quelque borne. Je crois, par ma foi, que vous m'auriez trouvé dans les lieux de ma maiſon les plus ſecrets, même *in penetralia*; bien m'en a pris de n'être pas au lit avec ma femme; malgré le reſpect dû au devoir conjugal, vous auriez ſans doute forcé ſerrures & verrouils, pour m'y relancer. Le fripon qu'il eſt m'auroit déterré dans l'antre même de Cacus, il auroit pénétré juſques dans le *Sancti-Sanctorum*. Allons, réjouiſſez-vous, votre homme eſt ici, je vais vous préſenter à lui ſur le champ. Nous entrâmes dans le caffé, nous nous mîmes à une table, à laquelle il y avoit quatre ou cinq hommes, qui fumoient & buvoient enſemble. M. Anodin, dit le maître d'école, en s'adreſſant à l'un d'eux, voici le jeune homme dont je vous ai parlé. L'apothicaire, à qui l'on me préſentoit, étoit un vieux griſon, dont le front n'avoit tout au plus qu'un doigt de largeur, ſon nez étoit recourbé du côté gauche, deux gros os en ſaillie ſervoient de récipient à deux petits yeux gris & chaſſieux, deux giffles grandes comme celles d'un ſinge lui pendoient des deux côtés de

la face, & il ne pouvoit prononcer une parole qu'en grimaçant d'une façon tout-à-fait risible ; il me regarda quelque-tems. Oh, oh, moi suis fort content, M. Concordance, dit-il, en s'adressant au maître de langues, venez-vous-en demain chez moi. Moi veux donner à déjeûner pour remercier. Buvez un coup, jeune homme, & venez-vous en demain matin, voir moi avec M. Concordance. Je le lui promis & me retirai en lui faisant une profonde révérence. J'entendis qu'il disoit derriere moi, ma foi ce garçon est joli, moi trouver lui bien fait. Pendant que je demeurois chez M. Crab, je m'étois amusé à étudier la langue françoise. J'avois lu tous les livres de pharmacie en cette langue, & je l'entendois assez bien pour ne rien perdre d'une conversation. Je résolus cependant de n'en rien faire paroître, afin que lui & sa famille, qui étoit apparemment du même pays, ne se défiant point de moi, je pusse entrer sans qu'ils le susſent dans tous leurs secrets, & apprendre des choses qui pourroient m'amuser beaucoup ou m'être de quelque avantage. Le lendemain M. Concordance me conduisit chez l'apoticaire ; nous conclumes notre marché : il donna sur le champ des ordres pour m'arranger une chambre ; mais avant que de rien faire, le maître de langues me conduisit chez son tailleur, & me fit faire à crédit un habit

complet, à condition que je le payerois, dès que j'aurois reçu la premiere moitié de mes gages, qui commençoient à courir dès ce jour-là. Il me fit avoir aux mêmes conditions un chapeau neuf, de sorte qu'au bout de huit jours j'étois habillé fort proprement. Strap apporta mes hardes & mon linge dans la chambre qu'on m'avoit destinée, & dont il est bon que je fasse la description. Elle étoit fort obscure, quoiqu'elle fut au second étage; elle étoit meublée d'un tabouret dépaillé, d'un chalit vermoulu, couvert d'une paillasse pourrie, d'un pot de chambre de terre sans anse, & d'une bouteille au lieu de chandelier; une piece triangulaire de verre étamé, appliquée contre la muraille avec des pointes, me servoit de miroir : elle avoit cependant été mieux arrangée; mais on en avoit pris la plus grande partie des meubles, pour loger dans le grenier le domestique d'un capitaine.

CHAPITRE XIII.

Caractere de M. Anodin. Portrait de ſa femme & de ſa fille. Chronique de cette famille. Rivalité des deux femmes. Mépriſe de Roderik. Terrible conſéquence qui en réſulte.

Le lendemain, comme j'étois à travailler dans la boutique, une demoiſelle fort ſémillante, proprement habillée, y entra ſous prétexte d'avoir beſoin de quelque choſe. Je m'apperçus qu'elle m'obſervoit ſcrupuleuſement. De mon côté, je l'examinois en deſſous; je ſurpris un regard dédaigneux, dont il lui plût de m'honorer. Je pris dès-lors la réſolution de vivre froidement avec elle; pendant le dîner, les ſervantes, avec qui j'étois obligé de manger à la cuiſine, m'apprirent que c'étoit la fille unique de mon maître, qu'elle avoit lieu d'eſpérer une fortune conſidérable, & que cet avantage, autant que ſa beauté, lui avoient acquis un grand nombre d'adorateurs, qu'elle auroit pu ſe marier deux fois avantageuſement, ſi ſon pere eût été moins avare; mais qu'il avoit juré de ne ſe pas défaire, tant qu'il vivroit, d'un ſeul ſcheling en ſa faveur; ce qui faiſoit que cette fille n'avoit pas pour lui tout le reſpect qu'il avoit droit d'en

exiger; qu'outre cela, elle avoit une haine mortelle pour tous les gens du pays de ſon pere, & que ſa mere, qui étoit Angloiſe, lui ſuggeroit cette antipathie. Je compris, par leurs diſcours, que madame portoit, comme on dit, la culotte; qu'elle étoit d'un eſprit revêche, & que ceux qui dépendoient d'elle n'étoient pas à leur aiſe. Cette femme aimoit le plaiſir & la fleurette, elle etoit conſéquemment jalouſe de ſa fille, à qui ſes charmes & ſa jeuneſſe obtenoient la préférence. Elle ne pouvoit cependant s'en paſſer, parce qu'elle étoit le mobile de toutes les parties de plaiſir qu'on lui propoſoit; mais pour la punir d'être plus aimable qu'elle, elle s'étoit auſſi oppoſée à ſon mariage; au moins il y avoit lieu de le préſumer, puiſque, ſi elle eût penſé autrement, aſſurément le mariage de ſa fille ſe fût conclu en dépit du pere, qu'elle dirigeoit à ſa fantaiſie. M. Anodin ſe taiſoit, mais le bon homme n'en penſoit pas moins; je lui voyois faire de tems en tems au dos de ſa femme des geſtes d'indignation, & des grimaces qui me faiſoient connoître qu'il étoit jaloux ſans oſer le paroître ouvertement. Je partageois ſa diſgrace, on me traitoit comme ſon valet; c'eſt-à-dire, que l'on avoit pour moi bien moins d'égards encore que pour lui. A peine en ſix jours de tems la mere & la fille daignerent-elles m'honorer d'une ſeule parole. Les ſervantes me dirent, que

la fille ſur-tout avoit conçu pour moi le plus parfait mépris, & qu'elle avoit dit hautement la veille, qu'elle ne concevoit pas comment ſon pere pouvoit s'accommoder d'un ruſtaut tel que moi. Je fus piqué de ce propos, ma vanité me perſuadoit qu'il étoit injuſte; je le crus encore mieux le dimanche ſuivant, lorſque le tailleur m'apporta mon habit neuf; je ne l'eus pas plutôt mis, que les agrémens de ma perſonne augmenterent à mes yeux de moitié. J'allai paſſer la plus grande partie du jour avec Strap & quelques-uns de ſes amis à la promenade, & je rentrois ſur la brune, lorſque je rencontrai nez à nez à la porte du logis mademoiſelle Anodin, qui ne me reconnoiſſant point dans mon nouvel ajuſtement, me gratifia d'une ample révérence. Je lui répondis par deux autres des plus profondes, & je fermai la porte ſur nous. Elle reconnut alors ſa méprise, elle en rougit; comme le paſſage de la porte étoit extrêmement étroit, & qu'il me falloit lui céder l'honneur du pas, j'eus le tems de la fixer pendant qu'elle s'efforçoit bruſquement de paſſer, en marmotant entre ſes dents, qu'elle étoit une ſotte créature. Depuis ce moment, elle ne paſſa pas un jour ſans venir dans la boutique; je lui voyois faire cent minauderies, les unes plus impertinentes que les autres, qui me firent ſoupçonner qu'elle ne me regardoit plus comme une conquête indigne d'elle; mais

j'étois haut & vindicatif, le ſouvenir des façons dédaigneuſes qu'elle avoit eues pour moi, me raſſuroit contre le pouvoir de ſes charmes. Je réſiſtai conſtamment à ſes agaceries, & ne lui donnai jamais la ſatisfaction de s'appercevoir que j'y fiſſe aucune attention. Cette indifférence, inſultante pour une perſonne de ſon caractere, fit bientôt évanouir toutes les idées qu'elle avoit conçues en ma faveur; la rage & le dépit leur ſuccéderent; elle ne tarda pas à me donner toutes les marques de reſſentiment que ſa malice pût lui ſuggérer. Elle avoit trouvé moyen de m'aſſujettir aux occupations les plus baſſes du ménage. Un jour, entr'autres, elle m'ordonna d'aller battre l'habit de mon maître. Je le refuſai, il s'enſuivit une diſcuſſion aſſez vive, je ne cédai point, elle en pleura de rage. Sa mere entra dans des éclairciſſemens. Je lui fis part du motif de notre querelle. Elle décida en ma faveur. Je n'étois pas aſſez vain pour m'imaginer que ce fût par quelque conſidération d'eſtime ou d'amitié que la mere prenoit mon parti. Ce n'étoit pas non plus l'équité, mais ſeulement l'envie de mortifier ſa fille, qui n'en étoit point la dupe, & qui ſe vengea des déciſions de ſa mere, en lui diſant: « Qu'il y avoit des gens au monde qui avoient trop d'intérêt à ne pas rendre juſtice pour qu'on pût eſpérer de l'obtenir d'eux; mais qu'on n'étoit point aveugle,

& qu'on pénétroit bien les motifs de leur conduite ; que quelqu'un, ſur-tout, que l'on ne nommoit pas, y avoit plus de part que perſonne. »

Ce mot de quelqu'un me rendit curieux, & me fit ſouhaiter de ſavoir ſur qui tomboit le reproche. J'en fus bien-tôt informé : la mere avoit pour un capitaine nommé M. Odonnell, & qui logeoit dans ſa maiſon, à-peu-près le même penchant que ſa fille : l'une & l'autre envioient ſa conquête, & la deſiroient ſans partage. Le capitaine, peut-être, faute de goût pour l'une ou pour l'autre, ſe partageoit à toutes deux ; en falloit-il plus pour mettre la diſſention entr'elles ? Mon maître cependant m'aimoit beaucoup ; je lui entendois dire de tems en tems en François, qu'il étoit ravi de m'avoir. Il avoit beaucoup de pratiques, dont la plupart étoit des François réfugiés, qui, n'étant pas riches, ne pouvoient pas le payer bien graſſement. Il eſt vrai cependant qu'ils ne faiſoient pas grande dépenſe en drogues. Perſonne à Londres ne ſavoit mieux les contrefaire que lui, & je l'ai vu plus de cent fois accepter ſans héſiter des ordonnances, quoiqu'il n'eût pas dans ſa boutique une ſeule des drogues qui devoient y entrer. Il faiſoit des yeux d'écréviſſe avec des écailles d'huîtres, de l'huile d'amande douce avec de l'huile commune, du ſirop balſamique avec du ſirop de ſucre, de l'eau

de *Capivi* avec de la térébentine ; en un mot, il ſavoit faire les compoſitions les plus couteuſes [ſi elles euſſent été fidelement exécutées] avec les drogues les moins cheres & les plus communes. La cochenille ſurtout & l'huile de gérofle, lui étoient extrêmement utiles dans ſes compoſitions. Entre tous ſes ſecrets, il en avoit un pour les maladies vénériennes, qui ne laiſſoit pas que de lui rapporter beaucoup d'argent. Auſſi m'en cacha-t-il ſoigneuſement la compoſition. Je n'y perdis cependant pas beaucoup ; car les trois quarts de ceux qui en avoient uſé, furent obligés de recourir quelque tems après aux remedes ordinaires, & de s'en rapporter, pour leur guériſon, à des chirurgiens moins habiles que Monſieur Anodin, mais plus ſoumis aux principes que l'expérience juſtifioit. Ses mauvais ſuccès ne le rebuterent point ; il ſembloit, au contraire, être plus perſuadé de la bonté de ſon ſpécifique, à meſure qu'il réuſſiſſoit moins. Je crois qu'il ſe ſeroit plutôt fait Turc, que d'admettre le moindre doute contre l'infaillibilité de ſon remede. M. Anodin, qui, comme nous l'avons dit, n'aimoit point la dépenſe, condamnoit l'uſage de la viande, & tâchoit en vain de perſuader qu'on ne devoit vivre que de légumes & de végétaux ; mais il ne put faire des proſélites dans ſa maiſon, ſon hypotheſe fut toujours combattue par ſa femme

& ſa fille, qui ne voulurent pas, ſur la foi de Monſieur Anodin, adopter la doctrine de Pytagore; d'ailleurs, un des plaiſirs les plus vifs que ma maîtreſſe & ſa fille puſſent goûter, c'étoit de le contrequarrer à tous propos. Madame Anodin ſur-tout ſe fût reprochée le moindre égard qu'elle auroit eu pour lui, & mépriſoit ſi fort le *qu'en dira-t-on*, qu'elle prévenoit le capitaine Odonnell, & lui propoſoit des parties auxquelles il ſe prêtoit par complaiſance, pour pouvoir ſe conſerver l'avantage de voir la fille de plus près; celle-ci, cependant, ne pouvoit ſe perſuader que ſon amant ne lui fût pas infidele, quelque choſe qu'il lui dît pour l'en diſſuader; ſa mere l'éloignoit d'elle aſſez ſouvent, & ſe procuroit avec le capitaine des tête à tête qui lui étoient fort ſuſpects. Quant aux ſentimens du cœur, je crois qu'elle avoit tort; mais des raiſons d'intérêts euſſent juſtifié dans un eſprit moins jaloux la complaiſance du capitaine pour madame Anodin. Je m'étois apperçu qu'Odonnell ne pouvoit la ſouffrir, & qu'il ne ſe prêtoit à ſes parties de plaiſir, que parce qu'elle ſeule en faiſoit la dépenſe, & que d'ailleurs elle faiſoit des additions fréquentes à ſon équipage. Un jour que Monſieur Anodin étoit ſorti, & que ſa fille, par l'ordre de ſa mere, étoit allée rendre quelques viſites, Madame Anodin m'envoya chercher un caroſſe de louage, &

partit avec le capitaine, pour aller ſe promener vers Covent-Garden. La fille revint, ſoupa ſeule, & fut ſe coucher à ſon heure ordinaire, en laiſſant échapper bien des marques de dépit, dont je concevois parfaitement le motif. Mon maître rentra ſur les dix heures du ſoir, & me demanda ſi ſa femme étoit de retour ; je lui répondis qu'elle étoit ſortie tout l'après-midi & qu'elle n'étoit pas encore rentrée. Le pauvre apoticaire entra dans une furieuſe colere : » Comment morbleu, me dit-il, avec emportement, mon femme n'eſt pas ici ! oh parbleu, nous voir un peu cela. » Un domeſtique entra dans ce moment, & préſenta à M. Anodin une ordonnance. Il en mélangeoit les ingrédiens dans un mortier de verre, lorſqu'il demanda en même-tems ſi ſa femme étoit ſortie ſeule. Je n'eus pas achevé de lui dire que le capitaine étoit avec elle, qu'en frappant un grand coup avec le pilon, il mit le mortier de verre en poudre, en jurant & grimaçant comme la tête d'un manche de viole. J'étois prêt d'éclater de rire, à cauſe de ſes grimaces, lorſque j'entendis, heureuſement pour moi, frapper à la porte. Je l'ouvris, c'étoit ma maîtreſſe, qui ſauta gaiement de caroſſe dans la boutique, & s'adreſſant à ſon mari. » Je parie, mon cher, que tu me croyois perdue. M. le capitaine a eu la bonté de me payer la comédie. Oh, moi

vous crois. La comédie, répliqua le mari, moi, parbleu, crois vous avoir la bien jolie comédie. Dieu vous béniſſe, pourſuivit-elle, que voulez-vous donc dire? Morbleu vous ignorer-t-il, reprit M. Anodin, vous le ſavez bien trop; mais ferai voir à vous, ſi moi eſt fait pour porter cornes. Moi ventrebleu, je ſerois.....parbleu votre capitaine, il eſt un.....» Le capitaine, qui étoit à la portée, occupé à payer le fiacre, de l'argent de Madame Anodin, interrompit le mari, d'une voix terrible: » Qu'eſt-ce que je ſuis, lui dit-il? M. Anodin changeant de ton, le ſalua affectueuſement; ah, vous être-là, M. le capitaine, lui dit-il, ſerviteur. Vous, fort galant homme. Moi à vous obligé pour ma femme.....& ma femme diablement obligeante ſans doute, continua-t-il, à voix baſſe en tournant la tête, & s'adreſſant à moi. Ecoutes, mon cher Anodin, lui dit le capitaine, je ſuis homme d'honneur, & tu ſais trop bien ton monde, à ce que je penſe, pour trouver mauvais que j'aie fait une politeſſe à Madame.» L'apothicaire, ſéduit par un compliment ſi flatteur, répondit, à la françoiſe, qu'il étoit au contraire enchanté de l'honneur qu'il avoit bien voulu faire à ſon épouſe; s'étant calmé de la ſorte, chacun fut ſe coucher. Le lendemain j'apperçus, à travers les vîtres d'une cloiſon qui ſéparoit la boutique de la

ſalle, le capitaine qui s'entretenoit amoureuſement avec Mademoiſelle Anodin, qui de ſon côté paroiſſoit lui répondre avec beaucoup d'émotion. Mais le capitaine l'eut bientôt appaiſée, & leur reconciliation fut ſcellée réciproquement par les plus tendres careſſes. Quelque ſoin que je me donnaſſe, je ne pus jamais découvrir de plus grandes privautés entr'eux; mais une occaſion ſinguliere me découvrit clairement leur commerce. J'avois ſu triompher des ſcrupules de l'une des ſervantes du logis; & pendant l'abſence de ſa compagne, qui étoit allé voir ſon pere malade à Richmond, je jouiſſois des fruits de ma conquête. Une nuit donc, que, comme à l'ordinaire, je m'étois levé pour monter au grenier, y goûter les faveurs de l'amour dans les bras de ma maîtreſſe, je trouvai la porte ouverte, j'en fus ravi; j'allai droit à ſon lit, & je jouiſſois déjà par anticipation des plaiſirs que j'allois chercher; mais, ô perfidie! elle étoit dans les bras d'un amant, qui, ſans doute, étoit le domeſtique du capitaine. Je ſortis indigné, dans le deſſein d'aller me recoucher; mais j'étois ſi fort préoccupé de mon avanture, qu'au lieu d'entrer dans ma chambre, j'entrai dans celle de ma jeune maîtreſſe; je ne m'apperçus de ma mépriſe, que lorſque je fus auprès de ſon lit. Elle étoit éveillée, & m'avoit entendu. Je ne pouvois donc me

retirer ſans me découvrir. » Ne faites point de bruit, me dit-elle, croyant ſans doute parler au capitaine, marchez doucement, de peur que ce grand butor d'Ecoſſois, qui eſt dans la chambre voiſine, ne vous entende. » Il ne me fut pas difficile de comprendre le motif d'un avis ſi prudent. Je pouvois fort bien profiter de l'occaſion qui paroiſſoit ſe préſenter; en conſéquence, ſans autre cérémonie je me mis au lit, on m'y reçut auſſi-bien que ſi ce n'eût pas été moi. Pour bien des raiſons je n'oſois proférer une ſeule parole : » mon cher capitaine, me diſoit-elle, vous êtes bien taciturne. » Je lui conſeillois le plus bas qu'il m'étoit poſſible, en adouciſſant ma voix, de ſe taire à cauſe de l'Ecoſſois, ce qui lui donna lieu de s'étendre ſur mon chapitre, & de m'honorer d'un panégyrique qui ne tournoit point du tout à l'avantage de mon amour-propre: je fus ſur le point d'interrompre pluſieurs fois le dialogue, & de me découvrir ; mais j'aimai mieux chercher à m'en venger. Elle apprit qu'elle n'étoit plus en état de cacher les effets de ſon commerce amoureux avec le capitaine. Elle me prioit, croyant toujours parler à lui, de conclure au plutôt le mariage qu'elle eſpéroit. Je méditois ma réponſe, lorſque j'entendis tomber quelque choſe ſur le plancher de ma chambre. Je me levai ſur le champ. J'allai me ranger au coin de la porte,

je vis un homme qui tâtonnoit tout autour, & qui la cherchoit pour sortir. Je me rangeai de côté pour lui livrer passage ; il descendit l'escalier le plus vîte qu'il put. Je compris aisément que c'étoit le capitaine, qui, ayant trouvé ma porte ouverte, par une erreur très-heureuse pour moi, étoit entré dans ma chambre, croyant entrer dans l'appartement de sa maîtresse, où j'avois occupé sa place, & qu'il ne s'étoit apperçu de sa mépriſe, qu'en faisant tomber mon tabouret sur le carreau, & que, craignant que ce bruit ne le fît découvrir, il renonçoit prudemment pour cette nuit à satisfaire ses desirs. Je ne retournai point à l'appartement de ma belle. Je rentrai au contraire dans ma chambre, dont je fermai les verroux, & je m'endormis l'idée remplie de mon bonheur : mon histoire cependant ne put être ignorée long-tems ; les éclairciſſemens la découvrirent dès le lendemain. Le capitaine s'excusoit sur sa mépriſe de ce qu'il avoit manqué son rendez-vous. On peut aisément conjecturer quel fut le chagrin des deux amans, lorsqu'ils ne purent plus douter que j'étois informé de leur secret ; Mademoiselle Anodin, qui, par la façon dont elle m'avoit traité, préſumoit que je tirerois avantage de cette découverte, étoit sur-tout dans une inquiétude extrême. Le capitaine de son côté ne put se persuader

que j'euſſe joui des faveurs de ſa maîtreſſe, par ſurpriſe & ſans ſon aveu. Je fus convaincu quelque tems après de ſon incrédulité ſur cet article. Le même jour, Mademoiſelle Anodin vint dans la boutique, fixa les yeux ſur moi, & ſe mit à pleurer amèrement ; mais ſa douleur ne me fit aucune impreſſion ; les épithetes déſobligeantes dont elle m'avoit accablé la nuit derniere, m'avoient fortifié le cœur. Ce fut alors que je me vengeai pleinement de ſes mépris, & que je les lui rendis au centuple. Elle commença dès cet inſtant à me traiter avec plus d'égards qu'à l'ordinaire ; ſachant bien qu'il ne tenoit qu'à moi de la déshonorer, elle étoit obligée de me ménager. Mon ſort en devint beaucoup plus doux, je ne me ſentis point cependant tenté de réitérer mon entrepriſe nocturne, quoique j'euſſe pu me flatter d'en être bien reçu ; je fis d'autres connoiſſances dans la ville, car je me défaiſois petit à petit de mes airs campagnards ; je m'apperçus enfin, qu'on me regardoit déjà comme un fort joli garçon apothicaire.

CHAPITRE XX.

Roderik eſt attaqué la nuit ; il eſt dangereuſement bleſſé. Il découvre que ſon aſſaſſin eſt le capitaine Odonnell. Moyens dont il ſe ſert pour s'en venger. Le capitaine diſparoit, après avoir volé juſqu'à ſon domeſtique. Intrigue de Random avec une coquette, il échappe heureuſement à ſes artifices.

JE venois de viſiter un malade dans la rue de Chelſea, il étoit environ minuit, lorſque je fus attaqué par un homme que je n'eus pas aſſez le tems d'enviſager pour le reconnoître ; il me porta ſur la tête un grand coup, qui me fit tomber ſans ſentiment. Je fus laiſſé pour mort, avec trois coups d'épée dans le corps. Dès que j'eus repris connoiſſance, je me mis à crier ſi fort, que je fis ſortir tout le monde d'un cabaret voiſin. On accourut à mon ſecours, & l'on me conduiſit dans le cabaret. Quelqu'un alla chercher un chirurgien, qui panſa mes plaies, & m'aſſura qu'elles n'étoient pas mortelles. L'aſſaſſin m'avoit porté un coup d'épée ſur le ventre, qui avoit gliſſé entre les muſcles & la peau ; le ſecond avoit gliſſé le long des côtes ; & le troiſieme, qu'on avoit eu envie, ſans doute, de me donner

donner le coup de grace, puiſqu'on me l'avoit tiré près du cœur, mais il avoit heureuſement rencontré l'os de la poitrine, ſur lequel la pointe de l'épée s'étoit caſſée, & étoit demeurée fichée juſqu'au moment où le chirurgien me l'ôta. Plus je réfléchiſſois ſur cet accident, moins je pouvois m'imaginer que ce fût un voleur qui m'eût traité de la ſorte; on ne m'avoit point fouillé, puiſque je trouvai tout mon argent. Je n'avois rien perdu non-plus de mes habits; je me déterminai donc à penſer qu'on m'avoit pris pour un autre, ou que j'avois quelqu'ennemi ſecret. Dans le ſecond cas, je ne pouvois ſoupçonner que le capitaine Odonnell, & la fille de mon maître. Je cachai cependant ſoigneuſement mes ſoupçons, pour m'en éclaircir mieux, s'il étoit poſſible: je me fis porter au logis vers les dix heures du matin; je rencontrai chemin faiſant le capitaine, qui me reconnut, & me laiſſa voir le trouble d'un homme qui ſe ſentoit coupable, & qui ſe reprochoit d'avoir manqué ſon coup. J'arrivai cependant; je contai mon aventure; mon maître en parut ſincèrement touché. Le chirurgien l'ayant aſſuré que mes bleſſures n'étoient pas dangereuſes, il uſa pour cette fois de ſon autorité, & me fit porter dans mon lit, quoique ſa femme s'y oppoſât formellement; elle vouloit charitablement me faire porter à l'hôpital, où, diſoit-elle,

je ſerois beaucoup mieux ſoigné que dans ſa maiſon.

J'avois à cœur de me venger du capitaine Odonnell & de ſa maîtreſſe, que je ſoupçonnois de plus en plus. Cependant Mademoiſelle Anodin, qui n'étoit pas à la maiſon, lorſque j'y arrivai, vint deux heures après me voir dans ma chambre. Elle me dit qu'elle étoit bien fâchée de l'accident qui m'étoit arrivé, & me demanda en même tems, ſi je ſoupçonnois quelqu'un: je la regardai fixement, en lui diſant que oui; mais je ne vis en elle aucune altération qui juſtifiât mes conjectures. » Si cela eſt, me dit-elle, que n'obtenez-vous un ordre pour le faire prendre. Cela ne coûte pas grand choſe, & ſi vous n'avez pas d'argent, je vous en prêterai. » Cette offre de ſervice m'étonna, & diſſipa en même tems tous les ſoupçons que j'avois conçus contre elle. Je fus même ſur le point d'abſoudre le capitaine dans mon eſprit. Je réſolus de m'éclaircir exactement avant de me venger; je remerciai Mademoiſelle Anodin de ſes offres, & lui dis: » Que je ne voulois rien entreprendre que je ne fuſſe bien sûr de mon fait; que tout ce que je ſavois de mon aventure, c'eſt que c'étoit un militaire qui m'avoit maltraité de la ſorte, & qu'autant que je pouvois me le perſuader, ſon viſage ne m'étoit pas inconnu; mais que je ne pouvois

prudemment, & en sûreté de conscience, accuser nommément personne. » Je parlois de la sorte pour persuader à Mademoiselle Anodin que je ne soupçonnois aucunement le capitaine, afin qu'il ne cherchât point à s'évader, si je découvrois que c'étoit infailliblement lui qui avoit fait le coup. Au bout de huit jours, comme mes plaies étoient à moitié guéries, je descendis à la boutique, ce qui dispensa M. Anodin de prendre un autre garçon à ma place. La premiere recherche que je fis, pour m'éclaircir si c'étoit en effet le capitaine dont j'avois à me venger, fut d'entrer dans sa chambre, pendant qu'il étoit occupé dans un autre endroit de la maison. Je tirai son épée, j'en trouvai la pointe cassée; je confrontai celle qui m'étoit restée dans le corps avec le reste de sa lame, elle s'y rapportoit exactement.

Je n'eus plus aucun lieu de douter de la vérité du fait. Il ne me restoit plus qu'à imaginer de quelle façon je me vengerois du scélérat. Je fus huit jours à méditer là-dessus. Je projettois quelquefois de le traiter comme il m'avoit traité lui-même; mais bientôt le scrupule succédoit à la résolution, & je me reprochois d'avoir voulu imiter sa lâcheté. Je crus devoir lui demander ouvertement satisfaction; mais, outre l'incertitude de l'événement, c'étoit en user trop noblement avec un coquin.

Je pris le milieu entre ces deux partis. J'engageai Strap à me ſeconder avec deux de ſes amis, ſur leſquels il pouvoit compter. Nous convinmes de nous déguiſer tous quatre, de nous rendre dans un lieu indiqué, & d'attirer le capitaine dans une embuſcade, en lui adreſſant la lettre ſuivante.

MONSIEUR,

A juger par les apparences, je crois vous faire plaiſir que de vous apprendre que mon mari eſt allé à Bagshot, *pour voir un malade ; il ne reviendra que demain au ſoir, ſi vous avez quelque choſe à me dire ; vous ne pouvez ſaiſir une meilleure occaſion.*

Votre, &c.

Cette lettre étoit ſignée du nom de la femme d'un apoticaire, qui demeuroit à Chelſea. J'en avois ſouvent entendu parler à Odonnell avec admiration, comme d'une femme dont il avoit tenté la conquête, & dont il ſouhaitoit ardemment l'abſence du mari, pour pouvoir s'entretenir librement avec elle. La lettre le ſurprit & l'enchanta ; il partit ſur le champ pour en porter lui-même la réponſe ; mais il nous rencontra dans l'endroit même où il m'avoit ſi fort maltraité. Nous étions maſqués ; nous tombames tous quatre en même-tems ſur

lui, & nous étant saisi de son épée, nous le dépouillames tout nud, après quoi nous l'étrillames vigoureusement avec des orties & de gros chardons. L'expédition dura un quart d'heure; & malgré ses pleurs & ses supplications, nous ne le quittames que quand nous fumes bien las de le fustiger. Nous emportames ensuite ses habits pour les cacher derriere une haie; nous le laissames tout nud au milieu du grand chemin, imaginer le moyen de rentrer décemment à la maison. J'eus la précaution de m'y rendre avant lui. A peine étois-je rentré, que quelqu'un vint me dire qu'il avoit été pris par le guet, & emmené au corps de garde, d'où il envoya chercher des habits. Le lendemain matin il revint à la maison dans une chaise à porteurs, enveloppé dans une couverture, parce que l'état dans lequel il étoit, ne lui permettoit pas de s'habiller.

Madame Anodin & sa fille se disputerent l'honneur de le soigner. Jamais on n'eût plus d'attentions & d'égards pour un malade. Il y avoit long-tems que mon maître souhaitoit une pareille aventure au capitaine; il ne put cacher le plaisir que lui faisoit celle-ci, & me fit part de sa satisfaction en tirant la langue & clignant les yeux, en même-tems qu'il m'ordonnoit de préparer de l'onguent pour le guérir. Quant à moi, je ne jetois point les yeux sur le malade sans tressaillir

de joie ; mais, outre le plaiſir de l'avoir écorché tout vif, j'eus encore celui de le voir timpaniſer dans les nouvelles, ce qui lui fut cependant de quelqu'avantage, car ceux qui avoient trouvé ſes habits, les lui renvoyerent fidelement, à l'exception de quelques lettres, parmi leſquelles étoit celle que j'avois fait écrire au nom de l'apoticaire. Le capitaine étoit un égrefin, qui étoit beaucoup mieux muni de ces ſortes de miſſives que de lettres de change. Un bel eſprit femelle de Londres ſe les étoit appropriées : elle y avoit joint une texture de ſon invention & les avoit fait imprimer. Cet événement me cauſa quelques remords ; je craignois que l'indiſcrétion de l'auteur ne troublât un ménage ; mais heureuſement l'apoticaire de Chelſea prit bien la choſe. Il avoit intenté procès en réparation à l'Imprimeur, & ſans ſoupçonner ſa femme, il n'accuſoit que la malignité de l'auteur, qui prudemment avoit diſparu. Madame Anodin & ſa fille ne furent pas auſſi crédules que le bon apoticaire : dès que les lettres parurent, elles ceſſerent d'avoir pour le malade les mêmes ſoins qu'auparavant ; il s'en apperçut, & jugea bien ce qui occaſionnoit ce changement à ſon préjudice ; il prit le parti de ſe taire, ſachant bien qu'il n'avoit aucun droit de ſe plaindre ; il s'en prit ſeulement à mon maître, à l'honneur duquel il vouloit attenter, parce qu'il ſut que c'étoit lui qui avoit

inſéré l'hiſtoire de ſa flagellation dans la gazette; il avoit fait abſolument peau neuve, & ſe croyoit ſuffiſamment rétabli, jugeant d'ailleurs qu'il ne pouvoit reſter plus longtems dans la ville, il délogea de nuit, ſans tambours ni trompettes, après avoir volé tout le monde dans la maiſon, ſans oublier ſon domeſtique, à qui il prit tout ce qu'il avoit, excepté ſes habits, qu'il eût peut-être emportés, comme le reſte, s'ils en euſſent valu la peine. M. Anodin, pour ſûreté de ſon dû, s'empara d'un vieux coffre qu'il avoit laiſſé dans ſa chambre. Il ne doutoit nullement que ce coffre, qui étoit fermé & très-peſant, ne contînt aſſez d'effets pour l'indemniſer de ce qu'Odonnell lui devoit pour ſon loyer; mais un mois s'étant paſſé, ſans en recevoir de nouvelles, il ne put réſiſter à l'impatience de ſavoir ce que le coffre contenoit. Il m'ordonna de le briſer en ſa préſence, ce que je fis avec le pilon de notre grand mortier; mais nous n'y trouvâmes, au grand regret de M. Anodin, qu'un monceau de pierres.

A peu près dans ce tems, Strap vint me dire qu'un ſeigneur lui avoit propoſé de le ſuivre dans les pays étrangers, en qualité de valet de chambre; mais que ne pouvant ſe déterminer à me quitter, il n'avoit pas encore accepté cette propoſition, quoiqu'elle fût fort avantageuſe. J'étois extrêmement touché de l'amitié de Strap, & cependant

je le payai dans ce cas d'ingratitude. Que les hommes ſont pervers ! il n'eſt point de cœur à couvert de ce vice. J'avois fait de nouveaux amis, dont l'extérieur & la condition flattoient ma vanité. Je commençois à rougir indignement de ma liaiſon avec un garçon barbier ; mais je ſentois en même-tems, que j'euſſe été un monſtre ſi je lui euſſe rien fait paroître de mes ſentimens à ſon égard. Je fus très-ſatisfait de la nouvelle qu'il m'apprenoit, non pas parce qu'elle étoit avantageuſe pour lui, mais parce qu'elle m'autoriſoit, ſous prétexte de vouloir ſon bien, à le preſſer de s'éloigner de moi ; j'inſiſtai tant, qu'à la fin il ſe rendit, & huit jours après il partit ; je le conduiſis à quelque diſtance de la ville, & nous nous ſéparames ; il m'embraſſa mille fois en verſant un torrent de larmes. Je fus extrêmement attendri de mon côté, & je me voulus ſincèrement du mal en ce moment d'avoir ſouhaité ſon départ.

Je fus cependant bientôt conſolé de la perte d'un ſi fidele ami ; il me connoiſſoit trop bien, & ſa préſence me rappeloit trop ſouvent un ſouvenir humiliant. Dès qu'il fut parti, je me donnai des airs plus leſtes & plus cavaliers. J'appris à danſer d'un François que j'avois guéri d'une maladie ſecrette. J'allois aux ſpectacles les fêtes & les dimanches ; & je devins le bel eſprit d'un cabaret à bierre, où l'on m'écoutoit comme

un oracle ; un ſuffrage univerſel m'avoit établi l'arbitre de toutes les diſcuſſions. Je fis auſſi connoiſſance avec une jeune dame, de qui j'obtins enfin à force de ſollicitations une promeſſe de mariage ; cette jeune perſonne, qui ſe diſoit veuve, paſſoit pour une riche douairiere. Je remerciois le ciel de ma fortune, & j'étois ſur le point de conclure ; mais un heureux haſard m'en empêcha. Un jour que j'allois rendre viſite à ma prétendue, je trouvai la porte de ſon appartement ouverte, ſa ſuivante étoit ſortie ; au point où nous en étions, je me crus diſpenſé de la cérémonie, &, ſans m'embarraſſer d'être annoncé, j'entrai ſans façon dans ſa chambre. Que vis-je, ô ciel ! la perfide étoit entre les bras d'un galant. J'eus aſſez de prudence pour me retirer, ſans lui dire un ſeul mot. Je remerciai cent fois ma planette de l'heureuſe découverte qu'elle m'avoit fait faire, & je pris dès-lors la réſolution de ne me marier qu'à bonnes enſeignes.

CHAPITRE XI.

Gavki loge chez M. Anodin. Roderik le tire d'une mauvaise affaire. Le gentilhomme épouse la fille de l'apoticaire ; l'un & l'autre conspirent contre Roderik, & l'accusent d'avoir volé son maître. Il est chassé honteusement. Extrémité à laquelle il est réduit. Rencontre de Roderik & de la femme qu'il vouloit épouser. Il la trouve dans la derniere misere & la soulage.

APRÈS le départ du capitaine Odonnell, M. Anodin loua son appartement à Gavky, qui avoit obtenu une lieutenance dans les troupes ; il avoit un air si fier & si déterminé, que je m'imaginai que depuis que nous n'avions plus de commerce ensemble, il avoit acquis du courage. Je craignis pour lors qu'il ne se ressouvint des démêlés que nous avions eu en Ecosse, & qu'il ne cherchât à réparer en Angleterre la honte de sa conduite passée ; mais heureusement pour moi je me trompois. Il fit semblant de ne pas me connoître, quant à moi je ne me souciois point non plus de relier connoissance ; mais pour peu que j'eusse douté que ce fût lui, j'en aurois été convaincu par une aventure qui lui arriva quelques jours après. Comme je m'en revenois un soir de porter

quelques remedes à un malade, je vis deux hommes que trois ſoldats du guet conduiſoient en priſon ; ils étoient couverts de boue ; l'un ſe plaignoit d'avoir perdu ſon chapeau, l'autre ſa tabatiere : un des deux avoit l'accent Ecoſſois, & ſupplioit, en pleurant, les archers de le laiſſer aller : il leur offroit une guinée pour prix de ſa liberté ; mais les archers le refuſoient, en lui diſant qu'il avoit bleſſé un de leurs camarades, & qu'il falloit voir quelles en ſeroient les ſuites. Je ne pus réſiſter aux mouvemens de compaſſion que m'inſpiroit le malheur d'un compatriote. Je crus mon honneur intéreſſé à partager ſa peine, ou bien à le tirer d'affaire. Je portois un fort bâton, j'en appliquai un coup ſi furieux ſur la tête de l'archer qui tenoit l'Ecoſſois, que je l'étendis par terre ; mais le lâche ne ſe vit pas plutôt libre qu'il s'enfuit. J'attaquai cependant ſi vigoureuſement les deux autres archers, que je les obligeai de lâcher priſe. Ce ne fut pas ſans avoir reçu un coup terrible, qui faillit de me tirer un œil, que j'avois mis mes ennemis en fuite à l'aide du domeſtique de Gavky. Nous ne jugeames pas à-propos d'attendre qu'ils euſſent trouvé main forte, & nous nous retirames de notre côté le plus vîte que nous pûmes. Je dis que j'avois été attaqué ; on m'apprit que M. Gavky avoit eu le même ſort, & mon maître m'ordonna de lui préparer un cliſtere émollient, avec

une potion corroborative, pour raſſurer ſes ſens, qui paroiſſoient extrêmement émus de cet accident, & qu'il alloit le ſaigner pour la même cauſe. Je fus informé plus particulierement un inſtant après de l'hiſtoire de Gavky. Je l'appris par ſon domeſtique, qui rentra ſans perruque & ſans chapeau. Je le reconnus pour celui des deux priſonniers qui s'étoit battu avec moi contre les archers, & je ne doutai plus que ſon maître ne fût celui que j'avois délivré, & qui s'étoit ſi lâchement enfui. Je maudis l'inſtant où je m'étois expoſé ſi étourdiment pour un homme qui le méritoit ſi peu. Il eut cependant l'effronterie le lendemain de vanter la bravoure avec laquelle il s'étoit défendu contre les archers. Madame & mademoiſelle Anodin l'accuſoient de témérité, & ne ceſſoient de blâmer ſon courage. Toutes ſes fanfaronades me révolterent. Je contai l'hiſtoire telle qu'elle étoit. Je prouvai par les contuſions que j'avois au viſage, la part que j'avois à l'aventure, & je reprochai vivement à Gavky ſon ingratitude & ſa lâcheté : mes reproches le ſurprirent ſi fort, & lui inſpirerent tant de confuſion, qu'il ne put proférer une parole pour ſa juſtification. Toute la compagnie ſe regardoit ſans dire mot. Madame Anodin rompit cependant le ſilence, pour me réprimander de la façon peu meſurée dont j'avois traité M. le lieutenant, qui à ſon tour s'étant remis de ſon trouble,

dit froidement qu'il me pardonnoit mon indiſcrétion, & que je le prenois apparemment pour un autre ; mais il m'enjoignit d'un ton impérieux de ne plus parler ſur ſon compte, ſans être bien ſûr de mon fait. Mademoiſelle Anodin exalta de ſon mieux la généroſité que M. le lieutenant avoit de me pardonner une apoſtrophe ſi deshonorante.

Les louanges qu'elle lui prodiguoit étoient débitées avec trop de chaleur, pour que je ne m'apperçuſſe pas qu'elles étoient intéreſſées. Je me promis de m'obſerver à l'avenir ; mais monſieur Anodin, auſſi-bien que moi, ſoit par pénétration, ſoit par jalouſie, n'étoit point de l'avis de ſa femme ; j'avois quitté la table & j'étois dans la boutique : M. Anodin m'avoit ſuivi pour y prendre quelque choſe, il me regarda en ſouriant. " Mon pauvre Roderik, me dit-il, vous avoir trop de franchiſe & pas aſſez de la prudence. Ma femme & ma fille n'ont peut-être pas tort de prendre le parti de M. l'officier ; mais il eſt toujours pour moi un fanfaron. M. Anodin parloit juſte. Sa femme & ſa fille par leurs careſſes & leurs complimens ſe ménageoient, l'une, un locataire pécunieux & porté à la dépenſe, & l'autre ſe mitonnoit un époux dont elle avoit grand beſoin pour les cauſes dont nous avons parlé ci-deſſus. En effet, les apparences de ſon commerce avec le capitaine Odonnell, commençoient à devenir trop évidentes.

pour pouvoir les cacher encore long-tems; elle fit tant & ſi bien, qu'elle détermina le brave Gavky à l'épouſer. Ils ſortirent un jour enſemble ſous prétexte d'aller à la comédie, & s'en furent à la flotte, où ils furent mariés, & de-là, ils allerent conſommer le mariage chez un baigneur (*). Ils revinrent, le lendemain matin, demander le conſentement du pere & de la mere, qui dans l'état des choſes ne ſe firent point tirer l'oreille pour le leur accorder. M. Anodin s'eſtimoit au contraire heureux de ce que ſa fille eût épouſé un parti ſi conſidérable, ſans qu'il lui en coutât un ſou pour ſa dot. La mere de ſon côté étoit ravie de n'avoir plus une rivale qui la gênoit, & qui, dans le cas de la concurrence, l'emportoit ordinairement ſur elle : quant à moi, je gagnois preſque autant que les autres à cette affaire; puiſque je m'étois vengé d'un faquin par avancement d'hoirie. Je goûtois à longs traits le plaiſir de l'avoir coëffé, même avant ſon mariage; mais ce plaiſir ne fut pas de longue durée. Gavky m'en vouloit intérieurement de ce que je l'avois démaſqué, ce qui lui fit projetter de me perdre; il communiqua ſon deſſein à ſa femme, qui ne balança point à l'adopter. Elle avoit trop

(*) Les Baigneurs en Angleterre ſont auſſi complaiſans que les Traiteurs de nos Guinguettes, ou nos loueurs de chambres garnies.

de raiſons de me haïr, pour ne s'y pas prêter; ma préſence lui reprochoit ſans-ceſſe ſon deshonneur. Elle complotta avec ſon digne époux de me faire périr, même ignominieuſement, s'il étoit poſſible.

Mon maître s'étoit apperçu pluſieurs fois qu'il lui manquoit dans ſa boutique des drogues, dont je ne pus lui rendre compte, n'en ayant fait aucun uſage; il me demandoit au reſte ce qu'elles étoient devenues; ces pertes ſe renouvellerent ſi ſouvent, qu'enfin il perdit patience, me demanda ma clef, & me dit qu'il vouloit abſolument voir dans mon coffre, s'il étoit vrai que je ne l'euſſe pas volé. Ce propos me fit rougir & m'interdit. La rage m'arracha des pleurs qu'il prit pour l'aveu de ma faute. Je lui donnai cependant ma clef, & lui dis qu'il pouvoit ſe ſatisfaire à l'inſtant même, mais qu'aſſurément il ne ſeroit pas auſſi aiſé de me ſatisfaire moi, quand une fois il ſeroit convaincu de mon innocence. Eh bien, dit-il, en prenant ma clef, nous verrons: je le ſuivis dans ma chambre avec toute ſa famille. Il ouvrit mon coffre; mais de quelle horreur ne fus-je pas ſaiſi, lorſqu'effectivement j'y vis avec lui qu'on y avoit mis toutes les drogues qu'on me ſoupçonnoit de lui avoir volées. „ Ah, ah vraiment; oui j'avois tort parbleu, vous un fort honnête homme, me dit M. Anodin, oui nous avoir grand tort aſſurément de vous ſoup-

çonner, vous bien raiſon avoir de faire vos pleurs. J'étois ſtupéfait & ne ſavois que répondre. Chacun des aſſiſtans donnoit ſon avis & tiroit des conjectures. Les ſervantes ſeules étoient ſenſibles à mon malheur; elles ſe retirérent, en diſant que cela étoit bien malheureux, & qu'elles n'auroient jamais cru cela de moi. Madame Anodin prit delà occaſion de chapitrer ſon mari ſur ſon trop de confiance. Madame Gavky appuya le ſentiment de ſa mere, en diſant, qu'elle n'avoit jamais eu bonne opinion de moi, qu'il falloit me remettre entre les mains de la juſtice & me faire mener à Newgate. Le lâche Gavky, pour ſeconder les intentions de ſa femme, alloit partir ſur le champ; mais M. Anodin, qui prévoyoit les fraix de la procédure qu'il faudroit faire contre moi, rappela ſon gendre avant qu'il eût le tems de deſcendre l'eſcalier. „ Reſtez, mon fils, lui dit-il, reſtez; ce drôle avoit mérité bien d'être fait pendre: oh oui bien; mais il faut eſpérer que le ciel lui fera grace de converſion. Moi je me fâcherois d'être cauſe de la mort de lui. M. & Madame Gavky combattirent avec chaleur ſa réſolution, „ lui objectérent cent fois l'intérêt de la ſociété, qui exigeoit, diſoient-ils, qu'on me déférât à la Juſtice, pour prévenir les crimes que je pourrois commettre dans la ſuite; mais ils ne gagnérent rien. M. Anodin ſentoit alors pour moi

quelqu'intérêt qui lui parloit en ma faveur, & l'empêchoit de ſe rendre : „ Malheureux, me dit-il, ſortez de la maiſon à moi, & priez Dieu qu'il vous change. „ J'étois revenu de mon étonnement, la fureur & l'indignation me rendirent la parole : „ vous avez raiſon de me croire coupable, dis-je à M. Anodin, les apparences ſont contre moi ; malheur aux ſcélérats qui vous en impoſent, & qui me traitent avec tant de noirceur. Je ſuis la victime de la haine de ce miſérable, (ajoutai-je en montrant Gavky) ; c'eſt lui sûrement qui a mis vos drogues dans mon coffre pour me perdre d'honneur & me faire périr ; mais apprenez combien un pareil accuſateur doit vous être ſuſpect, il me connoît dès mon enfance. Nous avons preſque toujours vécu dans les mêmes lieux, il a eu la lâcheté de ne point répondre à un cartel que je lui avois envoyé ; la conduite infâme qu'il a tenue dans l'aventure qui lui eſt arrivée depuis peu, & dont il ne s'eſt tiré que par mon ſecours, eſt encore une anecdote qui lui reproche ſa turpitude. Un témoin tel que moi le gêne ; il n'a pas aſſez de courage pour s'en défaire en brave homme. Il veut ſe débarraſſer de moi par la plus horrible perfidie ; & vous, madame, ajoutai-je, en m'adreſſant à ſa femme, eſt-il poſſible qu'avec toutes les raiſons que vous avez de me ménager, vous oſiez vous prêter à ces

iniquités. Je ne veux pas cependant déclarer les raiſons qui m'ont acquis votre haine, mais à condition que vous ne me porterez point à la derniere extrêmité. „ La façon équivoque dont j'attaquai madame Gavky, excita ſa rage au dernier point. “ Miſérable, me dit-elle, en me crachant au viſage, crois-tu te juſtifier en récriminant ? que peux-tu dire ; & qui penſes-tu qui ſoit aſſez dépourvu de bon ſens pour ajouter foi aux calomnies d'un ſcélérat tel que toi ? Tenez, mon pere, continua-t-elle, en s'adreſſant à M. Anodin, je vous jure que ſi vous ne livrez ce voleur à la juſtice, je ne reſterai pas un jour ſous le même toit avec vous. » Gavky me dit alors d'un ton arrogant, qu'il mépriſoit les injures que je lui avois dites perſonnellement ; mais que ſi j'étois aſſez hardi que d'attaquer l'honneur de ſa femme, il m'égorgeroit auſſi-tôt. Scélérat, lui dis-je, « puiſſé-je te trouver en lieu de te faire repentir de tes indignités, j'aurois bien tôt délivré le monde d'un monſtre tel que toi... Mais qu'eſt-il beſoin d'attendre, continuai-je, en me ſaiſiſſant d'une vieille bouteille qui étoit auprès de moi ; il faut que je t'écraſe, & me faſſe moi-même juſtice. Gavky s'enfuit à cet aſpect. M. Anodin ſortit auſſi-tôt, avec tant de précipitation, qu'en deſcendant l'eſcalier, il ſe laiſſa tomber ſur ſon gendre qu'il renverſa ; tous deux roulérent l'un ſur l'autre juſqu'au bas. J'avois l'air

si terrible & si déterminé, que madame Anodin s'évanouit de frayeur, & que la fille, qui étoit pâle comme la mort, crut qu'elle alloit devenir l'objet de ma vengeance. « Quoi donc, M. Roderik, voudriez-vous me tuer ? Non pas, lui dis-je, il faudroit être aussi lâche que votre époux; mais je vous abandonne à vos remords. » Je la quittai en disant cela.

Comme je descendois, je rencontrai au milieu de l'escalier M. Anodin & son gendre qui le suivoit, l'un armé du pilon de son mortier, & l'autre de son épée; « ce dernier s'adressant à moi : infâme, me dit-il, tu as donc tué ma chere femme, coquin, me dit l'apoticaire, où est ma fille. Votre fille peut vous assurer du contraire, lui dis-je, elle est au haut de l'escalier, je ne lui ai fait aucun mal; mais dans quelque tems d'ici vous verrez comment elle méritoit votre confiance, & combien elle avoit de raisons de me haïr & de m'accuser. Madame Gavky, qui m'entendoit, craignant que je ne poussasse trop loin la conversation. " Laissez, laissez passer tranquillement ce coquin, dit-elle, qu'il s'aille faire pendre ailleurs. M. Anodin & son gendre me livrerent le passage; mais le premier n'avoit pas laissé tomber mes dernieres paroles. Je crus reconnoître sur son visage qu'il avoit envie d'entrer en éclaircissement; mais Gavky l'entraîna dans son appartement. Pour moi, je sortis la rage & le déses-

poir dans le cœur, ſans avoir pu donner la moindre idée de mon innocence.

En ſortant de chez l'apoticaire, j'allai tout droit chez M. Concordance, pour lui conter mon hiſtoire, l'engager à protéger mon innocence, & le prier de me conſeiller ſur le parti que j'avois à prendre. Mais malheureuſement pour moi, il étoit allé à la campagne, d'où il ne devoit revenir que dans deux ou trois jours; en attendant ſon retour, j'allai pour conſulter quelques amis que je m'étois fait dans le voiſinage pendant que je demeurois chez lui, mais je vis avec la derniere douleur que tout le monde étoit déjà inſtruit de mon hiſtoire, mais d'une façon ſi déshonorante pour moi, que perſonne ne voulut ſeulement m'écouter. Je m'étois ménagé quelque argent, qui m'étoit extrêmement utile dans l'affreuſe ſituation où j'étois réduit; j'euſſe cependant donné de bon cœur juſqu'au dernier ſol pour réparer le tort qu'on avoit fait à ma réputation. Outre ma diſgrace, j'avois encore le malheur d'être attaqué d'une de ces maladies honteuſes, qui puniſſent ſi bien les hommes des vices de leur tempérament.

J'avois perdu le ſeul ami ſur la compaſſion duquel j'aurois pu compter. Ce fut pour lors que je me reſſouvins de mon ingratitude à ſon égard, & que je me reprochai envain l'empreſſement que j'avois eu de l'éloigner de moi. J'avois fait emporter mes

hardes dans l'auberge où j'avois déjà logé en arrivant à Londres, j'y restai deux jours en attendant le retour de M. Concordance, par le crédit duquel je me flattois de trouver bientôt à me placer. Quand je sus qu'il étoit de retour, j'allai pour le voir, mais par malheur, M. Anodin m'avoit prévenu, je trouvai le maître d'école si fort indisposé contre moi, qu'à peine voulut-il m'entendre jusqu'au bout. Bon, bon,, me dit-il, en secouant la tête, voilà de beaux contes. O Christ, faut-il que j'aie eu le malheur de m'intéresser pour vous, cela m'apprendra à vivre pour la suite. Non, je ne me fierois pas à présent à mon propre frere; quand le prophête Daniel ressusciteroit d'entre les morts, il n'obtiendroit pas ma confiance. Je me défierois, je crois, de l'ange de vérité.

Vous vous répentiriez de votre injuste prévention, lui dis-je, si vous vouliez un peu réfléchir sur les circonstances de mon histoire; mais je me flatte que je viendrai bout de vous convaincre. Je le souhaite, repartit M. Concordance; mais en attendant, je vous prie de ne point penser à moi. Vous sentez bien que si j'avois quelque commerce avec vous, on ne manqueroit pas de m'accuser d'être votre complice, tout le monde me montreroit au doigt, & je passerois pour votre receleur. ,, Les propos du maître d'école m'impatientoient trop pour que je pusse les écouter plus long-tems,

Je ſortis donc de chez lui plus affligé & plus furieux que jamais. J'allai louer une chambre près de St. Gilles, à 9 ſols par ſemaine ; je ſongeai d'abord à me guérir. Je vendis, dans cette intention, trois de mes chemiſes, pour acheter les drogues dont j'avois beſoin.

On juge bien de la façon dont j'étois logé pour mes 9 ſols. J'étois tout le jour dans un miſérable taudis, où je méditois ſans-ceſſe ſur les moyens de ſortir d'embarras. Un jour que j'étois abſorbé dans les réflexions les plus affligeantes, j'entendis faire un grand cri dans une chambre voiſine de la mienne. J'y courus auſſi-tôt, & je vis ſur un miſérable grabat une jeune perſonne qui ne donnoit aucun ſigne de vie. Je lui portai au nez une bouteille d'eau de ſenteur, elle commença à reprendre ſes ſens, elle ouvrit les yeux : mais ô Ciel ! quel fût mon étonnement, lorſque je reconnus en elle cette femme infidelle que j'avois tant aimée & que j'avois été ſur le point d'épouſer ; ſon malheureux état me toucha de compaſſion, & je ſentis malgré moi renaître dans mon cœur toute la tendreſſe que j'avois eue pour elle. Je l'embraſſai ; elle me reconnut ſur le champ, & me ſerra entre ſes bras en verſant un torrent de larmes. Je ne pus m'empêcher d'y joindre les miennes. Elle fixa ſur moi des regards attendris, & pro-

nonça d'une voix expirante ces paroles, qui me percerent le cœur.

» Ceſſez de vous intéreſſer pour moi, mon cher Random, je ne mérite pas vos bontés. J'ai formé contre vous des deſſeins honteux dont je rougis encore ſur le point d'expirer. Laiſſez-moi, mon cher monſieur, laiſſez-moi les expier par la mort la plus horrible. Je n'ai pas encore long-tems à l'attendre. J'exhortai cette femme à prendre courage, je lui dis que j'oublios pour jamais tous les ſujets de reproche que j'avois contre elle, & que j'exigeois de ſa reconnoiſſance, qu'elle partageât le peu d'argent que j'avois en ma poſſeſſion; je l'interrogeai enſuite ſur ſon évanouiſſement & ſur les cauſes de ſa maladie, afin d'y apporter du remede: elle fut extrêmement touchée de ce que je lui diſois; elle me ſerra la main tendrement & la baiſa: » Vous êtes trop généreux, me dit-elle, vos bontés me font regretter la vie que je vais perdre, ſans pouvoir vous en marquer ma reconnoiſſance. Je péris, hélas! faute de nourriture.»

A ces mots, cette malheureuſe fille ferma les yeux & s'évanouit; ſon état eût attendri le cœur le plus farouche. Quel effet ne devoit-il pas faire ſur moi, qui naturellement ſuis tendre & compatiſſant? J'envoyai au plutôt l'hôteſſe chercher de l'eau de canelle, & me ſervis de tous les moyens que je ſavois & que je pus imaginer pour

ſoulager cette belle infortunée; je parvins enfin à la faire revenir, je lui fis avaler une ou deux cuillerées d'eau de canelle pour lui rétablir l'eſtomac: je lui fis faire une rôtie avec d'excellent vin vieux, ce qui lui fit beaucoup de bien & la fortifia conſidérablement. Elle m'apprit alors que c'étoit le premier aliment qu'elle eût pris depuis trois jours. Je lui marquai quelque envie de ſavoir quelles étoient les cauſes de ſon malheur. Elle m'avoua que la miſere l'avoit forcée à ſe proſtituer, mais qu'elle étoit bien punie de s'être abandonnée à cet excès, puiſqu'elle étoit infectée de la maladie la plus honteuſe & la plus terrible, ce qui l'avoit obligée de louer une petite chambre pour y travailler à ſa guériſon; qu'elle étoit, malheureuſement pour elle, tombée entre les mains d'un médecin qui l'avoit amuſée par ſes charlataneries, & l'avoit abandonnée après avoir épuiſé totalement ſa bourſe; que depuis trois jours elle languiſſoit entre la vie & la mort, n'ayant pour tout bien que les haillons que je lui voyois ſur elle, ayant été obligée de vendre & d'engager tous ſes habits, ſoit pour payer ſon hôteſſe, ſoit pour ſatisfaire à l'avidité du charlatan.

L'état de cette fille exigeoit un promt ſecours; je lui propoſai donc de venir loger dans ma chambre, pour épargner le loyer de la ſienne, & que, comme j'étois à-peu-près dans le même cas qu'elle, je travaillerois

travaillerois à ſa guériſon en même-tems qu'à la mienne. Elle accepta mes offres avec les témoignages de la plus ſincère reconnoiſſance, & dans l'état fâcheux auquel j'étois réduit, j'eus la conſolation de trouver en elle une compagne aimable par ſes ſentimens, par l'eſprit & par les talens. Je ne pus m'empêcher de lui dire un jour, que j'étois ſurpris qu'avec autant d'attraits, de mérite & d'éducation qu'elle en avoit, elle eut pu ſe réſoudre à mener une vie ſi contraire à ſes ſentimens. » Hélas, me dit-elle, en ſoupirant, ce ſont ces mêmes avantages qui ſont cauſes de mes malheurs. „ Cette réponſe me frappa; je la preſſai inſtamment de m'inſtruire des particularités qui y donnoient lieu. Elle le fit en ces termes.

CHAPITRE XXII.

Hiſtoire de Mademoiſelle Williams.

JE ſuis fille d'un marchand de cette ville, qui, dans ſon commerce, avoit eſſuyé tant de traverſes, que las de les réparer, & s'ennuyant des caprices de la fortune, il mit ordre à ſes affaires; content d'un bien médiocre qu'il avoit préſervé du naufrage, il ſe retira pour en jouir au fond d'une province dans une petite terre qu'il poſſédoit. Je n'avois guères que huit ans lorſqu'il prit ce parti. Il me laiſſa à Londres entre les mains d'une tante, qui étoit une célébre Presbytérienne, & qui, par la ſévérité de ſa doctrine, me dégoûta de la lecture de ſes livres de piété, ſur leſquels elle me faiſoit méditer ſans relâche. J'acquerois des agrémens avec l'âge, & j'avois lié connoiſſance avec beaucoup de jeunes perſonnes de mon ſexe : une d'entr'elles, qui ſe piquoit de bel eſprit, me plaignoit journellement de la contrainte à laquelle j'étois réduite par le cagotiſme & la foibleſſe de ma tante. Elle me fit entendre qu'à mon âge, il étoit tems de ſecouer les préjugés de l'enfance, que je devois ſuivre ſon exemple, & m'accoutumer à penſer par moi-même. Elle me conſeilla de lire *Schafſbury*,

Hobbes, *Collins*, & tous les auteurs dont les idées étoient opposées à celles qu'on m'avoit inculquées ; elle m'assura que par la comparaison des unes aux autres, je serois bien-tôt en état de produire moi-même un nouveau système.

Cet espoir flattoit ma vanité, je suivis son avis ou plutôt mon goût ; car j'étois extrêmement prévenue contre tout ce que j'avois lu jusqu'alors : je m'attachai donc avec ardeur à mes nouvelles méditations, si bien qu'en peu de tems je devins une espèce d'esprit fort. J'étois toute fiére de mon érudition, & je la fis valoir avec tant de succès, qu'on m'honoroit du titre de philosophe ; j'eus le talent de faire adopter mes décisions par quelques personnes ; mais leur conversation ne flattoit point assez ma vanité. Je comptois si fort sur ma doctrine, que je crus pouvoir tenter celle de ma tante : Je fus trompée dans mes conjectures. Mes opinions lui inspirerent tant d'horreur pour moi, qu'elle écrivit sur le champ à mon pere pour l'engager à me rappeler auprès de lui, & cela pour la sûreté de ma conscience. Il se rendit aux instances de ma tante, & je fus obligée d'aller le trouver en province. J'avois quinze ans pour lors ; il me demanda compte de mes opinions, qui ne lui parurent pas si condamnables qu'à ma tante, & dans lesquelles il me laissa la liberté de vivre. Ce

fut peut-être ce qui me fit perdre une partie de l'attachement que j'avois pour elle. Comme j'étois privée dans ma retraite de mes compagnies ordinaires, & des desirs dont je jouissois assez fréquemment à la ville, je devins mélancolique; mais enfin je m'accoutumai peut-à-peu à la solitude, dont je charmois les ennuis par la lecture de quelques livres amusans, lorsque mes occupations me le permettoient; car ma mere étant morte depuis trois ans, mon pere à mon arrivée me chargea du soin de notre ménage. Comme j'avois beaucoup d'imagination, je m'amusois à faire des vers & des romans, qui dans la province étoient généralement goûtés, & m'avoient acquis la réputation d'un mérite extraordinaire; je m'amusois les matins à lire dans un petit bois voisin de la maison de mon pere, & que le grand chemin traversoit.

Un jour que je m'étois extrêmement préoccupée de ma lecture, un cavalier m'ayant apperçue, descendit de cheval, & vint à moi en disant qu'il vouloit m'embrasser; il me prit alors entre ses bras, & garda si peu de mesures, que je me mis à crier de toutes mes forces. J'eusse été peut-être la victime de la brutalité de cet insolent, si un autre cavalier, qu'un heureux hazard conduisit dans cet endroit, indigné de l'insolence du premier, ne fût accouru à mon secours. L'homme qui m'insultoit

outré de ce que l'autre lui faiſoit manquer ſa proie, piqué d'ailleurs des reproches de mon protecteur, courut à ſon cheval, prit un de ſes piſtolets, qu'il tira contre lui. Heureuſement il ne l'atteignit point. L'autre, pour ſe venger, lui porta ſur la tête avec le manche de ſon fouet un coup ſi violent, qu'il le terraſſa, & ſe ſaiſit de de l'autre piſtolet, dont il appuya le bout ſur la poitrine de ſon adverſaire, le menaçant de le tuer, s'il ne me demandoit pardon : il le fit, après quoi j'engageai mon défenſeur à le laiſſer aller.

Ce généreux cavalier me reconduiſit enſuite chez mon pere, qui le remercia beaucoup, quand je lui eus conté mon aventure : l'obligation que j'avois à cet Officier (car c'en étoit un) m'inſpira pour lui quelque choſe de plus que de la reconnoiſſance. Sa taille étoit parfaite, il avoit les yeux extrêmement vifs quoique modeſtes ; il avoit le nez aquilin, la bouche vermeille, les dents blanches, le viſage plein & coloré, le ſourire agréable ; de longs cheveux châtains, noués également, lui battoient la ceinture. » En un mot, pour abréger ſon portrait, il vous reſſembloit parfaitement ; je ne vous dis point cela pour vous flatter, mais aſſurément il n'eſt perſonne qui ne vous prît pour ſon frere. Il nous apprit dans la converſation, qu'il étoit fils d'un riche gentilhomme du voiſinage ; je

liſois dans ſes yeux que j'avois fait ſur ſon cœur l'impreſſion la plus vive. Une pareille conquête flattoit mon amour-propre ; il ſortit enfin pour retourner chez lui, après avoir promis à mon pere, qui l'en pria, de nous venir voir le plus ſouvent qu'il lui ſeroit poſſible. Mon aventure ne me ſortoit point de la tête. J'en étois occupée toutes les nuits, elle reſſembloit ſi fort à une hiſtoire de roman, qu'elle rappeloit à ma mémoire toutes celles que j'avois lues en ma vie. Je rêvois quelquefois que j'étois Oriane ou Marphiſe, & que mon défenſeur étoit le brave Amadis ou le généreux Orondate. Je voyois ſans-ceſſe mon amant à mes pieds, m'exprimer ſon amour en déſeſpéré ; je m'imaginois de tems en tems être en croupe ſur ſon Palefroi, & que je voyageois pudiquement avec lui par monts & par vaux. Ces idées folles me ſuivoient même pendant le jour, je cherchois envain à les diſſiper ; la préſence de mon amant, qui venoit ſouvent nous rendre viſite, les entretenoit ; je ne pus réſiſter à leur impreſſion, non plus qu'aux marques de tendreſſe & d'eſtime qu'il me fit paroître. Jamais je n'avois vu d'homme auſſi ſpirituel & plus ſéduiſant ; il exaltoit ſouvent mes charmes pour avoir lieu de me parler de mon eſprit ; quelle eſt la jeune perſonne du ſexe qui puiſſe défendre ſon cœur de pareilles attaques ? L'amour-propre plaide trop bien

en faveur de l'amant pour qu'il perde ſa cauſe.

Léotharis (c'étoit le nom de mon amant) obtint ſans peine l'aveu du penchant qu'il m'avoit inſpiré; & profitant un jour de l'abſence de mon pere, il me fit voir des tranſports ſi vifs, & qui me paroiſſoient ſi ſincères, que je ne pus plus long-tems me refuſer à ſes deſirs. Le perfide, hélas! triompha de toute ma vertu; jeune & ſans expérience, je ne pouvois m'imaginer que Léotharis, en me promettant de m'épouſer, ne ſouhaitât pas ardemment de me tenir parole; ſon pere s'oppoſoit à nôtre union, mais il falloit, diſoit-il, l'y déterminer par les ſuites de ma complaiſance. Ah! qu'un amant aimé perſuade aiſément un menſonge; le perfide me trompoit, & je me ſerois reproché comme un crime, d'oſer l'en ſoupçonner!

Voilà, mon cher M. Random, quel fut le fruit de ces charmes, de cet eſprit & de cette éducation que vous admirez encore en moi; ſi j'euſſe été moins belle, je n'euſſe pas fait la conquête d'un perfide; ſi j'euſſe été une idiote, les charmes de ma converſation ne l'euſſent pas rendu encore plus avide de ma conquête; ſi j'euſſe manqué de jugement & de principes, j'euſſe été, comme la plupart des femmes, une coquette capricieuſe, que les apparences d'un mérite diſtingué n'auroient pas ſéduite;

incapable également de réflexion & de ſentiment, jalouſe de la conquête de tous les hommes enſemble, je n'aurois pas prêté l'oreille aſſez long-tems aux fleurettes d'un ſeul pour en être ſéduite.

Je m'abandonnai donc aux tranſports de mon amant; ils étoient ſi vifs, que je ne réfléchis pas un ſeul inſtant ſur les conſéquences qui en pouvoient réſulter; mais peu-à-peu les viſites de Léotharis devinrent moins fréquentes; les careſſes me parurent moins paſſionnées, mon cœur l'accuſa de froideur; j'en conçus mille allarmes, & mes pleurs l'inſtruiſirent de mes ſoupçons. L'intérêt de ma réputation m'allarma, je preſſai mon amant de diſſiper mes craintes en m'epouſant, comme il me l'avoit promis. Il feignit un jour de ſe rendre à ma ſollicitation, & me quitta dans le deſſein, diſoit-il, de chercher un eccléſiaſtique aſſez complaiſant pour entrer dans nos vues, & qui voulût bien nous unir. C'étoit une défaite, l'ingrat ſortit de chez moi pour la derniere fois, il n'y reparut plus. Je fus cependant huit jours dans la derniere impatience, tantôt je me plaignois au ciel de ſa trahiſon, tantôt j'inventois moi-même des excuſes en ſa faveur, pour diſſiper l'horreur de mes ſoupçons. J'appris enfin par un gentilhomme qui vint nous rendre viſite, que le traître alloit partir pour Londres avec la femme que ſon pere lui

deſtinoit, pour laquelle il alloit acheter des habits de nôces. Je me trouvois, pour comble de diſgrace, enceinte; cette nouvelle me mit au déſeſpoir; & je ne pouvois enviſager ſans horreur la mauvaiſe opinion que l'on auroit de moi; les chagrins d'un pere tendre & complaiſant, qui m'avoit toujours accablé de bontés, & qui, ſur le déclin de ſes ans, n'auroit pas la force de ſoutenir le deshonneur de ma conduite. Je croyois déjà le voir au tombeau; la honte & le chagrin déchiroient mon ame, je formai mille projets de vengeance contre le traître qui m'avoit abuſée, l'accablement ſuccédoit à ma rage; je pleurois vainement ma faute, & dans d'autres inſtans, l'eſpérance venoit encore me calmer. Je me faiſois ſans ceſſe le portrait de mon amant, je me rappelois toutes les belles qualités qui m'avoient ſéduites en lui, & je l'excuſois de ſon abſence ſur la contrainte à laquelle il étoit réduit par l'entêtement d'un pere opiniâtre, qui vouloit le porter à conclure un mariage contre ſon gré.

Je me flattois qu'il trouveroit moyen de s'échapper pour venir me donner ſa foi; mais hélas! la nouvelle de ſon mariage ſe répandit dans tout le pays; que devins-je lorſqu'elle parvint juſqu'à moi? Je me ſerois donné la mort ſur le champ, ſi l'envie de me venger de ce fourbe ne m'eût fait ſuſpendre les effets de mon déſeſpoir. Quel-

ques ſoins que je priſſe de me cacher à mon pere, je vis bien qu'il s'étoit apperçu de mon état ; ce pere compâtiſſant renfermoit ſa douleur en lui-même, il ne m'en parloit point, & faiſoit de ſon mieux pour diſſiper mon chagrin ; ſes tendres ſoins & ſa douleur, que je voyois bien qu'il cherchoit à me dérober, ne firent qu'augmenter ma rage contre l'auteur de ma peine. Je réſolus abſolument d'en tirer vengeance ; je quittai la maiſon de mon malheureux pere pendant la nuit. J'arrivai à la pointe du jour à une petite ville où l'on prenoit le caroſſe de Londres ; j'entrai dans la voiture, & j'arrivai dans cette ville ſans pouvoir proférer une ſeule parole. J'étois ſi préoccupée du projet de ma vengeance, que je ne m'apperçus point qu'il y eût quelqu'un avec moi dans la voiture. Dès que je fus arrivée, je pris un logement dans le quartier le plus iſolé de la ville, je changeai de nom, & ne m'attachai plus qu'à trouver la maiſon de mon impoſteur ; je la découvris enfin. Les tranſports qui m'agitoient étoient trop violens pour me donner le tems de concerter le projet de ma vengeance ; j'allai à la maiſon de Léotharis, à qui je demandai à parler ; un domeſtique me demanda mon nom, je refuſai de le lui dire, & le priai de m'annoncer comme une perſonne qui avoit à traiter avec ſon maître d'une affaire de la derniere con-

ſéquence. On me fit entrer dans un appartement juſqu'à ce qu'il fût averti; j'y demeurai environ un quart-d'heure ſans que mon traître parut; on vint me dire enfin qu'il étoit en compagnie, & qu'il ne pouvoit voir perſonne. Je ne pus contenir plus long-tems ma fureur; je tirai un poignard que j'avois caché ſous ma robe, & montant l'eſcalier avec précipitation: „ Je „ veux le voir ce perfide, m'écriai-je, & lui „ plonger ce poignard dans le cœur. » Tous les domeſtiques accoururent à ce bruit, ils me ſaiſirent & me déſarmerent; je tentai vainement de m'arracher de leurs mains. Comment vous exprimer la rage dont je fus tranſportée lorſque je vis paroître mon barbare amant avec ſa jeune épouſe? Je perdis tout ſentiment; on profita de mon évanouiſſement pour me tranſporter dans une chambre haute & iſolée. Lorſque j'eus pu recouvrer l'uſage de la raiſon, j'eſſuyai mille queſtions impertinentes, de la part d'une vieille femme, ſur mon état & ſur ma condition.

Je ne lui répondis point; elle m'apprit que mon emportement avoit étrangement ſurpris tous les parens de Léotharis qui en avoient été témoins; & que ſur les queſtions qu'ils lui avoient faites à mon ſujet, il leur avoit conſtamment répondu que j'étois folle, & qu'il falloit m'enfermer à *Bedlam*;

(*) mais que ſa femme s'étoit perſuadée quelque choſe de plus dans cette affaire, & que ſes ſoupçons lui avoient fait tant d'impreſſion, qu'elle étoit allée ſe mettre au lit, en ordonnant à ſes domeſtiques d'avoir ſoin de moi. Sans entrer dans aucun détail avec la vieille, je la pria de me faire venir une chaiſe à porteurs, pour me faire conduire chez moi; elle refuſa de le faire avant d'avoir obtenu le conſentement de ſon maître qui le lui donna; on m'emporta dans un état que je ne puis décrire. Le déſeſpoir d'avoir manqué mon coup me cauſa une fiévre ſi violente, que j'en fis une fauſſe couche. Je n'avois cependant rien perdu de mon reſſentiment contre Léotharis. Malgré cet événement, qui ſembloit me tirer de peine, ma douleur étant plus tranquille me laiſſoit auſſi la liberté de méditer davantage ſur la façon dont je punirois mon perfide. J'étois occupée des idées les plus cruelles, lorſqu'on vint me dire qu'un jeune homme demaadoit à me voir, qu'il avoit quelque choſe de la derniere conſéquence à me communiquer, & que ce qu'il avoit à m'apprendre, ne pouvoit que me flatter beaucoup; j'étois extrêmement émue, & je me conſultois ſur la réponſe que je devois faire, lorſquue je vis entrer dans ma chambre un cavalier d'une figure aimable, & d'un taille

(*) C'eſt l'Hôpital des Fous à Londres.

avantageuſe; il s'excuſa d'abord de la liberté qu'il prenoit d'entrer ſans être introduit, ſur l'impatience qu'il avoit de me voir & de m'entretenir. Je l'examinois avec ſoin, & ne ſavois que lui répondre; je lui demandai, en héſitant, quelle affaire il avoit à me communiquer; il me dit qu'elle exigeoit le ſecret, & qu'il ne pouvoit en faire part qu'à moi ſeule: je priai donc l'hôteſſe de ſe retirer; l'inconnu me ſurprit beaucoup en me diſant qu'il étoit inſtruit des moindres circonſtances de mon hiſtoire par Léotharis lui-même, dont la conduite, à mon égard, lui inſpiroit tant d'horreur pour ce perfide, qu'il venoit m'offrir ſon bras pour le punir; que d'ailleurs il lui en vouloit pour une inſulte perſonnelle qu'il en avoit reçue; mais que le premier motif qui l'y déterminoit, étoit l'intérêt de ma vengeance, dont il étoit diſpoſé à ſe charger, pourvu que je vouluſſe lui prouver par le don de mon cœur, que je l'acceptois pour défenſeur.

Dans les diſpoſitions où j'étois, que pouvoit-on me propoſer de plus agréable? Je crus voir dans l'inconnu un protecteur généreux que le ciel me ſuſcitoit pour le charger de la meilleure cauſe du monde, & il me promit de me défaire de Léotharis cette nuit même. Je lui donnai réciproquement parole qu'après ce coup il pouvoit diſpoſer de moi ſelon ſa volonté; il ſortit en jurant

qu'il alloit de ce pas prendre les meſures néceſſaires pour que Léotharis ne pût lui échapper. Sur les deux heures après minuit il vint frapper à ma porte : je lui ouvris, il étoit tout couvert de ſang, & tenoit encore ſon épée à la main. « C'en eſt fait, me dit-il d'un ton ému, vous êtes vengée. » Il ajouta qu'il n'avoit aucun reproche à ſe faire par la façon dont il l'avoit tué ; qu'il avoit envoyé un cartel à Léotharis, auquel il avoit répondu ; qu'étant ſur le champ de bataille, il lui avoit demandé raiſon de ſa conduite à mon égard, & qu'après une minute de combat il l'avoit laiſſé baigné dans ſon ſang, & percé de trois coups d'épée. J'embraſſai mon défenſeur ; je m'informai avec avidité de toutes les particularités du combat, dont je lui fis pluſieurs fois recommencer le récit. La douceur naturelle à mon ſexe ne pouvoit m'empêcher d'y prendre plaiſir, & le deſir de la vengeance ſembloit avoir familiariſé mon ame avec les images les plus cruelles. C'étoit avec joie que mes yeux contemploient le ſang dont l'épée & les habits de mon vengeur étoient teints ; mais j'aimois ſur tout à me peindre Léotharis mourant & demandant au ciel pardon de ſa perfidie à mon égard. Cette pudeur, ces ſentimens que je n'avois ſacrifiés qu'avec peine à l'amour, je les ſacrifiai ſans preſque aucune réſiſtance au plaiſir d'être vengée. *Horatio* (c'eſt ainſi que j'appellerai

mon vengeur) exigea de moi le prix de ſa victoire, il l'obtint comme ſi ma reconnoiſſance eût dû le récompenſer d'un crime par un autre; ce dernier ne fût pas plutôt commis, que mon ivreſſe commença à ſe diſſiper. Les remords s'éleverent dans mon cœur, & le ſommeil, au lieu de les appaiſer, ne fit que les accroître; milles ſonges plus affreux les uns que les autres, m'agiterent pendant toute la nuit; je voyois Léotharis, le viſage couvert des horreurs de la mort & baigné dans ſon ſang, me reprochant mon injuſtice & ma barbarie, & proteſtant de ſon innocence. Il ſe juſtifioit d'un ton ſi pathétique, que je ne pus réſiſter à cette impreſſion; je me réveillai en faiſant un grand cri, mon nouvel amant m'en demanda la raiſon, je la lui dis; il me tint cent diſcours plus inſinuans les uns que les autres pour me calmer, & parvint encore à me perſuader qu'il n'avoit rien fait que de juſte. Je me rendormis, le même ſonge vint encore occuper mes eſprits; je paſſai le reſte de la nuit dans une agitation affreuſe; je conçus une telle horreur pour Horatio, que le lendemain matin je ne pouvois le regarder ſans frémir; il s'apperçut de mon trouble, & ſentant bien quelle en étoit la cauſe, il voulut le calmer: « Eſpérez encore, me dit-il, puiſque vous regrettez votre ingrat, peut-être n'eſt-il point mort, je l'ai laiſſé bleſſé & ſans connoiſſance ſur le lieu du combat,

mais peut-être ſes plaies ne ſont-elles pas mortelles. » A ces mots, je lui dis avec tranſport de ſe lever, mais qu'il y alloit de ſa vie à reparoître devant moi, s'il ne m'apportoit des preuves convainquantes que Léotharis vivoit encore; que j'étois réſolue, s'il étoit mort, de le venger de moi-même, en me livrant à la juſtice. « Je n'ai rien fait, me dit-il, que par amour pour vous; je n'ai rien à me reprocher part rapport à la façon dont je vous ai vengée d'un perfide, puiſque je l'ai fait en homme d'honneur; cependant vous me traitez comme un lâche aſſaſſin, comme un ſcélérat mercenaire que l'on ne veut plus voir dès qu'il eſt payé du crime qu'il a commis. Que ſais-je encore, ſi Léotharis reſpire, ſi vous ne regarderez pas comme un crime de ne l'avoir point tué tout-à-fait, & de n'avoir ſatisfait qu'à moitié votre vengeance. « Je lui jurai qu'il m'en ſeroit plus cher, & que loin de le mépriſer, je ne verrois jamais en lui qu'un vainqueur généreux, & non un aſſaſſin. « Hé bien, madame, hé bien, répartit Horatio, il faut vous ſatisfaire & m'expoſer à tout pour vous prouver que je vous adore, heureux ſi votre amant n'a point perdu tous les principes d'honneur; je vais aller m'informer du ſort de Léotharis, me préſenter même à ſes yeux, duſſé-je me perdre par cette démarche, vous ne douterez point de ce que vous pouvez ſur

moi. » Il ſortit en diſant cela. Quand je fus ſeule je m'abandonnai à mes réflexions : avec quelle horreur ne vis-je pas combien j'étois coupable! je ne me regardois plus que comme une meurtriere. L'ombre de mon amant étoit toujours préſente à mes yeux, je n'enviſageois point de termes à ma douleur ; mais au bout de deux heures Horatio revint, & diſſipa mes remords & mes craintes par une lettre qui contenoit ce qui ſuit :

Toute cruelle que vous ayez été, madame, à l'égard d'un homme qui vous a aimé, je ſuis encore touché de la triſte réſolution que vous avez priſe ; conſervez votre vie & votre liberté! Les coups que j'ai reçus d'Horatio ne ſont point mortels, aimez-le puiſqu'il vous aime, & faites enſorte d'oublier un homme aſſez généreux pour ne vouloir point ſe ſouvenir que vous avez attenté tous deux à ſes jours.

LEOTHARIS.

Je connoiſſois l'écriture, cette lettre me cauſa des tranſports de joie inexprimables, je faiſois mille careſſes à Horatio ; pouvois-je ſoupçonner qu'il me trompoit ? Mes careſſes cependant étoient moins le fruit du penchant que j'avois pour lui, que l'expreſſion du plaiſir que je reſſentois en apprenant que mon premier amant vivoit encore ;

mais ma joie ne fut pas de longue durée. L'inquiétude où j'avois été pour Léotharis n'avoit point détruit mes autres chagrins, elle n'avoit fait que les ſuſpendre, en abſorbant, pour ainſi dire, mon ame tout entiere : dès que cette inquiétude fut diſſipée, mille autres chagrins reparurent. Cette lettre, qui m'avoit fait tant de plaiſir & que je reliſois ſans ceſſe, me replongea dans un cruel abbattement : Elle contenoit des reproches de l'homme que je chériſſois le plus au monde, tout perfide qu'il étoit. Elle me rappeloit les douceurs de notre engagement ; quel triſte ſouvenir que celui des plaiſirs qui ont cauſé notre perte !

Horatio cependant faiſoit de ſon mieux pour m'égayer ; il me procuroit la compagnie de quelques-unes de ces femmes, qui, quoiqu'elles ne ſe livrent pas aux deſirs du premier venu, vivent cependant de leurs appas. Leurs ſentimens étoient ſi peu conformes aux miens, que leur ſociété ne pouvoit que m'être à charge ; elle me devint cependant inſenſiblement agréable, par la privation où j'étois de toute autre. Horatio ſeroit peut-être parvenu à diſſiper mon chagrin, ſi un haſard malheureux ne fût venu troubler la ſécurité dans laquelle je commençois à vivre : Pardonnez ſi ce ſouvenir me coûte encore des larmes, elles ſont bien légitimes ! Une de mes amies, en feuilletant quelques papiers, m'en fit voir un im-

primé qui renfermoit ce que je vais vous dire.

AVIS.

Une jeune demoiſelle du comté de... eſt diſparue de la maiſon de ſon pere vers la fin de Septembre, pour quelques chagrins dont on ignore la cauſe; on n'a point encore entendu de ſes nouvelles. On prie ceux qui pourront en donner, de vouloir bien s'adreſſer à M..... rue ..... ils ſeront bien récompenſés. Si cette demoiſelle veut retourner chez ſon pere, qui eſt inconſolable de ſa perte, elle peut s'attendre d'en être bien reçue, quelque raiſon qu'il ait de ſe plaindre d'elle. C'eſt le ſeul moyen qu'elle puiſſe employer pour conſerver les jours d'un pere infortuné, prêt d'entrer au tombeau, accablé du poids de ſon chagrin, de ſes ans & de ſes infirmités.

Ce billet ne regardoit que moi; une remontrance ſi tendre & ſi pathétique fit ſur mon cœur l'impreſſion la plus vive. J'étois dans la diſpoſition d'imiter l'enfant prodigue, j'écrivis d'abord à quelques perſonnes pour m'informer ſi mon pere étoit toujours dans les mêmes diſpoſitions; mais hélas! on m'apprit que ſa douleur avoit fini ſes jours, & qu'il avoit diſpoſé de ſon bien en faveur d'un ami, pour marque de ſon reſſentiment envers moi. Quelle affreuſe

nouvelle pour mon cœur, je m'accuſai de la mort de mon pere, je ne ceſſois de la pleurer! J'évitois toutes les compagnies, pour paſſer mon tems à gémir ſur mes fautes & ſur mes infortunes. Mes connoiſſances m'abandonnerent de leur côté; Horatio, qui ne me voyoit plus que les larmes aux yeux, ayant enfin reconnu qu'il ne devoit mes faveurs qu'aux beſoins que j'avois de ſon ſecours, prit ſon parti, c'eſt-à-dire, qu'il ceſſa tout d'un coup de revenir chez moi. J'appris quelques jours après qu'il m'eût abandonnée, que l'hiſtoire de ſon combat avec Léotharis étoit faite à plaiſir, qu'ils ne s'étoient jamais battus, & qu'ils étoient convenus enſemble de me jouer de la ſorte, l'un pour échapper à mon reſſentiment, & l'autre pour me ſéduire. Je fulminai, je verſai des larmes, enfin le déſeſpoir & la néceſſité triompherent totalement des principes de vertu que j'avois puiſés dans mon éducation; j'étois déjà réſolue de tout faire pour me tirer de la miſere à laquelle j'étois réduite; lorſqu'une vieille femme, ſous prétexte de vouloir me conſoler, vint me rendre viſite. Elle s'étendit beaucoup ſur ma beauté, proféra mille invectives contre le traître qui m'avoit abandonnée, & me fit entendre, que dans l'état où j'étois, il falloit uſer de toutes mes reſſources; que j'étois maîtreſſe de ma fortune ſi je voulois profiter de tous mes avantages. J'avalois le

poiſon à longs traits : j'encourageai la vieille à s'expliquer plus clairement; elle m'offrit de demeurer chez elle, où j'aurois une cour nombreuſe de galans, dont le moins riche pouvoit me faire vivre à mon aiſe : mais à condition que je partagerois avec elle les profits de ma proſtitution. Cruelle indigence! de quelles vertus ne triomphes-tu pas! J'allai loger avec elle; & ſuivant ſon avis, je pris pour mieux faire des dupes, un air de candeur & de ſimplicité qui me réuſſit effectivement à merveille. Ma premiere conquête fut un conſeiller, qui me crut ſi novice après huit jours de viſites régulieres, qu'il offrit de me ſervir de protecteur; il me queſtionna ſur mon état, & après le lui avoir expoſé, il me préſenta dix guinées, que j'acceptai, & dont il me fallut faire le partage, ce qui me déplut infiniment.

CHAPITRE X.

Mademoiſelle Villiams eſt interrompue par l'arrivée d'un commiſſaire & de pluſieurs Archers, qui la prennent pour une autre & la menent en priſon. Roderik l'y ſuit. L'Exemt reconnoît ſon erreur & la répare. Suite & fin de l'hiſtoire de mademoiſelle Villiams. Elle embraſſe un nouveau genre de vie.

L'Infortunée mademoiſelle Villiams parloit encore, lorſqu'elle fut interrompue par de grands coups qu'on frappoit à la porte. Je l'ouvris, & vis entrer trois ou quatre archers conduits par un commiſſaire, qui s'adreſſant à elle lui commanda de le ſuivre en priſon, en vertu d'un ordre dont il étoit porteur. Pendant qu'il lui parloit, les archers l'avoient déjà ſaiſie, & commençoient à la tirailler indignement. La brutalité de ces coquins m'enflamma de courroux, je me ſaiſis d'un manche à balai, & ſans faire attention au nombre, je me diſpoſois à les charger, lorſque mademoiſelle Villiams m'arrêta; elle me dit avec une fermeté qui me ſurprit, qu'elle me prioit de ne point uſer de violence, que ma témérité lui ſeroit inutile & me ſeroit préjudiciable. Elle s'adreſſa enſuite au commiſſaire, & lui de-

manda à voir l'ordre; après l'avoir lu, elle lui dit qu'elle n'étoit point la perſonne dont il étoit queſtion, que ce n'étoit point ſon nom dont il y étoit mention, qu'ainſi ils priſſent garde à ce qu'ils alloient faire : « Bon, bon, dit le commiſſaire, je conſens à payer les dommages & intérêts, ſi je me trompe; je ſuis ſûr de mon fait, vous avez oublié votre nom, mais nous allons vous mettre en lieu où vous aurez le tems de vous en rappeler le ſouvenir. Où voulez-vous aller, voulez-vous demeurer chez moi, ou loger en priſon (*) ? » Si je dois être emmenée, répondit mademoiſelle Villiams, conduiſez-moi chez vous par préférence. « Hé bien dit le commiſſaire, il faut me payer votre penſion d'avance, vous pouvez compter que vous ſerez traitée comme une princeſſe. » Mademoiſelle Villiams lui dit qu'elle n'avoit point d'argent. « En ce cas, dit le commiſſaire, allons en priſon, car je ne fais point de crédit. « Il ordonna

[*] A Londres, lorſqu'on eſt arrêté pour dettes, ou pour quelque cauſe légere, on peut opter de payer une ſomme preſcrite à celui qui vous arrête, pour demeurer chez lui comme priſonnier, juſqu'à ce que la Partie adverſe ſoit appaiſée, ou bien d'être conduit à la priſon commune, lorſqu'on n'eſt pas en état de payer ſa penſion.

enſuite à l'un des archers d'amener un caroſſe ; il permit à mademoiſelle Villiams de me dire quelque choſe en particulier, ſur la priere qu'elle lui fit de lui accorder cette grace. Elle me dit de ne point m'inquiéter, qu'elle ſeroit bientôt hors de ce mauvais pas, & que cette aventure tourneroit peut-être même à ſon profit. On vint avertir que le caroſſe attendoit, j'obtins la permiſſion d'accompagner mademoiſelle Villiams en priſon. Quand nous y fûmes arrivés, le commiſſaire deſcendit le premier, il montra l'ordre au geolier; ce dernier n'eût pas plutôt jetté les yeux deſſus : « oh oh, c'eſt Eliſabeth Cary ? Eh viens-donc ma vieille pratique, je ſuis ravi de tout mon cœur de te revoir. » Il vint en diſant cela, donner la main à mademoiſelle Villiams, qu'il n'eut pas plutôt enviſagée, que ſe tournant vers le commiſſaire ; que diantre m'amenez-vous donc là, lui dit-il, ce n'eſt pas elle. « Moi je ſoutiens que ſi, dit le commiſſaire, c'eſt bien Eliſabeth Cary elle-même. » C'eſt elle comme c'eſt ma grand-mere, repartit le geolier. Mademoiſelle Villiams dit alors au commiſſaire, que s'il eût bien voulu l'en croire, il n'auroit pas commis cette mépriſe, mais qu'il apprendroit à ſes dépens à ne point arrêter mal-à-propos une honnête fille. Parbleu nous verrons cela, dit le commiſſaire; il faut me prouver la vérité de ce que vous dites. Il

nous

nous conduisit en disant cela dans la chambre du geolier, & fit apporter une bouteille de vin. Mademoiselle Villiams me donna alors l'adresse de deux de ses amies, pour les engager à venir attester la vérité du fait. J'allai les chercher avec le carosse. Heureusement je les trouvai toutes deux; je leur contai l'aventure de mademoiselle Villiams; elles en furent enchantées, & goûterent par avance le plaisir de chagriner un de leurs ennemis déclarés. Car il y a tout autant d'antipathie entre messieurs les commissaires & les filles publiques, qu'entre les chiens & les chats. Elles embrasserent cordialement la prisonniere : « Eh! depuis quand, ma chere Nancy Villiams es-tu donc ici, lui dirent-elles, & quelle en est la raison. Mademoiselle Villiams leur détailla les circonstances de son aventure : Elles s'offrirent d'affirmer pour elle devant le Juge de paix, qu'elle n'étoit point la personne dont il étoit question dans l'ordre. Le commissaire, qui pour lors étoit convaincu de sa mépriſe, voulut leur épargner cette peine. « Mesdames, leur dit-il, il n'y a pas grand mal à tout cela, quittons-nous bons amis; pour réparer ma sottise je vous offre encore une bonne bouteille de vin. » Cette proposition fut rejettée des trois compagnes. Mademoiselle Villiams lui demanda s'il s'imaginoit de bonne foi qu'il en seroit quitte pour quelques verres de mauvais vin. « Le geolier

prit là-dessus la parole, & protesta que son vin étoit le meilleur qu'on pût trouver dans la ville. Tant mieux pour vous, repartit mademoiselle Villiams : mais fût-il le meilleur vin de Champagne, il ne me feroit pas oublier le tort qu'on vient de faire à ma réputation, qui ne m'est pas moins chere que ma santé, à laquelle le saisissement que je viens d'éprouver ne peut être que très-préjudiciable. Quoi donc ! personne, quelqu'innocent qu'il fût, ne seroit donc à couvert d'aller en prison ? S'il est permis à Messieurs les commissaires d'emprisonner indistinctement tout le monde, quel risque ne courroit-on pas à leur déplaire, s'ils en étoient quites pour avouer qu'ils se sont mépris ? » Mais heureusement la sagesse du gouvernement a prévenu leur malice. M. Vautour (c'étoit le nom du commissaire) voyant bien qu'il avoit à faire à des personnes instruites de l'étendue de ses fonctions, se mit à réfléchir en frottant son front, & en jurant très-énergiquement contre notre vieille coquine d'hôtesse, qui, disoit-il, l'avoit trompé. Après bien des discussions inutiles, on s'en rapporta à la décision du geolier, qui fit encore apporter quelques bouteilles de vin ; & prononça que le commissaire payeroit tout l'écot, la dépense du fiacre, & donneroit à la plaignante deux guinées pour indemnité. Vautour souscrivit à la sentence, & paya sur le champ deux guinées à made-

moiſelle Villiams, qui donna à chacune de ſes amies une demie guinée pour prix de leur témoignage, & mit l'autre dans ſa bourſe. Nous nous retirâmes enſuite tous quatre, laiſſant le commiſſaire très-mortifié de ſa ſottiſe & encore plus de la réparation, quoiqu'en juſtice réglée elle eût dû lui coûter beaucoup plus. La guinée que mademoiſelle Villiams venoit de gagner ſi heureuſement, nous vint fort à propos; j'avois déjà vendu ſix de mes chemiſes pour nous aider à ſubſiſter; il ne me reſtoit plus que les habits que j'avois ſur moi. Comme nous avions tout à craindre de la mauvaiſe volonté de notre hôteſſe, nous allâmes nous loger ailleurs dès le lendemain, dans l'intention de ne paroître l'un & l'autre que lorſque nous ſerions parfaitement guéris. Je priai mademoiſelle Villiams de m'achever ſon hiſtoire, elle s'en acquitta comme il ſuit:

Suite de l'hiſtoire de Mademoiſelle Villiams.

Je m'étois trop bien tirée de mon rôle de novice pour ne le jouer qu'une fois. La conquête du conſeiller fut ſuivie de celle de cinq autres dupes; cependant peu à peu ma réputation s'étendit, & je perdis le titre de veſtale. Ma gouvernante jugea pour lors à propos de me quitter & d'aller ſe pourvoir de marchandiſes un peu moins achalandées; cela m'obligea de quitter mon logement,

j'en pris un autre près de *Charing-croſſ*, à deux guinées par ſemaine. J'ouvris ma porte à tous les adorateurs pécunieux, que la fortune m'adreſſoit; mais comme je n'avois pas le talent de les fixer, chacun d'eux ſouhaitant d'être l'unique poſſeſſeur de mes charmes, & ne les mettant pas à un aſſez haut prix pour cela, je fus obligée encore une fois de changer de domicile, parce que le prix de mes faveurs baiſſoit à meſure que le nombre de mes galans augmentoit. La nobleſſe m'avoit abandonnée, j'étois réduite au tiers état pour m'achalander davantage; j'avois même été contrainte de me ſervir de l'entremiſe de quelques garçons cabaretiers qui m'adreſſoient des pratiques: obligée de payer graſſement la protection de mes entremetteurs, quelle horreur n'avois-je pas pour l'état affreux auquel j'étois réduite! Les compagnies qu'ils m'envoyoient, étoient ordinairement compoſées de libertins ou de brutaux, échauffés par le vin & par la fureur de leur emportement. Avec combien de répugnance & de chagrin ne me voyois-je pas forcée à me prêter pour un vil intérêt à l'infâme lubricité de gens ivres, & qui peut-être alloient porter dans mon ſein un poiſon affreux? Je ſentois trop la rigueur de mon deſtin, pour paroître accorder de bonne grace ce que je n'accordois que par néceſſité.

J'étois toujours triſte & mélancolique, ce

qui m'attiroit quelquefois de mauvais traitemens, & fit déſerter en peu de tems tous les galans que mes Emiſſaires m'avoient acquis. Je me trouvai bientôt dénuée de tout ſecours ; il me fallut vendre ma montre, mes boucles d'oreilles & quelques autres bijoux pour m'aider à ſubſiſter. Un ſoir, que je méditois profondément ſur les cauſes de ma miſere, un baigneur, qui me protégeoit conjointément avec les cabaretiers, m'envoya une chaiſe à porteur avec ordre de venir ſur le champ chez lui. Je m'ajuſtai de mon mieux, & partis auſſi-tôt ; on me fit monter dans une chambre, où je trouvai un officier qui m'attendoit, diſoit-il, pour ſouper avec moi. Nous ſoupâmes en effet tête-à-tête ; le vin de Champagne ne fut pas épargné ; il aſſoupit pour quelque tems la mélancolie qui me dévoroit ; & ſi je ne m'endormis pas dans les bras du plaiſir, ce fut du moins ſans être déchirée par ces réflexions accablantes qui me ſuivoient partout, que je me livrai au ſommeil.

Mais que devins-je, le matin, lorſque ne trouvant plus l'officier à mes côtés, je m'apperçus, que, non-ſeulement il m'avoit volée, mais qu'il avoit encore emporté les couverts & les flambeaux d'argent du baigneur. Au cri perçant que je jettai, ce dernier accourut, & la premiere choſe qu'il fit, fut de m'accuſer d'être d'intelligence avec le voleur. J'eus beau proteſter que j'étois innocente, il me

fit arrêter. Je fus conduite devant le juge; qui, prenant ma confusion pour un aveu de ma faute, me condamna, après un interrogatoire très-superficiel, à être conduite à Bridvell.

Rien n'est comparable à l'état affreux où je me trouvai dès que je fus entrée dans ce lieu d'humiliation. Quoiqu'à mes yeux même ma conduite ne fut pas irréprochable, la différence qu'il y avoit de mes compagnes d'infortune à moi étoit trop grande pour que je ne la sentisse pas. Elles étoient toutes renfermées pour des crimes réels; c'étoit au contraire sur une fausse imputation que j'étois condamnée. Pour les fautes que j'avois à me reprocher, je ne pouvois les voir que telles qu'elles étoient, c'est-à-dire, que comme des fautes commises plutôt contre nous-mêmes, que contre les autres, qui dès-lors ne doivent trouver leur punition que dans les malheurs qu'elles amènent; mais qui ne méritent point l'animadversion publique. L'horreur de mon sort s'augmenta par l'idée de celui dont j'avois joui dans ma premiere jeunesse, & dont m'avoit privé la perfidie de Léotharis. La passion me l'avoit fait haïr, la raison me le fit détester, & mon malheur m'éclairant sur toute l'indignité de sa conduite, je ne pouvois concevoir comment un crime, dont je payois si cher les funestes conséquences, restoit impuni. Vous, à qui je ne songe encore à présent

qu'en répandant des larmes, vous, à qui je ne ſongerai jamais que pour en verſer, pere tendre, pere infortuné, dont je devois ſoulager la vieilleſſe & de qui j'ai abrégé les jours, votre ſouvenir vint auſſi ſe préſenter à la mémoire de votre malheureuſe fille. Ce ſouvenir & mes regrets vous auroient pleinement vengé, ſi quelque choſe pouvoit aſſez venger la tendreſſe offenſée d'un pere!

Mademoiſelle Villiams s'arrêta en cet endroit pour eſſuyer ſes pleurs. C'étoit la nature qui les faiſoit couler, & la nature ſe fait entendre à tous les hommes; auſſi en ſaiſis-je toute l'expreſſion, auſſi me ſentis-je attendri au point de mêler mes larmes aux ſiennes. Elle s'en apperçut. O! généreux Random, me dit-elle, en tournant ſur moi des yeux encore humides, « quoi, c'eſt vous que je vois? C'eſt pour une fille qui a voulu vous tromper que vous daignez vous attendrir? Ah! cachez-moi votre ſenſibilité, elle augmenteroit ma confuſion.

Je la conſolai du mieux qu'il me fut poſſible, & je l'engageai à continuer ſon récit, qu'elle reprit ainſi.

S'il n'y avoit eû que la captivité à ſouffrir, je l'aurois ſoufferte patiemment; mais les traitemens cruels qu'on me faiſoit éprouver chaque jour, me réduiſirent bientôt au déſeſpoir, & je réſolus de me donner la mort. J'attachai une corde au plancher, &

j'allois m'élancer avec elle, lorſqu'on me ſurprit. Au lieu de m'aider de conſeils & de remontrances, au lieu d'adoucir la rigueur de mon ſort, on me chargea de coups. Je reſtai quelque tems ſans connoiſſance, & je ne revins à moi que pour tomber dans un délire ſi furieux, que je m'arrachois moi-même à belles dents la chair des bras & des jambes, & de toutes les parties du corps où je pouvois me mordre; je me briſois la tête contre le mur & le pavé, & l'on fut obligé pendant trois jours de me garder à vue. Au bout de ce tems ma frénéſie ſe calma; mais une mélancolie, plus dangereuſe en ce qu'elle étoit plus ſombre & plus réfléchie, lui ſuccéda, & je réſolus de me laiſſer mourir de faim. L'air ſtupide avec lequel je regardois ceux qui m'environnoient, les inquiétoit, à ce qu'il me parut; lorſque ma réſolution fut entièrement priſe, je rompis tout-à-coup le ſilence, & leur parlant avec une fermeté dont je ne me ſerois jamais cru capable! « Barbares, leur dis-je, ſi c'eſt pour m'empêcher de mourir que vous vous tenez à mes côtés, vous pouvez me délivrer de votre vûe qui m'eſt odieuſe, auſſi-bien tous vos ſoins ſeront inutiles. Loin de mettre obſtacle à la réſolution que j'ai priſe de finir mes jours, votre préſence en hâtera l'exécution. La vie ne peut plus être un bien pour moi, dès qu'il faut le partager avec des monſtres tels que vous. »

Mon corps, couvert de plaies preſque par-tout, mes yeux éteints d'accablement, ma voix foible & tremblante par la quantité de ſang que j'avois perdu, formoient le tableau le plus propre à exciter la pitié. Et cependant, le croirez-vous, Random? des hommes ne rougirent point de ne répondre à un diſcours qui montroit toute l'affliction de mon ame, que par un ſourire moqueur, & qu'en me diſant que l'on en avoit ſu réduire de plus réſolues que moi.

L'indifférence avec laquelle je les entendis, ne pouvoit venir que de celle que j'avois priſe pour la vie, & qui s'augmentoit de plus en plus. Quand mes ſurveillans eurent pénétré mon deſſein, ils mirent tout en uſage pour en détourner l'exécution; mais ce fut inutilement; leurs promeſſes n'eurent pas plus d'effet que leurs menaces. Deux jours s'étoient déjà paſſés depuis que je perſiſtois opiniâtrément à refuſer toute nourriture, lorſqu'on vint m'annoncer que j'étois libre, le ſcélérat qui avoit cauſé ma détention ayant été pris, & m'ayant entiérement déchargée dans ſon interrogatoire. Je ne dirois pas aiſément quel fut l'état de mon ame à cette nouvelle. Semblable à un homme que l'on rappelle, lorſqu'il eſt déjà loin, pour venir chercher quelque choſe de précieux qu'il a oublié; c'eſt avec plaiſir qu'il s'entend appeler, mais il eſt fâché d'être ſi éloigné; de même, je revenois à la vie

avec joie & avec peine tout-à-la fois. Je ne ſongeois pas même à profiter de ma liberté, lorſqu'un événement, que vous aurez peine à croire, me fit précipiter ma ſortie. Celui, puis je dire, de tous mes bourreaux, qui m'avoit traité le plus inhumainement, vint me complimenter. » Made» moiſelle, me dit-il, d'un air reſpectueux, » & qu'il auroit voulu faire paſſer pour vrai, » je me ſuis toujours bien douté que vous » étiez innocente, & je ne pouvois com» prendre comment l'on vous retenoit ici : » S'il n'avoit dépendu que de moi, vous ne » vous ſeriez pas apperçue de votre cap» tivité : » La fin de ce compliment fut de me demander s'il n'y avoit rien pour boire à ma ſanté. Ce dernier trait me fut plus ſenſible que tout ce que j'avois ſouffert, & l'indignation que je reſſentis me tenant lieu de force, je ſortis comme un éclair, & m'éloignai en gémiſſant, d'un lieu où l'on proſtituoit auſſi cruellement l'humanité.

J'avois fait rencontre dans la priſon d'une nommée madame Coupler, que j'avois connue dans le tems de mon commerce avec Horatio & elle m'avoit indiqué quelques reſſources; je m'en aidai. A ſa ſortie, elle me propoſa de venir demeurer avec elle; je m'étourdis de nouveau par néceſſité ſur l'état que j'allois reprendre, & j'acceptai ſa propoſition.

La méſintelligence ſe mit bientôt entre nous deux. Comme j'avois la voix belle, & que, d'ailleurs, l'éducation que j'ai reçue me rendoit plus aimable qu'elle, j'enlevai en peu de tems les conquêtes de madame Coupler. Piquée de ne plus recevoir de bienfaits que par contre-coup, elle inſinua à tous ceux à qui je pouvois plaire, que j'étois dans un état dangereux, & qu'il y avoit tout à craindre pour leur ſanté dans mon commerce. Bientôt, tous ceux qui me courtiſoient ſe retirerent, & je m'apperçus de même bientôt de leur retraite. Ma déteſtable rivale, peu ſatisfaite de cette vengeance, s'en prépara une ſeconde. J'étois ſans argent, elle m'offrit de me faire crédit pendant un mois ou deux, &, lorſqu'elle ſe fut ménagé le plaiſir odieux de m'accabler le plus cruellement, elle me fit un jour une querelle des plus bizarres. Je lui répliquai vivement, elle ſaiſit ce prétexte de rupture, & comme je lui devois dix livres ſterling, elle obtint un ordre, & faute de paiement, je fus arrêtée dans ſa maiſon.

Heureuſement pour moi, un lieutenant de vaiſſeau, qui entra comme on alloit me conduire en priſon, paya ce que je devois, & me fit préſent de cinq guinées. Je lui marquai ma reconnoiſſance en des termes ſi vifs, que, malgré ce qu'on put lui dire, il s'attacha à moi. Nous vécumes parfaitement bien enſemble, juſqu'au moment où

ſon devoir vint me l'arracher. Il ſe rembarqua, & j'appris peu de tems après, avec le plus cuiſant chagrin, qu'il étoit péri dans une tempête.

La perte de mon bienfaiteur m'expoſant à tomber dans l'état duquel il m'avoit tirée, je cherchai à mettre à profit ce qui me reſtoit de ſes bienfaits. Je louai une maiſon dans un quartier inconnu, par les conſeils d'une vieille amie; & je m'y donnai pour une riche héritiere, nouvellement arrivée de province, qui venoit à Londres pour terminer quelques affaires d'intérêt. Un jeune homme de famille, maître de ſes actions, me rechercha: Je conſentis à lui donner la main. Tout étoit convenu, & le jour du mariage arrêté, lorſqu'il me demanda la permiſſion de me préſenter un de ſes amis. Je ne pus la lui refuſer. Mais quel fût mon étonnement, lorſque je reconnus le perfide Horatio, qui changea de couleur à mon aſpect. Il eut cependant aſſez de préſence d'eſprit pour me dire en m'embraſſant de ne rien craindre, & qu'il ne me nuiroit pas. Mais je ne me fiai point à ſa parole, & je délogai dès le lendemain. Ce fut dans l'endroit où j'allai m'établir enſuite, que vous me connûtes; j'en délogeai pareillement, dans la crainte où j'étois que vous ne publiaſſiez mon aventure. Je ſuis tombée depuis par degrés dans la derniere miſere; vous ſavez le reſte, Ran-

dom : Attaquée de la plus triſte maladie, ſans argent, ſans reſſources ; ſi je ne ſuis pas morte, c'eſt à vous ſeul que je dois la vie, à vous, que j'ai voulu tromper.

Voilà ma vie, continua mademoiſelle Williams, je ne vous en ai pas caché la moindre circonſtance. Il n'en eſt cependant aucune dont je ne paroiſſe avoir à rougir ; mais je me ſuis flattée que vous me jugeriez moins ſur des actions qui ſouvent ne dépendent pas de nous, que ſur mes ſentimens : Ils ſont tels que je vous les ai laiſſés voir. Parlez ; ai-je perdu votre eſtime ?

Il régnoit trop de candeur dans le récit de mademoiſelle Williams, pour que je douta ſſe un moment de ſa ſincérité ; je l'aſſurai donc de toute mon eſtime, & de la part que je prenois à ſes malheurs, dans les termes les plus propres à le lui perſuader. Comme la ſituation où je me trouvois n'étoit guère différente de la ſienne, la conformité apparente de nos états m'en fit faire la comparaiſon, & je me trouvai beaucoup moins à plaindre qu'elle. J'étois malheureux depuis ma naiſſance, & conſéquemment plus fait à la miſere. Mademoiſelle Williams avoit goûté les douceurs de la proſpérité ; elle avoit vécu, juſqu'au moment où elle avoit été ſéduite, ſous les yeux d'un pere auſſi tendre que complaiſant ; il eſt vrai que l'éducation qu'elle avoit reçue lui faiſoit trouver dans la force de ſon eſprit

des reſſources dont toute autre qu'elle eût été privée ; mais cette même vivacité d'eſprit lui faiſoit enviſager ſes malheurs ſous un point de vue plus cruel.

Je la ſoignai avec tant d'attention & de ſuccès, qu'au bout de deux mois nous fumes parfaitement rétablis l'un & l'autre. Alors mademoiſelle Williams me donna un nouveau ſujet de l'eſtimer, en me propoſant un projet, dont elle regardoit, diſoit-elle, la réuſſite comme la faveur la plus ſignalée que le ciel put lui faire. C'étoit d'acheter un habit de payſanne, d'aller prendre une voiture à quelques lieues de Londres, & d'y rentrer comme une fille de la campagne qui venoit pour ſe mettre en ſervice. J'applaudis à la réſolution de mademoiſelle Williams, qui, quelques jours après, fut retenue en qualité de ſommeliere, par une de ces deux femmes qui avoient témoigné que l'ordre en vertu duquel on l'avoit enlevée, ne la regardoit point. Cette femme, dont les attraits avoient captivé un riche commerçant de la ville, en avoit obtenu, pour prix de ſes faveurs, une certaine quantité de vins qu'elle vouloit faire débiter. Comme elle ne le pouvoit pas faire par elle-même, ou plutôt qu'elle regardoit cela comme fort au-deſſous d'elle, mademoiſelle Williams lui offrit ſes ſervices, qui furent acceptés. Elle auroit beaucoup mieux aimé ne tenir à perſonne qui eût rapport à ſon

ancien état, mais il lui falloit une promte reſſource, pour ſe mettre à portée d'exécuter ſon projet, n'ayant pas de quoi ſe pourvoir du petit équipage ruſtique qui lui étoit néceſſaire pour le faire réuſſir.

CHAPITRE XXIV.

Roderik eſt attaqué par des rameurs, & mené de force ſur un vaiſſeau. Il y eſt extrêmement maltraité. On le tranſporte ſur un vaiſſeau de guerre, où il eſt mis aux fers. Il reconnoit ſon ami Tomſon, qui le fait recevoir troiſieme garçon chirurgien. Portrait du capitaine, du chirurgien & du premier garçon.

L'INSTALLATION de mademoiſelle Williams dans ſon nouvel état, me fit eſpérer pour elle un avenir plus tranquille, & me rendit tout entier à la conſidération de mon état. Après avoir roulé dans ma tête mille projets plus impraticables les uns que les autres, je ſentis que je n'avois d'autre parti à prendre que celui de la marine ou des troupes. Un jour, donc, qu'il ne me reſtoit qu'un ſeul ſcheling dans la bourſe, je ſortis pour aller me promener de côté de Wapping; mon intention étoit d'aller trouver un ancien camarade d'école qui commandoit un petit vaiſſeau garde-côte, pour lors à la rade, & de le prier de me recevoir ſur ſon bord. Mais mon mauvais ſort m'arrêta à moitié chemin. Comme je paſſois près de la tour, un grand coquin de matelot, armé d'un ſabre & d'une canne, vint à

moi : « Parlez-donc, frere, me dit-il, nous » avons beſoin de vous, n'allez pas ſi vîte. » Cette invitation n'étant pas de mon goût, au lieu de lui répondre, je doublai le pas pour éviter toute diſcuſſion. Mais le drôle ayant donné un coup de ſifflet, dans l'inſtant un autre matelot vint à moi, & me prit au colet pour m'entraîner vers lui : n'étant pas d'humeur à perdre tranquillement ma liberté, je me débarraſſai de mon homme, & lui portai un coup de bâton ſi vigoureux, que je l'étendis par terre. Je fus dans l'inſtant environné d'une douzaine de ſes camarades ; mais je me battis avec tant de vigueur & de dextérité, qu'ils furent obligés de mettre le ſabre à la main pour venir à bout de moi. Accablé par le nombre, je fus obligé de céder, après avoir reçu dans le combat un grand coup ſur la tête, & un autre ſur la joue gauche. Mes lâches aſſaillans ſe ſaiſirent de moi & me porterent à bord d'une frégate ; j'y fus garotté comme un ſcélérat, & mis à fond de cale avec un tas de miſérables, dont l'état & l'aſpect me firent trembler.

L'officier qui commandoit n'eut pas ſeulement aſſez d'humanité pour faire panſer mes bleſſures. Comme j'étois fortement garotté, & conſéquemment hors d'état de me ſervir de mes mains, je priai l'un de mes malheureux compagnons, qui avoit les mains libres, de tirer mon mouchoir de ma

poche, & de le lier autour de ma tête pour arrêter le ſang. Ce coquin prit mon mouchoir, mais au lieu de l'employer à l'uſage que je lui avois marqué, il le vendit ſur le champ à une vivandiere, pour une quarte d'eau de genievre, & régala de la ſorte ſes compagnons à mes dépens, ſans faire la moindre attention à mes prieres ni à mes plaintes. J'eſpérai, mais vainement, que l'officier qui étoit de garde ſur le pont, me feroit avoir raiſon de ce vol. Je le fis prier par la ſentinelle qui nous gardoit, de vouloir bien me rendre juſtice, & ordonner en même tems que mes bleſſures fuſſent ſoignées. J'ignorois que l'humanité eſt de toutes les vertus celle dont le cœur d'un marin eſt le moins ſuſceptible. L'officier, au lieu de faire attention à la juſtice de ma plainte, me cracha une bouchée de feuilles de tabac au travers des écoutilles, & me dit que j'étois un chien de mutin, & qu'il falloit me laiſſer crever pour m'apprendre à vivre. Je pris patience, ce qui étoit la ſeule choſe que je puſſe faire; mais ce fut en me promettant bien de me venger de ce barbare, dès que j'en trouverois l'occaſion. Cependant, comme je n'avois point mangé de la journée, & que j'avois perdu beaucoup de ſang, je m'affoiblis au point de perdre connoiſſance; je n'en ſerois peut-être pas revenu, ſans le ſecours de notre ſentinelle, qui, pour me fortifier, me donna un verre

d'eau-de-vie. Quand je fus revenu à moi, il m'exhorta à prendre courage, en me disant que ma captivité ne dureroit pas longtems, & que le lendemain on me feroit passer à bord du navire le Tonnerre, où l'on m'ôteroit mes fers, & où mes blessures seroient soignées par le chirurgien.

Je ne lui eus pas plutôt entendu nommer le Tonnerre, qui étoit le vaisseau que montoit mon oncle, que je le priai de me dire s'il avoit servi sur ce vaisseau. Il me dit qu'il y avoit été pendant cinq ans. Je le priai de me dire s'il avoit connu le lieutenant Bouling. « Si je le connois, me répondit-il. Mort de ma vie, si je le connois, c'est bien le meilleur marin de l'Angleterre, & le plus brâve garçon qui ait jamais croqué biscuit. Ce n'est pas un de ces cochons-d'inde, ni de ces matelots d'eau douce. Sauveur de mon ame, vous le savez, combien nous avons essuyé ensemble de gros tems & de tempêtes! Dieu le conserve, s'il est encore en vie. En quelqu'endroit du monde qu'il soit, soit haut, soit bas, il ne doit pas avoir honte de se montrer. » Cet éloge de mon oncle me toucha si fort, que je ne pus m'empêcher de dire à la sentinelle que j'étois parent de M. Bouling, ce qui le détermina à me rendre tous les petits services qui dépendoient de lui pour me soulager. Dès qu'il fut relevé, il alla chercher une bonne tranche de bœuf bouilli, qu'il m'apporta sur

une assiette avec du biscuit. Nous soupames ensemble, & bûmes chacun deux bons coups d'eau-de-vie. Pendant le repas, il me raconta plusieurs exploits de mon oncle; il me dit aussi qu'il étoit extrêmement regretté de l'équipage, & qu'on le plaignoit beaucoup de l'accident qui l'avoit obligé de prendre la fuite, & qui cependant n'avoit pas eu de suites fâcheuses, parce que son capitaine, nommé Oakum, qu'il croyoit avoir tué, étoit revenu de ses blessures, & commandoit encore le même vaisseau. Comme j'avois encore dans ma poche la lettre que mon oncle m'avoit écrite du Port-Louis, je crus devoir la montrer à mon bienfaiteur, qui me la rendit, en me disant qu'il ne savoit pas lire l'écriture, & que toute sa science se bornoit à savoir signer son nom de Jack-Ratteling, que cependant il seroit curieux d'en savoir le contenu. Je le lui lus, & lui demandai en même-tems ce qui avoit donné lieu à la querelle du capitaine & de mon oncle.

« Le capitaine Oakum est un assez bon diable, me dit-il. Il est d'ailleurs mon officier; mais quand il seroit méchant je ne le craindrois pas, je n'ai jamais manqué à mon devoir. Ainsi, comme dit le proverbe, qui fait bien ne craint rien. Je me moque des envieux, comme d'un bout de cable pourri. On dit que le capitaine est frere d'un homme qui est bien à la cour. C'est ce qui fait qu'il

ſe regarde comme fort au-deſſus de ſes officiers, & n'a preſque point de commerce avec eux; quoiqu'il y en ait tel parmi eux qui ſoit d'une plus grande naiſſance que lui. Nous étions arrivés au cap Tyberoon, le lieutenant Bouling faiſoit le quart. Comme c'étoit un garçon toujours alerte, ayant apperçu trois lumieres au large, il vint en avertir le capitaine, qui dormoit pour lors, & qui fut ſi fâché qu'on interrompit ſon ſommeil, qu'il traita le lieutenant de la façon du monde la plus outrageante. Celui-ci lui répliqua en bon garçon, & lui dit que s'il n'étoit pas ſon officier, il paieroit ſur le champ ces propos impertinens. J'entendis leur diſpute d'un bout à l'autre, car j'étois pour lors ſentinelle au Cabeſtan. Le lendemain matin le capitaine propoſa au lieutenant d'aller à terre pour vuider leur différend. Le lieutenant accepta la propoſition, & ils ſortirent tous deux du vaiſſeau dans une pinaſſe. Ils firent reſter les matelots, au nombre deſquels j'étois, ſur le rivage, & entrerent un peu plus avant dans les terres. Au bout de quelques minutes nous entendîmes tirer deux coups de piſtolet. Nous courûmes à l'endroit d'où partoient les coups, & trouvames le capitaine étendu par terre & bleſſé. Nous le remîmes dans la pinaſſe, & le conduiſîmes au vaiſſeau, où le chirurgien le tira d'affaire en ſix ſemaines. Le lieutenant avoit pris le parti de

la fuite. Nous en fûmes charmés, parce que ſans doute le capitaine n'auroit pas manqué de le ſacrifier à ſon reſſentiment; puiſque, dès qu'il fut en état de donner quelques ordres, le premier qu'il donna fut de rayer du régiſtre le nom du lieutenant, ce qui le privoit de ſa paie, & le mettoit dans le cas d'être traité comme déſerteur s'il étoit attrapé. »

Le détail de cette hiſtoire ne me fit pas concevoir une idée fort avantageuſe du capitaine Oakum, & je ne pus m'empêcher de laiſſer échapper quelques larmes, que m'arrachoit le chagrin d'être obligé de ſervir ſous ſes ordres. Mais, faiſant de néceſſité vertu, j'affectai de la gaieté, & le lendemain je fus conduit avec mes malheureux compagnons, à bord du Tonnerre. Quand nous en fûmes près, l'officier qui nous y conduiſoit ordonna de couper les cordes dont on m'avoit lié les mains. Jack-Ratteling s'empreſſa de me rendre ce ſervice. Quelques-uns des matelots, qui étoient ſur le tillac le regardoient faire. » Parle donc hai! Jack, quel eſt donc ce voleur que tu nous amènes, n'en avons nous pas aſſez à bord? Pluſieurs impertinences de cette ſorte circulerent de bouche en bouche, & tous les uns après les autres m'apoſtropherent à qui mieux mieux. On enrégiſtra cependant toute la recrue; nous étions tous deſcendus dans l'entre-pont du vaiſſeau, qui étoit de

quatre-vingt pieces de canon, &c je r
mois dans quel endroit étoit la chir
chirurgien, pour l'engager à pa
plaies, quand je vis venir à moi
qui m'avoit maltraité si indigne
frégate. Il me demanda du ton le
lent, qui est-ce qui avoit été assez
me faire délier ? Je ne pus comm
indignation. « Quel qu'il soit, lui
je fierement, il a bien fait de me
consulter pour le faire. Comment
d'un ton furieux : misérable coquin
encore le rodomont, je t'apprend
pondre à ton officier. » En même
même tems plusieurs coups de
fut sur le champ se plaindre à l'
pour lors faisoit le quart. Il
noir, qu'on me livra au capitaine
qui me fit mettre aux fers,
un garde.

Le compatissant Ramsay
mon malheur, vint pour me
alla lui-même chez le chirur
prier de faire panser mes pl
envoya aussi-tôt un de ses
saigner. Quel plaisir ne
lorsque je reconnus en lui
avec qui j'avois fait connoi
de la marine. J'étois si ha
par le sang dont j'étois
me reconnut point du tout
pas moins touché de l'

quel j'étois, & me panſa ſoigneuſement. Quand ſon opération fut faite, & dans l'inſtant où il ſe diſpoſoit à me quitter, je lui demandai ſi les malheurs que j'avois eſſuyé, & l'extrême miſère à laquelle j'étois réduit, m'avoient tellement changé, qu'il ne put reconnoître en moi un de ſes bons amis. Il m'enviſagea d'après ce que je lui diſois avec attention, ſans pouvoir me reconnoître. Je me nommai, il ſe jetta ſur le champ à mon cou, & me témoigna un vrai chagrin de me voir dans une ſituation ſi triſte. Je lui contai mon aventure. Il me parut indigné de la façon inhumaine dont j'avois été traité, & ſortit en me diſant qu'il alloit bientôt revenir avec de bonnes nouvelles. Un demi quart-d'heure après, le capitaine-d'armes deſcendit; il me fit ôter mes fers, & m'ordonna de le ſuivre ſur le tillac, où je fus interrogé par le premier lieutenant qui commandoit le vaiſſeau, en l'abſence du capitaine. Le Boſſeman qui m'avoit ſi fort maltraité étoit préſent. Je plaidai ma cauſe avec tant de vraiſemblance, qu'il ne put rien répliquer. Jack-Ratteling & pluſieurs autres matelots, qui n'étoient pas ſans doute dans le parti de ce brutal, certifierent le fait, & dépoſerent à mon avantage. Je fus élargi, le Boſſeman fut mis aux fers à ma place.

Et pour ſurcroît de bonheur, je fus exempt du ſervice; le chirurgien, à qui Tomſon avoit

avoit fait de moi le portrait le plus avantageux, me demanda en qualité de troiſieme garçon, pour en remplacer un qui étoit mort depuis peu. Mon ami Tomſon vint me trouver ſur le tillac pour m'annoncer cette bonne nouvelle. Il me mena enſuite au Cockpit, ou chambre des chirurgiens. J'eus aſſez de peine à m'imaginer, en voyant leur logement, qu'ils fuſſent du nombre de ceux qui étoient les mieux logés dans le vaiſſeau. Nous deſcendîmes enſuite dans une eſpèce de magaſin qui étoit plus noir qu'un cachot, & infecté par l'odeur du beurre rance & du fromage pourri. Cet endroit n'étoit éclairé que par la foible lueur d'une lampe, à la faveur de laquelle on voyoit un homme pâle & maigre comme un fantôme, aſſis devant une eſpèce de bureau ſur lequel étoit un régiſtre. Il avoit le nez ſurchargé d'une paire de lunettes énormes, & tenoit une plume à la main. Tomſon me dit que c'étoit le dépenſier du vaiſſeau, qu'il reſtoit toujours dans cette chambre, où il diſtribuoit à chacun ſon néceſſaire. Tomſon lui dit mon nom, & le pria de m'enrégiſtrer au nombre des garçons chirurgiens. Il me conduiſit enſuite dans la chambre du premier garçon chirurgien, qui étoit environ de ſix pieds en quarré, mais aſſez proprement meublée. Nous repaſſâmes enſuite dans celle des garçons, dont les lits n'étoient ſéparés les uns des autres que par des

morceaux de toile à voile. La table commune des trois garçons étoit compoſée de deux bouts de planches, cloués autour du mât de miſêne. Il couvrit cette table d'une eſpèce de nape fort ſale, & me régala dans ce triſte domicile, avec un petit morceau de porc ſalé, & une pinte de bierre, qu'il envoya chercher par un garçon qui les ſervoit.

Quand nous eûmes ſuffiſamment mangé, & que j'eus réparé mes forces, je priai Tomſon de m'inſtruire comment il étoit parvenu aux grades qu'il occupoit. Il me dit, qu'ayant eſpéré envain de trouver de l'argent pour faire un préſent à l'avide Secrétaire de l'amirauté, & ne pouvant plus ſubſiſter à Londres, faute de reſſources, il avoit offert ſes ſervices au chirurgien d'un vaiſſeau marchand, deſtiné pour la traite des Nègres, ſur la côte de Guinée; mais qu'un matin, un jeune homme de ſes amis étoit accouru pour l'informer qu'il venoit d'être nommé au bureau de la marine, ſecond chirurgien d'un vaiſſeau du troiſième rang; qu'il avoit héſité beaucoup à le croire, n'ayant été jugé capable, au college des chirurgiens, que d'une place de troiſième garçon. Que, cependant, pour n'avoir rien à ſe reprocher, il s'étoit préſenté au bureau; qu'il y avoit demandé ſes proviſions, qui lui avoient été délivrées, après avoir prêté ſerment, & que le lendemain il s'étoit rendu

à bord du Tonnerre, qui étoit pour lors à la rade de Chatam: que le même jour il avoit été enregiſtré par le greffier de l'Eſchiquier, & que bien lui avoit pris d'avoir fait cette diligence, puiſque, vingt-quatre heures après, un autre compétiteur, nommé John Tomſon, s'étoit préſenté, affirmant que les proviſions avoient été expédiées pour lui; & que celui à qui elles avoient été délivrées, étoit un impoſteur.

„ Je craignois beaucoup, ajouta Tomſon, la ſuite de cette aventure, d'autant plus que mon compétiteur diſputoit ſes droits avec beaucoup de fermeté & de vraiſemblance; & que, d'ailleurs, il étoit beaucoup mieux mis que moi, ce qui pouvoit faire pancher la balance en ſa faveur. Heureuſement pour moi, j'avois la plupart des lettres que j'avois reçues d'Ecoſſe, depuis que j'étois à Londres. J'avois outre cela mes atteſtations, & mon brevet d'apprentiſſage, en bonne forme, par leſquels je juſtifiois que je m'appelois effectivement Tomſon. Mon compétiteur, qui s'imaginoit apparemment qu'il ſuffit d'avoir raiſon pour gagner ſon procès, voyant qu'on réſiſtoit à lui rendre juſtice, prit un ton ſi haut, garda ſi peu de meſures, que le capitaine & le chirurgien s'indiſpoſerent contre lui, le renvoyerent pour faire ſes preuves, & ſollicitérent ſi vivement en ma faveur, que je fus confirmé dans ma place, à l'excluſion

de mon concurrent. Je ſuis à bord de ce vaiſſeau depuis ce tems, & comme je ſuis fait à ce genre de vie, je ſuis aſſez content de mon ſort. Le chirurgien eſt un fort honnête-homme, mais indolent. Le premier garçon eſt fier & emporté, comme le ſont preſque tous les Gallois; mais, au reſte, il a le cœur bon, & peut paſſer pour un ami ſûr. Je n'ai jamais eu affaire au Lieutenant; conſéquemment, je ne puis rien vous dire de ſon caractère. Pour le capitaine, il ſe croit un ſi grand ſeigneur, qu'il eſt inacceſſible pour nous: il ne daigne pas ſeulement regarder un garçon chirurgien. Ce qui me fait douter qu'il me connoiſſe même de vue.

CHAPITRE XXVI.

Conduite de M. MORGAN, *premier garçon chirurgien. Son orgueil & ſa généroſité. Il explique à Roderik les fonctions de ſon emploi. Deſcription de l'infirmerie du vaiſſeau.*

NOUS nous entretenions encore, mon ami Tomſon & moi, lorſque nous entendîmes un homme qui crioit à haute voix » que cent diables me faſſent bouillir, ſi je vais voir ton camarade avant que j'aie dîné, quand il auroit le nez auſſi bleu que de l'indigo. » Bon, bon, répondit un autre homme, voilà un pauvre garçon bien loti. Le pauvre diable n'a qu'à ſe laiſſer dériver ſur ſon cable, car il n'a plus de reſſource. Le docteur a pourtant ordonné que vous vinſſiez le voir tout-à-l'heure. Mais il me paroît que vous vous ſouciez fort peu de ſes ordres. Vous devriez pourtant mieux obéir à votre maître. Va te faire pendre, hé! gueux que tu es, répliqua le premier garçon chirurgien; car c'étoit lui, ainſi que me l'apprit Tomſon. Apprends que je n'ai point de maître ici. Dis au docteur que je me moque de lui, & qu'en naiſſance, ainſi qu'en ſavoir, je vaux tout autant que lui; qu'il ſache que je ſuis auſſi bon gentilhomme que

qui que ce ſoit dans le royaume. S'imagine-t-il que je ſois un cheval, pour trotter de l'avant à l'arriere, du haut en bas du vaiſſeau. Va-t-en dire au docteur Atkins que je le prie d'avoir pitié de ton malheureux compagnon. Qu'il faſſe une ordonnance, & je l'exécuterai dès que j'aurai dîné. Le matelot en ſe retirant menaça M. Morgan, c'étoit le nom du garçon chirurgien, de le faire endiabler dans l'autre monde, ſi jamais il ſe trouvoit dans le cas de ſon camarade, & qu'il eût auſſi peu de ſoin de lui, quand il ſeroit à l'article de la mort. Tomſon me dit que M. Morgan revenoit de l'hôpital, où il avoit conduit le matin pluſieurs malades du vaiſſeau. Il entra en même-tems dans notre chambre. C'étoit un homme d'une moyenne taille, ſon viſage étoit extrêmement bourgeonné. Il avoit le nez écraſé, les yeux petillans, le front très-ridé, & la bouche exceſſivement large. Tomſon me préſenta à lui; il me regarda gracieuſement ſans me répondre; ſe débarraſſa d'un paquet qu'il portoit, & s'approchant de l'armoire, l'ouvrit & s'écria auſſi-tôt: „ Que je ſois débatiſé s'il me reſte un ſcrupule du cochon ſalé que j'avois laiſſé là.„ Tomſon lui fit entendre, que, comme j'étois venu à bord ſans avoir mangé depuis long-tems, il n'avoit pu faire moins que de m'offrir ce qu'il avoit trouvé dans l'armoire, & que, d'ailleurs, il avoit engagé le dépenſier à

m'enrégiſtrer pour la table comme troiſième garçon chirurgien; je ne ſais ſi M. Morgan étoit de plus mauvaiſe humeur qu'à ſon ordinaire, ou s'il croyoit effectivement que ſon compagnon lui avoit manqué d'égards. „ Savez-vous bien, M. Tomſon, lui dit-il, que vous ne vous conduiſez pas avec moi comme vous le devriez; que vous me devez de la complaiſance & du reſpect, & qu'il étoit de votre devoir de me conſulter. Apprenez que j'ai été un homme de conſidération, & que j'ai payé ma part de la taxe au roi; que, quant-à-préſent, quoique je ſois bien déchu, je n'en ſuis pas moins votre aîné, votre ancien & votre ſupérieur.

» Pour mon aîné, j'en conviens, répliqua Tomſon; mais pour mon ſupérieur, néant. Dieu eſt mon ſauveur, & je vous jure par lui, que... Dieu eſt votre ſauveur, repartit Morgan, & moi je vous ſoutiens que Dieu a voulu auſſi que vous me reſpectiez, puiſqu'il m'a fait naître avant vous. „ Comme je craignois que cette diſpute n'eût quelques ſuites fâcheuſes, j'intervins, & je dis à M. Morgan, que je ſerois très-fâché d'être cauſe de la moindre altercation entre lui & ſon camarade, & que je ſouhaitois trop qu'ils vécuſſent en bonne intelligence, pour ne pas me déterminer à manger à quelqu'autre table, puiſqu'il ne ſe ſoucioit pas de me voir à la ſienne. *Tomſon* inſiſta avec vivacité pour que je reſtaſſe à celle

des chirurgiens, & dit que, pour peu qu'on eût de générosité & de sentiment, on devoit respecter ma misere, puisque j'étois un garçon de famille, & que d'ailleurs j'étois un chirurgien fort adroit. Morgan me prenant alors par la main, me dit avec un air de franchise & de bonté, qu'il étoit bien éloigné de penser autrement ; que rien au-contraire ne lui feroit plus de plaisir, que de me voir à la table des chirurgiens; mais qu'il se plaignoit seulement de ce qu'on n'avoit pas eu la politesse de lui en faire la moindre proposition. Qu'il étoit plus porté qu'un autre à soulager les malheureux, parce qu'il avoit lui-même essuyé beaucoup d'infortunes, & qu'il préféroit aussi de secourir les malheureux qui avoient de la naissance & de l'éducation, étant convaincu qu'ils l'étoient plus que d'autres; enfin qu'il les aimoit autant que ses boyaux.

Morgan choquoit peut-être la modestie en faisant l'éloge de son cœur, mais au moins ne disoit-il rien qui ne fût véritable, car j'ai su depuis, qu'il s'étoit trouvé dans une situation fort avantageuse, mais qu'il avoit été ruiné pour avoir servi de caution à un négociant de ses amis, dont il avoit été obligé de payer les créanciers. La dispute étant calmée, il délia son paquet, qui contenoit trois bottes d'oignons avec une moitié de fromage; il prit quelques

biſcuits dans l'armoire, & mangea de fort bon appétit en m'invitant à partager ſon repas frugal. Il prit enſuite une large taſſe de coco, qu'il remplit d'eau-de-vie, & nous dit, après l'avoir vuidée d'un ſeul trait, que l'eau-de-vie étoit la liqueur la plus diſſoluble dont on put faire uſage quand on avoit mangé du fromage & des oignons. Il me fit enſuite, du ton le plus cordial & le plus affectueux, pluſieurs queſtions ſur ma naiſſance & ſur mes infortunes. Je lui contai toutes mes aventures, ſans reſtriction, & pour répondre à ma franchiſe, il me conta toute ſon hiſtoire, en commençant par ſa généalogie, qu'il fit remonter en ligne directe juſqu'à *Caractacus*, roi des Bretons, qui fut fait priſonnier dans une bataille par Claude Céſar, & devint enſuite ſon allié & ſon ami.

S'étant apperçu que ma chemiſe étoit fort mauvaiſe, & ſe doutant apparemment que c'étoit la ſeule que j'euſſe en ma poſſeſſion, il m'en donna ſur le champ deux aſſez fines & toutes neuves. Mon ami Tomſon m'en avoit auſſi donné deux de toile rayée, & je me trouvai ainſi en état de paroître un peu plus décemment. Le Matelot que Morgan avoit envoyé demander une ordonnance au docteur, revint alors lui en préſenter une; il ſe mit à la préparer ſur le champ, & fit pendant ce tems pluſieurs queſtions à cet homme; il lui demanda

d'abord si son camarade étoit mort ou en vie. » Par St. Nicolas, répondit le matelot, s'il étoit mort, il n'auroit plus besoin de vous; ce n'est pas cependant que le pauvre diable n'en soit bien près. Dieu lui fasse miséricorde. A-t-il encore les yeux ouverts, continua le chirurgien? Son œil Stribord [*] est encore ouvert, repliqua le matelot, mais très-renfoncé dans sa tête. Ventre-saint-gris, s'écria Morgan, cet homme est bien bas, s'il est en train d'aller en enfer, il doit avoir déjà chaud; lui as-tu tâté le pouls? Ce n'est pas mon métier, répondit l'autre. Va donc lui tenir compagnie, lui dit Morgan avec compassion, & tâche de l'empêcher de mourir jusqu'à ce que sa potion soit faite. Le matelot partit, mais il revint un instant après avec les larmes aux yeux, & nous dit que son camarade étoit coulé à fond. Que diable, repliqua Morgan, il étoit donc bien pressé, que ne l'empêchois-tu de partir. Je l'ai appelé deux ou trois fois, dit le matelot, mais son affaire étoit faite, il étoit déjà sourd. Hé bien, hé bien, reprit Morgan, tu vois Bélitre ce que c'est que de nous; va-t-en pleurer ailleurs, profite de l'exemple &

[*] Stribord, le côté de la main droite du vaisseau, quand on fait face de la poupe vers la proue.

ſonge à te convertir. » Le matelot dit adieu en ſanglottant & ſortit.

La mort du matelot donna lieu entre nous à des réflexions très-édifiantes, qui furent interrompues par le Boſſeman qui ſonna le dîner. Le Garçon qui nous ſervoit, prit ſur le champ dans l'armoire une grande jatte de bois, qu'il rapporta quelque-tems après pleine de pois bouillis ; il mit la nape, qui étoit faite d'un vieux morceau de voile, & trois aſſiettes & trois cuilléres, ſi noires qu'il étoit impoſſible de diſtinguer ſi elles étoient de fer, d'étain, ou de plomb. M. Morgan tira d'un pot un morceau de beurre ſalé, avec une poignée d'oignons hachés, qu'il aſſaiſonna de beaucoup de poivre & de vinaigre. Je ne fus pas tenté de faire uſage d'un tel ragoût ; mes camarades cependant en mangeoient de grand appétit, & m'exhortoient à ſuivre leur exemple ; j'en goûtai par complaiſance ; mais je me diſpenſai de retourner au plat, en leur proteſtant que je n'avois plus d'appétit. Après le dîner, Tomſon me promena dans le vaiſſeau, & m'en fit obſerver les différentes manœuvres, leur diſtribution & leurs uſages ; il m'inſtruiſit auſſi de la police & des coutumes auxquelles les marins ſont aſſujettis, & pria le Boſſeman de me donner un *hamac*, que mon ami Jack Ratteling ſe chargea de m'ajuſter & de tendre, & il obtint à crédit pour moi, du pourvoyeur

du vaiſſeau, deux couvertures avec un traverſin.

Sur les ſept heures du ſoir, Morgan s'en fut viſiter les malades, & ordonna ce qui étoit propre pour chacun d'eux. J'aidai Tomſon à préparer les médecines & je les portai avec lui dans l'infirmerie. L'état affreux, dans lequel étoient les malades, me fit horreur; je fus moins ſurpris de ce que la plupart mouroient ſur mer, que de ce qu'il en pouvoit réchapper quelques-uns. Je vis environ cinquante miſérables, ſuſpendus ſur leurs hamacs, & ſi preſſés les uns contre les autres, qu'il n'étoit pas poſſible de paſſer entre deux. Ils n'avoient d'autre lumière que celle de quelques lampes; la vermine, le mauvais air, & le défaut de ſoulagement, ſe réuniſſant contre le retour de leur ſanté, je ne comprenois pas comment il y avoit des tempéramens aſſez forts pour réſiſter à tant de maux à la fois, & encore moins pour les ſurmonter.

CHAPITRE XXVI.

Pluſieurs accidens arrivent à Roderik.

JE ſuivois réguliérement Tomſon dans toutes ſes opérations, pour me mettre au fait, & je ne concevois pas comment il étoit poſſible de faire les panſemens & de ſoulager des malades, dont il ne me paroiſſoit pas même poſſible d'approcher tant ils étoient preſſés. Je fus bientôt tiré de cette erreur. Tomſon ôta ſa perruque & la ſerra dans ſa poche. S'étant enſuite mis en chemiſe, il marchoit à quatre pattes ſous les hamacs des malades; lorſqu'il étoit parvenu à celui auquel il avoit affaire, il élevoit les deux bras en l'air, pour ſe faciliter le paſſage de la tête, enſuite il ſe redreſſoit tout-à-fait, & ſoutenant l'un des deux avec ſes épaules, il achevoit ſon opération.

Comme j'avois extrêmement envie de me mettre au fait, je voulus imiter mon camarade; je me dépouillai comme lui, & me mis à marcher à quatre pattes ſous les hamacs, juſqu'à celui du malade qui avoit beſoin d'être panſé; mais malheureuſement, le vaiſſeau étant venu à rouler ſubitement, je voulus m'arrêter à quelque choſe pour me ſoutenir, & j'eus aſſez de guignon

pour porter la main ſur une caſſolette de fort mauvaiſe odeur, que je renverſai. L'exhalaiſon frappa ſubitement mon odorat & celui de tous les malades, qui ſe récrierent beaucoup contre ma mal-adreſſe. Leurs reproches me mortifierent, mais je ne me déconcertai point, & pour prouver mon ſavoir faire, je me relevai leſtement, & ſans prendre la précaution d'étendre les bras, ainſi que mon camarade, je pouſſai bruſquement ma tête entre deux hamacs.

Comme j'étois dans le milieu du rang, & que je n'eus pas l'adreſſe de me ſervir de mon épaule, comme faiſoit Tomſon, je me trouvai de part & d'autre arrêté par un poids énorme; de ſorte que j'étois en danger d'être étouffé. Un malade, qui ſe trouva de mauvaiſe humeur, tant à cauſe de la mauvaiſe odeur que j'avois occaſionnée, qu'à cauſe de la rude ſecouſſe que je lui avois donnée en me levant, m'accabla d'injures, & me prit par le nez, qu'il me ſerra ſi fort, qu'il me fit faire des cris affreux. Tomſon voyant mon embarras, courut à moi, & avec le ſecours du garçon il me tira d'affaire; mais il eut beaucoup de peine à m'empêcher de me venger du malade, que ſon indiſpoſition n'eût pas empêché d'éprouver ma colere.

Nous achevames le panſement, Tomſon & moi, & retournames à notre chambre. Mon ami tâchoit de me conſoler de ſon

mieux ſur l'accident qui m'étoit arrivé. Lorſque Morgan entra, il ordonna au mouſſe de nous apporter un morceau de bœuf ſalé, qu'il coupa en petits morceaux; il y joignit deux ou trois morceaux d'oignons hachés, & pluſieurs gouſſes d'ail, fit bouillir le tout enſemble, avec force poivre, nous proteſtant qu'on ne pouvoit rien manger de plus exquis. Je ne pus refuſer de goûter ſon ragoût, malgré la mauvaiſe opinion que j'en avois conçu. Je me ſentis bientôt la bouche toute en feu, & je fus obligé d'appaiſer l'ardeur qui m'enflammoit le goſier, avec cinq ou ſix grands coups de bierre. Le ſouper fini, notre habile traiteur fuma deux pipes, & pour remplacer les ſéroſités qu'il avoit crachées, il fit apporter deux quartes de punch, que nous bumes avec lui.

Il fut enſuite queſtion de nous coucher; nos hamacs furent deſcendus; mes camarades ſauterent légérement chacun dans le leur; j'en voulus faire autant, mais je le fis avec ſi peu de précaution & tant de mal-adreſſe, que je faillis me briſer la cervelle, ce qui me ſeroit infailliblement arrivé, ſi je ne me fuſſe retenu au hamac de Tomſon. Je parvins enfin à me coucher, mais le peu de ſolidité de mon lit m'inquiétoit ſi fort, que je me croyois en danger de la vie, toutes les fois que le vaiſſeau faiſoit le moindre mouvement, ce qui m'em-

pêcha de dormir pendant toute la nuit. Vers les cinq heures du matin, j'étois ſi fort accablé, que, malgré mes craintes, je commençois à m'aſſoupir, lorſque je fus tout à coup réveillé par des cris perçans, auxquels on répondit par des hurlemens affreux. Je craignis pour lors tout de bon qu'il ne nous fût arrivé quelqu'accident ſiniſtre, & je crus qu'apparemment nous étions ſur le point de périr. Pendant que, tout tremblant, je délibérois en moi-même ſi j'éveillerois mon camarade, pour lui demander la raiſon de ce bruit, un des matelots qui faiſoit le quart, vint à paſſer à côté de moi: je l'interrogeai là-deſſus, il me dit que c'étoit les garçons du boſſeman, qui relevoient la ſentinelle du bas, & que je devois m'attendre d'être interrompu tous les matins à la même heure.

Un mouſſe vint après ſonner une cloche, en faiſant le tour de tous les ponts, preſcrivant aux bleſſés de ſe trouver dans une heure ſur le tillac, pour y être panſés en préſence du chirurgien.

CHAPITRE XXII.

Roderik acquiert l'eſtime & l'amitié du docteur ATKINS, *qui le fait recevoir troiſieme garçon, & lui fait quelques préſens. Le docteur quitte le vaiſſeau. Un autre chirurgien prend ſa place. L'inhumanité & l'ignorance de ce chirurgien ſont fatales à pluſieurs malades. Diſpute de Morgan & du capitaine.*

TOMSON ſe leva, & me dit d'en faire autant, pour l'aider à panſer les malades. Je ne me fis pas tirer l'oreille, quoique j'euſſe grande envie de dormir; pendant que j'étois occupé auprès des malades, le docteur vint à paſſer, & s'arrêta pour me voir opérer: il fut très-content de la maniere dont je m'y prenois, & m'ordonna de le ſuivre dans ſa chambre. Il m'examina ſcrupuleuſement, & me trouva auſſi-bien fondé en théorie, que j'avois de diſpoſition pour la pratique. Je lui contai mon hiſtoire; il fut charmé d'apprendre que j'avois été examiné au college des chirurgiens, & que l'on m'y avoit jugé capable de remplir une place pareille à la mienne; il prit part à mes peines, & me promit de faire de ſon mieux pour obtenir mon brevet. Son inclination pour moi s'accrut de moitié, lorſ-

qu'il eut appris que j'étois neveu du Lieutenant Bouling, pour qui il me parut avoir une eſtime toute particuliere. Il me fit entendre qu'il n'étoit pas dans la diſpoſition de ſe rembarquer avec le capitaine Oakum, dont il avoit eu beaucoup lieu de ſe plaindre dans le dernier voyage.

J'attendis impatiemment mon brevet, & l'eſpérance de l'avoir par le crédit du docteur, me fit ſupporter avec réſignation les inſultes réitérées des matelots & des bas-officiers, qui m'apoſtrophoient toujours par des ſobriquets outrageans. J'avois d'ailleurs beaucoup à ſouffrir de la mauvaiſe humeur de Morgan, qui, quoique fort obligeant dans le fond, exigeoit de ma reconnoiſſance que j'euſſe une aveugle ſoumiſſion à toutes ſes volontés. Six ſemaines après mon arrivée à bord, le chirurgien vint me dire de le ſuivre dans ſa chambre, & me mit dans la main un brevet, par lequel j'étois nommé troiſieme garçon du vaiſſeau; il m'en fit voir un autre en même-tems, qu'il avoit obtenu pour lui, par lequel il étoit nommé chirurgien d'un vaiſſeau du ſecond rang. Je lui témoignai la reconnoiſſance que j'avois de ſes bontés, dans les termes les plus expreſſifs, & lui marquai mon chagrin, ſur ce que j'allois perdre, par ſa retraite, un auſſi généreux Protecteur. Le docteur fut flatté de la délicateſſe de mes ſentimens, & pour me donner une

nouvelle preuve de ſa bonne volonté, il me donna quelques habits, du linge & ſon lit, ce qui me mit fort à mon aiſe, en comparaiſon de l'état dans lequel j'étois entré dans le vaiſſeau.

Mon bonheur me rendit ma premiere gaieté, & me fit prendre la réſolution de ſoutenir l'honneur de ma place avec dignité, & de me venger fermement de tous les affronts qu'on me feroit eſſuyer. Je fus bien-tôt dans le cas. Mon ancien ennemi, qui ſe nommoit *Crampley*, avec qui je marchois pour lors de pair, ne pouvoit me pardonner la diſgrace qu'il avoit ſoufferte à mon ſujet, & n'avoit jamais depuis laiſſé échapper la moindre occaſion de me mortifier. Il s'aviſa le lendemain de mon inſtallation, de venir chanter une chanſon inſultante, pendant que j'étois occupé à panſer la jambe d'un matelot. Cette chanſon apoſtrophoit les Ecoſſois en général. Je pris vivement les intérêts de ma patrie, & je lui dis qu'il n'étoit pas étonnant que les Ecoſſois, étant gens d'eſprit & d'honneur, euſſent des invectives à eſſuyer parmi des lâches, des ſots & des ignorans. Ma réplique le piqua extrêmement, il me porta ſur l'oreille un coup de poing ſi violent, que je crus être aſſommé. Je me relevai cependant, &, quoique je fuſſe preſqu'étourdi du coup, je ripoſtai vigoureuſement, & nous commençames un combat formi-

dable de part & d'autre. Morgan & quelques autres perſonnes étant accourues au bruit, ils nous ſéparerent: & s'étant informés de la cauſe de notre diſpute, ils tâcherent de nous reconcilier; mais voyant bien que nous étions dans la diſpoſition de revenir aux mains, ils nous conſeillerent d'attendre, pour vuider notre différend, que nous euſſions une occaſion d'aller à terre, où nous pourrions nous battre en gens d'honneur; ſinon, qu'il falloit choiſir ſur le vaiſſeau un lieu propre pour ſatisfaire notre reſſentiment & notre impatience.

Nous primes mon adverſaire & moi le dernier parti propoſé: nous nous déshabillames l'un & l'autre dans une minute, & recommençames notre combat avec une fureur inexprimable. Mon ennemi n'étoit ni plus fort, ni plus agile que moi, mais il étoit infiniment plus adroit; il pâroit preſque tous mes coups, & je recevois tous les ſiens. J'étois déjà très-fatigué, & l'avantage commençoit à tourner du côté de mon adverſaire, lorſque le dépit me faiſant ramaſſer toutes mes forces, je le pouſſai ſi vigoureuſement, que je le précipitai par les écoutilles preſque dans le fond de cale. Comme il étoit tombé la tête la premiere, on ne lui vit donner aucun ſigne de vie. » O parbleu, s'écria Morgan, qui étoit couru à ſon ſecours, je crois qu'il n'a plus

envie de ſe battre. Au reſte, mes amis, e vous prends tous à témoins qu'il n'y a oint eu de trahiſon, & que notre ami Roderik n'avoit point tort. »

Quant à moi, ma victoire ne me fit pas grand plaiſir; elle m'avoit couté cher; j'étois moulu de coups, & je craignois les uites de la mort de Crampley; mais ma crainte s'évanouit heureuſement, car mon camarade l'ayant ſaigné à la jugulaire, l revint à lui; on le viſita enſuite, après uoi mon camarade vint me dire qu'il n'avoit qu'une petite fracture à l'omoplatte, & quelques contuſions à la tête & en l'autres parties du corps. Tomſon ſe munit de quelques bandages néceſſaires au panſement du malade, dans lequel il retourna ſeconder Morgan; l'appareil appliqué, mes deux confreres vinrent me féliciter ſur le ſuccès de ma bravoure. Ma victoire m'acquit une telle conſidération de tous les gens de l'équipage, qu'ils commencerent à me craindre & à me reſpecter. Crampley cependant, dont le bras étoit en écharpe, me menaçoit de ſe venger, & de profiter de la premiere occaſion, pour me faire repentir de l'accident qui lui étoit arrivé, moins par ma force & mon adreſſe, que par un malheur dont je n'avois aucun droit de tirer avantage.

Dans le même tems, le capitaine Oakum reçut ordre de mettre en mer, & il

par ce geſte qu'il préſumoit que notre confrère étoit devenu fou. Morgan s'étant apperçu de notre embarras, nous expliqua tout le myſtere. « J'ai été, me dit-il, garçon, marié & veuf; il y a plus de quarante ans que je ſuis au monde, & pendant tout ce tems je n'ai pas rencontré un ſeul homme qui m'ait maltraité autant que le capitaine Oakum vient de le faire. » Il nous rendit compte en même tems de la petite conférence qu'ils venoient d'avoir enſemble. A peine eut-il achevé ſon récit, qu'il reçut un nouvel ordre du chirurgien, de rapporter la liſte des malades, parce que le capitaine avoit ordonné qu'ils paſſeroient tous en revue ſans exception. Cet ordre inhumain nous ſurprit extrêmement, ſachant bien qu'il ſeroit impoſſible de les tranſporter ſur le tillac, ſans les faire périr. Nous fûmes cependant obligés d'obéir, & de venir ſur le tillac faire cette revue extraordinaire, conjointement avec le docteur. Que de témoins contre lui, ce mauvais cœur ne va-t-il pas envoyer dans l'autre monde, nous dit Morgan en y allant? »

Nous parûmes les premiers ſur le tillac, mon camarade & moi. « Voyez-vous ces deux gredins, dit le capitaine en s'adreſſant au docteur qui étoit à côté de lui, dans la contenance la plus reſpectueuſe, ils ne ſont bons qu'à faire manger le pain du roi à un tas de fainéans, dont ils autoriſent la pareſſe

reſſe. » Le docteur applaudit à l'impertinente apoſtrophe du capitaine, en hauſſant les épaules & nous honorant d'un regard dédaigneux. Il prit enſuite la liſte, & exigea de tous ceux qui purent s'y traîner, qu'ils lui fiſſent un détail de leurs maladies. Celui qui ſe préſenta le premier fut un convaleſcent, qui avoit eu une fiévre des plus violentes, qui l'avoit tellement affoibli, qu'il pouvoit à peine ſe ſoutenir. M. *Maxane* (c'étoit le nom du chirurgien) lui tâta le pouls, & proteſta qu'il ſe portoit auſſi bien que qui que ce fût au monde. Le capitaine le délivra auſſi-tôt au garçon du Boſſeman, avec ordre de lui donner une douzaine de coups de nerf de bœuf, parce que, diſoit-il, il avoit contrefait le malade; mais le ſupplice de ce malheureux n'étoit pas encore achevé, qu'il tomba ſans ſentiment ſous les coups de l'exécuteur.

Le ſecond qui fut examiné, étoit atteint d'une fiévre quarte; comme, pour ſon malheur, l'accès étoit paſſé, & qu'il ne montra pour tout ſimptôme de maladie qu'un viſage pâle, maigre & décharné comme le reſte de ſes membres; le chirurgien proteſta doctement qu'il étoit en état de ſervir; &, pour juſtifier la capacité du docteur, le pauvre malheureux mourut le lendemain ſur le gaillard d'avant, en s'efforçant de faire une manœuvre. Deux autres malheureux éprouverent le même ſort, l'un étoit attaqué d'é-

d'éthiſie, & l'autre étoit hydropique. M. Maxane jugea à-propos de leur ordonner à tous deux de travailler à la pompe, pour diſſiper, diſoit-il, leurs humeurs par l'exercice; ils périrent l'un & l'autre ſous les coups de cordes, en faiſant de leur mieux pour exécuter l'ordonnance qu'on leur avoit preſcrite. La plûpart des malades périrent ainſi par l'ignorance du docteur & par la barbarie du capitaine. Quelques-uns tomberent en délire. Un de ces derniers, que M. Morgan avoit fait lier dans ſon hamac, proteſta au premier chirurgien, lors de ſa viſite, qu'il étoit dans ſon bon ſens, & que ce n'étoit que par mauvaiſe humeur que Morgan l'avoit ainſi privé de ſa liberté.

Le capitaine, d'après le rapport du docteur, jetta ſur Morgan un regard des plus terribles, & commanda à quelques matelots de lui amener cet homme. Morgan proteſta que le malade étoit auſſi fou qu'aucun qui fut à *Bedlam*, & demanda en grace au capitaine, de ſouffrir que cet homme eût au-moins les mains liées pendant ſon examen, afin qu'il fut hors d'état de faire du mal à perſonne. Le capitaine y conſentit, moins par complaiſance pour Morgan, que parce qu'il craignoit pour lui-même. Le malade fut amené ſur le pont, il répondit avec tant de juſteſſe & de bon ſens, que tout le monde commençoit à ſoupçonner Morgan de mauvaiſe foi. Celui-ci, cependant, s'efforçoit

de perſuader à tout le monde, qu'il ne falloit pas s'en rapporter à l'apparence, que lui-même en avoit été la dupe, & que le fou avoit manqué de l'étrangler deux jours auparavant. Un des matelots aſſura que Morgan diſoit la vérité, & que ſans lui, qui l'avoit ſecouru fort à-propos, il ſeroit infailliblement péri entre les mains du plaignant; le fou repliqua que ce témoin étoit dans les intérêts de Morgan, qui l'avoit ſuborné, & qu'il avoit eu le malheur de déplaire à celui-ci, parce qu'il avoit dit à pluſieurs matelots de l'équipage, que ſa femme avoit tenu boutique d'eau-de-vie dans une foire.

Cette apoſtrophe attira une riſée générale aux dépens du Gallois, qui ne pouvoit jamais ſe contenir quand une fois on choquoit ſa vanité: « Bon, bon, dit-il, en ſecouant les oreilles, dieu le ſait, on en croira tout ce qu'on voudra; mais ce n'en eſt pas moins un menſonge des plus impudens; mais on doit tout pardonner aux fous: Oui, oui, fou, reprit Oakum, qu'on le délie tout à l'heure; & vous M. Morgan, ſi pareille choſe vous arrive de votre vie, je vous fais mettre pour ſix mois aux fers.

Le chirurgien voyant que le fou gagnoit ainſi ſon procès, & qu'on le délioit, courut auſſi-tôt aux eſcoutilles du mât de miſène, en nous criant à Tomſon & à moi, de nous tenir au large, ſi nous voulions voir

de beaux tours; que le diable alloit faire des ſiennes. A cet avis, nous courûmes à la poupe; on délioit le maniaque, lorſque nous arrivâmes; il ne fut pas plutôt libre, qu'il ſauta au collet du capitaine, & fit tous ſes efforts pour l'étrangler, en lui diſant, qu'il étoit un coquin, que c'étoit lui qui étoit le commandant du vaiſſeau, & qu'il alloit lui apprendre ce que c'étoit que d'uſurper ſon autorité. Le premier chirurgien courut au ſecours du capitaine: le fou, en reconnoiſſance de ſes bons offices, le traita de la même ſorte, ainſi que beaucoup de ceux qui s'oppoſoient à ſa fureur: on vint cependant à bout de s'en ſaiſir, & de l'entraîner à fond de calle, où il fut garotté avec plus de ſoin que jamais.

CHAPITRE XXVIII.

Colere du capitaine. Départ du vaiſſeau pour Sainte-Helène. Tempête. Roderik ſe trouve à l'attaque de Cartagène. Il change de vaiſſeau.

LE capitaine étoit ſi fort en colere, qu'il ordonna de ramener le fou ſur le tillac, afin d'avoir le plaiſir, diſoit-il, de lui paſſer ſon épée au travers du corps; mais ſon lieutenant le fit changer d'avis, en lui diſant que cet homme n'étoit pas un fou, mais un déſeſpéré, que quelques-uns de ſes ennemis avoient ſuſcité pour l'aſſaſſiner, qu'il falloit le mettre aux fers, juſqu'à ce qu'il pût être jugé ſuivant les formalités dans un conſeil de guerre, & qu'en approfondiſſant cette affaire, on pourroit découvrir des circonſtances de très-grande importance. Cet avis étant appuyé du ſuffrage du docteur Maxane, le capitaine s'y rendit.

Morgan, qui ne pouvoit contenir la joie que lui avoit cauſé cette ſcène, ne put s'empêcher de demander au docteur, en étuvant avec de l'eau vulnéraire la plaie qu'il avoit reçue, s'il étoit enfin perſuadé qu'il y eût des fous ſur le vaiſſeau. Il eut beaucoup mieux fait de contenir cette ſaillie, car le chirurgien s'en reſſouvint toujours, & ne

négligea aucune des occaſions de le chagriner qui purent ſe préſenter dans la ſuite.

Nous levâmes enfin l'ancre, & nous partîmes pour Douvres. Le fou, que l'on gardoit à vue, prit ſon tems pendant que la Sentinelle tournoit la tête, & ſautant la Tamiſe, prévint de cette ſorte le reſſentiment du capitaine. Nous ne demeurâmes pas longtems à Douvres, & profitant du premier vent favorable, nous fîmes voile pour la Jamaïque, conjointément avec la flotte deſtinée pour le ſiége de Cartagène. Ce ne fut qu'avec une peine extrême que j'appris que j'allois être tranſporté dans un climat ſi différent de mon pays natal; je n'avois d'ailleurs aucun des moyens néceſſaires pour m'en faire ſupporter plus patiemment l'intempérie.

Nous ſortîmes du canal avec un vent favorable, mais il ne dura pas long-tems. A 50 lieues de la pointe du Léſard, du côté occidental, le vent tomba tout-à-coup, & il fit toute la journée un tems calme, qui fut ſuivi la nuit ſuivante d'une tempête affreuſe. Je dormois profondément. Je fus éveillé par le bruit des canons, par le ſiflement des cordages & des vitres, & par l'agitation des voiles, dont la plûpart étoient déjà déchirées; l'équipage étoit en déſordre, les cris des matelots & des officiers ſe confondoient avec le bruit des portes-voix & des trompettes. Morgan & Tomſon, qui n'a-

voient jamais été en mer, non plus que moi, trembloient de peur, & jettoient des ſoupirs qui ne contribuoient point à me raſſurer.

Je me levai cependant, pour aller me fortifier le cœur avec Morgan, & boire un coup d'eau-de-vie. Je montai ſur le tillac. Quelle fut ma ſurpriſe! De 150 vaiſſeaux, dont notre flotte étoit compoſée, nous n'en vîmes plus que douze, qui voguoient ainſi que le nôtre au gré des vents. L'un d'eux perdit ſon grand mât, qui tomba dans la mer avec un bruit horrible. Les officiers & les matelots de notre bord couroient çà & là, la frayeur peinte ſur le viſage: chacun donnoit ſon avis; rien ne s'exécutoit; quelques matelots, couchés ſur les vergues, s'efforçoient de ſerrer les voiles, d'autres tâchoient de rattacher celles qui étoient entieres, chaque coup de vent faiſoit plier les mâts comme des roſeaux: je conſidérois tout cela avec autant d'étonnement que de crainte, lorſque, par une ſecouſſe, l'un des cordages amarrés au bout de la grande vergue ſe caſſa, ce qui fit tomber à la mer deux matelots que l'on ne put ſecourir.

Le pauvre Jack-Ratteling, qui travailloit à côté d'eux, tomba ſur le tillac & ſe caſſa la jambe. Nous courumes auſſi-tôt Morgan & moi à ſon ſecours, nous priames le docteur de venir le viſiter; mais nous ne pûmes

jamais l'y déterminer; nous le portâmes juſqu'à la porte de ſa chambre, il vint le voir alors, & fut d'avis de lui couper la jambe. Nous voulûmes lui faire entendre mon compagnon & moi qu'on pouvoit éviter cette opération; mais le docteur, qui étoit opiniâtre comme le ſont ordinairement les ignorans, ne voulut point entendre raiſon.

« Puiſque vous êtes ſi habiles, nous dit-il tout en colère, vous n'avez qu'à vous charger de ſa guériſon à vos périls & riſques, & vous me répondrez de ſa vie. Morgan lui repliqua, que dieu ſeul diſpoſoit des jours de tous les hommes, & qu'il y auroit autant de témérité à lui de répondre de la vie d'un ſeul, comme à lui docteur de répondre de celle de tous les malades qu'il traiteroit; que ſi le malade conſentoit à ſe mettre entre nos mains, nous étions perſuadés qu'on pouvoit fort bien le guérir ſans lui couper la jambe.

Ratteling s'écria auſſi-tôt qu'il ne demandoit pas mieux, & qu'il n'auroit de confiance qu'en nous. « Vas maraud, lui dit le docteur, ſi tu reſtes dans leurs mains, ce ſera bien employé pour ton inſolence. Si je meurs, dit Ratteling, ce ne ſera pas la faute ce ces honnêtes gens; mais auſſi ſi je rédhappe ma jambe, je ne vous en aurai point cbligation. » J'en avois trop à ce pauvre oomme pour ne lui pas donner tous les ſehours qui dépendoient de moi. Morgan m'a-

bandonna la conduite de ſon panſement, & je le tirai d'affaire en ſix ſemaines. Ce ſuccès valut au docteur le mépris de tout l'équipage, & m'attira de ſa part cent mauvais traitemens.

Nous arrivâmes à la Jamaïque, d'où nous partîmes peu de tems après, dans le deſſein d'attaquer une flotte Françoiſe, que l'on diſoit être à la rade de l'iſle de la Vache: nous ne la trouvâmes plus à notre arrivée, & nous nous amuſâmes là à perdre bien du tems, au lieu de prévenir ſon arrivée en Europe, & les avis qu'elle pouvoit donner aux Eſpagnols à notre préjudice : enfin, nous nous remîmes en mer; mais le vent nous étant devenu contraire, nous perdîmes encore dix jours de tems.

On a beaucoup blâmé la conduite de nos généraux en cette occaſion; mais je ſuis perſuadé qu'elle eſt au contraire une preuve de leur bravoure & de leur généroſité; puiſque ſans doute ils ne firent tant de délais, que pour triompher d'un ennemi qui avoit tout le tems de les bien recevoir. Quelle gloire en effet auroient-ils eue d'aſſujettir une poignée de monde, avec une flotte infiniment plus nombreuſe & mieux équippée, qu'aucune de celles qui euſſent encore paru ſur les mers du nouveau monde.

Nous jettâmes l'ancre le plus près que nous pûmes de terre, & nous tentâmes enfin une deſcente ſous le canon même des enne-

mis; ce que nous aurions pu faire en mille autres endroits ſans aucun riſque. Nos efforts furent vains. On nous tua beaucoup de monde, ſans que nous puſſions gagner un pouce de terrein.

On approuvera ſans doute cette conduite des généraux, toute extraordinaire qu'elle ſoit, puiſque c'étoit apparemment pour accoutumer leurs troupes au feu. Ces troupes, d'ailleurs, n'étoient que des milices, qui n'étoient point du tout aguerries, & qui avoient beſoin de pareilles épreuves pour ſe mettre au fait. Les miniſtres, d'ailleurs, par une prévoyance dont on leur doit ſavoir gré, réſervoient vraiſemblablement nos meilleures troupes pour une occaſion plus importante, & moins dangereuſe pour eux. De leur côté, meſſieurs les officiers des vieux corps, qui pour la plûpart jouiſſent de leur commiſſion, comme un chanoine de ſon bénéfice, ne ſont pas diſpoſés à ſe donner tant de peine pour le bien de la nation. Ils préſumerent ſans doute pour lors, qu'il n'y avoit que des coups à gagner dans une expédition de cette nature; ce qui ne les engageoit pas à s'éloigner de leurs protecteurs. Il y auroit de l'injuſtice à ne point donner les éloges convenables à leur prudence.

Nous eumes cependant beaucoup plus de ſuccès que nous n'en devions raiſonnablement eſpérer, puiſque nous parvînmes à nous emparer des Forts de *Rocca Chica* & *de*

Saint-Joſeph, malgré tout ce que nous avions fait pour échouer dans cette entrepriſe. Si nous euſſions ſu profiter de ces premiers avantages, & que nous nous fuſſions préſentés tout de ſuite devant la ville, il n'eſt pas douteux que la conſternation de ſes habitans nous l'auroit livrée. Mais l'on s'amuſoit à faire des revues; il falloit, diſoit-on, repoſer les ſoldats.

Nous tentâmes enfin l'attaque du fort de *Saint-Lazare*, avec quinze cent hommes. Les habitans, à qui nous avions donné le tems de reprendre haleine, nous reçurent ſi bien, que nous fûmes contraints de nous enfuir. Ce mauvais ſuccès découragea totalement nos troupes, & força nos généraux de remonter ſur leurs vaiſſeaux. Celui ſur lequel j'étois, eut ordre de prendre des vivres pour retourner en Angleterre; mais notre capitaine, qui ne ſe ſoucioit pas d'y repaſſer ſi tôt, trouva moyen de permuter ſa commiſſion avec un autre capitaine, qui ne ſouhaitoit rien tant que d'y retourner.

J'eus dans ce tems-là le malheur de perdre mon ami Tomſon, qui diſparut ſans qu'on pût ſavoir ce qu'il étoit devenu.

CHAPITRE XXIX.

Portrait de ſon nouveau capitaine. Retour de Roderik en Angleterre.

LE Capitaine Oakum ayant quitté le vaiſſeau, & emmené avec lui ſon fidele Maxane, (ce qui me fit un véritable plaiſir ainſi qu'à mon camarade) notre nouveau capitaine s'en vint à bord, dans une chaloupe conduite par dix rameurs. Un domeſtique portoit ſur ſa tête un grand paraſol : autant ſon prédéceſſeur avoit l'air brutal & groſſier, autant celui-ci avoit l'air coquet & efféminé; il étoit extrêmement jeune, & l'on pouvoit juger de ſa délicateſſe par la fineſſe de ſa taille & la blancheur de ſon teint : il portoit un chapeau blanc orné d'un plumet rouge; de grands cheveux blonds, parfaitement friſés, & noués galamment par derriere avec un beau ruban, flottoient ſur ſes épaules; ſon habit de taffetas couleur de roſe, doublé de blanc, étoit ſi artiſtement taillé ſur le devant, qu'il laiſſoit totalement à découvert une belle veſte bleue galonnée d'un point d'Eſpagne d'or; elle étoit déboutonnée par devant, & laiſſoit voir un jabot de ſuperbe dentelle; une culotte de velours cramoiſi lui deſcendoit à fleur des genoux; elle n'étoit point boutonnée ſur les côtés, & ſes bas de ſoie

blancs étoient de même passés négligemment sur ses jambes sans jarretieres. Sa molesse eût été gênée dans ces entraves, & ce n'étoit qu'en faveur des diamans qui les composoient, qu'il avoit des boucles sur ses escarpins de maroquin rouge.

Il portoit une épée richement damasquinée, & ornée d'un nœud verd & or. La lame en étoit si courte, qu'on pouvoit aisément soupçonner qu'il n'en vouloit faire aucun usage, mais il avoit en récompense à la main un fort long roseau, à poignée d'ambre, sur lequel il s'appuyoit. Un masque de velours noir, dont il se couvroit le visage, & des gants blancs, dont chaque doigt étoit fixé sur les siens par des bagues d'un prix considérable, terminoient son ajustement. Je ne pouvois croire qu'un marin se trouvât sous un pareil accoûtrement. A coup sûr, me disois-je, si mon oncle Bouling étoit ici, une pareille figure le feroit bien rire.

Monsieur Whiffle, [c'est le nom du capitaine] monta donc à bord du vaisseau, en prit possession, & se fit reconnoître de l'équipage. Il étoit environné d'une bande de domestiques, qui tous copioient les impertinences de eur maître, du ridicule duquel ils approchoient plus ou moins, à raison des emplois différens qu'ils rempliſſoient auprès de lui.

Morgan etut devoir saisir l'occasion de la vacance du premier chirurgien pour en

demander la place; il ſe préſenta dans la chambre du capitaine, habillé comme à ſon ordinaire, d'une groſſe chemiſe, d'une veſte de toile rayée, & d'un bonnet de même étoffe, fort enfumé. S'étant donc approché dans cet équipage juſqu'auprès de monſieur Whiffle, qui étoit étendu comme un Sibarite ſûr un canapé environné de couſſins, & qui portoit dans cet inſtant un bonnet d'étoffe d'argent garni d'une fourrure de martre.

» Je vous demande bien pardon, lui dit-il, ſi j'entre ainſi ſans façon dans votre chambre; je ſuis perſuadé, Monſieur, que quand vous me connoîtrez mieux, vous ſerez bien aiſe de m'avoir rendu ſervice; je ſuis un pauvre gentilhomme; j'ai été bien malheureux; mais... le capitaine, qui n'avoit écouté patiemment cette éloquente exorde que parce qu'il étoit extrêmement occupé de la figure de mon pauvre camarade, las apparemment de l'examiner, l'interrompit tout-à-coup : » Qui diable es-tu, lui dit-il, d'un ton de colère & de ſurpriſe ?

Je ſuis, répondit Morgan, le premier garçon chirurgien de ce vaiſſeau, informez-vous de moi, je ſuis honnête-homme, Dieu merci, & tout l'équipage vous dira que je vaux bien pour la capacité le docteur Maxane, qui, graces au ciel, a quitté notre bord; puiſque ſa place eſt vacante,

faites-moi la grace de me l'accorder, & je vous jure foi d'honnête homme, que je....

Mon camarade alloit continuer, lorſque le capitaine portant tout-à-coup ſa main à ſon nez, ſe mit à crier de toutes ſes forces pour faire venir ſes domeſtiques : marauds, » dit-il, dès qu'ils parurent, traîtres, ſcélérats, vous avez donc juré de me faire périr ; chaſſez-moi au plutôt ce bouc infect, dont l'odeur m'empoiſonne, je me meurs... ſors donc mon enfant, ſors donc, tu m'excédes, je m'évanouis. Ah!.. ah!.. je n'en puis plus..... Monſieur Whiffle ſe laiſſa tomber ſur ſon canapé ; ſon valet de chambre, qu'il appeloit Vergetta, courut à ſon ſecours, & lui appliqua un flacon d'eau de ſenteur ſous le nez ; un autre lui frottoit les tempes avec de l'eau de la Reine d'Hongrie, tandis qu'un troiſiéme, après avoir mis brûler des paſtilles d'ambre dans de petits réchauds d'argent, arroſoit le plancher d'eau de lavande. Les autres pendant ce tems-là mettoient Morgan à la porte.

Le Gallois diſputa long-tems le terrein, tournant ſon bonnet gras ſur ſa tête, & demandant ſi un homme comme lui n'étoit pas en état de ſe préſenter par-tout. Il ſeroit peut-être reſté ; mais le malade ayant ouvert les yeux, retomba à ſa vue dans une nouvelle ſincope, en diſant : Ah ! mon Dieu, Vergetta, il eſt là ? Alors on ne garda plus aucun ménagement, & on le jeta dehors.

Ventre de chien, dit Morgan, en rentrant dans notre chambre, ſuis-je donc un diable? N'allez-vous pas vous trouver mal auſſi?»

Il me raconta enſuite ſon aventure; &, ſuivant ſa coutume lorſqu'il étoit fâché, & qu'il ne pouvoit ſe venger, il ſe mit à marmotter entre les dents une chanſon galloiſe. Quelques minutes après un domeſtique vint de la part du capitaine me donner ordre de me nettoyer, & de m'ajuſter le plus proprement qu'il me ſeroit poſſible pour me rendre enſuite auprès de ſon maître. Je procédai le plus réguliérement qu'il me fut poſſible à ma toilette; je mis du linge blanc, & me lavai les mains, la bouche & le viſage avec de l'eau-roſe que je pris dans l'apothicairerie.

J'allai enſuite me préſenter à la porte, où l'on m'arrêta juſqu'à ce que le capitaine m'eut enviſagé avec une lorgnette; il m'ordonna enſuite de n'avancer vers lui que peu-à-peu, afin que ſi je ſentois auſſi mauvais que mon camarade, l'odeur ne pût parvenir à lui que par degrés, & qu'il eût le tems de me faire retirer dès qu'il en ſentiroit la premiere impreſſion. La précaution que j'avois priſe de m'aromatiſer avec de l'eau-roſe, me ſervit à merveille; j'eus le bonheur d'arriver auprès du capitaine, ſans qu'il eût à me reprocher aucune exhalaiſon déſagréable: j'eus auſſi le plaiſir de

lui entendre dire que j'étois au moins ſupportable.

Il étoit couché ſur ſon lit; là, il promenoit & rouloit languiſſamment ſa tête ſur un oreiller des plus molets; ſon valet de chambre lui portoit de tems en tems des odeurs ſous le nez. » Vergetta, lui diſoit-il d'un ton mourant, crois-tu que ce malheureux-ci [il parloit de moi], ne me fera point de mal? Me conſeilles-tu de me confier à lui? Mais.... ce jeune homme, répondit le valet de chambre, n'a pas mauvaiſe mine, & je conclus de-là qu'il n'eſt pas mal-adroit. Hé bien, dit le maître, il faut donc s'y réſoudre. Dis-moi, mon ami, n'as-tu jamais ſaigné que des chevaux, tu vas ſans doute bien mentir. Moi, M., ſaigner des chevaux, lui dis-je en lui prenant le poignet pour lui tâter le pouls, jamais de ma vie cela ne m'eſt arrivé; pour des hommes paſſe. Ah! malheureux, s'écria le capitaine tout d'un coup, as-tu donc réſolu de me tordre le bras: ô ciel, à qui me ſuis-je fié! il m'a démis le coude & l'épaule. »

J'étois tout ſtupéfait, je demandai pardon au capitaine du ton le plus humble & le plus contrit; je pris enſuite un ruban bien large pour lui ſervir de ligature. Combien vas-tu me tirer de ſang, me dit-il? Je crois, monſieur, lui dis-je, qu'il ſuffira de vous en tirer douze onces. O ciel! s'écria-t-il

d'un ton effrayé, tu veux donc m'aſſaſſiner, miſérable, retires-toi.... » Le fidèle Vergetta fit de ſon mieux pour appaiſer ſon maître. » Apprenez, dit-il en s'adreſſant à moi, qu'on n'a jamais tiré plus de ſang à monſieur qu'une once & trois dragmes. » Il prit alors dans une petite caſſette une paire de balances, avec une petite ſoucoupe d'argent, qu'il me dit devoir être la juſte meſure de la ſaignée que j'avois à faire.

J'allois appliquer la lancette, lorſqu'on vit entrer dans la chambre un jeune homme à-peu-près de la taille & de l'extérieur du capitaine. » Ah! te voilà, mon cher Franquin, lui dit-il, en lui tendant les bras, » je ſuis malade à la mort, mes animaux » de laquais ont laiſſé entrer ici une eſpece » d'ours, dont la mauvaiſe odeur m'a preſque ſuffoqué. »

Franquin prit auſſi-tôt un air allarmé, qui me le fit ſoupçonner [& je ne me trompois pas] d'être un de ces charlatans ruſés, qui trouvent des malades où il n'y en a point, afin de ſe rendre néceſſaires. Celui-ci lamenta d'abord longtems ſur la mauvaiſe ſanté du capitaine, qu'un rien étoit capable de déranger, il lui toucha enſuite le pouls de l'extrémité de l'index [ſeule précaution que je n'avois pas eue] & conclut, en diſant que ce ne ſeroit rien que cette indiſpoſition; qu'il étoit fort aiſe cependant d'être arrivé aſſez à tems pour prévenir les ſuites

ſérieuſes qu'elle auroit eue immanquablement, venant d'un vice dans le genre nerveux ; qu'il falloit en conſéquence ſupprimer la ſaignée, & avaler quelques gouttes de teinture de caſtor & de Laudanum, pour calmer l'efferveſcence du ſang. J'eus ordre d'aller préparer cette potion, qui fut préſentée à notre malade avec un verre plein de Sack-Poſſet. (*) Le capitaine ſe mit enſuite dans ſon lit, & les officiers eurent ordre d'empêcher que qui que ce ſoit ne vînt troubler ſon repos.

Le capitaine dormoit & le chirurgien veilloit ; il ſe fit même préparer un lit dans un cabinet attenant la chambre du capitaine, pour être à portée de lui, au cas qu'il lui arrivât quelqu'accident pendant la nuit. Le lendemain, comme M. Wihffle ſe portoit mieux, il parut ſur le tillac, & donna des ordres très-ſévères pour que tous les Officiers ſupérieurs paruſſent toujours proprement habillés, l'épée au côté, & des gants aux mains, toutes les fois qu'il viendroit ſur le pont. Les bas officiers eurent ordre auſſi d'être toujours en linge blanc & poudrés ; il défendit à tout le monde, excepté ſes domeſtiques & le chirurgien, d'entrer dans ſa chambre, ſans

[*] Liqueur compoſée de vin de Canarie, de crême, de muſcade, d'œufs & de ſucre.

en avoir obtenu préalablement la permiſſion.

Quelques jours après, le capitaine reçut ordre de mettre à la voile pour retourner en Angleterre; je goûtois déjà par anticipation le plaiſir de revoir ma patrie. Quand le chirurgien de l'amiral ſe préſenta ſur notre bord, il nous fit entendre que la diſette des chirurgiens dans les Indes lui avoit fait donner ordre de retenir un garçon chirurgien de chacun des navires qui retournoient en Angleterre, qu'ainſi nous n'avions qu'à délibérer entre nous lequel des deux reſteroit. Morgan conſentit à reſter, pourvu qu'on lui donnât un brevet de premier chirurgien; mais le docteur lui répondit qu'on ne manquoit pas de premiers chirurgiens, & qu'il falloit qu'il ſe contentât de la place de premier garçon, juſqu'à ce qu'il pût être avancé. Morgan jura pour lors qu'il ne quitteroit point le vaiſſeau; l'autre lui repartit qu'il nous donnoit juſqu'au lendemain pour décider la choſe à l'amiable, ſans quoi il nous feroit tirer au ſort.

J'avois bien moins d'intérêt que mon camarade à retourner en Angleterre, puiſque je n'y avois aucun ami; j'étois fort & robuſte, conſéquemment en état de ſupporter l'intempérie du climat. Comme elle ſe faiſoit ſentir auſſi-bien aux chirurgiens qu'aux autres, j'avois tout lieu d'eſpérer que j'avancerois bientôt. Lors donc que le

chirurgien de l'amiral ſe préſenta le lendemain pour nous faire tirer au ſort, je dis à Morgan qu'il étoit inutile qu'il ſe diſpoſât à tirer, que j'acceptois la propoſition du chirurgien major de la flotte, qui pour me récompenſer de ma bonne volonté, me fit nommer premier garçon chirurgien de la frégate le Lézard.

Je quittai avec beaucoup de regret le pauvre & généreux Ratteling, qui avoit obtenu, pour toutes récompenſes de ſes ſervices, d'être reçu aux invalides de Greenwich. Nous ne pûmes de même nous ſéparer, Morgan & moi, ſans répandre des larmes, & nous troquâmes nos boutons de manche, pour avoir quelque choſe qui nous fît ſouvenir l'un de l'autre. Je m'embarquai dans une Yolle, qui me tranſporta à bord du Lézard, dont je reconnus le premier chirurgien pour l'un de ces jeunes gens avec qui j'avois eu cette aventure nocturne, dont j'ai déjà fait part au lecteur, & dont Jackſon avoit été cauſe.

La maniere polie avec laquelle il me reçut, m'en fit bien augurer pour l'avenir. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'en nous promenant ſur le tillac, j'y rencontrai le farouche Crampley, qui ſe donnoit des airs d'autorité; mon camarade m'apprit, qu'à force de préſens, il avoit obtenu une place de lieutenant ſur la frégate: je ſentis bien que j'avois pour lors tout à craindre

de ſon reſſentiment; je réſolus cependant de m'en mettre à couvert, en me conciliant les bonnes graces des autres officiers.

Nous croiſâmes pendant quelque tems le long des côtes de l'Amérique, pour voir ſi nous ne trouverions point de vaiſſeaux Eſpagnols; nous fimes pluſieurs priſes, j'eus le malheur de perdre dans la derniere mon camarade, qui eut une jambe emportée d'un coup de canon, pendant qu'il panſoit les bleſſés ſur le tillac. Le pauvre garçon eut cependant le tems de faire ſon teſtament, par lequel il me fit ſon héritier; ce qu'il me laiſſoit montoit à plus de cinq cent livres. De plus, il parla de moi ſi favorablement aux officiers, que malgré la mauvaiſe volonté de Crampley, ils me nommérent tout d'une voix pour lui ſuccéder. Comme notre frégate avoit été extrêmement maltraitée dans les combats que nous avions eſſuyés, nous fûmes obligés de faire voile pour l'Angleterre.

Il y avoit environ ſept ſemaines que nous en tenions la route, lorſque le canonier vint dire à Crampley, qui commandoit à la place du capitaine, qui étoit extrêmement malade, que le Navire faiſoit eau de toutes parts, & qu'il ſeroit bon de jetter la ſonde, & d'examiner dans quel parage nous nous trouvions, pour tâcher de gagner le premier port & de nous y radouber. Crampley, ſans s'embarraſſer d'un avis ſi important,

répondit que nous aborderions le lendemain en Angleterre, & le canonier fut mis aux arrêts, pour avoir osé insister & contredire l'entêtement du lieutenant. Nous fîmes route encore pendant cinq à six jours sans voir les côtes d'Angleterre, & même sans nous flatter de pouvoir les voir de longtems. Nous apperçûmes cependant un soir que le vaisseau panchoit extrêmement d'un côté; Crampley fit couper le grand mât sous prétexte de soulager le vaisseau, & les Matelots, désespérant pour lors de se sauver, s'ameutérent, & commencerent, suivant leur coutume, à briser les coffres des officiers. Je m'habillai moi-même de ce que j'avois de meilleur, & après avoir mis mes effets les plus précieux dans mes poches, je pris mon épée & mes pistolets.

L'état dans lequel le vaisseau se trouva peu de tems après, détermina le lieutenant à l'abandonner. Il se jeta dans la chaloupe, & fut suivi de presque tout l'équipage: elle se trouva par-là si surchargée, qu'elle étoit prête à couler bas. Je n'y étois cependant pas encore entré; le lieutenant s'opposoit obstinément à ce que j'y entrasse, & l'on avoit déjà coupé la corde. Je pris alors un de mes pistolets, & jurai que je brûlerois la cervelle à quiconque feroit le moindre mouvement pour l'éloigner, avant que je fusse entré dedans. J'y sautai aussi-tôt: la secousse m'ayant fait trébucher, je tombai

ſur Crampley, que je renverſai, ainſi que pluſieurs autres. Il prioit tout le monde de me jetter dans la mer, mais perſonne n'oſa ſe mettre en devoir de lui obéir. Nous prîmes terre une heure après. J'inſultai pour lors Crampley, & lui préſentai un piſtolet; mais à peine l'eut-il dans la main, que, ſans me donner le tems de bander le mien, il me tira ſon coup ſi près du viſage, que je crus avoir la tête caſſée; cependant, je me ſentis encore aſſez de force pour tirer mon coup à tout hazard, car j'étois aveuglé & ne voyois plus perſonne; je reçus alors un coup ſur la tête, qui me jeta par terre ſans ſentiment.

Quel fut l'excès de ma douleur, lorſqu'étant revenu de mon évanouiſſement, je me trouvai ſeul dans une eſpèce de déſert, ſans armes, ſans habits & ſans argent; on ne m'avoit laiſſé que ma chemiſe, mes ſouliers & mes bas. J'étois dans un déſeſpoir inexprimable, je maudis mille fois l'heure de ma naiſſance & la cruauté de mes parens. J'aurois plutôt dû m'en prendre au deſir inſenſé de vengeance qui étoit venu me ſaiſir ſi mal-à-propos. Mais telle eſt la folie des hommes, ils ne regardent preſque jamais leurs paſſions comme la ſource de leurs malheurs, c'eſt ce qui fait qu'ils travaillent ſi peu à les détruire, & qu'ils ſont preſque toujours malheureux.

CHAPITRE

CHAPITRE XXX.

Roderik ſe traîne dans une grange. Effroi qu'il cauſe à quelques payſans. Secours ineſpéré qu'il reçoit d'une prétendue Sorciere, dans le tems qu'il eſt abandonné de tout le monde.

QUELQUES idées plus tranquilles & plus ſages ſuccédérent enfin à mes premieres réſolutions, & je me déterminai, après bien des combats, à me traîner dans quelqu'endroit habité, où je trouverois du ſecours; j'étois extrêmement foible, & j'eus toutes les peines du monde à me relever; je me tâtai par tout le corps, & je ne m'y trouvai aucune bleſſure; mais j'avois reçus deux coups ſur la tête, qui me l'avoient entamée en deux endroits différens. Autant que j'en pus juger, ils m'avoient été donnés avec la croſſe d'un piſtolet. Je tournai les yeux vers la mer, je ne vis plus le vaiſſeau, ce qui me perſuada pour lors qu'il s'étoit briſé contre la côte, & que tous ceux qui étoient dedans auroient péri. Mais, comme je l'appris dans la ſuite, le canonier, qui avoit beaucoup plus d'expérience que Crampley, s'étant apperçu que le vaiſſeau flottoit encore lorſque nous l'eûmes abandonné & déchargé d'une partie de ſa cargaiſon, crut qu'il étoi

poſſible de le conduire juſqu'en Angleterre ; & ne s'embarraſſa plus de ſe mettre à terre, à l'exemple du capitaine, eſpérant pouvoir le conduire dans un port pour le faire radouber & ragréer. Il y réuſſit en effet. l'Amiral lui promit une gratification conſidérable, qu'il méritoit aſſurément bien pour avoir ſauvé un des vaiſſeaux de Sa Majeſté ; mais je n'ai jamais oui dire qu'on lui ait tenu parole.

Je dirigeai mes pas vers un petit village, que j'apperçus à quelque diſtance du rivage ; je m'étois couvert d'une mauvaiſe veſte rouge de matelot, qui m'avoit été laiſſée à la place de mes habits, par le coquin qui m'avoit dépouillé. Ce fut encore un bonheur pour moi dans mon infortune ; j'étois tranſi de froid, je ne balançai donc point à la mettre. Le mouvement de la marche m'ayant réchauffé, mes plaies, dont le froid avoit arrêté le ſang, ſe r'ouvrirent, & je perdis encore beaucoup de ſang ; j'étois tellement affoibli, que j'eus toutes les peines du monde à gagner une grange. La porte en étoit ouverte, & je n'y vis perſonne ; mais comme je préſumois qu'il pourroit y venir bientôt quelqu'un, je me jetai ſur une botte de paille. Effectivement, au bout de quelques minutes, je vis entrer un payſan avec une fourche, qu'il alloit darder ſur une botte de paille qui me cachoit à ſes yeux ; il m'auroit infailliblement enfour-

ché, ſi je n'euſſe pouſſé un profond ſoupir; le bruit que je fis allarma le payſans, il s'arrêta au milieu de ſon coup, & ayant apperçu mon viſage & mes habits tout couverts de ſang, il me préſenta ſa fourche en tremblant comme la feuille. il me la tenoit à ſix pouces du corps; ſes cheveux étoient hériſſés de crainte, il avoit le regard égaré, les narines dilatées comme les nazeaux d'un cheval effayé, & il ouvroit la bouche à moitié, ſans pouvoir articuler une parole.

Dans une autre ſituation, je ſerois étouffé de rire à l'aſpect de cette figure. Il fut plus de dix minutes dans la même attitude: pendant ce tems, comme la voix me manquoit abſolument, je ne pus lui faire entendre que quelques ſoupirs qui redoublérent ſa frayeur: je lui fis en vain quelques ſignes, pour lui faire entendre que j'avois beſoin d'un promt ſecours; j'entendis un autre payſan, qui, du fond de la cour, crioit: Blaiſe, Blaiſe, » à quoi t'amuſes-tu donc dans cette » grange? » Blaiſe, auſſi-bien que moi, ne pouvoit plus parler, & n'oſoit faire le moindre mouvement; l'autre payſan, qui l'appeloit, vint pour le chercher, & le trouvant la bouche béante, le regard fixé & planté comme un terme, il s'écria auſſi-tôt avec effroi: » Miſéricorde! mon garçon » eſt enſorcelé. Haie! Blaiſe, mon pau» vre Blaiſe, qui t'a donc planté-là de la » ſorte? Blaiſe, ſans oſer remuer, ni me

quitter de vue, répondit : » Mon pere; » voici le diable, ou bien un revenant, par » ma fy, je ne ſais comment vous dire ce » que c'eſt.

Le pere de Blaiſe, qui ne voyoit rien ſans le ſecours de ſes lunettes, les tira de ſa poche, ſe les appliqua ſur le nez, & ſe plaçant prudemment derriere ſon fils, ſe mit à me regarder de ſon mieux. Mais le pauvre bon homme ne raiſonnoit pas mieux que Blaiſe : il ne m'eût pas plutôt un peu mieux apperçu, qu'il ſe mit à trembler encore plus fort que ſon fils, & s'adreſſant à moi avec une voix entrecoupée : » Au nom du » pere, du fils & du ſaint-eſprit, me dit-il, » ſi t'es un ſatan je te conjure de t'en aller » dans la mar du feu, mais ſi t'es un mort » tu n'as qu'à dire, je te ferons entarrer » comme un chréquien.» Je ne répondois point, il me répéta une ſeconde fois ſon imbécile exorciſme. Son fils, à qui un ſecond donnoit un peu d'aſſurance, en fit autant, ſans que je leur répondiſſe. Je ne ſais ce qu'ils ſeroient devenus tous deux, ſi je l'euſſe fait, mais je n'en avois pas la force.

Cependant le pere, qui commençoit à s'aguerrir, voulut perſuader à ſon fils d'approcher de plus près le ſantôme : » Nan- » nin, nannin, répondit Blaiſe, je n'en fe- » rai rian, approchez-vous en vous, mon » pere; ſi c'eſt le diable & qu'il veuille » étrangler queuqu'un, vaut bien mieux

» que c'eu ſoit vous qu'avez fait votre » tiems, que moi qui peut vous faire de » petits enfans & donner des chréquiens au » monde. »

Des repréſentations ſi bien fondées ne déterminérent cependant point le pere à s'expoſer le premier : il tenoit toujours ſoigneuſement ſon fils Blaiſe entre lui & moi, & ſe contentoit de m'obſerver par deſſus ſon épaule. Je fis un effort pour lever le bras & leur faire ſigne de me ſecourir ; j'étois ſi affoibli par la quantité de ſang que j'avois perdu, que je ne fis que remuer un tant ſoit peu la botte de paille qui me couvroit à moitié. Ce mouvement les effraya ſi fort, que Blaiſe s'enfuit, ſans s'embarraſſer de ce que deviendroit ſon pere, qu'il renverſa ſur le nez en prenant la fuite. Le vieillard, qui ſe croyoit perdu, n'oſant ni ſe relever, ni même ſe retourner tout-à-fait, & ſe contentant de me regarder de côté, ſe mit à reculer à quatre pattes comme une écréviſſe, juſque ſur le ſeuil de la porte, en répétant d'un ton de voix étouffée par la peur, les mêmes conjurations qu'il avoit déjà proférées contre moi.

La fuite de ces deux imbéciles m'allarma beaucoup ; je craignis de reſter ſans ſecours ; & je commençois à perdre le ſentiment, lorſque je les vis rentrer dans la grange, accompagnés d'une vieille femme, qui leur diſoit réſolument, que quand ce

gement des pauvres du village : cette bonne femme me traitoit avec autant de douceur que de ſoin ; elle m'exhortoit à prendre courage. Quand j'eus un peu recouvré mes forces, & qu'elle me crut en état de parler, elle me pria de l'inſtruire de la cauſe de mon accident. C'étoit la moindre ſatisfaction que je puſſe accorder à une perſonne qui m'avoit ſauvé la vie. Je lui racontai mes aventures, ſans en omettre aucune circonſtance : elle fut ſurpriſe de toutes les viciſſitudes de mon hiſtoire : elle en conjectura l'avenir le plus heureux ; elle me fit tant d'éloges de l'adverſité ; elle en parla d'une façon ſi ſenſée & ſi délicate, qu'il me fut aiſé de comprendre qu'elle avoit été dans une ſituation beaucoup plus heureuſe que celle dans laquelle je la voyois alors ; cela me fit naître le deſir de ſavoir auſſi ſon hiſtoire. Elle s'en apperçut aiſément aux queſtions différentes que je lui faiſois, & ſans attendre que je le lui propoſaſſe nettement, elle me parla de cette ſorte.

CHAPITRE XXXI.

Hiſtoire de SOPHIE *; conſeils que Random reçoit de cette dame. Elle le place en qualité de domeſtique chez une folle ſavante.*

» VOUS me paroiſſez avoir envie de ſavoir qui je ſuis, & la confiance que vous ſemblez avoir en moi, exige que je vous ſatisfaſſe : j'ai pris le nom de Sophie, depuis que je demeure dans ce village : des raiſons de bienſéance m'engagent à vous cacher le nom de mes parens, il ſuffit de vous dire qu'ils étoient riches, qu'ils n'avoient que moi d'enfant, & que le bien dont je devois hériter, plutôt peut-être que les agrémens dont la nature m'avoit partagée, m'avoit acquis un grand nombre de galans, du nombre deſquels étoit un jeune officier qui n'avoit pour tout bien que le grade qu'il occupoit dans l'état militaire ; ſa figure & plus encore ſon mérite le firent triompher de mon cœur ; après quelques années de combats & de perſévérance je me rendis à ſes ſes deſirs, &, ſans conſidérer la médiocrité de ſa fortune, je l'épouſai ſecrettement.

Il y avoit fort peu de tems que nous étions mariés, lorſque ſon devoir vint l'ap-

racher de mes bras; il reçut ordre d'aller rejoindre ſon régiment en Flandres: Nous jugeâmes à-propos avant ſon depart de déclarer notre union, ſuivant ce dont nous étions convenus enſemble; il écrivit donc une lettre à mon pere, qu'il lui fit porter pendant le tems que j'étois ſortie du logis, ſous prétexte d'aller rendre quelques viſites; il le prioit par cette lettre de vouloir bien lui pardonner, ainſi qu'à moi, d'avoir oſer nous unir ſans ſon conſentement: il lui proteſtoit en même-tems, que, par ſon reſpect & ſon attachement inviolable, il feroit en ſorte de lui faire oublier cette irrégularité dans notre conduite.

Cette lettre produiſit un effet tout contraire à ce que nous en avions eſpéré, car mon pere m'en écrivit une après, qui me fut portée chez la perſonne que j'étois allée voir. Il me marquoit que, puiſque j'avois eu aſſez peu de déférence pour lui, pour oſer me marier ſans ſon conſentement, & choiſir pour époux celui de tous mes amans qui me convenoit le moins, il m'abandonnoit à mon malheureux ſort, & m'enjoignoit de ne jamais remettre les pieds chez lui. Ma mere confirmoit cet arrêt, par une apoſtille au bas de la lettre, par laquelle elle me marquoit, qu'elle étoit dans les mêmes ſentimens que mon pere, & qu'il ſeroit inutile que je fiſſe aucune démarche pour les fléchir l'un ou l'autre, que leur

parti là-deſſus étoit pris irrévocablement.

Je pris ſur le champ un caroſſe, je me fis conduire chez mon époux ; il attendoit la réponſe de ſa lettre ; le déſeſpoir l'avoit écrite ſur mon viſage, & je n'eus pas beſoin de parler, pour qu'il fût au fait de notre malheur, dont je ne l'inſtruiſis pendant quelque tems que par un torrent de larmes. Il reçut cependant cette nouvelle avec beaucoup de fermeté ; & m'embraſſant plus tendrement qu'il l'eût jamais fait, il me dit du ton le plus conſolant : » Calmez-vous, ma chere Sophie, il faut renoncer à voir vos amis dans un équipage, juſqu'à ce que la fortune & mes protecteurs m'ayent fait Colonel ; le peu que j'ai ſuffira pour tous les deux ; nos ſentimens doivent nous mettre l'un & l'autre au deſſus des caprices de la fortune, votre bonne mere auroit cependant dû ſe diſpenſer de vous écrire une apoſtille ſi chagrinante ; mais que voulez-vous, elle nous refuſe des ſecours légitimes ; il faut ſavoir nous ſuffire à nous-mêmes, & nous contenter du peu qui nous reſte.

Une conduite ſi noble, & déſintéreſſée de la part de mon époux, m'aida à ſupporter mes revers avec plus de fermeté ; je ne regrettois plus le bien de mes parens, que parce qu'il m'eût ſervi à faire le bonheur du plus eſtimable des hommes ; je pris le parti de me mettre en penſion chez l'épouſe d'un autre officier, qui étoit l'ami intime de mon

mari : cette dame, par économie, s'étoit retirée dans un village près de Londres ; ſon époux & le mien partirent enſemble, après nous avoir donné les témoignages de la tendreſſe la plus vive. Ils furent tués tous deux un mois après leur arrivée en Flandres, à côté l'un de l'autre ; je ne puis vous exprimer quel fut notre déſeſpoir lorſque nous apprîmes cette nouvelle : indépendamment de tout l'amour que nous portions à nos époux, nous perdions encore l'une & l'autre, en les perdant, l'unique reſſource que nous euſſions pour vivre : à force de ſollicitations, nous obtinmes chacune une penſion très-modique ; nous vendîmes enſuite ce que nous avions de plus précieux, & nous convinmes enſemble de nous retirer dans ce petit village du comté de Suſſex, pour y cacher notre douleur & notre pauvreté ; nous achetâmes cette maiſon-ci, & nous y avons vécu enſemble extrêmement retirées, en nous conſolant mutuellement de notre perte ; & nous y vivrions encore dans cette conſolation mutuelle, mais j'ai eu le malheur de perdre, il y a deux ans, cette digne amie. Je traîne depuis lors une vie languiſſante ; le tems, qui rend tout ſupportable, ne fait qu'augmenter ma douleur, & la mort, que j'appelle chaque jour, pourra ſeule terminer mes regrets.

Une choſe, continua-t-elle, qui vous paroîtra auſſi riſible que ſinguliére ; c'eſt

que la pureté de mon langage, mon goût pour la solitude, & le talent que j'ai de guérir plusieurs maladies par des spécifiques dont je sais la composition, & dont j'use en faveur des pauvres, m'ont acquis la réputation de sorciere dans l'esprit des paysans de ce village. Le recteur de la paroisse, dont je me suis peu embarrassée de cultiver les bonnes graces, a contribué, par ses propos charitables, à les affermir dans cette opinion. Toutes mes actions les allarment; ils frémissent toutes les fois qu'ils me voient badiner avec ce chat d'Espagne que vous voyez, & qui faisoit l'unique amusement de mon amie lorsqu'elle vivoit, ainsi qu'il fait le mien aujourd'hui : l'intègre pasteur leur a sans-doute persuadé que c'est un démon familier que je tiens à mes gages pour me divertir.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette fin du réçit de Sophie; cependant, son histoire me pénétra de vénération pour elle. Sa maniere de narrer étoit élégante, mais en même tems simple; on voyoit qu'elle sentoit bien tout ce qu'elle disoit sentir, & qu'elle pensoit effectivement ce qu'elle disoit penser.

Avec autant de solidité dant l'esprit, elle étoit en état de donner de très-bons conseils, & je la priai de m'honorer de ses avis, sur ce que j'avois à faire lorsque je serois une fois en état d'agir. Elle me dissuada d'aller à Londres, où j'avois projetté de retourner, pour

recouvrer mes hardes & ma paie : elle m'apprit auſſi que les gazettes marquoient que le vaiſſeau que je montois étoit heureuſement entré dans la Tamiſe : » Vous courez riſque, me dit elle, d'être traité, non-ſeulement comme un déſerteur pour avoir abandonné votre vaiſſeau, mais encore comme un mutin pour avoir inſulté votre officier, qui ne manqueroit pas de vous dénoncer ; je vous conſeille, ajouta-t-elle, de vous ſoumettre pour un tems aux caprices de la deſtinée : je vais faire enſorte de vous faire recevoir en qualité de domeſtique chez une Demoiſelle de ma connoiſſance, qui eſt ſur le retour de l'âge, & qui a toujours vécu dans le célibat : elle demeure ici près, dans une eſpece de château, avec ſon neveu, qui ne fait autre choſe que de boire, manger, dormir, & chaſſer le renard. Vous ſerez heureux ſi vous pouvez prendre ſur vous de vous accommoder au caractere de cette femme, qui eſt des plus ſinguliers ; cachez ſur-tout votre hiſtoire & votre naiſſance ; c'eſt un motif qui s'oppoſeroit peut-être à votre réception ; car c'eſt une maxime parmi les gens de condition, qu'on ne doit jamais prendre pour domeſtique quelqu'un qui ſoit d'une naiſſance diſtinguée, parce qu'il devient communément indocile, orgueilleux & pareſſeux. » Malgré ma répugnance, je ſentis bien que je n'avois point d'autre parti à prendre, & j'acceptai la pro-

position de la généreuse Sophie : elle alla voir sa voisine, & sur sa recommandation j'eus ordre de me présenter.

Suivant ce dont nous étions convenus, madame Sophie avoit dit à ma future maîtresse que j'étois le fils d'un riche marchand Ecossois, qui, contre mon inclination, m'avoit obligé de prendre le parti de la mer; & qu'ayant fait naufrage, j'aimois beaucoup mieux me faire domestique que de m'embarquer de nouveau : Madame Sophie eut l'attention de me faire le portrait de ma maîtresse, avant que je me présentasse devant elle.

» Mademoiselle Sapho, me dit-elle, est une fille de quarante ans; elle est moins partagée des dons extérieurs de la nature, que des avantages de l'esprit; cette personne est ce qu'on appelle une Virtuose; le desir d'acquérir les connoissances les plus sublimes est l'unique objet qui l'occupe; elle est, comme la plupart des gens de son goût, d'une négligence qui va jusqu'à la mal-propreté ; elle paroît mépriser généralement tous les hommes, & son neveu, quoiqu'il soit enveloppé dans ce mépris, n'en paroît pas plus fâché. Cette antipathie lui fait espérer qu'elle ne se mariera jamais, & qu'il sera son légataire universel; vous pouvez juger par-là qu'il se soucie peu de donner à sa tante une meilleure idée de son sexe. L'appartement de mademoiselle Sapho est

ſéparé de tous les autres; il eſt compoſé d'une chambre, d'une ſalle, d'un cabinet & d'une cuiſine; elle ne permet point à ſes domeſtiques d'être en connoiſſance avec les autres de la maiſon. Elle vit elle-même éloignée de tout le monde; à peine une fois en un an converſe-t-elle avec quelqu'un de ſa famille, ſi ce n'eſt avec ſa niéce, qui eſt très-aimable, & ſi complaiſante, qu'elle paſſe des nuits entieres auprès de ſa tante pour ſatisfaire ſes caprices, quoique cela ſoit extrêmement préjudiciable à ſa ſanté. Mademoiſelle Sapho croiroit s'avilir ſi elle s'aſſujettiſſoit au régime ordinaire; elle ne boit, ne mange & ne dort jamais aux heures où tout le monde le fait. Les ſciences occultes ſont ſon étude favorite. Sans-ceſſe occupée à les approfondir, elle médite jour & nuit ſur les aphoriſmes de Becker, d'Agrippa, & d'un tas d'autres viſionnaires. Elle eſt très-perſuadée que la terre, l'air & la mer ſont habités par des Etres inviſibles, avec leſquels les hommes peuvent cependant entretenir correſpondance, pouvu qu'ils ne portent aucune atteinte à leur chaſteté; cette raiſon ſeule mettroit la ſienne à l'abri de toute attaque.

« Comme elle meurt d'envie de faire connoiſſance avec quelques-uns de ces eſprits, & qu'elle ſe flatte de parvenir quelque jour à cet honneur ſuprême; ſur les bruits ſcandaleux qui s'étoient répandus ſur mon

compte & ſur celui de mon chat, elle eſt venue me rendre viſite, pour tâcher, à ce qu'elle m'a dit depuis, de participer au commerce que j'avois avec un démon familier. Elle fut extrêmement mortifiée de s'être trompée dans ſon attente. Son imagination eſt quelquefois ſi fort en proie à ſes viſions, qu'on ne comprend rien à ſes diſcours : elle eſt ſi préoccupée de ſes idées, qu'elle ne fait pas ſeulemeet attention à ſes beſoins. Ces diſtractions lui ſeroient extrêmement préjudiciables, ſi les gens qui lui ſont attachés ne la veilloient de près, & ne prévenoient les accidens auxquels elle s'expoſe. Ainſi je vous avertis d'avoir une extrême attention, & de prendre contre ſes viſions, toutes les précautions que votre prudence pourra vous ſuggérer. Que l'on eſt malheureux! dit en finiſſant Madame Sophie, lorſqu'on emploie ſon tems & ſon eſprit à la recherche des choſes qui n'exiſtent point, ou qui, quand même elles exiſteroient, ſont entiérement inutiles. Nées parmi les hommes, & pour leur ſociétés; n'eſt-ce pas à ſavoir vivre avec eux, comme on le dit, que conſiſte la vraie philoſophie ?

CHAPITRE XXXII.

De quelle façon Roderik fut reçu de mademoiſelle Sapho. Il devient amoureux de Narciſſe ſa niece ; il lui conte ſes aventures, & ſe fait eſtimer de ſa maîtreſſe. Portrait du chevalier ſon neveu & du ſieur Thimothy, ou du gentilhomme rival de Roderik. Deſcription de la bibliothéque de mademoiſelle Sapho ; extravagance de cette dame.

JE remerciai Madame Sophie des bons avis qu'elle me donnoit, & j'allai quelques jours après me préſenter ; une femme de chambre m'introduiſit dans le cabinet de mademoiſelle Sapho ; elle étoit aſſiſe ſur une eſpece de trône, ayant un de ſes rpoerrſ t ſur un eſcabeau & l'aupidéEeer étoit ſans coëffure ; de groſſes touffes de cheveux, plus roux que blonds, tout en déſordre & mal peignés, lui flottoient ſur les épaules ; elle tenoit ſa plume d'une main & ſe grattoit de l'autre le front, qu'elle avoit extrêmement élevé & plein de rides ; ſes deux gros yeux lui ſortoient de la tête, preſqu'au niveau d'un grand nez en bec de corbin ; ſon viſage étoit maigre, ſon menton, qui excédoit de beaucoup la meſure ordinaire, cachoit la levre ſupérieure, qui étoit inondée d'une roſée dégoûtante de tabac

d'Eſpagne, qui, tombant comme par caſcade de ſon nez ſur ſa bouche ſur ſon menton, alloit enfin ſe confondre parmi les taches de rouſſeur dont ſa gorge étoit couverte. Tout ſon ajuſtement avoit quelque choſe de poétique, c'eſt-à-dire, que ſa robe, quoique d'une étoffe fort belle, étoit mal-propre & découſue en différens endroits, & que ſon linge, quoique très-fin & travallé ſoigneuſement, étoit extrêmement ſâle; on ne voyoit autour d'elle que des globes, des quarts de cercle, des ſphères, des aſtrolabes, des téleſcopes, & tous les autres inſtrumens utiles aux ſciences; à ſa main droite étoit ſa tabatiere, & à ſa gauche un grand crachoir.

Elle rêvoit ſans doute lorſque nous entrâmes, à la ſolution de quelque problême; ſa femme de chambre ne jugea pas à-propos de l'interrompre, de ſorte qu'il y avoit déjà quelque-tems que nous étions devant elle ſans qu'elle s'en fut apperçue; elle faiſoit mille contorſions, prononça tout-à-coup ce vers avec une eſpece de raviſſement:

Oui les Dieux immortels redoutent ma fureur!

Elle écrivit ſur le champ, après quoi, tournant les yeux vers la porte, elle nous demanda bruſquement ce que nous voulions: « Voici, répondit la femme de chambre, le

jeune homme dont vous a parlé Madame Sophie; il ſe préſente pour entrer à votre ſervice. Madame Sapho m'examina quelque tems, enſuite elle me demanda mon nom. Je jugeai à-propos de le déguiſer, & de lui dire que je m'appelois *John Brouun*; après qu'elle m'eût bien parcouru des yeux: » Vous avez donc fait naufrage, me dit-elle, auriez-vous, comme Amphion, été porté ſur le rivage par un Dauphin, ou par une Baleine? Je lui répondis que j'avois gagné le bord par le moyen d'une chaloupe & ſans aucun autre ſecours. » Elle me fit quelqu'autres queſtions, après quoi elle chargea ſa femme de chambre du ſoin de me faire habiller; en lui donnant cet ordre, elle cracha par diſtraction dans ſa tabatiere, & ſe ſervit de ſa coëffe, qui étoit ſur la table, au lieu de mouchoir.

Je ſortis du cabinet pour aller à la cuiſine, où les ſervantes ſemblerent diſputer à qui me feroit paroître plus d'égard; l'une m'offroit à déjeûner, l'autre à boire, & quoique peu flatté de pareilles conquêtes, leur empreſſement ne laiſſa pas de flatter ma vanité.

Y avoit un habit complet, preſque neuf, que feu mon prédéceſſeur avoit porté; on me le fit eſſayer, il ſe trouva juſte à ma taille; je demandai quelles étoient mes fonctions, on me dit qu'elles ſe bornoient à mettre le couvert, ſervir à table, & ſuivre ma

maîtreſſe lorſqu'elle ſortiroit, ce qui n'arriveroit pas ſouvent.

J'avois à peine endoſſé l'uniforme de la maiſon, que j'entendis la ſonnette; je montai auſſi-tôt à ſon appartement; je la trouvai qui ſe promenoit en chemiſe & en petit jupon; je crus qu'il étoit de la bienſéance de me retirer, mais elle me rappela & me dit de lui chauffer une chemiſſe; cet ordre me parut ſi ſingulier que j'en fus tout ſtupéfait; je m'acquittai de la commiſſion ſans oſer lever les yeux. Elle mit ſans façon ſa chemiſe devant moi.

Sur les quatre heures après midi, on me dit de mettre la table avec deux couverts, l'un pour ma maîtreſſe, & l'autre pour mademoiſelle Narciſſa ſa niece: quand le dîné fut ſervi, mademoiſelle Sapho entra dans la ſalle avec ſa niece; c'étoit une jeune perſonne d'environ ſeize ans; la douceur étoit peinte dans ſes yeux, le ſon de ſa voix l'annonçoit encore plus, jamais femme ne m'avoit paru ſi aimable, & je me ſentis le cœur pris dès ce premier inſtant; je ne ceſſai de la regarder pendant le dîner: que d'agrémens ne lui trouvai-je pas! Elle étoit d'une taille parfaite, quoiqu'elle ne fût pas formée. Ses cheveux étoient auſſi noirs que l'ébène, & en groſſes boucles, ſur un col blanc comme l'ivoire; ſes ſourcils étoient parfaitement bien fendus, mais tendres & languiſſans, annonçoient un cœur ſenſible

& généreux ; un embonpoint charmant régnoit ſur toute ſa perſonne, des couleurs vives animoient ſon teint, & elle n'ouvroit la plus belle bouche du monde, que pour dire les choſes les plus ſpirituelles.

Je ſuis né ſenſible, il me fut impoſſible de me défendre de l'aimer auſſi-tôt que je la vis. Combien de fois ne maudis-je pas alors le caprice de la fortune, qui m'avoit réduit à une condition ſi baſſe & ſi fort au-deſſous de celle de Narciſſa ? Combien de fois, auſſi, ne bénis-je pas mon deſtin, qui me mettoit à chaque inſtant à portée de jouir de ſa vue ? Je ſaiſiſſois avec avidité, j'admirois tous ſes diſcours, mon ame nâgeoit dans des torrens de plaiſirs, quand elle m'adreſſoit la parole ; je fus bientôt l'objet de ſa converſation, car narciſſa m'ayant remarqué, dit à ſa tante : voilà donc votre nouveau domeſtique ? Enſuite m'adreſſant la parole, elle me demanda, avec une douceur charmante, ſi j'étois la perſonne que des voleurs avoient ſi cruellement maltraité ? Quand j'eus répondu à cette queſtion que c'étoit moi-même, elle me pria de lui faire le récit de mes aventures, ſoit avant, ſoit après mon naufrage.

Je lui répondis conformémen aux avis de Madame Sophie, que j'avois été envoyé en mer en qualité de Pilotin, malgré la répugnance que j'avois pour ce genre de vie ; que le vaiſſeau dans lequel j'étois ayant été

endommagé par une tempête, avoit coulé à fond, & que je m'étois ſauvé à la nage avec quatre autres, qui s'étoient ainſi que moi trouvés ſur le tillac quand le navire enfonça; qu'étant abordé heureuſement au rivage, mes compagnons m'avoient aſſaſſiné, volé & laiſſé pour mort: je lui comptai enſuite ce qui m'étoit arrivé depuis mon naufrage, l'inhumanité avec laquelle les payſans du village m'avoient traîné de porte en porte, autoriſés en cela par l'indigne exemple que leur en avoit donné le miniſtre. Je peignis ma ſituation dans cette inſtant d'une façon ſi pathétique, que j'arrachai des larmes à la ſenſible Narciſſa; quand mon hiſtoire fut finie, Madame Sapho dit en François (j'ai déjà dit ailleurs, que j'entendois catte langue) à ſa niece, que j'étois un garçon bien fait, & que je lui paroiſſois plein d'honneur; Narciſſa eut la bonté d'applaudire à cette opinion, & d'aſſurer dans la même langue à ſa tante, qu'elle me trouvoit beaucoup d'eſprit: on juge aſſez combien cet éloge flattoit mon cœur & ma vanité.

La converſation changea d'objet, madame Sapho demanda à ſa niece, comment ſe portoit le ſauvage; elle entendoit parler de ſon neveu. Narciſſa lui répondit qu'il étoit au lit, où ils ſe repoſoit des fatigues de ſa derniere débauche, & que le lendemain il devoit aller chaſſer le renard avec le chevalier M. *Timo-*

thy-tiek & l'écuyer *Boumper*, & pluſieurs autres jeunes gens de même goût, qu'il avoit invités pour cette partie ; de ſorte que, dès la pointe du jour, tout le logis ſeroit en allerte. Cette nouvelle mit Madame Sapho de mauvaiſe humeur ; elle proteſta qu'elle ſe boucheroit les oreilles avec du coton, quand elle ſe mettroit au lit, & qu'elle prendroit une doſe d'opium pour dormir plus profondément, & n'être point réveillée à l'avenir par le bruit des chiens, des chaſſeurs, & de tous ces animaux-là.

J'appris en dînant que le Chevalier *Timothy-tiek* étoit un riche gentilhomme du voiſinage, avec qui le frere de Narciſſa ſe propoſoit de la marier, & que Timothy, réciproquement, lui avoit promis de lui faire épouſer la ſienne, ce qui leur paroiſſoit d'autant plus convenable, que leur bien étant à-peu-près égal de part & d'autre, ils pouvoient conclure leur affaire ſans le diviſer ; mais que les deux demoiſelles ne paroiſſoient point-du-tout diſpoſées à entrer dans les vues de leurs freres, chacune ayant un ſouverain mépris pour l'époux qu'on lui deſtinoit : cette information m'inſpira une haine mortelle pour le ſieur Timothy ; je le regardois comme mon rival, & le maudiſſois très-cordialement. Le lendemain matin, ayant été éveillé à la pointe du jour par le bruit des cors, l'aboiement des chiens, & les cris des chaſſeurs ; je me levai pour voir leur cavalcade,

ou

ou plutôt pour examiner Timothy, m'assurer par moi-même si la répugnance de Narcissa étoit bien fondée, & si je pouvois espérer qu'elle penseroit toujours de même sur le compte de mon rival.

Ses dégoûts me parurent plus que fondés, mais j'étois trop amoureux pour ne rien craindre; mon rival me parut être un fat insupportable; mais j'aurois bien voulu qu'il le fût cent fois davantage. Cependant ma maîtresse, quelques précautions qu'elle eut prises, fut réveillée par les chasseurs, de façon que, pour reparer l'interruption de son sommeil, elle jugea à-propos de rester au lit jusqu'à cinq heures après midi.

Je profitai de ce tems pour entrer dans son cabinet, j'examinai curieusement tout ce qui se présenta sous ma main, j'y trouvai un million de papiers volans, contenant un million de fragmens de vers outrés & des plus extravagans; mais ce qui m'étonna, c'est que, dans tous ces vers, il n'y en avoit pas un seul en l'honneur de l'amour; je lui trouvai cinq tragédies commencées, dont les titres étoient le *philosophe sévere*, le *double homicide*, l'*imposteur sacrilege*, la *chute de Lucifer* & le *jugement dernier*.

Je jugeai par-là que Madame Sapho étoit d'un tempérament sombre & mélancolique, & que son imagination enchérissoit sur le goût Anglois, quant aux idées sanguinaires. Sa bibliothéque étoit composée des meil-

leurs Hiſtoriens, poëtes & philoſophes Anglois; de tous les critiques & poëtes François, & de quelques poëtes Italiens, à la tête deſquels étoient le Taſſe & l'Arioſte. Ce qui m'étonna, c'eſt qu'elle n'avoit pas un ſeul livre Grec ou Latin; ce qui me fit préſumer qu'elle ne ſavoit ni l'une ni l'autre de ces deux langues.

Après avoir pleinement ſatisfait ma curioſité, je ſortis du cabinet pour entrer dans la ſalle, & pour y mettre le couvert à l'heure accoutumée; mais la femme de chambre vint me dire qu'il n'étoit pas encore tems, que ſa maîtreſſe étoit au lit, & que le bruit des chaſſeurs lui avoit tant fait d'impreſſion, qu'elle s'imaginoit être un liévre pourſuivi; que, pleine de cette idée, elle avoit abſolument voulu qu'elle lui apportât des herbes crues pour ſon déjeûné; je fus extrêmement ſurpris de ce que me diſoit cette fille, qui m'aſſura que ſa maîtreſſe étoit très-ſujette à de pareilles viſions; qu'elle s'imaginoit tantôt être un animal, tantôt une plante, tantôt une ſtatue; qu'il étoit quelquefois très-dangereux de l'approcher quand elle étoit dans ces accès, puiſqu'un jour, s'étant imaginé être une chatte, elle lui avoit ſauté à la face & l'avoit cruellement égratignée; quelques mois auparavant elle avoit prédit qu'il devoit y avoir un incendie univerſel, & qu'il n'y auroit que ſon urine ſeule qui pût l'éteindre; en conſé-

quence, elle s'étoit abſtenue de piſſer pendant ſi long-tems, qu'elle en avoit été dangereuſement malade, ſans qu'on pût l'engager à ſe laiſſer évacuer, juſqu'à ce qu'on ſe fût aviſé d'allumer un grand feu de paille ſous ſa fenêtre; alors, comptant que l'incendie qu'elle avoit prédit étoit arrivé, & qu'il étoit tems de ſauver l'univers, elle ne fit plus aucune difficulté de répandre à grands flots une urine, de l'abondance de laquelle dépendoit le ſalut des humains.

La femme de chambre m'apprit auſſi que la muſique étoit l'unique remede qui pût diſſiper ſes vapeurs frénétiques, & qu'elle alloit avertir Narciſſa de venir jouer un air de clavecin pour guérir ſa tante de ſon nouvel accès.

J'entendis au même inſtant ſonner la clochette de ma maîtreſſe; j'entrai dans ſa chambre, où je la trouvai effectivement accroupie comme un liévre; dès qu'elle me vit, elle ſembla treſſaillir de crainte, & courut ſe tapir dans la ruelle de ſon lit; elle me prit ſans doute pour quelque baſſet qu'on avoit mis à ſes trouſſes; je me retirai ſur le champ, & je rencontrai ſur l'eſcalier l'aimable Narciſſa; je lui marquai l'étonnement où j'étois de voir ma maîtreſſe dans une ſituation ſi ſinguliere, elle ſourit gracieuſement ſans me répondre: je rentrai avec elle dans l'appartement, & je l'entendis toucher ſon clavecin & chanter un air avec tant de

grace, de préciſion & de goût, que je ne fus point du tout ſurpris de voir Madame Sapho revenir à elle-même, & reprendre ſa tranquillité & ſon phlegme philoſophique.

Sur les ſept heures du ſoir, les chaſſeurs arrivèrent avec les peaux de deux renards & celle d'un blaireau; ils étoient plus fiers du ſuccès de leur chaſſe, qu'un général d'armée ne le ſeroit d'avoir remporté une victoire: quand ils furent prêts de ſe mettre à table, M. Timothy-tiek pria Narciſſa de les honorer de ſa préſence, mais elle le refuſa, malgré les inſtances & les ordres réitérés de ſon frere, ſous prétexte d'aller tenir compagnie à ſa tante qui étoit indiſpoſée. Que j'eus de plaiſir à voir mortifier mon rival! Il ſe conſola cependant bientôt de ce refus par le ſecours de la bouteille; il but tant, auſſi-bien que le reſte de la compagnie, qu'il fallut le porter au lit; on en fit autant des autres, après qu'ils eurent ſuffiſamment bu, juré & danſé, & qu'ils ſe furent réciproquement bien gourmés à coups de poing.

Quant à moi, comme je n'appartenois point au chevalier, & qu'il n'y avoit rien de commun entre ſa tante & lui, je menois un train de vie fort doux & fort tranquille, qui contribuoit à me rendre plus amoureux. L'oiſiveté amene les réflexions; &, quand on aime, l'amour n'en permet point auxquelles

il n'ait part. Mon penchant ſe fortifioit tous les jours ; & , malgré la baſſeſſe de mon état, j'oſois me flatter que je pourrois parvenir à me faire aimer de la charmante Narciſſa ; le ton affable & gracieux avec lequel elle me traitoit, entretenoit dans mon cœur cette eſpérance préſomptueuſe.

CHAPITRE XXXIII.

Roderik laiſſe voir une partie de ſes connoiſſances, ce qui engage Madame Sapho à lui faire part de ſes ouvrages. Il lui montre quelques-uns des ſiens. Louanges peu flatteuſes qu'il en reçoit. Narciſſa voit auſſi ſes productions avec plaiſir, & les applaudit. Roderik fait involontairement la conquête de la cuiſiniere & d'une laitiere de ſa maîtreſſe. Jalouſie de ces deux femmes. Elles lui font des avances, ce qui occaſionne contre lui la mauvaiſe humeur d'un rival.

J'AVOIS oublié déjà toutes mes infortunes, & malgré l'abaiſſement où j'étois, je me croyois le plus heureux des hommes; ma Muſe, qui depuis long-tems n'avoit pas daigné m'honorer de la moindre faveur, ſe ranima tout-à-coup, c'eſt-à-dire, que je fis quelques petites pieces de vers, les plus délicates qu'il me fut poſſible; j'y réuſſis aſſez bien; ma paſſion fécondoit ma verve, & je fus convaincu pour lors qu'un cœur ſenſible eſt extrêmement utile à l'eſprit. Une choſe manquoit cependant à ma ſatisfaction; je n'oſois produire mes vers à la perſonne qui en étoit l'objet. Je les liſois ſans ceſſe tout ſeul, pour me remplir des idées char-

mantes que me fourniſſoient le mérite & les charmes de la charmante Narciſſa, J'avois gagné par mes prévenances & mes aſſiduités les bonnes graces de ma maîtreſſe ; j'entendois ſans-ceſſe Narciſſa faire mon éloge en François ou en Italien ; elle étoit ſurpriſe, diſoit-elle, de la nobleſſe de mes actions, & elle s'efforçoit de perſuader à ſa tante que j'étois un enfant de famille ; elle ne pouvoit, ajoutoit-elle, ſe réſoudre à croire que je fuſſe né pour être domeſtique : des complimens ſi flatteurs triomphèrent bientôt de ma prudence & de ma modeſtie.

Un jour, pendant le dîné, la converſation roula ſur un paſſage difficile de la Jéruſalem du Taſſe ; après bien des conjectures, ni Madame Sapho, ni ſon aimable niece ne purent parvenir à trouver une interprétation juſte & qui put les ſatisfaire ; ma maîtreſſe alors s'adreſſa à moi. Ecoute Bruno, me dit-elle, voyons ſi le haſard ne pourroit pas te ſuggérer la penſée que nous cherchons ; je vais t'expliquer ce qui précède & ce qui ſuit le paſſage qui nous embarraſſe ; je t'en expliquerai auſſi chaque terme en particulier ; tâche, en combinant le tout enſemble, de découvrir ce qui nous inquiette.

J'étois trop vain pour laiſſer échapper une occaſion ſi favorable de faire connoître mes talens ; je leur expliquai ſur le champ, & ſans héſiter, le paſſage qui les embarraſ-

ſoit. Elles furent toutes deux fort étonnées. Narciſſa rougit en me regardant, & j'en conçus un augure favorable; ſa tante ne pouvoit revenir de ſon étonnement; enfin, après s'être laſſée de me conſidérer en ſilence, elle s'écria tout-à-coup: « Au nom de dieu! dites-moi qui vous êtes? » Je lui dis, qu'ayant fait un voyage en Italie, il n'étoit pas étonnant que j'en ſuſſe la langue. Elle ſecoua la tête, & me repliqua que je ne lui avois pas répondu en voyageur, mais en homme de lettres: elle me demanda ſi je ſavois le François: je lui dis que je l'entendois un peu. " Je vous pénétre, ajouta-t-elle, vous ſavez ſûrement le Latin & le Grec; je lui dis qu'oui. Oh! je m'en étois bien doutée. Vous n'ignorez rien non plus de la philoſophie, ni des mathématiques, je le vois à votre phyſionomie? J'avouai que je ſavois un peu de chacune de ces ſciences; elle me marqua encore ſon étonnement, ſur ce qu'ayant étudié auſſi-bien que je l'avois fait, je me déterminois à être domeſtique; & qu'elle vouloit abſolument ſavoir le véritable motif qui m'y avoit engagé.

Je ſentis pour lors que j'avois fait une ſottiſe, & je cherchai à la réparer; je lui dis, qu'elle ne devoit pas s'étonner de ce que je lui paroiſſois avoir quelque éducation; que les ſavans étoient ſi communs dans mon pays, & qu'il en coûtoit ſi peu pour étudier, que chaque payſan y faiſoit ſes études:

« Dieu me préſerve de vous croire, me dit Mademoiſelle Sapho ; vous m'avez trompé, Bruno, mais je garderai déſormais avec vous les meſures convenables. »

Ma maîtreſſe me tint parole, & ſa niéce l'imita : l'une & l'autre n'agirent plus avec moi qu'avec beaucoup de circonſpection. Ce changement m'inquiéta ; je paſſai la nuit ſans dormir, faiſant mille réflexions affligeantes, & me reprochant ma vanité. Cela ne m'empêcha pas cependant de ſuccomber le lendemain à de nouvelles tentations.

Après le déjeûné, ma maîtreſſe m'ordonna de la ſuivre dans ſon cabinet. « Avec autant de ſcience que vous en avez, me dit-elle, vous ne pouvez manquer d'avoir du goût ; c'eſt pourquoi je veux que vous me diſiez votre avis ſur un ouvrage de poéſie de ma compoſition. Il faut que vous ſachiez que je fais des tragédies, & que celle que je vais vous montrer eſt un ſujet des plus hardis qui ait été encore traité. La cataſtrophe de ce drame ſera le meurtre d'un prince, au pied des autels, dans le tems qu'il fait ſes dévotions. Après que le crime ſera commis, le Régicide haranguera le peuple, le poignard à la main. Voici la harangue que j'ai faite, qui, je crois, ne vous déplaira pas, & vous paroîtra très-analogue au ſujet. »

Quoiqu'il m'en coutât beaucoup pour applaudir à cette rapſodie, je ne laiſſai pas que de m'étendre ſur la facilité, l'énergie,

la nobleſſe, le feu de la poéſie de Mademoiſelle Sapho. Je la preſſai de continuer ſa tragédie, & de faire part au public d'une auſſi rare production. Elle ſourit, & me regarda d'un œil qui me dit combien ſon amour propre étoit flatté de mes louanges. J'applaudis à tous ſes ouvrages, les uns après les autres, avec un enthouſiaſme impoſteur qui la raviſſoit : le lecteur ne m'en ſaura peut-être pas mauvais gré ; l'intérêt de mon cœur me défendoit d'être ſincere. Ma maîtreſſe voulut me flatter à ſon tour, pour me récompenſer des louanges dont je l'avois accablée : elle me dit que j'avois trop bien ſaiſi les beautés de ſes ouvrages, pour n'avoir pas moi-même fait quelquefois d'excellentes pieces de poéſie, & qu'elle exigeoit de moi que je lui en fiſſe part. Je ne pus réſiſter à la bonne opinion de ma maîtreſſe, ni me refuſer à la vanité qu'elle m'inſpiroit. Pour la convaincre de mon mérite, je lui dis que j'avois fait pour un ami, pendant que j'étois au collége, quelques petites pieces de vers qu'il avoit adreſſé à ſa maîtreſſe, & dont j'allois lui faire la lecture ; non pas que je les cruſſe dignes de lui être préſentés, mais parce que le reſpect que j'avois pour ſes ordres, exigeoit que je le fiſſe. Je lui lus donc quelques vers que j'avois compoſés pour ma chere Narciſſa.

Sur Célie jouant du Clavecin & chantant.

Lorſque Sapho touchoit ſa lyre,
Elle enflammoit beaucoup de cœurs;
Mais quel mortel pouvoit réſiſter au délire,
Quand ſa voix ſe joignoit à ſes ſons enchanteurs!
Si, comme vous, cette Nymphe plus ſage,
De l'art de tout charmer eut eu l'heureux talent:
Si l'on eut vu ſur ſon viſage,
Une noble candeur, avec un ris charmant,
Se mêler à l'éclat que donne le jeune âge;
Le ſouci n'eût jamais approché de ſon ame,
Elle n'eût pas brûlé d'un amour ſans eſpoir,
Et, ſur d'affreux rochers, pour éteindre ſa flamme,
On ne l'auroit pas vu mourir de déſeſpoir.

Ma maîtreſſe me fit un compliment aſſez froid ſur ma verſification; elle la trouva pourtant aſſez belle, mais le ſujet ne lui parut pas digne de la plume d'un bon poëte. Son indifférence me piqua; & Narciſſa étant venue nous joindre, je la regardai pour découvrir ce qu'elle en penſoit; mais elle refuſa de dire ſon avis, ſous prétexte qu'elle n'étoit pas bon juge ſur cette matiere: ainſi je fus obligé de me retirer, & de rabattre beaucoup de mes prétentions, qui, à la vérité, étoient portées un peu trop loin. Cependant, la femme de chambre m'aſſura l'après-midi, que Narciſſa s'étoit fort étendue ſurmes louanges, & qu'elle l'avoit chargée de me demander une copie de mes vers comme d'elle-même, afin qu'elle pût les lire à ſon aiſe, & quand elle en auroit le

tems. Cette nouvelle me transporta de joie. Je courus aussi-tôt écrire une copie de mon ode, & je la fis donner à Narcissa, avec quelques autres pieces de vers sur le même sujet.

Je ne vis rien dans la conduite de Narcissa qui put m'éclaircir si elle avoit découvert ma passion ou non; car, quoiqu'elle eût toujours des bontés pour moi, elle me parut les jours suivans plus réservée & moins attentive. Tandis que je formois des projets si fort au-dessus de mon état, je fis, sans le vouloir, deux conquêtes peu flatteuses; je captivai la cuisiniere & la femme de charge de la maison, qui conçurent tant de jalousie l'une contre l'autre, que si elles eussent reçu dans leur enfance une éducation & des sentimens plus relevés, il y a toute apparence qu'elles auroient eu recours à des moyens violens pour se venger l'une de l'autre; mais, comme leur façon de penser se trouva heureusement conforme à la bassesse de leur état, leur inimitié se borna à des querelles, & à quelques coups de poings, dont l'usage leur étoit assez familier. Ma bonne fortune ne fut pas longtems ignorée. Toute la maison en fut informée par les fréquentes brouilleries de ces héroïnes, qui ne choisissoient pas leurs momens pour se harceler. Le cocher & le Jardinier, qui avoient adressé leurs vœux

à chacune de ces deux belles, furent allarmés du ſuccès que je remportois à leur préjudice. Ils ſe liguerent enſemble, & concerterent entr'eux les moyens de ſe venger de moi. Le premier, qui avoit été élevé à l'académie de Tottenham-court, entreprit de me défier en combat ſingulier. En effet, il m'accabla d'invectives & d'impertinences, me propoſa de faire le coup de poing avec moi, & voulut gager vingt guinées qu'il remporteroit la victoire. Je lui dis que je me croyois en état de lui prêter le collet même à ce jeu, mais que je ne voulois pas me dégrader juſqu'au point de me battre comme un porteur de chaiſe; que pour la coulevrine, le canon, le mouſquet, le piſtolet, l'épée, la hache, la broche, le couperet, la fourche ou l'aiguille, j'étois ſon homme, qu'il n'avoit qu'à choiſir, & que je lui tiendrois tête. Je lui dis de plus, que s'il lui arrivoit davantage d'exercer ſa langue impertinente à mes dépens, je lui couperois les oreilles ſans autre forme de procès. Cette rodomontade, prononcée d'un ton ferme & d'un air impoſant, produiſit ſur mon ennemi l'effet que j'en avois attendu. Il ſe retira confus, & alla dire à ſon ami de quelle façon je l'avois reçu. Cette aventure s'étant répandue dans la maiſon, me fit donner le nom de gentilhomme Jean. Ma Maîtreſſe & Narciſſa, qui avoient appris toute mon hiſtoire de la femme de cham-

bre, me le donnerent quelquefois en badinant. Cependant les deux rivales ne laiſſoient échapper aucune occaſion de me marquer leur paſſion. La cuiſiniere me fourniſſoit des mets délicats. La femme de charge me faiſoit mille agaceries. La premiere, pour me faire parler, me félicitoit ſur mon courage & ſur mon ſavoir, & ajoutoit, que ſi elle avoit un mari comme moi, pour mettre tout en regle & tenir les comptes, elle ſeroit ſûre de gagner beaucoup d'argent en tenant une petite auberge à Londres. L'autre, pour gagner mon affection, ſe faiſoit valoir, & me diſoit que beaucoup de riches fermiers du voiſinage ſeroient charmés de l'épouſer, mais que ſi jamais elle faiſoit la folie de ſe marier, elle vouloit un mari de bonne mine & qui lui plût: enſuite, elle faiſoit ſans ménagement mon éloge, & diſoit que j'avois le cœur ſi bon, qu'elle gageroit bien qu'une femme ne pourroit être qu'heureuſe avec moi.

Je commençai à me laſſer des importunités de ces deux folles: peut-être que dans un autre tems j'aurois pu m'en amuſer, s'il n'eût pas été queſtion de mariage. Mais alors Narciſſa rempliſſoit toute mon ame, & je ne pouvois ſupporter l'idée de faire aucune démarche qui pût déroger à la paſſion que j'avois priſe pour elle.

FIN.

514

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building